

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

VIES ET MORTS DES ESPACES PUBLICS À LOS ANGELES
Fragmentation et interactions urbaines

Par

Nathalie BOUCHER

Maître ès arts, M. A.

Thèse présentée pour obtenir le grade de
Philosophiae Doctor, Ph. D.

Études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Mars 2012

Cette thèse intitulée

VIES ET MORTS DES ESPACES PUBLICS À LOS ANGELES

Fragmentation et interactions urbaines

et présentée par

Nathalie BOUCHER

a été évaluée par un jury composé de

M. Richard SHEARMUR, président

Mme Julie-Anne BOUDREAU, directrice de thèse

Mme Annick GERMAIN, examinatrice interne

Mme Hélène BÉLANGER, examinatrice externe et

M. Yves PEDRAZZINI, examinateur externe

Praise Song for the Day, A Poem for Barack Obama's Presidential Inauguration

Each day we go about our business,
walking past each other, catching each other's
eyes or not, about to speak or speaking.

All about us is noise. All about us is
noise and bramble, thorn and din, each
one of our ancestors on our tongues.

Someone is stitching up a hem, darning
a hole in a uniform, patching a tire,
repairing the things in need of repair.

Someone is trying to make music somewhere,
with a pair of wooden spoons on an oil drum,
with cello, boom box, harmonica, voice.

A woman and her son wait for the bus.
A farmer considers the changing sky.
A teacher says, Take out your pencils. Begin.

We encounter each other in words, words
spiny or smooth, whispered or declaimed,
words to consider, reconsider.

We cross dirt roads and highways that mark
the will of some one and then others, who said
I need to see what's on the other side.

I know there's something better down the road.
We need to find a place where we are safe.
We walk into that which we cannot yet see.

Say it plain: that many have died for this day.
Sing the names of the dead who brought us here,
who laid the train tracks, raised the bridges,

picked the cotton and the lettuce, built
brick by brick the glittering edifices
they would then keep clean and work inside of.

Praise song for struggle, praise song for the day.
Praise song for every hand-lettered sign,
the figuring-it-out at kitchen tables.

Some live by love thy neighbor as thyself,
others by first do no harm or take no more
than you need. What if the mightiest word is
love?

Love beyond marital, filial, national,
love that casts a widening pool of light,
love with no need to pre-empt grievance.

In today's sharp sparkle, this winter air,
any thing can be made, any sentence begun.
On the brink, on the brim, on the cusp,
praise song for walking forward in that light.

(Poème d'Alexander, 2009; Image de Field, 2006)



RÉSUMÉ

Los Angeles est cette ville fragmentée par excellence, souvent critiquée pour son aménagement urbain orienté autour de l'automobile. La métropole a accentué dans les dernières décennies la sécurisation et la marchandisation de ses rares espaces publics, avec une emphase sur l'exclusion des indésirables, précipitant le diagnostic de mort des espaces publics. J'ai évalué la vitalité de cinq espaces publics du centre-ville, en observant les usagers, leurs pratiques et leurs interactions. Il apparaît que chaque espace public est fréquenté par une variété limitée de gens qui pratiquent quelques activités, mais les contacts informels basés sur le respect de normes alimentent tout de même la représentation et la contestation des espaces publics. Autrement dit, chaque espace présente une combinaison unique d'hétérogénéité limitée et de vie sociale dynamique. En situant les espaces publics de Los Angeles à la suite historique des espaces publics occidentaux, rarement entièrement mixtes, la présente recherche s'insère dans la lignée des thèses qui défont le mythe de l'espace public universel. La réelle mixité ne peut être évaluée à même un seul parc. C'est plutôt dans la variété de l'offre d'espaces publics répondant aux besoins de tous que la mixité des espaces publics doit être considérée et favorisée. En ce sens, Los Angeles offre de nombreux espaces publics où la vie publique est multiple. Tout en adhérant à la thèse de la fragmentation angéline de l'École de Los Angeles et à la thèse de l'École de Chicago sur la communication dans les lieux communs comme ciment urbain, je fais une contribution empirique et méthodologique unique à la recherche sur les espaces publics.

Mots clés : espace public; mixité sociale; interaction sociale; fragmentation urbaine; Los Angeles.

ABSTRACT

The Lifes and Deaths of Los Angeles' Public Spaces

Los Angeles is the quintessential fragmented metropolis, frequently criticized for its car-oriented urban planning. Over the last decades, the city has intensified efforts to secure and merchandise its few public spaces, focusing on the exclusion of undesirables, thus hastening the diagnosis of the death of public spaces. In 2008-2009, I evaluated the vitality of five downtown public spaces, observing the users, their activities and their interactions. It appears that each space is used by a (limited) variety of people that practice few activities; however, informal contacts based on the respect of norms nourish numerous representations and contestations of the public spaces. In other words, each space presents a unique combination of limited heterogeneity and dynamic social life. By situating Los Angeles' public spaces within the history of Western public spaces — rarely entirely socially mixed — the present research agrees with theses that debunk the myth of universal public space. True social diversity cannot be evaluated within one same park. Instead, it should be considered and promoted through the variety of the supply of public spaces that meets the needs of all. In this respect, Los Angeles offers numerous public spaces where public life is multiple. While combining the School of Los Angeles thesis on fragmentation and the Chicago School thesis on communication in public spaces as social cement, my work makes unique empirical and methodological contributions to the research on public spaces.

Keywords: public space; social heterogeneity; social interaction; urban fragmentation; Los Angeles.

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à Julie-Anne Boudreau, ma directrice de thèse. C'est avec une grande ouverture, liberté et générosité qu'elle m'a accueillie, d'abord en tant qu'assistante de recherche, puis en tant qu'étudiante. Grâce à elle, depuis 2006, j'ai eu l'occasion d'explorer mille et une avenues de la métropole californienne, et mille et une voies théoriques et empiriques des études urbaines. Sa confiance, son soutien et son respect ont été infaillibles.

En anthropologie urbaine, il paraît vain de remercier les citoyens anonymes que l'on a côtoyés pendant de longs mois, particulièrement dans le cas d'une ville de plus de trois millions d'habitants comme Los Angeles. Pourtant, je ne peux passer sous silence les heures de plaisir que j'ai eu à découvrir les Américains/Californiens/Angélinos/usagers des espaces publics du centre-ville avec qui j'ai partagé mes journées de terrain et de congé. Je dirais, en personnalisant une citation de Nicolas Bouvier, que ce voyage a fait, en partie, ma connaissance et mon enrichissement, comme il a défait plusieurs de mes appréhensions et de mes préjugés.

Cela n'aurait pas été possible au quotidien sans l'appui des responsables de chaque espace public étudié. Je souligne donc ici la collaboration particulièrement chaleureuse de John Kopczunski d'El Pueblo de Los Angeles Historical Monument, Louise Capone, Senior Recreation Director de Pershing Square, Mark Baker, directeur technique et gérant des événements spéciaux de Grand Performances à la California Plaza, Ivan K. Chapel, directeur de la sécurité de Grand Hope Park et Ranger Julie à Vista Hermosa Natural Park.

Elsewhere in Los Angeles, I was fortunate to meet Anastasia Loukaitou-Sideris, professor at the School of Public Affairs, and Alessandro Duranti, anthropologist and dean of the Faculty of social sciences at the University of California Los Angeles. I even exchanged emails with Edward Soja! These discussions were both inspiring and a source of enthusiasm. I hope that I will demonstrate my gratitude by continuing to learn, think and share ideas on Los Angeles with those great minds.

Thanks to Julie-Anne, I also met Kathy Kolnick, who is now professor at the School of Policy, Planning and Development, University of Southern California. I'm sincerely grateful for her friendship, her sharing of knowledge about Los Angeles, her advice and support during the thesis writing process; all of that usually discussed during a walk to the Griffith

Observatory or in the poppies with a glass of Californian wine. Kathy also gave me my first opportunity to put together my preliminary research results and to present them in her Urban Planning class. This was a great step in my work and I thank you for that.

À Montréal, plusieurs personnes du Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique ont marqué mes errances urbaines. Je dois particulièrement beaucoup à Annick Germain, pour son accompagnement rigoureux inconditionnel et son optimisme débordant. Je remercie également Jean-Pierre Collin du Réseau interuniversitaire Villes Régions Monde pour son soutien et son intérêt, Anne-Marie Séguin et Paula Negron du Groupe interuniversitaire de Montréal pour m'avoir accueillie dans le stage fantastiquement enrichissant sur la fragmentation urbaine à Managua, Nicaragua. À l'UQAM, je remercie Richard Morin pour ses commentaires judicieux. À Québec, où tout a commencé, je remercie Sylvie Poirier et Sabrina Doyon, du département d'anthropologie de l'Université Laval, pour leur soutien particulier avant et après la thèse. Bénéficier de ce support continu est incroyablement réconfortant, et c'est avec humilité que je vous signale ma reconnaissance. Finalement, mais non moins, je remercie grandement Martha Radice, professeure à Dalhousie University pour son incroyable générosité et curiosité, ses conseils et réflexions, que j'ai suivis de Philadelphie à Fredericton.

Depuis 2006, j'ai participé à divers projets qui ont contribué d'une façon ou d'une autre à ma réflexion. Je souhaite particulièrement souligner l'enthousiasme et l'humanité de Blagovesta Momchedjikova à New York, le travail remarquable et l'accueil chaleureux de Friends of L.A. River à Los Angeles et l'originalité et la rigueur d'Audiotopie à Montréal. Je salue respectueusement mes collègues de l'Association des anthropologues du Québec, de la Société canadienne d'anthropologie et d'Anthropology News de l'American Anthropological Association, avec qui j'ai la chance de travailler, d'apprendre et d'échanger. Merci également aux étudiants à qui j'ai enseigné à l'hiver 2009, qui se sont montrés de véritables sources d'inspiration.

Je remercie, pour leur apport financier essentiel et leur approbation inestimable le Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique pour la Bourse de spécialisation (2006-2009) et la Bourse de soutien aux communications étudiantes (2008), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (2007-2010), la Fondation Desjardins pour la Subvention de recherche Girardin-Vaillancourt (2008-2011) et la Fondation de l'Université du Québec pour la Bourse d'excellence (2011).

Ma thèse n'aurait été possible sans la complicité quotidienne d'autres étudiants et amis. Au Laboratoire Vespa, il y a les soldats des premiers jours (Marie-Josée Béchard) et les vaillants des derniers jours (Martin Lamotte, Joana Borrero Luz, Antoine Noubouwo, Godefroy Desrosiers-Lauzon), les éternels (Laurence Janni), les déplacés (Muriel Sacco). Je fais un clin d'œil particulier à Marilena Liguori et Amy Twig, dont la compagnie a été toujours été agréable, souvent réconfortante, depuis 2006. À l'origine de tout, il y a la Communauté du bureau, que je remercie pour son amitié indéfectible à travers les années. Je remercie tout particulièrement Lucie Gemonet qui, par sa visite à Los Angeles et ses propres rencontres et expériences, a contribué sans le savoir à une grande partie de ma réflexion. C'est un plaisir de travailler (et de ne pas travailler!) à vos côtés. Puissent nos chemins se croiser et se recroiser sans cesse.

Merci à Gil et Sarah, pour un accueil des plus généreux, un soutien inégalé et des conseils avisés.

Un respectueux merci à Christiane Carrère et Betty Béland, pour vos exemples de force et dignité.

Merci du fond du cœur à Mirabelle, Anne, Chindy, Marie-Pierre, Amélie, Shuli, Zorica, Christine, Nancy, les Doïnas, Maud Nicaragua, David, Jérôme, Claudie, Simon et Jonathan. Votre amitié, votre écoute et vos rires sont des plus précieux. Puissent-ils toujours m'accompagner! Thanks to Nicolette, Ines, Dyana, Nicole, Jesse C., Jesse F., Neil... and Mike E. who have made my stay in Los Angeles simply fun and sweet. Happiness to you all.

Parmi vous, merci pour votre lecture de ce travail : Gil, Christine, Marilena, Joana, loav.

Je serre tout près de mon cœur mes parents, ma sœur et leur conjoint. Merci d'avoir accepté ce parcours qui est le mien, d'appuyer tous mes projets, d'être toujours présents malgré la distance.

loav, un merci précieux, pour nos voyages, nos délires, ta passion, ton engagement. Parce que la vie est belle avec toi, j'ai pu mener ce projet à terme et avec confiance.

Mon sujet a inspiré plus d'une conversation avec vous et c'est avec plaisir que j'ai écouté vos idées et vos expériences. Par vos paroles et votre écoute, j'ai été intriguée, encouragée et dans tous les cas invitée à réfléchir. Vous retrouverez peut-être dans ces pages, un mot, une expérience, une pensée qui est de vous. Merci d'avoir partagé cela avec moi!

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
ABSTRACT	vi
REMERCIEMENTS	vii
TABLE DES MATIÈRES	x
LISTE DES TABLEAUX	xiii
LISTE DES FIGURES	xiv
LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES	xvi
Introduction	1
Le plan de la thèse	12
Chapitre 1 : Los Angeles, Chicago et la fragmentation	19
Les théories de la fragmentation	21
La fragmentation urbaine vue par l'École de Los Angeles	22
L'équilibre urbain vu par la première École de Chicago	37
Los Angeles, la ville la plus fragmentée	50
Conclusion	56
Chapitre 2 : La mort ou la vie des espaces publics?	59
Histoire des représentations et productions d'espaces publics	60
L'idéal de l'agora grec	61
L'offensive du capitalisme industriel et de la bourgeoisie	67
Le contrôle des réformistes 1900-2001	72
Los Angeles, archétype de la destruction des espaces publics	77
Quid des espaces publics vivants?	86
Conclusion	97
Chapitre 3 : Pour interroger et saisir la vitalité des espaces publics	99
Interroger la mort et la vitalité des espaces publics : questions	99
Saisir l'homogénéité et son envers : concepts	106
« Qui est-il? Quel est son statut? Est-il honnête? » Interaction, représentation	107
Faire sien un espace qui appartient à tous. Appropriation des espaces publics.	119
« Dis-moi où tu vas, je te dirai qui tu es ». Les mouvements	129
Violation et médiation	131
Conclusion	136
Chapitre 4 : Examiner les espaces publics, observer les usagers, scruter les aménagements.	137

Où?	137
Comment?.....	158
D'abord, décrire.....	165
Puis, compter et cartographier	170
Finalement, questionner.....	173
Analyse	174
Conclusion.....	174
Chapitre 5 : L'homogénéité, la sécurité et la marchandisation à l'épreuve.....	177
Plaza Olvera : pour une ambiance latine	178
Pershing Square : coloré... et critiqué	185
Watercourt : une plaza corporative	194
Grand Hope Park : des pergolas et des étudiants sous surveillance.....	199
Vista Hermosa Natural Park: école-parc-dodo.....	204
(Im)mixité dans les espaces publics angélinos	208
L'hétérogénéité limitée	211
Ce que la recherche de la mixité ne prouve pas.....	215
Conclusion.....	216
Chapitre 6 : La vie dans les espaces publics... autrement.....	219
Plaza Olvera : où l'on peut socialiser dans une ambiance paisible	219
Pershing Square : un site très convoité!.....	227
Watercourt : un espace public monopolisé	235
Grand Hope Park : une utilisation bien réglée.....	239
Vista Hermosa Natural Park : une succession d'usagers dans un site naturel	244
Ce que les interactions révèlent.....	247
Une sociabilité complexe, une sécurité informelle efficace, une représentativité parfois contestée	248
Une mise à distance non négligeable.....	252
Conclusion.....	259
Le mot de la fin : la vie continue des espaces publics	261
La thèse.....	263
Fréquentation mixte et limitée	267
Interactions mixtes et limitées	267
Différents espaces contextualisés	268
Recommandations.....	269
Los Angeles ville... et espaces publics du futur	271

Annexe 1 : Proxémique.....	277
Annexe 2 : Tableau des distances sensorielles.....	278
Annexe 3 : Questionnaire.....	279
Annexe 4 : Portrait des interviewés	280
Glossaire Anglais-Français	281
Glossaire Espagnol-Français	282
Bibliographie	283

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Exemples de représentations observées dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles	112
Tableau 2 : Charte de circulation/d'achalandage.....	169
Tableau 3 : Heure de saisies des utilisateurs en semaine et en fin de semaine au Watercourt	170
Tableau 4 : Groupes majoritaires dans les espaces publics du centre-ville en semaine	171
Tableau 5 : Répartition totale des heures d'observation	171
Tableau 6 : État et perceptions de la sécurité dans les espaces publics à l'étude	210
Tableau 7 : Interactions mixtes dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles .	247
Tableau 8 : Règlements informels des espaces publics du centre-ville	250
Tableau 9 : Niveaux des stratégies interactionnelles en matière de sécurité	258

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Los Angeles, grande campagne urbanisée	1
Figure 2 : Los Angeles d'est en ouest	2
Figure 3 : Une publicité pour une radio latino	3
Figure 4 : Troc au MacArthur Park	6
Figure 5 : Manifestations diverses à Los Angeles	9
Figure 6 : Exemples d'architecture postmoderne et moderne.....	27
Figure 7 : Le Keno capitalisme	32
Figure 8 : La croissance de la ville selon Burgess.....	43
Figure 9 : Le Jardin suspendu de la California Plaza, 2009.....	80
Figure 10 : Un sans-abri, Plaza Olvera	110
Figure 11 : Règlements d'Angels Knoll, Los Angeles	134
Figure 12 : L'État de Californie et le comté de Los Angeles	138
Figure 13 : Centre-ville de Los Angeles	138
Figure 14 : California Plaza	141
Figure 15 : Lieux à l'étude	148
Figure 16 : Plaza Olvera vue du ciel.....	150
Figure 17 : Pershing Square vu du ciel	152
Figure 18 : California Plaza vue du ciel	153
Figure 19 : Grand Hope Park vu du ciel	155
Figure 20 : Vista Hermosa Natural Park vu du ciel	156
Figure 21 : En observation à Pershing Square	164
Figure 22 : Le vélo de l'anthropologue sur le terrain.....	167
Figure 23 : Traces de l'aménagement encore visibles aujourd'hui	179
Figure 24 : Représentations sociales et répartition spatiale, Plaza Olvera	182
Figure 25 : Représentations sociales et répartition spatiale, Pershing Square	189
Figure 26 : Carte publicitaire distribuée à Pershing Square.....	191
Figure 27 : Un des dispositifs de sécurité du Watercourt.....	195
Figure 28 : Représentations sociales et répartition spatiale (heures de dîner, jours de semaine), California Plaza	198
Figure 29 : Représentations sociales et répartition spatiale (hors heures de pointe), California Plaza.....	198
Figure 30 : Répartition des utilisateurs de Grand Hope Park par journée d'observation	200
Figure 31 : Représentations sociales et répartition géographique, Grand Hope Park.....	201

Figure 32 : Représentations sociales et répartition géographique, Vista Hermosa Natural Park	205
Figure 33 : Clôture entourant Vista Hermosa Natural Park.....	207
Figure 34 : Feindre une sieste.....	219
Figure 35 : Interaction violation fermeture	225
Figure 36 : Représentations sociales et répartition géographique lors du Farmers' Market, Pershing Square	231
Figure 37 : Le (petit) centre-ville de Los Angeles.....	261
Figure 38 : La métaphore de l'arbre	269
Figure 39 : Les espaces publics du Keno capitalisme	275

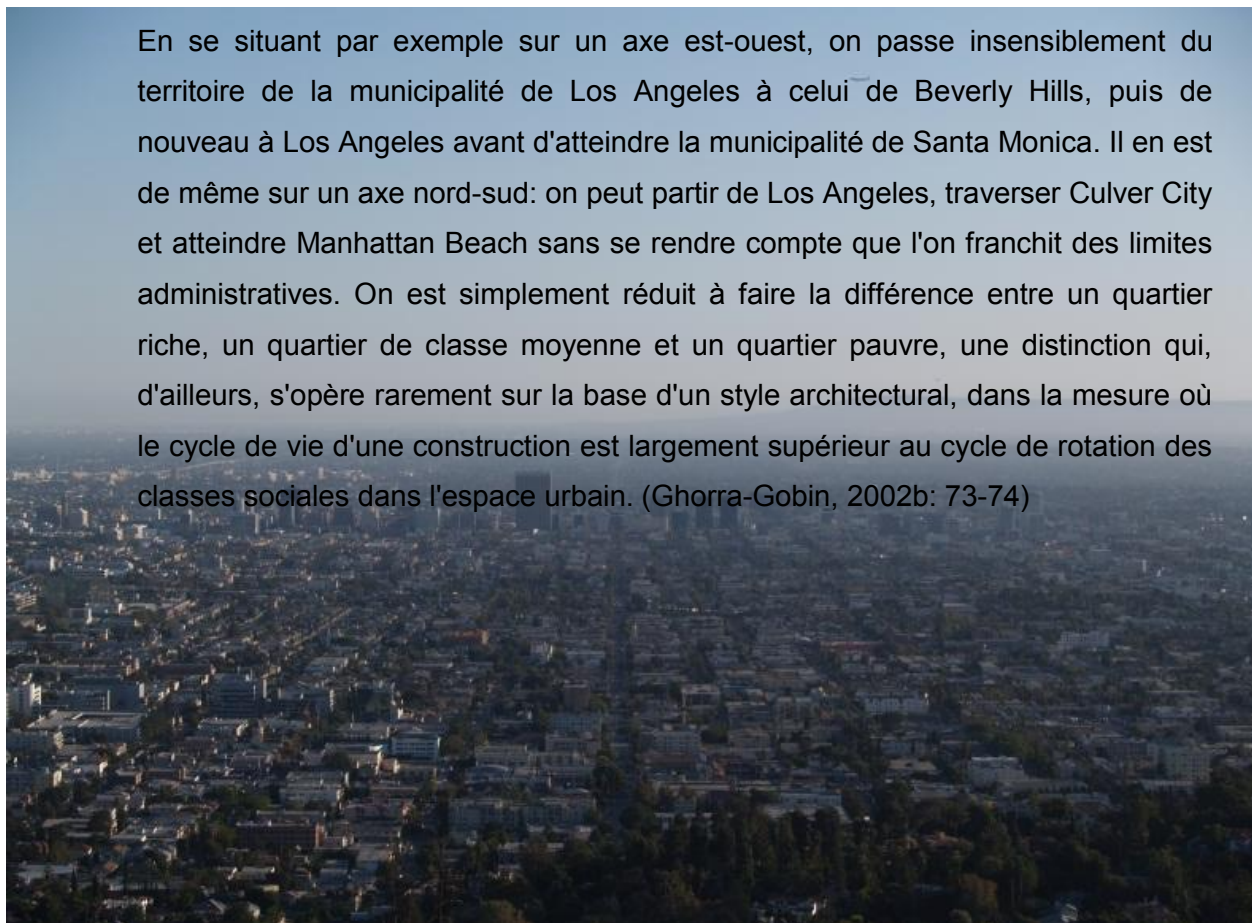
LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

C.R.A	Community Redevelopment Agency
F.I.D.M.	Fashion Institute for Design and Merchandizing
L.A.P.D.	Los Angeles Police Department
L.A.U.S.D.	Los Angeles Unified School District
M.O.C.A.	Museum of Contemporary Art

INTRODUCTION

Ma première visite à Los Angeles remonte à juin 2006. J'y étais pour un projet de recherche sur la mobilité urbaine et la conscientisation politique chez les Latinas de Los Angeles (Boudreau, Boucher et Liguori, 2009). Pour faire nos observations, nous parcourions la ville d'est en ouest en autobus, comme le font beaucoup de femmes chaque matin qui vont faire le ménage ou s'occuper d'enfants dans les maisons des autres. Nous partions de quartiers latinos comme Boyle Heights ou Pico Union en direction des quartiers cossus de Beverly Hills ou Bel Air. À travers la fenêtre de l'autobus, le paysage urbain qui se déroulait sous mes yeux alors correspondait à ce qu'exprime ici Ghorra-Gobin :

Figure 1 : Los Angeles, grande campagne urbanisée



En se situant par exemple sur un axe est-ouest, on passe insensiblement du territoire de la municipalité de Los Angeles à celui de Beverly Hills, puis de nouveau à Los Angeles avant d'atteindre la municipalité de Santa Monica. Il en est de même sur un axe nord-sud: on peut partir de Los Angeles, traverser Culver City et atteindre Manhattan Beach sans se rendre compte que l'on franchit des limites administratives. On est simplement réduit à faire la différence entre un quartier riche, un quartier de classe moyenne et un quartier pauvre, une distinction qui, d'ailleurs, s'opère rarement sur la base d'un style architectural, dans la mesure où le cycle de vie d'une construction est largement supérieur au cycle de rotation des classes sociales dans l'espace urbain. (Ghorra-Gobin, 2002b: 73-74)

(Boucher, 2008)

Ainsi, en roulant dans cette métropole infinie, on se rend compte que la distinction entre les quartiers repose sur « [...] l'entretien des constructions, de la voirie, des trottoirs, des jardins et

sur l'état des voitures qui y circulent et non sur la typologie morphologique » (Ghorra-Gobin, 2002b: 73-74). Nos observations aux arrêts d'autobus, à chaque extrémité du trajet quotidien de ces femmes, révélèrent en effet des environnements totalement opposés, comme l'explique Ghorra-Gobin, mais aussi des habitants, des activités et des rythmes différents. Le matin, nous passions de nombreuses heures à observer les Latinos aux arrêts d'autobus, chez eux dans leur quartier de Boyle Heights ou de Pico Union. La circulation dense des voitures bringuebalantes et les attroupements autour des kiosques de fruits et de *tamales*¹ s'animaient sur le béton cuisant de la rue, avec comme toile de fond des commerces colorés. En fin d'après-midi, nous nous retrouvions dans les parcs luxuriants le long de Sunset Boulevard, à l'ombre de grands bougainvilliers, et c'est au doux ronron de l'eau qui coule des fontaines et du trafic bien réglé que nous poursuivions les observations. Les deux photos suivantes illustrent les différences entre ces deux mondes. Sur ces images, le soleil ne semble briller que du côté ouest; c'est une coïncidence.

Figure 2 : Los Angeles d'est en ouest



(Boucher, 2006a)



(Boucher, 2006c)

Étrangement, à une extrémité ou l'autre de la ville, nous étions des imposteurs : jeunes femmes blanches, n'ayant rien d'autre à faire (selon toute apparence) que de rester immobiles dans cette faune urbaine, à observer, avec des airs d'errance, mais pas d'itinérance. Notre comportement semblait éveiller encore plus de suspicions dans les quartiers aisés, où il était exceptionnel de voir des Blancs errer dans un parc en fin d'après-midi. C'était le lieu des *nannies*, le point de rendez-vous des jardiniers à la fin d'une dure journée de labeur, avant le

¹ Un glossaire expliquant les termes espagnols et anglais, en italique dans le texte, se trouve à la fin de ce travail, après les annexes.

² Ce projet de loi a passé la Chambre des représentants, mais pas le Sénat.

long voyage de retour vers la maison. Les parcs de l'ouest sont des îlots latinos dans une mer blanche. Ces espaces pourtant publics n'étaient fréquentés que par eux, connus d'eux, et appropriés par eux. Et nous nous retrouvions là, en plein cœur de ces petits édens, bouleversant l'usage du monde riche par ses classes ouvrières.

Comment un espace public en plein cœur d'un quartier blanc et aisé se trouvait-il entièrement approprié par des non-résidents, une « sous-classe » sans droits parce que parfois sans identité? Comment est-il possible que cette appropriation soit si forte, que même en affichant les caractéristiques du groupe plus puissant omniprésent (à l'extérieur du parc), on nous faisait sentir que ce n'était pas notre place? D'où vient ce malaise? De ces questionnements est née l'idée d'une recherche sur l'espace public angéline, ses utilisateurs et leurs interactions.

Refoulés aux interstices de l'espace privé et aux marges de l'espace public, les employés de maison et d'entretien (aujourd'hui latinos, autrefois asiatiques et noirs avant eux (Hondagneu-Sotelo, 2001: 15-19) des quartiers aisés de Los Angeles ont investi la rue qui se marche, les parcs inutilisés et les autobus. Comme dans le film Spanglish (Brooks, 2004), chaque matin et chaque soir, les rues sont envahies de légionnaires latinos venus veiller au bon déroulement de la vie des gens influents de Los Angeles. Dans ces lieux, lors de ces rencontres, des liens de solidarité sont

Figure 3 : Une publicité pour une radio latino à un arrêt d'autobus dans le quartier Wilshire



(Boucher, 2006b)

formés entre les Latinos. Ces communautés de soutien, de partage et de réciprocité ainsi créées leur permettent de se distinguer socialement de leurs employeurs (Armenta, 2009). Les publicitaires ont bien compris la valeur de ces lieux et moments, et ils les utilisent pour proposer des produits qui contribuent à faire entendre leur voix (comme le montre l'image ci-dessus).

Certes, les Latinos forment un groupe majoritaire dans la ville de Los Angeles depuis 1998, surpassant les Blancs non-hispanophones pour la première fois depuis l'époque de la ruée vers l'or. Ils sont plus nombreux que les Anglophones dans l'état californien dès 2000, et dans le comté de Los Angeles en 2005 (Davis, 2001 [2000]: 4; Estrada, 2008: 267). Ce changement

majeur, qui marque aussi la démographie du reste du pays, envoie les Blancs à la position de groupe « majoritaire-minoritaire », soit ceux qui sont au pouvoir alors qu'ils ne sont pas les plus nombreux (Davis, 2001 [2000]: 2).

La force du groupe majoritaire-minoritaire sera remise en question à Los Angeles avec l'élection en 2005 du démocrate Antonio Villaraigosa, le troisième maire d'origine mexicaine de la ville sous empire américain et le premier en plus de 130 ans (Sonenshein et Pinkus, 2002, 2005). Étrangement, son prédécesseur dans cette lignée unique, le maire Cristobal Aguilar, est celui qui avait, en 1866, consacré espace public le lot 15 (le futur Pershing Square), confirmant ainsi que la ville et la bourgeoisie anglophone tournaient le dos à la Plaza latina désuète et à son passé mexicain.

L'élection de Villaraigosa en 2005 témoigne de la nécessaire maîtrise de l'art des courses à la mairie non racialisée, comme le veut la tradition angeleña qui tend vers une politique de coalition biraciale. Cette coutume a d'ailleurs porté au pouvoir en 1973 Tom Bradley, le premier Noir élu par les Angeleños (Austin et Middleton, 2004; Sonenshein et Pinkus, 2005). Dans la course qui opposait particulièrement Villaraigosa et James Hahn – le maire sortant (2001-2005) –, la question raciale semble occultée de la place publique au profit du chaud débat sur la question de l'immigration illégale, une question qui dépasse largement les frontières californiennes. Dans tout le pays, l'opposition contestait le dépôt de la loi H.R. 4437, *The Border Protection, Anti-terrorism, and Illegal Immigration Control Act*, qui proposait une augmentation des mesures coercitives contre les immigrants illégaux². De Chicago à Charleston, le mouvement national de protestation rallia les demandes plus larges pour une réforme des lois de l'immigration et de l'accès la citoyenneté.

À Los Angeles, une grande manifestation, appelée la *Gran Marcha*, a réuni le 26 mars 2006 les « illégaux » de tout horizon et les sympathisants à la cause de l'immigration (Boudreau, Boucher et Liguori, 2009). Ces travailleurs de l'informalité ne sont pas que des femmes latinas, aides domestiques chez les plus riches. Ce sont surtout des hommes, jeunes, non-blancs, nés à l'étranger (Marcelli, 2004). Et puisque l'état le plus peuplé des États-Unis n'en était pas à sa première confrontation avec les immigrants, plusieurs générations se sont senties concernées par les conditions des travailleurs sans papier. En effet, en octobre 1994, 70 000 immigrants se sont réunis dans le centre-ville pour protester contre l'adoption de la Proposition 187 (à la fin des années 1990, les travailleurs illégaux constituaient 14 % de la force de travail en Californie (Marcelli, 2004)). Cette proposition visait la création d'un système californien d'authentification

² Ce projet de loi a passé la Chambre des représentants, mais pas le Sénat.

de la citoyenneté afin d'interdire aux immigrants illégaux l'accès aux soins de santé, à l'éducation publique et aux autres services sociaux (McDonnell et Lopez, 1994). Pendant que la loi se voyait contestée, recontestée et finalement annulée en 1999, un autre projet de loi, la Proposition 209 connue sous le nom de *California Civil Rights Initiative*, est adoptée en 1996 et est toujours en vigueur depuis. Cette dernière interdit aux institutions publiques de considérer la « race »³, le sexe ou l'ethnicité comme critère à l'emploi, abolissant ainsi les mesures de discrimination positive.

La Gran Marcha de 2006 rejoignait les opprimés que Carey McWilliams (1951) a présentés (à une autre époque, mais non sans clairvoyance) comme les Mexicains oubliés, les Japonais pris en otage, les Chinois souffrant depuis longtemps, les Amérindiens qui ne veulent pas disparaître et les Noirs considérés comme problématiques. La Gran Marcha touchait également les opprimés contemporains que sont leurs descendants (Rumbaut, 2008) et les arrivants post-1960 du Salvador, du Guatemala, des Philippines, du Vietnam et de la Corée (Rumbaut et al., 2009). Réunissant 500 000 personnes selon les estimations les plus modestes, ce fut la plus grande manifestation du pays en lien avec la loi sur l'immigration, et de loin le plus grand rassemblement de l'histoire de la ville, tout sujet réuni.

Dans les mois qui ont suivi la *Gran Marcha*, ce mouvement a généré (ou dégénéré, selon la position) en une série de rassemblements revendiquant un meilleur traitement des immigrants illégaux, devenus des « *illegal aliens* », des « *trespassers* », des « *undocumented* ». Le 1^{er} mai 2007, quelques milliers de manifestants pro-immigration, surtout Latinos, se sont rassemblés au MacArthur Park. Les interventions policières visant à disperser les manifestants en fin de journée ont mené à des attaques contre une trentaine de manifestants et des journalistes au passage. Le Los Angeles Police Department [L.A.P.D.] a reconnu par la suite avoir utilisé une force excessive dans la surveillance de la manifestation lors de cette May Day Mêlée, selon le nom donné depuis à l'événement (Hennessy-Fiske, 2008; Roderick, 2007). La cinquantaine de plaintes déposée au L.A.P.D. a provoqué le renvoi ou la suspension de 60 agents impliqués dans l'altercation et la négociation d'une compensation de 13 millions de dollars pour les citoyens blessés ou maltraités (Reston et Rubin, 2009).

Cette suspicion de l'espace public, où se rassemblent les *undocumented* et autres manifestants, a été renforcée par le climat de peur suivant l'attaque du 11 septembre 2001 et par la politique de George W. Bush, arrivé au pouvoir neuf mois plus tôt. L'événement justifie un contrôle accentué des espaces publics au nom de la sécurité publique et nationale, comme le

³ Pour une discussion sur l'utilisation du terme de race, voir la section méthodologique au chapitre 4.

suggèrent les nouvelles tendances néolibérales (Low et Smith, 2006: 15). Mais puisque les transformations de l'ordre politique liées au néolibéralisme ont consolidé le pouvoir des villes en matière de développement économique, de sécurité intérieure, de gestion culturelle et ethnique (Jouve, 2007), les villes peuvent faire preuve d'autonomie et rivaliser d'originalité dans la mise en place des mesures visant l'espace public, allant du plus au moins contraignantes. Le maire de New York, Rudy Giuliani, entre autres exemples, a fait de l'espace public la principale cible des politiques de la guerre au terrorisme (Low et Smith, 2006: 2), une tendance qui s'est maintenue depuis l'élection de Michael Bloomberg en 2002 (Nemeth, 2010) et la mise en place de programmes tel que le *Securing the Cities* (Department of Homeland Security, 2002). Le plus célèbre des aménagements, le 9/11 Memorial Plaza de Ground Zero où se situaient les tours jumelles (dont l'ouverture est prévue en septembre 2011), est un des sites où la sécurité reste une forte priorité. Il s'agissait pour les autorités (et pour les futurs locataires des tours) d'aménager un espace public dédié à la mémoire des victimes tout en assurant un contrôle maximum sur ce site qui a déjà (explique-t-on) prouvé sa vulnérabilité (Cuozzo, 2010).

À Los Angeles, où l'on considère que la principale cible d'une éventuelle attaque ennemie est le signe d'Hollywood perché dans les montagnes, les conditions de mon interrogation se posent

ainsi : dans cette ville étendue, où les divisions de classes et de races sont prégnantes, que se passe-t-il dans les espaces publics, considérant le contexte de tensions et de sécurité accrue?

Lorsque je suis retournée dans la métropole pour faire mon terrain en 2008, Los Angeles était sensiblement pareille à la ville que j'avais connue en 2006. Certes, la grande Récession qui frappait les États-Unis après le krach immobilier de 2008 atteignait la Californie d'une façon bien particulière. Avec une économie basée sur l'agriculture, mais surtout sur le commerce international et le tourisme, la Californie est résolument tournée vers le monde et est l'état le plus riche des États-Unis (Anonyme, 2011a). Pourtant, en 2009, le taux de chômage californien était de 11,2 %, un taux supérieur à la moyenne

Figure 4 : Troc au MacArthur Park



(Anonyme, 2008)

nationale (Anonyme, 2011b). Ces chiffres sont optimistes, car ils ne tiennent pas compte, entre autres choses, du sacrifice fait par les 220 000 fonctionnaires envoyés en congé sans solde trois jours par mois pour permettre à l'État d'épargner 400 millions par année (Hopkins, 2009; Yi, 2009). Pour faire face à cette période d'austérité budgétaire, des initiatives communautaires (citoyennes ou religieuses) sont mises sur pieds, comme ce marché de troc au MacArthur Park (dont la publicité est reproduite ci-dessus) et permettent aux gens dans le besoin de se réunir dans les parcs pour échanger, donner, recevoir et créer (Bermudez, 2009).

Certains voient dans la crise une explication de la forte croissance du nombre de sans-abris dans la ville. Parmi les 88 000 itinérants que compte Los Angeles (ces chiffres sont de Reese, Deverteuil et Thach, 2010: 315), ils sont plus de 8 000 à trouver refuge à Skid Row. Dans ce quartier à l'est du centre-ville (officiellement appelé Central City East, entre Third, Alameda, Seventh et Main Streets), il est plus facile qu'ailleurs de trouver des services, un abri pour la nuit et trois repas par jour (Moore, 2007). Depuis longtemps, ce secteur rassemble le plus grand nombre de sans-abris du comté, et l'augmentation de 29 % de 2005 à 2007 vient reconfirmer ce triste statut.

Déjà en 2006, le chef William J. Bratton du L.A.P.D. avait mis sur pied le programme *Safer Cities Initiative* qui consiste ni plus ni moins en l'ajout d'une cinquantaine de policiers dont le mandat est d'appliquer une politique de tolérance zéro contre les petits délits, comme dormir sur le trottoir. Les résultats espérés se sont fait sentir dès l'année suivante : les 18 000 arrestations effectuées en 12 mois, soit 15 % de plus que l'année précédente (Moore, 2007; Wolch et al., 2008), ont contribué à diminuer les crimes contre la propriété de 25 % et les crimes violents de 33 % (Moore, 2007). C'est le niveau le plus bas des cinquante dernières années et il continue de baisser (Agencies, 2010; Vaillancourt, 2009c, 2010).

Criminaliser et pénaliser les activités quotidiennes (jugées immorales) des itinérants est une stratégie détournée, et efficace, pour éliminer du paysage urbain les citoyens « problématiques »; entre 2007 et 2009, le nombre de sans-abris a diminué de 38 % (Vaillancourt, 2009d). Malgré cette efficacité (ou plutôt à cause d'elle), ce programme a valu à Los Angeles le titre de la ville la plus hostile envers les sans-abris (Anonyme, 2009b; National Law Center on Homelessness & Poverty et National Coalition of the Homeless, 2009)⁴, car ce programme ne fait que balayer le problème de la criminalité et de l'itinérance sous le tapis... du voisin. En effet, les secteurs adjacents comme East Los Angeles, la Vallée de San Fernando,

⁴ En octobre 2007, la ville de Los Angeles a accepté de ne pas porter en appel un jugement de la cour fédérale selon lequel elle doit laisser les gens dormir sur le trottoir, au moins jusqu'à ce qu'elle fournisse 1250 nouveaux lits dans des logements sociaux (Moore, 2007).

Santa Monica et Venice Beach ont vu leur population itinérante croître pendant la même période, comme à chaque fois que la répression policière est au goût du jour dans les rues du centre angéline (Rosendahl, 2009; Willon et Groves, 2009). Et cela, jusqu'à ce qu'ils appliquent à leur tour le même châtement envers ces « indésirables » (Vaillancourt, 2009c, 2009d, 2009a, 2010). Autrement dit, il y a encore de l'itinérance, seulement, elle n'est plus visible.

Face à la crise économique qui affecte les Angélinos, l'élection de Barack Obama en tant que premier président noir de l'histoire des États-Unis a eu un effet analgésique sur les inquiétudes financières et sociales du moment et à venir. J'ai été témoin de l'engouement que créait cette élection, et du vent d'espoir qui soufflait de Washington à Los Angeles en passant par Stockholm. J'ai profité d'un moment de l'histoire qui mettait en lumière le regard que posent les Américains sur leur société; un regard teinté de catégorisations raciales, d'appartenances politiques et de réminiscences du socialisme combattu pendant la guerre froide. Le soir même de l'élection, le 4 novembre 2008, un vent électoral électrifant soufflait sur la ville. Alors que je rentrais à la maison sur mon vélo, les rares piétons me lançaient les dernières nouvelles, au fur et à mesure que les résultats rentraient de la côte est : « C'est presque Obama! », « Ce sera certainement Obama! », jusqu'au triomphant « C'est Obama! ». Cet enthousiasme est peu surprenant, car la Californie affiche des couleurs démocrates aux élections présidentielles depuis une trentaine d'années. Les Républicains y ont leur place s'ils sont modérés, comme Arnold Schwarzenegger, qui a été gouverneur de 2003 à 2011. Le gouverneur actuel, le démocrate Jerry Brown, est un habitué de cette fonction qu'il a occupée de 1975 à 1983, et que son père a occupée de 1959 à 1967.

L'élection d'un président noir a mobilisé, en Californie du moins, les Latinos et autres groupes marginalisés. Les dynamiques croisées entre races et soutien politique (Villaraigosa s'est rangé derrière Hilary Clinton aux élections primaires du parti démocrate, et par dépit derrière Obama ensuite) ont généré de nombreux discours sur le rôle de la race dans la société américaine. En novembre 2008, Villaraigosa a d'ailleurs invité les Angélinos – toutes races confondues — à se serrer les coudes face aux difficultés économiques, qui, a-t-il précisé, frappent indistinctement les Latinos ou les Noirs. Les tensions raciales étaient, selon lui, le fait de la pauvreté et du manque d'opportunités d'emplois, pas de réelles distinctions de nature (Willon, 2008). Cette philosophie a-raciale avait déjà été soumise à l'exercice quelques mois plus tôt. En effet, à l'été 2008, la ville avait lancé un programme particulier pour occuper les jeunes qui, dans les quartiers moins favorisés comme Boyle Heights, envahissent les parcs publics dès que les écoles ferment pour l'été. Voici un extrait du communiqué de presse.

LE MAIRE VILLARRAIGOSA LANCE LE PROGRAMME ESTIVAL CONTRE LES GANGS DE RUE DANS LES PARCS DE LA VILLE

SUMMER NIGHT LIGHTS permettra à huit parcs dans le secteur RGDJ [Réduction des gangs et développement de la jeunesse] de la ville de rester ouvert le soir, d'organiser des activités sportives et artistiques pour les jeunes à risque, et d'offrir à ces jeunes des opportunités de travail ainsi qu'un espace sécuritaire tout au long de l'été.

LOS ANGELES – Afin de prendre action pour combattre la violence des gangs pendant les mois traditionnellement les plus violents de l'été, le Maire Antonio Villaraigosa s'est joint aux autorités de la ville et aux leaders communautaires aujourd'hui pour lancer le programme *SUMMER NIGHT LIGHTS*, une nouvelle initiative antigang [...]. (Ma traduction de Szabo, 2008)

L'initiative de la ville vise non pas à exclure les jeunes des parcs par un contrôle policier, mais plutôt de les y attirer, eux, leurs amis et leur famille par un programme d'activités diversifiées. Dans ce cas précis, Villaraigosa a choisi, à l'égard des espaces publics, une autre stratégie que la sursécurisation pour réduire la violence et assurer la sécurité de tous.

Figure 5 : Manifestations diverses à Los Angeles

South Central Farm



(Boucher, 2006d)

Manifestation Rock4Equality



(Jackson Pownall, 2010)

C'est justement parce que ces groupes marginalisés se sont animés pour porter Obama à la Maison-Blanche que d'autres propositions, également soumises au vote, ont été teintées par les valeurs des Latinos, plus conservateurs. La question du mariage homosexuel en était une. La Proposition 8, adoptée en mars 2009, amende la constitution de l'État de Californie en restreignant le mariage aux unions hétérosexuelles. De rebondissements en manifestations

dans les rues d'Hollywood, la Proposition 8 est finalement déclarée inconstitutionnelle en 2010, mais reste, pour l'instant, en examen (Range McDonald, 2008).

Ces derniers sujets (et bien d'autres encore : la conspiration interne de l'attaque du 11 septembre 2001, les guerres en Afghanistan et en Irak, le débat sur l'immigration en Arizona, etc.) qui ont fait l'actualité américaine pendant mon séjour ont souvent été portés à mon attention par les manifestants qui réclamaient ceci ou cela dans la rue.

Certes, aucune manifestation n'a été de l'ampleur de la *Gran Marcha*, mais elles étaient néanmoins visibles, variées, rarement violentes et assez fréquentes (voir notamment Sahagun, 2009). Mes déplacements à vélo m'ont souvent permis de me retrouver corps à corps avec les marcheurs et leurs slogans. À Los Angeles, ville de voiture, marcher relève davantage d'un exercice artistique, de la folie revendicatrice, ou d'un exercice scolaire dans le cadre d'une journée de célébrations internationales (Barboza, 2008). Ghorra-Gobin rend compte de l'état de la situation :

L'espace public, qui représente plus des deux tiers du territoire urbain, assure la fonction de circulation; il structure la régularité et l'uniformité de la trame urbaine. En revanche, il ne fait l'objet d'aucune valorisation pour ce qui fait sa valeur intrinsèque, l'urbanité, c'est-à-dire la rencontre entre des êtres humains. L'animation urbaine se déroule dans la sphère privée qui ne se limite pas uniquement à la sphère domestique, mais inclut les clubs, les paroisses, les centres commerciaux et d'autres espaces institutionnalisés. (Ghorra-Gobin, 2002b: 78)

Bravant l'urbanité angéline, ou plutôt ce que plusieurs considèrent comme l'absence d'urbanité angéline, j'ai opté pour le vélo comme moyen de déplacement pendant toute la durée de mon séjour. J'ai été amenée à réfléchir (Boucher, 2010b) sur la valeur de ma cyclo-relation avec cette *autopie* (Banham, 2001 [1971]: 81), inspirée par d'autres qui s'étaient soumis avant moi à l'exercice de l'intégration au terrain angéline. Entre autres amoureux de Los Angeles, Reyner Banham, célèbre critique architectural, expliquait ainsi son propre choix : «Ainsi, comme d'autres générations d'intellectuels anglais qui ont appris l'italien afin de pouvoir lire Dante dans la version originale, j'ai appris à conduire pour lire Los Angeles dans sa version originale» (Ma traduction de Banham, 2001 [1971] : 5). Près de 40 ans après que Banham ait parcouru la grande métropole confortablement assis au volant du symbole américain par excellence, je peux confirmer que me positionner sur deux roues (par passion et par nécessité financière) dans l'espace public m'a donné accès à un univers peu exploité et mal compris de Los Angeles.

J'en ai conclu que je n'ai pas lu une traduction de Los Angeles, mais plutôt une de ces nombreuses interprétations.

Cette interprétation, je la dois principalement au fait que mon regard était sans cesse attiré par le croisement des genres dans l'espace public. Des grands espaces verts de Beverly Hills à la rue dans Skid Row en passant par les parcs de South Central, la mixité angéline surprend, elle est une ressource que certains souhaitent utiliser, favoriser, ou contrôler. Entre la race, l'âge, la classe économique, l'occupation, et même le mode de déplacement, toutes les appartenances sont mobilisables. Quelle relation Los Angeles entretient avec la mixité dans ses espaces publics? Voilà la question que je souhaitais explorer, encore plus avidement dans le contexte où, en période de récession économique, plusieurs villes resserrent l'étau sur les espaces publics.

Les chiffres les plus récents sur la grande Récession (*The Great Recession* comme l'ont surnommée les Américains), semblent néanmoins démontrer que la crise financière actuelle n'épale en rien le gouffre économique dans lequel sombrait Los Angeles dans les années 1990. Une étude récente démontre que le niveau de pauvreté en 2009 était de l'ordre de 16 %, alors qu'il avait atteint 23,8 % en 1993⁵ (Myers et al., 2011). Cette simple comparaison renvoie à une autre époque, celle de la fin du 20^e siècle, où Los Angeles était décrite comme une grande dame noire, chaotique et détestée, mais hétéroclite, futuriste et désirée. C'est à cette opposition utopie — dystopie que j'étais constamment renvoyée lors de mon séjour. Le photographe français Depardon écrit aussi sur ce paradoxe lors de sa propre visite en 2008.

Los Angeles. C'était il y a trente ans la ville de l'avenir, « City of Quartz », la ville moderne. Maintenant, ce sont des villes plus au nord, plus petites, en bordure de forêt, à taille humaine qui lui sont préférées. Au cinéma, les hautes lumières du désert ne sont plus à la mode. On veut des lumières froides, des villes hautes sans soleil, sans lumière du jour. On tourne toujours des feuilletons pour la télévision dans les vallées en bordure du désert mais l'esthétique a changé. On ne veut plus de coucher de soleil flatteur, d'amoureux sur les plages et encore moins de jeunes femmes bronzées. (Depardon, 2008)

⁵ À l'Office of Management and Budget, la pauvreté est déterminée selon un seuil de revenu variant selon la composition familiale. Si les revenus totaux bruts d'une famille sont sous ce seuil, alors la famille est considérée comme pauvre (Myers et al., 2011 : 17).

Le plan de la thèse

Los Angeles n'est pas seulement fait de coucher de soleil et de plage; c'est la ville fragmentée par excellence. La métropole sud-californienne présente une ségrégation sociale basée sur des critères ethniques ou raciaux, une fragmentation physique (du cadre bâti notamment) et une ségrégation économique, qui sépare les habitants entre différentes classes sociales. La fragmentation apparaît intensifiée parce que Los Angeles est une ville sans centre.

Le concept de fragmentation fait partie des questions importantes en études urbaines, et c'est ce dont il sera question dans le premier chapitre. À deux époques différentes, les Écoles de Chicago et de Los Angeles, deux écoles de pensée majeures en études urbaines, se sont toutes les deux intéressées à la fragmentation urbaine, dans des villes en plein bouleversement démographique, social, économique et politique. Les deux Écoles observent différentes manifestations de la fragmentation urbaine : la première, en aires urbaines et la deuxième, à différents niveaux politiques, économiques, sociaux et spatiaux. Grâce à des recherches sur les interactions entre les citoyens, l'École de Chicago croit qu'il y a toujours une unité possible entre les fragments grâce à la communication. À partir de recherches empiriques macro-économiques et géographiques, l'École de Los Angeles affirme que rien ne peut unir les parties de la ville.

Mon objectif n'est pas de situer la fragmentation angeleña dans son rapport au contexte mondial (Brenner, 2004; Lopez-Garza et Diaz, 2001). Je ne cherche pas non plus à comprendre les sources ou les conséquences de la fragmentation, ou bien à saisir les mouvements de consolidation des communautés (Anderson, 2004). Par un balancement de l'analyse du macro vers le micro, je souhaite comprendre comment le fait de la fragmentation urbaine peut se conjuguer avec le processus de l'interaction (Joseph, 1993: 71). En mettant empiriquement à l'épreuve l'idée que la communication est le ciment urbain dans le contexte de fragmentation extrême de Los Angeles, je tente de concilier l'École de Chicago et l'École de Los Angeles.

Pour ce faire, je prends comme cas d'étude le site urbain justement affecté par la fragmentation : l'espace public. Selon les membres de l'École de Los Angeles, dans une ville ségrégée et divisée comme Los Angeles, ces espaces publics deviendraient inutiles et stériles. Pour en arriver à un tel constat, les auteurs s'appuient sur l'idée que les espaces publics doivent être ouverts à tous les individus, pour toutes sortes d'activités, et cela en tout temps. Pour plusieurs, de tels espaces publics universels existaient dans l'Antiquité.

J'explore cette définition de l'espace public dans le deuxième chapitre, en commençant par l'histoire de ces sites depuis leur prétendue universalité originelle jusqu'à aujourd'hui. Cette exploration vise à ancrer dans l'histoire la définition de l'espace public universel, caractère qui aurait lentement été ébranlé jusqu'à l'époque postmoderne, époque d'extrême fragmentation où presque toutes les pratiques et les types d'usagers des lieux publics ont été filtrés, repoussés, étouffés. Ce processus se serait fait d'un côté en collaboration avec les investisseurs privés, qui auraient favorisé une sursécurisation tentaculaire assurée par les caméras, les agents, la réglementation et les designs peu invitants. De l'autre côté, des espaces publics auraient été détruits et leur renaissance se serait faite sous des formes dédiées entièrement à la consommation sous une fausse festivité, dirigée subtilement par un contrôle caché. L'abandon des espaces publics par les autorités municipales et la prolifération des centres commerciaux, de rues commerciales et de parcs d'attraction qui contrôlent les usagers et les incitent à la consommation prouveraient, selon certains auteurs, le diagnostic de mort du genre espace public.

La Ville des anges a été particulièrement efficace dans la destruction de ses espaces publics, qui est dénoncée par quelques membres de l'École de Los Angeles. La culture urbaine américaine attend de ses centres-villes qu'ils soient des aimants économiques, culturels et de services. Or, le centre-ville de Los Angeles ne joue pas ce rôle depuis le début du 20^e siècle, et c'est dans le but de le revitaliser que les autorités municipales se sont alliées aux investisseurs privés pour détruire et reconstruire une partie du centre nommée Bunker Hill. En plus d'accentuer la fragmentation sociale et physique sans réellement redynamiser le secteur, peu de place a été réservée pour l'aménagement d'espaces entièrement publics par le gouvernement local, qui a plutôt incité les promoteurs immobiliers à inclure des lieux ouverts dans les plans des nouveaux aménagements. Sans plus de consignes, ces derniers ont été libres de créer des espaces à leur image, qu'ils ont réservés pour la clientèle de leur choix. D'après les auteurs de ce champ, les espaces « publics » d'aujourd'hui dans le centre-ville sont donc surtout privés, conçus pour être peu accessibles et fortement sécurisés. Les espaces réellement publics de la ville, peu nombreux, seraient constamment menacés par un manque de financement et seraient aujourd'hui les seuls lieux de refuge des exclus et marginaux.

Bref, dans la littérature sur les espaces publics, on détermine qu'un lieu commun est « mort » si ses usagers sont socialement homogènes, si l'espace est sursécurisé et s'il fait l'objet d'une marchandisation. Pourtant, la fonction des espaces publics repose sur autre chose que sur la simple présence de gens différents, comme le prouvent de nombreuses recherches sur la

question et qui sont présentées à la fin du chapitre 2. La fonction de ces sites uniques est d'héberger des contacts entre les citoyens, de favoriser les échanges et l'interconnaissance afin de créer un mieux vivre en ville. Les espaces publics sont des lieux où la familiarité à l'Autre, censée renforcer la vie sociale urbaine, prend la forme de rencontres ponctuelles et sporadiques, de confiance entre inconnus. Les espaces publics, au cœur des quartiers et des villes, ont un rôle représentatif important pour la vie des citoyens. De plus, ce sont des lieux de production de sens et d'actions politiques, puisque c'est leur appropriation et la contestation physique, idéologique ou virtuelle, de cette appropriation qui leur donne une qualité publique. Ces critères de sociabilité, de représentativité, de contestation et de sécurité informelle sont également vérifiables par les interactions entre les usagers. Prendre conscience de l'Autre, aller à sa rencontre, se présenter, négocier sa place, marquer son territoire et assurer la pérennité de son identité dans l'espace sont autant de stratégies non verbales qui témoignent de l'importance des espaces publics dans la vie urbaine, et donc de leur vitalité.

L'affirmation selon laquelle il n'y a aucun espace réellement public dans le centre-ville de Los Angeles ne repose sur aucune étude empirique. Pourtant, il est nécessaire de vérifier *in situ* ce qui s'y passe avant d'annoncer la mort de ces sites, d'autant plus que Los Angeles fait office de référence en la matière. Et cette vérification permettra de confirmer non seulement la quantité et l'identité des usagers, mais également leur relation entre eux et avec le lieu. C'est ce que la présente recherche vise à faire.

Y a-t-il des espaces publics dans le centre-ville de Los Angeles? Qui en sont les usagers? Appartiennent-ils tous aux mêmes groupes sociaux et pratiquent-ils tous les mêmes activités? Détailler ainsi l'identité des usagers des espaces publics à Los Angeles et leurs pratiques de ces espaces publics permet de questionner directement la thèse de disparition des espaces publics. Ces questions et le cadre conceptuel que j'utilise sont décrits au chapitre 3. Il s'agit ici de définir quelle identité les usagers mettent en avant lorsqu'ils sont en public, et d'en déterminer les indicateurs. En suivant les idées des interactionnistes et en analysant la communication non verbale (propositions théoriques directement descendantes de l'École de Chicago), je détaille les différents éléments qui régissent les rencontres entre inconnus, soit celles où le jeu des identités est accentué par la différence avec l'Autre. Il s'agit d'une dynamique propre à la vie publique, où les rencontres avec les étrangers sont chose courante. Chaque interaction est basée sur les attentes créées par la reconnaissance des représentations sociales jouées de part et d'autre. Combinées de façon unique à des caractéristiques sociales telles que l'âge, le sexe et la race, les représentations permettent de se présenter en public et

d'être reconnu. Dans ce jeu de la reconnaissance et de la présentation, le territoire occupé et la façon de le marquer sont d'autres indicateurs identitaires. Leur valeur dans la reconnaissance des statuts sociaux engendre parfois des conflits, des tensions, des violations pour l'appropriation des territoires. Il s'ensuit une négociation qui se solde par un repositionnement des parties impliquées. Ce processus de présentation, d'identification, de violation et de médiation peut se dérouler entre deux individus dans un espace public, comme il peut définir les relations entre différents groupes à l'échelle d'un quartier; le premier étant souvent le miroir du deuxième. Ces éléments permettent d'identifier les acteurs dans les espaces publics d'une façon très proche de l'expérience vécue par ceux-ci, ce qui vient enrichir l'appréciation empirique de la mixité ou de l'homogénéité des espaces publics (habituellement évaluée à partir d'indicateurs statistiques).

J'ai retenu cinq espaces du centre-ville, construits entre 1876 et 2008, que je présente au chapitre 4. Il y a une plaza, un square, un parc nature, un parc de quartier et une place corporative, situés dans un rayon de cinq kilomètres. Par ce choix, je cherche à avoir une variété d'espaces, dont certains sont directement concernés par le diagnostic de mort de l'École de Los Angeles, alors que d'autres n'ont pas fait l'objet d'une analyse particulière ou concluante. Une attention toute spéciale a été portée au design et à la sécurité, qui seraient les principaux responsables de l'homogénéité des usagers. La consommation, bien que très importante dans le propos de l'École de Los Angeles, a été considérée en parallèle parce que les espaces publics retenus n'en font que très peu la promotion. C'est également dans ce chapitre 4 que je décris l'ensemble des stratégies méthodologiques adoptées. L'ethnographie est la technique privilégiée, plus précisément la cartographie des usagers (selon le sexe, âge, race, représentation sociale, activités) par une observation participante, qui s'est échelonnée sur une centaine d'heures entre les mois d'août et décembre 2009. Le tout a été complété par une série d'entretiens concis afin de trianguler les données recueillies par observation.

Les cinq espaces publics sont différents en termes d'usagers, d'activités et de fréquentation, voilà ce qui ressort de mes observations et qui fait l'objet du chapitre 5. La Plaza Olvera est une place dirigée vers un aménagement et un usage faussement mexicain, mais qui attire tout de même touristes et Latinos. Pershing Square, dont on ne sait si la critique qui lui est adressée vise réellement son design postmoderne chaotique et dépassé ou subtilement les itinérants qui s'y trouvent en grand nombre, se trouve être l'enjeu principal au cœur d'un centre-ville en voie d'embourgeoisement. Le Watercourt de la California Plaza est un site privé ouvert au public, mais qui est caché et difficile à atteindre et qui est surtout fréquenté par les cols blancs qui s'y

retrouvent pour dîner en semaine. Grand Hope Park n'a pas son équivalent en termes de verdure, diversité du design, intégration d'œuvres d'art... et surveillance, car il est géré par un consortium privé-public et est adjacent à une école privée, ce qui en fait un site magnifique pour les étudiants, et alternativement pour les résidents voisins. Finalement, Vista Hermosa Natural Park vient diversifier l'échantillon avec ses traits de parc nature situé près d'une école secondaire dans un quartier résidentiel, et où les enfants de tout âge (mais surtout Latinos) viennent profiter du grand air pour des activités de toutes sortes.

Ainsi, chaque espace public étudié est marqué par une diversité d'utilisateurs, bien qu'elle ne soit pas illimitée. Les usagers sont surtout des résidents riverains, qui fréquentent pour une raison particulière ces sites, où ils adaptent leurs pratiques et leur identité. Ce sont des espaces riches et dynamiques, certes plus vivants que ce que laissaient entrevoir ceux qui prévoyaient leur mort, mais l'hétérogénéité parfaite n'est donnée dans aucun cas. Faut-il en être surpris? Les espaces publics n'ont jamais été ouverts à tous, comme le démontre leur histoire. Le verdict de mort, de stérilité ou au contraire de vitalité des espaces publics ne peut reposer sur le simple décompte des usagers présents et le constat d'une mixité des genres et des types, aussi pointue soit cette catégorisation.

La vitalité d'un espace public reposant sur les liens entre les usagers plutôt que sur leur seule présence dans un lieu commun, j'ai poussé plus loin l'analyse de chaque site en regardant les interactions entre les usagers. C'est ce dont il est question au chapitre 6. Les mêmes concepts de représentation, de territoire, de réserve, d'identification et d'assignation, de violation et de médiation ont été sollicités. De ces interactions, j'ai pu extraire les différentes formes de liens sociaux et de sécurité informelle qui prennent place dans les espaces publics. De même, grâce aux représentations sociales des usagers et aux échanges qu'ils entament, j'ai mis au jour la représentativité de chaque lieu, et les façons dont celle-ci est contestée.

Les résultats expliqués dans ce chapitre 6 démontrent qu'à différentes échelles, les espaces publics étudiés révèlent une vie sociale active et dynamique... relative. À la Plaza Olvera, les réguliers latinos retraités et autres usagers latinos, qui sont en forte représentation, exercent un contrôle sur l'espace qui n'est pas sans échange et négociation. Les touristes réagissent positivement à cette surveillance, notamment parce que les Latinos participent de la représentation imaginaire du site. Bref, les interactions sont nombreuses, et les contestations rares. À Pershing Square, les frottements entre les itinérants et les gentrificateurs sont très nombreux malgré le design contraignant, prouvant que les contacts expriment à la fois rapprochement et mise à distance. Ensuite, le Watercourt de la California Plaza, cet espace

public aux allures de cafétéria extérieure privée, présente le moins d'interactions entre inconnus. Cela s'explique à la fois par le nombre élevé de collègues et de gens familiers, mais également parce que le rythme et l'utilisation imposés par ceux-ci n'incitent pas à la rencontre. C'est différent à Grand Hope Park, qui est beaucoup utilisé par les étudiants et les résidents voisins. Leur fréquentation assidue, complète et reconnue du parc nécessite une constante négociation des frontières, ce qui encourage les saines interactions. Les interactions sont également nombreuses à Vista Hermosa Natural Park, entre les familles et les amis, dont la familiarité agit aussi comme contrôle social. Certes, les contextes propres à chaque espace public étudié diffèrent, et cela influence le rôle qu'ils jouent au sein de la communauté angéline. Ce constat souligne avec justesse la pertinence des lieux publics dans le tissu social urbain; lorsqu'il y a lieu, les enjeux locaux trouvent à s'exprimer dans les espaces publics et en ce sens, ils sont essentiels à la vie sociale urbaine.

Dans le contexte d'une grande fragmentation urbaine, comme c'est le cas ici, on s'attend des espaces publics qu'ils disparaissent : la mort des lieux communs serait le symptôme de la fragmentation urbaine. Mais mes observations démontrent que les espaces publics ne sont pas morts; au contraire, chacun d'eux présente une vie sociale unique, faite d'une combinaison particulière de différences et de relations. Chaque espace public possède une histoire propre, une évolution particulière, une représentation unique et une vie sociale originale. Le titre de ma thèse, inspiré de Jane Jacobs (1993 [1961])⁶, reflète cette diversité : on ne peut parler de la vie ou de la mort des espaces publics, mais bien des vies et des morts (si tant est qu'elles ont lieu) des espaces publics.

Qu'est-ce que cela révèle de la fragmentation angéline? Je conclus que la richesse des espaces publics, dans un cas d'extrême fragmentation urbaine comme à Los Angeles, repose sur leurs différences *entre eux* et non pas sur la différence en leur sein. La parfaite mixité des espaces publics est apparue comme un critère insuffisant pour évaluer leur vitalité, mais les indicateurs que sont les liens sociaux, la sécurité informelle, la représentativité et la contestation soulignent avec force leur diversité. En mettant en scène les enjeux locaux, chaque espace public apparaît comme unique et essentiel dans son environnement immédiat. J'en retiens que dans un contexte de fragmentation urbaine, l'espace public ne perd pas de sa pertinence, c'est sa centralité qui est remise en question. Là où la ville se défait, il faut supposer que l'espace public centralisateur à grande échelle devient caduc. Une multitude d'espaces publics voit le jour, chacun répondant à des besoins différents et se retrouvant au cœur de micro-enjeux.

⁶ Jane Jacobs (1916-2006) est décédée alors que je m'inscrivais au programme d'études urbaines.

Ainsi, la valeur intrinsèque d'hétérogénéité qui est celle de l'espace public doit être évaluée à une autre échelle, celle de l'ensemble des espaces publics d'une ville. C'est par une offre variée d'espaces reflétant des valeurs et des besoins divers que les villes fragmentées permettent aux espaces publics de remplir leur fonction de sociabilité, contestation et négociation. En présentant à ses citoyens des espaces publics nombreux et variés, Los Angeles serait, peut-être, le nouvel archétype urbain en la matière, le modèle des métropoles du futur.

Les prochaines pages explorent donc ces thématiques. Elles sont ponctuées d'images, de photos, de tableaux, de commentaires, de notes personnelles, d'extraits d'entretiens ou d'observations. Ce faisant, je cherche à rendre compte de l'ambiance unique à Los Angeles qui a été la scène de mes recherches pendant plus d'un an. À cause du sujet, la littérature présentée est souvent anglophone. J'ai traduit moi-même tous les extraits afin de rendre la lecture plus fluide. Je ne suis pas une traductrice professionnelle, mais je crois néanmoins avoir respecté la nature des propos cités⁷.

⁷ Toutes les images ont été reproduites avec la permission des auteurs.

CHAPITRE 1 : LOS ANGELES, CHICAGO ET LA FRAGMENTATION

La ville est homogène seulement en apparence. Même son nom prend différentes sonorités selon les quartiers. Nulle part, sauf peut-être dans les rêves, le phénomène de frontière peut être expérimenté aussi banalement que dans les villes. Les connaître veut dire comprendre ces lignes qui, en courant le long des voies ferrées, au travers des terrains privés, dans les parcs et près des rivières, fonctionnent comme des limites; les connaître veut dire comprendre les contraintes, ainsi que les enclaves des différents quartiers. En tant que seuil, la frontière s'étend au-delà des rues; un nouveau quartier commence comme un pas dans le vide – comme si on avait déjà libéré, à l'improviste, la première marche d'un escalier. (Ma traduction de Benjamin, 2008 [1935-1939]: 118)

Cette partie s'ouvre avec la citation de Walter Benjamin, intellectuel allemand, qui observait la Paris, la Ville Lumière, telle qu'elle était début du 20^e siècle. La réflexion qu'il partage avec ses lecteurs interroge la ville et ses divisions, ses limites. Cela illustre que l'unité et la partition de la ville font partie du quotidien des citoyens — et des intérêts des penseurs — depuis longtemps. En effet, c'est un sujet que l'on compte parmi les questions fondatrices des études urbaines. Fragmentation (Amit-Talai et Lustiger-Thaler, 1994; Mommaas, 1996), ségrégation (Grafmeyer, 1996; Madoré, 2005; Préteceille, 2003), polarisation (Mistiaen, Meert et Kesteloot, 1997), dualisation (Hamnett, 2001): les termes sont nombreux et les explications complexes, parfois normatives, mais toujours situées dans des contextes géographiques et historiques variés (Bénit et al., 2005; Navez-Bouchanine, 2002). Des deux côtés de l'Atlantique, du Nord au Sud (Borsdorf, 2007), la ville fragmentée est le sujet de la « nouvelle question urbaine » (Donzelot, 1999); c'est, disent certains, le destin des agglomérations contemporaines (Germain, 2005), bien que barrière à l'objectif de développement urbain durable (Bolay et al., 2005).

Les ouvrages consacrés à la question de la fragmentation urbaine offrent plusieurs définitions de ce concept. Bénit et ses collègues écrivent que la fragmentation correspond à la « [...] désolidarisation de la ville, la disparition d'un système de fonctionnement, de régulation et de représentation à l'échelle métropolitaine » (Bénit et al., 2005: 16). Selon Navez-Bouchanine et ses collègues, il s'agit d'une « juxtaposition d'espaces très limités et circonscrits, socialement spécialisés, qui donnent à voir, dans la rupture spatiale, l'absence d'échanges et de relations sociales » (Navez-Bouchanine, 2002: 57). Cette désolidarisation urbaine peut se manifester de différentes façons. Comme le suggérait Benjamin, les fragments tracent leurs limites le long des voies ferrées, au travers des stationnements, dans les parcs ou le long des rivières. Ainsi, la

fragmentation se perçoit dans la forme de la ville. Mais des ruptures urbaines se font également au niveau économique, politique ou dans l'organisation sociale. S'ils reconnaissent sensiblement les mêmes manifestations de la fragmentation, les auteurs qui s'y intéressent portent souvent leur intérêt à l'une ou l'autre de ces dimensions seulement (Atkinson et Flint, 2004; Barbichon, 1996; Caldeira, 2000; Christopher, 2004; Hidding et Teunissen, 2002; Pinçon-Charlot, 1996; Ray, 2002; Wu et Li, 2005).

Il y a deux raisons pour lesquelles je souhaite me pencher en première partie sur la fragmentation. Premièrement, pour plusieurs, la mort de l'espace public est le symptôme le plus flagrant de la fragmentation urbaine (Bénit et al., 2005: 16), c'est-à-dire « [...] la crise des espaces publics comme lieux de coexistence et de mise en scène des différences, les replis sur des espaces socialement et/ou ethniquement homogènes » (Bénit et al., 2005: 16). Si les fragments divisent la ville, séparent les rues et les lieux communs, en repoussant à leurs confins les différences et les extrêmes, étudier les espaces publics renvoie à prendre le pouls de la fragmentation urbaine. Deuxièmement, depuis les années 1980, il est un lieu commun en études urbaines que d'affirmer que la ville de Los Angeles est la ville fragmentée par excellence (Bénit et al., 2005; Navez-Bouchanine, 2002; Paquot, 1998). C'est qu'on y retrouve trois des quatre sources d'images et de représentations de la fragmentation : les communautés fermées (*gated communities*), les multiples instances politico-administratives et l'étalement urbain propre à la Californie (Navez-Bouchanine, 2002: 32, 33). La quatrième image de la fragmentation, le ghetto, renvoie plutôt à Chicago, en témoigne la célèbre étude de Louis Wirth (1998 [1928]) sur le ghetto juif. Los Angeles et Chicago; deux métropoles américaines, se trouvant confrontées d'une façon particulièrement aiguë à des changements sociaux et économiques qui affectaient l'Occident à des moments bien précis de l'histoire : l'industrialisation du 20^e siècle et la mondialisation du 21^e siècle (Cenzatti, 1993: 6). De ces deux villes, Chicago et Los Angeles, ont émergé deux courants, deux Écoles de pensées majeures en études urbaines.

L'École de Chicago et l'École de Los Angeles ont ceci en commun qu'elles ont toutes deux étudié une ville qui présentait un nouveau modèle urbain en réaction aux changements historiques ou modelé par ceux-ci (Cenzatti, 1993: 6). Pourtant, dans leur interprétation des faits, dans la façon de les présenter, tout distingue les chercheurs membres de ces Écoles. Les différences individuelles sont telles que certains se sont interrogés sur la pertinence de les nommer « Écoles » (Conzen et Greene, 2008: 98; Parker, 2004: 39). Wirth, associé à l'École de Chicago, se disait d'ailleurs surpris d'apprendre qu'on avait regroupé ses écrits et ceux de ses collègues dans un même groupe, ne pouvant voir ce qu'il avait de commun avec Robert E.

Park, William I. Thomas et Florian W. Znaniecki (Parker, 2004: 39). D'autres diront encore que les deux mouvements partagent plus qu'il n'y paraît à première vue : les deux Écoles proposent un modèle urbain représentatif de leur époque où la question de l'immigration est centrale, elles ont pour sujet les populations marginalisées comme témoins des processus d'organisation et de désorganisation urbains, et elles s'intéressent à la décentralisation des activités métropolitaines (Sénécal, 2007). Ce qui importe ici c'est qu'elles ont contribué de façon significative, chacune à leur façon et dans leurs termes, à définir ce qu'on appelle aujourd'hui la fragmentation urbaine. L'École de Chicago suppose que la ville, malgré le chaos qu'y amène la modernité, se refait constamment. L'École de Los Angeles au contraire, n'admet pas un tel retour vers l'équilibre.

C'est en ayant en tête les similitudes contextuelles que je tente de comparer les deux perspectives de la définition de la fragmentation urbaine. Au contraire de Navez-Bouchanine et ses collègues (2002), qui situent la définition de la fragmentation dans le temps et dans les courants intellectuels, j'ai objectivé la pensée des deux Écoles pour pouvoir mieux les confronter. À quel point ces Écoles sont-elles différentes? Serait-il possible de les concilier pour l'étude du sujet qui m'intéresse? Si oui, comment?

Les théories de la fragmentation

Les prochaines lignes explorent deux théories majeures dans l'explication de la ville affectée par des changements sociaux et économiques importants : l'École de Los Angeles et l'École de Chicago. L'École de Los Angeles, représentée ici principalement par Davis, Dear et Soja, est liée à la description des conséquences urbaines de la restructuration, plus particulièrement aux effets de la mondialisation sur Los Angeles. Pour expliquer ces changements, l'École de Los Angeles (c'est-à-dire Dear et Soja surtout) s'inspire en grande partie du postmodernisme. Davis suggère le modèle de l'écologie de la peur, où chaque zone urbaine matérialise d'une façon qui lui est propre la peur intrinsèque à la vie urbaine angéline. À partir d'études empiriques ayant pour sujet Los Angeles, Dear propose un modèle qui illustre l'organisation et le développement fragmentaire et chaotique de la ville. Soja, en explorant quelques-unes des microgéographies politiques et économiques urbaines, rend compte de la dimension morcelée de l'espace angéline. Il résulte de ces travaux une perspective qui suppose que le développement social, économique et politique de la ville est fragmenté, et que chaque fragment suit une évolution unique et imprévisible. Les tenants de l'École de Los Angeles ont réussi à donner une valeur scientifique et urbanistique à la métropole californienne. Plus important encore, ils ont réussi à ébranler plus que personne auparavant les bases du modèle classique proposé par l'École de

Chicago. En questionnant les principes universels et linéaires de cette École, ils ont encouragé une réflexion nécessaire après plus de 70 ans d'hégémonie de la théorie de l'écologie urbaine.

De l'École de Chicago, Park et Wirth, comme Simmel avant eux, portent davantage (mais pas uniquement) leur regard sur les individus : comment la nouvelle économie capitaliste et la division du travail affectent les interactions individuelles et comment celles-ci organisent la ville? Pour Park et Wirth, le fragment, c'est l'individu dont les comportements sont déterminés par la ville. Les aires naturelles naissent et meurent au gré des rassemblements. Il n'y a pas d'ordre physique, dans le sens où la ville évolue librement, d'une façon désordonnée. Mais il y a un ordre moral qui maintient malgré tout l'unité qui permet aux aires naturelles de faire partie du tout qu'est la ville. Ce sont les échanges économiques et communicationnels. La métaphore de l'écologie sert à Park pour exprimer l'interdépendance économique des aires naturelles, une interdépendance possible par la communication. Burgess et Wirth (dans le texte sur le phénomène urbain) s'intéressent surtout à la façon dont l'organisation sociale urbaine affecte le mode de vie. Ce sont les aires naturelles, institutionnalisées ou non, qui déterminent les comportements. Pour Burgess et Wirth, la ville et son évolution sont plus ordonnées. C'est un processus d'expansion organisé, qui part du centre et va vers l'extérieur. Ce qui lie les différentes zones en une seule ville, c'est la dépendance économique et physique (par les lignes de transports) au centre. La métaphore de l'écologie permet à Burgess et Wirth d'expliquer l'expansion de l'urbanisation et de son mode de vie selon les principes de colonisation d'un écosystème sur un autre. Malgré l'universalisme et l'évolutionnisme qui sous-tend leur théorie, les tenants de l'École de Chicago font le pont entre les changements structuraux urbains et les comportements des citoyens (Sénécal, 2007: 74). Leur perspective micro a permis de focaliser sur la communication comme sphère intermédiaire entre les fragments urbains.

Sur ce point, le modèle de l'École de Los Angeles ne s'oppose pas à l'École de Chicago. Le modèle proposé par Los Angeles ne fait pas le pont entre les changements structuraux urbains et l'acteur social; il s'attache plutôt à décrire la ville et ses changements à une échelle macro, comme nous allons maintenant le voir.

La fragmentation urbaine vue par l'École de Los Angeles

Les différences se maintiennent ou débute en marge de l'homogénéisation, soit comme résistances, soit comme extériorités (le latéral, l'hétérotopique, l'hétérologique). Le différent c'est d'abord l'*exclu* : les périphéries, les bidonvilles, les espaces des jeux

interdits, ceux de la guérilla et des guerres. (Lefebvre, 2000 [1974]: 430 (il souligne); cité en anglais par Mitchell, 2003a: 150)

L'idée d'une École de Los Angeles apparaît dans les années 1980-90 pour identifier un ensemble de chercheurs angélinos dont l'objet d'étude est la métropole californienne à l'époque contemporaine. Même s'il était plus juste de parler des (non-)membres de l'(anti-)École de Chicago (Shearmur, 2008: 169) tellement ils s'opposent à l'idée d'un tronc commun de pensée, ils partagent malgré tout certains points, notamment la critique de l'École de Chicago et de ce qu'ils considèrent comme son hégémonie intellectuelle sur la compréhension des faits urbains. Selon eux, les théories proposées pour Chicago au début du siècle, notamment le « diagramme le plus connu en sciences sociales » (Davis, 1999: 364), celui de Burgess (nous y reviendrons), ne permettent pas d'expliquer les récents changements urbains qui modifient en cette fin de 20^e siècle le paysage architectural, économique, politique et social de la métropole californienne. Los Angeles ressemblerait plutôt à la ville décrite par Lefebvre: une ville chaotique, l'espace de jeux interdits entre exclus, de guérillas pour les territoires marginaux.

Les adhérents les plus connus à cette École sont certainement Mike Davis, Michael J. Dear et Edward Soja, respectivement historien et géographes. Ils étaient encouragés dans leur réflexion par l'essor fulgurant d'études empiriques documentant les bouleversements qui affectaient Los Angeles (Christopher et Storper, 1986), dont la plupart apparaissent dans l'ouvrage intitulé *The City* (Soja et Scott, 1996a)⁸. Ces études touchent à quatre thématiques : Los Angeles, en tant que nouvelle entité pour expliquer l'économie politique urbaine; les économies des agglomérations de hautes technologies; une nouvelle vision des mouvements urbains et de la qualité de vie en ville; et l'explication du lien entre le déclin du marché de l'emploi non qualifié dans les centres urbains et la croissance des sans-abris (Dear et Flusty, 2002b: 10-11). Ces chercheurs ont tenté, chacun à leur façon, de saisir par un regard global comment se manifestent des changements, identifiés comme les conséquences directes de la restructuration politique et économique en cours (Phillips, 2010: 539). Des changements qui, au fond, affectaient toutes les villes américaines, voire du monde, mais que Los Angeles vivait avec une intensité particulière en cette période de capitalisme tardif (Cenzatti, 1993; Dear et Flusty, 2002b; Nicholls, 2011; Sénécal, 2007).

⁸ Le titre de cet ouvrage est un clin d'œil à l'ouvrage du même titre publié en 1925 par Park, Burgess et McKenzie (1925), et peut-être à celui de Weber (1978 [1958]).

Restructuration et postmodernisme

Dans un contexte d'économie capitaliste, le marxisme des années 1970 et 1980 propose une logique d'explications du fonctionnement et des ratés de cette structure. La logique capitaliste, dont s'inspirent les membres de l'École de Los Angeles (Nicholls, 2011), définit la restructuration comme l'ensemble des mesures prises pour rétablir la rentabilité en réponse à une période de crise. Ouvrir de nouveaux marchés et renforcer les divisions du travail comptent parmi les moyens dits restructurants (Soja, Morales et Wolff, 1983: 200-201). La restructuration des années 1960-70, marquée par la mise en place du postfordisme, signale les débuts du néolibéralisme. Elle se démarque par l'implantation d'une série de politiques plus souples, où le capital, plus mobile, s'internationalise, les industries s'éloignent des centres urbains, la compétition est accentuée et la consommation (de nouveau) fortement encouragée (Cenzatti, 1993: 11, 20; Navez-Bouchanine, 2002: 54; Soja, Morales et Wolff, 1983: 200-201).

Chaque période de restructuration amène des changements dans la forme urbaine, reflétant ainsi en partie ce que David Harvey appelle un *spatial fix*, c'est-à-dire une reconstitution importante de la configuration spatiale de l'accumulation capitaliste en période de crise des structures sociales et spatiales (Soja, Morales et Wolff, 1983: 197). Un peu partout dans le monde, les paysages urbains de Chine (Gu, Wang et Liu, 2005), de Trinité (Mycoo, 2006) et du Chili (Borsdorf, 2007) se sont vus affectés par de tels *spatial fix*. Mais à Los Angeles, dans les années 1960, le développement industriel prend une voie différente de celle proposée par le modèle qu'ont suivi avec succès par les grandes villes comme New York et Chicago. Ce modèle, la théorie du cycle des produits proposée par le fordisme, prévoit cinq périodes consécutives: développement d'un produit, marchandisation, croissance, maturité et déclin (Hise, Dear et Schockman, 1996). À Los Angeles, Christopher et Storper (1986) ainsi que Scott (1996) rendent compte de parcours qui ne suivent pas cette évolution linéaire: l'industrie, au lieu de se concentrer davantage, a augmenté son recours aux fournisseurs externes et les compagnies, au lieu de se décentraliser davantage, sont restées à Hollywood et dans la vallée de San Fernando (Cenzatti, 1993: 14). Dans les années 1980, la métropole californienne semble concentrer tous les effets de la crise économique, de la restructuration et de ses conséquences: croissance dans certains secteurs urbains due au déplacement des industries de la *Frost Belt* à la *Sun Belt* (comme à Silicone Valley) attirées par une main d'œuvre peu dispendieuse (car illégale et non-syndiquée), déclin de secteurs économiques traditionnels et fragmentation sociale et spatiale (comme à Détroit), émergence d'industries de haute technologie (comme à Singapour) (Bénil et al., 2005: 17; Cenzatti, 1993: 10; Gordon et Richardson, 1996; Soja, Morales et Wolff, 1983: 211-225). Parallèlement, Los Angeles émerge

en tant que capitale d'affaires de la région du Pacifique (Soja, Morales et Wolff, 1983: 225). Le centre-ville devient l'ancrage d'une ceinture de sièges sociaux internationaux qui relie Santa Monica, Beverly Hills, Century City et Westwood, et comprend tous les services internationaux liés à ces entreprises et leurs employés (Soja, Morales et Wolff, 1983: 225). Paradoxalement, cela contribue à diminuer la densité de Los Angeles et à restreindre le développement du centre-ville (Soja, Morales et Wolff, 1983: 211). Au bout de ce processus, Los Angeles apparaît comme un collage créé par les transformations qui agitent les États-Unis et le monde (Soja, 1997; Soja, Morales et Wolff, 1983: 195-196).

Son histoire déjà la rend unique. À la différence de Chicago ou de New York, Los Angeles n'est pas passée par le même développement industriel à la fin du 19^e siècle (Soja, Morales et Wolff, 1983: 211; Cenzatti 1993: 10, 11), ce qui la rend libre de ce poids industriel qui l'aurait empêché de prendre un parcours particulier et devenir la ville du futur au tournant du 20^e siècle (Soja, Morales et Wolff, 1983). Ceux qui observent cette transformation urbaine en concluent que, contrairement à ce que prévoyait le fordisme, c'est-à-dire une seule façon de se développer, de s'organiser, de se rentabiliser, et de disparaître, il y a à Los Angeles une variété de trajectoires industrielles. Les études démontrent que la même industrie peut prendre, dans le temps, différentes trajectoires de développement et qu'il n'y a donc pas d'évolution inévitable. On comprend que des directions alternatives quant à l'organisation et au développement peuvent être prises par différentes entreprises. On observe également que les activités économiques locales sont influencées par le développement régional et les caractéristiques locales influencent l'organisation de la production (Cenzatti, 1993: 19). Bref, le processus de développement métropolitain est approprié et personnalisé par chaque localité, et devient même aléatoire, diversifiant ainsi les organisations de production (Cenzatti, 1993: 19). Pour certains auteurs, la restructuration est un concept qui fait le pont entre les micro-histoires locales et la macro-histoire de l'urbanisation et des développements économiques (Cenzatti, 1993: 11; Navez-Bouchanine, 2002: 54).

Pour expliquer ce qu'ils observent à Los Angeles, les théoriciens de la restructuration s'inspirent des idées de Foucault, Baudrillard et Derrida. Ils en viennent à critiquer le récit linéaire et totalisant du modernisme et à favoriser la mise en lumière des différentes trajectoires de l'industrialisation et de la croissance urbaine (Cenzatti, 1993: 7). Ce faisant, ils adhèrent au postmodernisme⁹. En tant que schéma théorique, le postmodernisme encourage la coexistence

⁹ Devant le chevauchement des nombreuses théories explicatives et des interprétations, plusieurs termes avaient été proposés dans le milieu académique pour expliquer ce nouvel ordre, et les théories qu'il inspire : postmodernité, hypermodernité, supermodernité et poststructuralisme (Dear et Flusty, 2002c; Nicholls, 2011). Je

et la juxtaposition de plusieurs voix (et voies), et refuse toute perception centralisatrice, univocale, tout méta-système, méta-théorie ou vérité universelle, perçue comme répressive ou illusoire (Cenzatti, 1993: 7). Dans la ville, cela se manifeste par exemple dans le fait que tous les groupes (citadins, artistes, politiciens, gays ou intellectuels) ont le droit de parler en leur nom et chacune de ces voix est acceptée, par les postmodernistes, comme authentique et légitime. La reconnaissance des individualités amène la fragmentation, l'éphémère, la discontinuité, le chaos, la multiplicité, la différence, le mouvement (Harvey, 1989: 49-52; Hise, Dear et Schockman, 1996: 9; Segaud, 2007: s. p. Chapitre 2). Ce sont là des caractéristiques du désordre qui prévalait aussi à l'époque dite moderne; la différence majeure avec cette période réside dans la capacité, pour l'individu postmoderne, d'accepter ce désordre, de ne pas essayer de le transcender, le contrôler ou l'explorer (Harvey, 1989: 44).

En ceci, la ville est l'espace postmoderne par excellence : elle présente une concentration de sens, d'images instantanées et de consommation culturelle (Harvey, 1989: 59-62), que le postmodernisme fragmente et localise, affectant ainsi tous les domaines de la vie urbaine (architecture, publicité, mode, films, etc.) (Hise, Dear et Schockman, 1996: 9).

En ce qui a trait aux transformations urbaines liées à la restructuration, le postmodernisme joint aux théories sur le capitalisme permet de comprendre l'évolution économique et ses effets sur la ville comme un processus aléatoire, favorisant certains quartiers et délaissant d'autres secteurs, sans cohérence apparente. Le capitalisme contemporain désorganisé donne naissance à des espaces différenciés (contrairement à l'espace homogène du capitalisme organisé), mais également à une multitude de spatialités où les idéologies anciennes et nouvelles, ainsi que l'espace homogène et différencié, coexistent (Cupers, 2005: 734; Keith et Pile, 1993: 24). Par le postmodernisme, on admet les multiples logiques d'urbanisation, complexes et différentes.

Selon Bénit (2005: 17), ces changements qui affectent la ville contemporaine, soit le passage du fordisme au postfordisme, l'augmentation des mobilités et des flexibilités et l'accroissement des écarts sociaux, sont également les causes de la fragmentation urbaine. Et cela se manifeste notamment dans le cadre bâti urbain. Fredric Jameson (1984, 1989), critique littéraire et théoricien du marxisme politique, sera un des premiers à parler de postmodernisme pour expliquer l'avènement de l'esthétique populaire en architecture. Il prend pour exemple le célèbre hôtel Bonaventura, construit en 1976 par John Portman, qui ne se présente pas comme

retiendrai ici le de postmodernité, par égard à Jencks, grand admirateur de l'architecture de Los Angeles qui serait à l'origine du terme « post-moderne » (Rapport et Overing, 2007).

ces hôtels habituels aux grandes portes-cochères et frioritures respirants la richesse et le luxe. Au contraire, en étant complètement isolé de la rue, l'hôtel suggère une vie communautaire intérieure, centrée sur les gens présents que l'on suppose humbles et égaux.

Charles Jencks (1993, 1996), un architecte fervent défenseur de l'originalité du cadre bâti angéline, propose le concept d'hétéro-architecture pour qualifier cette nouvelle tendance en architecture. Il définit l'hétéro-architecture comme une combinaison de constructions formelles et informelles, où se mêlent le présent, le passé, l'industriel, le vernaculaire, l'animal et le mécanique, l'utilitaire et le spirituel. Cette forme architecturale répond directement à l'architecture moderne par une nouvelle fluidité, une flexibilité, et une multifonctionnalité plus enjouée (Herzog, 2006: 24-27). L'ensemble se veut plus accessible, plus près des gens, plus populaire.

Bunker Hill, un quartier du centre-ville de Los Angeles réaménagé dans les années 1970-80, est l'archétype de l'hétéro-architecture (Davis, 1992 [1990]: 84). Il sera plusieurs fois question de ce quartier ici, puisqu'un des espaces publics retenus y est situé. Plusieurs édifices du centre-ville sont au cœur des débats pour ou contre le postmodernisme en architecture, dont l'hôtel Bonaventura, qui apparaît pour plusieurs, contrairement à l'éloge qu'en faisait Jameson, comme fermé et inaccessible.

Figure 6 : Exemples d'architecture postmoderne et moderne



(Admin32, 2006)



(Crocker, 2007)

**Image de gauche:
Loyola Law School, Los
Angeles**

**Image de droite :
Marina City (à gauche) et
IBM Plaza (droite), Chicago**

Un exemple parfait d'hétéro-architecture d'après Jencks (1996: 58, 59), la Loyola Law School du célèbre architecte Frank Gehry (voir Figure 6 ci-haut). Il s'agit, selon l'architecte, d'un

modèle d'ouverture, de pluralisme dans lequel le piéton latino, noir, anglophone ou juif peut se reconnaître. Pourtant, c'est un bâtiment fermé et peu accueillant, derrière un mur de métal qui, selon l'analyse même de Jencks, tourne le dos à la réalité de la vie urbaine pour des raisons de sécurité (Jencks, 1996: 59). Cet édifice même symbolise le cauchemar de plusieurs qui y voient un exemple de stérilisation de l'environnement par la mise en valeur d'édifices fermés et compacts (Davis, 1992 [1990]: 238; Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 303). Il faut comprendre que ce complexe architectural répond directement à l'architecture moderne, qui paraissait fermée et imposante, illustré ici par la Marina City et IBM Plaza.

D'après Jencks, Los Angeles fournit de nombreux exemples d'hétéro-architecture, ne serait-ce que parce que la métropole est en soit une ville hétérogène qui inclut les minorités et n'est intimidante envers aucun groupe, caractéristiques que Jencks réunit sous le terme d'« *hétéropolis* » (Dear et Flusty, 2002b: 6; Jencks, 1996: 73; Parker, 2004: 153). D'autres auteurs, loin d'apprécier son caractère inclusif, définiront plutôt l'aménagement urbain postmoderne comme étant déconnecté de son contexte spatial et temporel. Loukaitou-Sidérís et Banerjee (1998: 303) particulièrement, reprochent au postmodernisme d'empêcher, voire d'ignorer la continuité comme élément essentiel d'un centre-ville cohérent et réussi. L'exemple du Loyola Law School est particulièrement éloquent à cet égard.

Le caractère postmoderne de Los Angeles se manifeste aussi au niveau social. En effet, Los Angeles concrétise le déterminisme local cher aux postmodernistes. La manifestation et la reconnaissance des groupes locaux, qu'ils soient des groupes gais, de femmes, de Noirs ou d'écologistes, sont à l'origine de la pluralité qui caractérise l'espace postmoderne angéline. Dear et Flusty écrivent que Los Angeles est une ville où aucun groupe ethnique, mode de vie, ou secteur économique ne domine la ville (Dear et Flusty, 2002b: 11). Los Angeles est une ville rassembleuse de différences, écrit Soja (2000: 153), une ville rassembleuse de « [...] de philosophies étranges, de politiques carnavalesques et d'un mélange culturel confus d'influences immigrantes adaptées imparfaitement aux conditions locales » (Ma traduction de Dear et Flusty, 2002b: 8). C'est parce qu'ils se juxtaposent ou se superposent que la coexistence de ces mondes fragmentés est possible (Davis, 1992 [1990]: 232-233; Dear et Flusty, 2002a: 79; Harvey, 1989: 48). Starr, dans une approche positive de l'hétérogénéité angéline, parle de Los Angeles comme d'une « *ecumenopolis* », c'est-à-dire une ville capable de rassembler des traditions culturelles à même la matrice d'une culture urbaine partagée (Starr, 2007: 16). La façon dont Los Angeles rassemble et organise sa population hétérogène, son élite, sa classe pauvre et son industrie, correspond à ce que Flusty appelle une « *citistat* »,

soit un réseau urbain ressemblant à une grande ville, qui attire la main-d'œuvre et le matériel de ses localités pour participer au marché mondial, duquel elle est un noyau économique, de savoir et de marchandise (Flusty, 1994: 38, 39).

D'un côté, les effets de la postmodernité, dont la fragmentation, sont perçus comme positifs, comme des solutions. La fragmentation est, dans ce cas, le droit à la différence qui s'exprime par et dans l'espace (Navez-Bouchanine, 2002: 33)¹⁰. De l'autre côté, les auteurs de l'École de Los Angeles dénoncent la façon dont la restructuration a accentué la fragmentation spatiale et sociale de la ville au détriment des plus démunis (Cenzatti, 1993: 22; Hise, Dear et Schockman, 1996: 8). Plusieurs pensent, comme Soja, que dans le contexte particulier de Los Angeles (et dans une perspective complètement postmoderne) « la tâche de décrire d'une façon compréhensible et holistique la région pourrait alors être impossible [...] » (Ma traduction de Soja, 1997: 247). Dans ce contexte, annoncer la naissance d'un courant épistémologique, avec une structure et une autorité liées au postmodernisme, appelé l'École de Los Angeles, peut être risqué, voire osé. Mais selon Dear et Flusty, membres en règle de l'École de Los Angeles, cela est justifié car ses membres ont la preuve – *a posteriori* – qu'il existe un corpus littéraire qui, avec sa propre stratégie discursive, considère que Los Angeles est révélatrice des nouvelles formes urbaines (Cenzatti, 1993: 8, 10, 11; Dear et Flusty, 2002b: 12). Le point commun de ces auteurs (autre de prétendre ne pas avoir de point commun) est que Los Angeles concentre un enchaînement de processus historiques et mondiaux (Soja, Morales et Wolff, 1983: 196), que la croissance de certains secteurs survient alors que les villes et modèles traditionnels sont en crise et que les fragmentations spatiales et sociales angélinos font écho à la forme physique des lectures multiples prônées par le postmodernisme (Cenzatti 1993: 8, 10, 11).

Les auteurs de l'École de Los Angeles souhaitent particulièrement attirer notre attention sur le fait que Los Angeles n'est pas une grande étendue de banlieues indifférenciées comme on le croyait alors. Ce que l'on considérait alors comme « grand village » (Encyclopaedia Britannica, 2008b) était constamment ignoré; en fait foi l'article du Forbes de 1984 sur les plus grandes villes américaines, article dans lequel Los Angeles brille par son absence (Soja, 1997: 228). Grâce à l'appel des chercheurs angélinos, Los Angeles et ses caractéristiques, « [...] forme polycentrique contre modèle monocentré, postfordisme contre fordisme, postmodernité contre modernité, fragmentation contre ségrégation » (Bénil et al., 2005: 17), représentaient dorénavant la quintessence de la ville américaine la plus moderne, écrit-on dans Encyclopédie

¹⁰ Le débat sur les conséquences positives ou négatives de cette fragmentation n'est pas sans lien avec celui qui opposait Donzelot d'un côté et Ascher et Godard de l'autre (Bénil et al., 2005: 31, Donzelot, 1999, Ascher et Godard, 1999; Germain, 2005).

Britannica (2008)¹¹. Il n'y avait alors qu'un pas, et il fût franchi, pour proclamer Los Angeles ville du futur, archétype des villes de l'avenir (Dear et Flusty, 2002a; Fogelson, 1993 [1967]: 2; Soja, Morales et Wolff, 1983).

Avec *City of Quartz* (1992 [1990]) et *Ecology of Fear* (1992 [1990], 1999), Davis est l'auteur sombre par excellence des membres fondateurs de l'École de Los Angeles (Dear et Flusty, 2002b: 10-11; Fishman, 1993 [1992]: 84). Selon Davis, la conjoncture particulière de la récente restructuration économique, combinée à l'idéologie urbanistique de Los Angeles toujours en faveur de l'ingérence du privé dans la gestion des affaires urbaines, fera de la métropole un espace néolibéraliste fortement sécurisé (Davis, 1992 [1990]: 223). Les stratégies déployées en ce sens se sont en effet affinées dans les années 1980, alors que la métropole connaît des changements démographiques importants. Davis propose un modèle d'explication des conséquences de cette conjoncture. Ce schéma, appelé « écologie de la peur » reprend le diagramme de Burgess de l'École de Chicago qui organise la ville par revenus, valeurs foncières, classes et races, et y ajoute un déterminant proprement angéline : la peur. Ainsi, la ville se fragmente selon les moyens de sécurité qui sont mis à la disposition de chaque groupe qui la compose (surveillance vidéo, destruction des espaces publics et polices privées). L'architecture urbaine, incluant les travaux d'architectes postmodernes comme Frank Gehry (l'architecte de la Loyola Law School) et les plans d'aménagements urbains, défavorisent certains groupes, qui deviennent porteurs des stigmates liés aux espaces urbains isolés et, dans certains cas, négligés (Davis, 1992 [1990]: 238; Jencks, 1996: 58, 59). Selon Davis, la peur et « l'apartheid social » règnent à Los Angeles plus que jamais.

En décrivant la restructuration par des termes aussi « colorés » que la « sud-africanisation des relations sociales », Davis utilise une satire accrocheuse pour parler de la façon dont les décisions en matière de gestion urbaine et d'aménagement public se sont modifiées depuis 1960 en faveur d'une idéologie de la privatisation. Bien que très riche et nécessaire, son travail ne reste qu'une description empirique ponctuelle. Il ne propose aucun point de repère théorique et conceptuel critique qui permettrait de généraliser le processus qu'il dénonce ou de l'appliquer à une autre situation. Il fait peu de contextualisations, c'est-à-dire qu'il néglige de souligner les éléments qui sont propres à la culture américaine, et ne semble pas reconnaître que beaucoup des changements qui affectent la forme urbaine de Los Angeles sont des changements que vivent la plupart des métropoles du monde (hausse de la sécurité, omniprésence du privé, etc.).

¹¹ Depuis les années 1980 où l'idée que Los Angeles est la ville du futur, de nouvelles formes urbaines ont émergé et les modèles se font nombreux, de Miami (Miller, 2008; Germain, 2005; Nijman, 2000) à Las Vegas (Hise, 2008).

Son argumentaire écarte les mouvements progressistes, les initiatives locales et la capacité de résilience des groupes marginalisés. L'emphase sur la peur et la sécurité font plutôt compter son travail parmi les études factuelles qui alimentent le corpus de l'École de Los Angeles.

C'est chez Michael Dear que l'on trouve ce qui se rapproche le plus d'une théorie (et peut-être Soja dans son récent livre (2010)). Dear a été l'un des premiers à approfondir les effets de la restructuration politique dans la métropole sud-californienne. Dans l'introduction à l'ouvrage *Rethinking Los Angeles* (Hise, Dear et Schockman, 1996), un des classiques sur Los Angeles, il explique que la grande étendue de la ville requiert en effet plusieurs niveaux de gestion. Après la restructuration économique, la fragmentation politique s'est aggravée (pour former ce qu'il appelle la « microgéographie angéline ») et la population a été polarisée à l'extrême (Hise, Dear et Schockman, 1996: 10). À tous les niveaux, plusieurs voix veulent se faire entendre. Conséquemment, la voix des plus petits groupes communautaires n'arrive pas à se démarquer et des questions importantes, comme la protection de l'environnement, se perdent dans la foule des revendications (Hise, Dear et Schockman, 1996: 11). Après cette description empirique de la fragmentation politique, Dear se joindra à Steven Flusty (2002a, 2002b) pour proposer un cadre théorique et épistémologique (Dear et Flusty, 2002a: 79) centré sur les recherches empiriques récentes de Los Angeles, donnant ainsi à l'École de Los Angeles, disent-ils, une contre-réponse solide à l'École de Chicago et aux cercles concentriques de Burgess. Ils font ressortir plusieurs modèles aux concepts explicatifs uniques, dont la plupart (pour ne pas dire tous) ont été inventés pour l'occasion (Dear et Flusty, 2002a: 72). Le plus célèbre de ces modèles de structure urbaine postmoderne, le *keno capitalisme* (illustré ci-dessous), serait concrétisé dans sa forme extrême par Los Angeles (Dear et Flusty, 2002a: 80). Ce que ce schéma exprime, c'est ni plus ni moins la fragmentation de l'espace, des groupes, des fonctions et des processus urbains. Même le développement urbain serait fragmenté et affecterait la ville par secteurs, de façon totalement aléatoire (Dear et Flusty, 2002a: 80).

Le travail de Dear démontre que, à cause de la façon dont la restructuration récente affecte l'espace urbain, il n'est plus possible de concevoir Los Angeles comme une ville dont l'aménagement et l'architecture sont homogènes et indifférenciés. Mais les impacts de la restructuration, aussi chaotiques soient-ils, ne se concrétisent pas tous dans un désordre similaire à celui de Los Angeles. Cela laisse sous-entendre que le modèle du *keno capitalisme* ne permet pas de comprendre les initiatives locales ou communautaires, notamment celles qui s'opposent aux effets de la restructuration. Par ailleurs, outre les initiatives locales, il existe des mouvements et des trajectoires entre les différentes parties de la ville, et dirigés par celles-ci,

que Dear ignore complètement. C'est que le *keno capitalisme*, en répondant directement au schéma de Burgess, confirme que la lecture qu'il en a faite est « exagérément géographique » (Germain, 2005: s.p.), c'est-à-dire qu'il n'a pas tenu compte de l'explication de Burgess sur les trajectoires sociales urbaines (le réel objectif de son schéma) et a très peu considéré les autres auteurs de Chicago (Germain, 2005). La plupart des auteurs de l'École de Los Angeles n'ont d'ailleurs pas exploré les propositions théoriques de l'École de Chicago.

Figure 7 : Le Keno capitalisme



(Ma traduction de Dear et Flusty, 2002a: 80)

Soja (1996, 1997, 2000; Soja, Morales et Wolff, 1983; Soja et Scott, 1996a) s'attaque lui aussi à cette uniformité mythique qu'on attribue à la métropole californienne, mais différemment de ses collègues, car il tire sa compréhension de la ville d'autres auteurs qui ont influencé les études urbaines. Les théories de l'espace de Lefebvre (Navez-Bouchanine, 2002: 52; Shields, 1999: 156) lui permettent d'illustrer quelques-unes des histoires géographiques qui forment la ville de Los Angeles (Cenzatti, 1993: 23). Selon lui, l'espace serait composé de toutes les couches de spatialisations successives liées au développement du capitalisme et qui, selon leur ordre d'apparition, révèlent un espace urbain particulier. Ainsi, il y a à Los Angeles une zone industrielle de haute technologie et des petites villes annexées à Los Angeles qui vivent une croissance démographique accélérée. Il y a aussi des zones centrales désindustrialisées par

les grandes entreprises, mais réinvesties par les compagnies moins propres (les ateliers de misère), encourageant la concentration de main-d'œuvre illégale et sans recours, donc moins bien payée. Il y a aussi une autre zone où se concentrent le secteur tertiaire, les entreprises internationales et les services qui y sont reliés, favorisant — on peut l'imaginer, mais Soja n'en parle pas vraiment — la concentration de populations plus riches, internationales (Soja, Morales et Wolff, 1983). Tout cela agglutiné autour d'un centre, qui rejette autant qu'il redirige et centralise (Soja, 1997: 235). C'est ce qui donne à Los Angeles, une ville à la confluence de la mondialisation et du néolibéralisme, sa forme actuelle. Los Angeles n'a pas toujours eu cette forme inégale, mais elle a toujours été fragmentée. Et la restructuration qui a permis au capitalisme de retrouver une certaine rentabilité dans la métropole californienne et ailleurs, a accentué les écarts sociaux et spatiaux déjà présents dans la métropole (Cenzatti, 1993: 25; Soja, 2000: 10,11). C'est d'ailleurs l'objet de ses plus récents travaux (Soja, 2010).

Soja peut démontrer avec une rigueur exemplaire la façon dont la restructuration différencie le territoire angéline ainsi que les racines historiques et autres manifestations internationales de ce processus (Soja, Morales et Wolff, 1983). Malheureusement, la perspective postmoderne qu'il choisit pour en rendre compte ne lui permet pas de prendre des positions claires (y a-t-il oui un non un centre à Los Angeles?) (Soja, 1996) et étrangement, le limite aux conséquences macro-économiques. En effet, en se concentrant sur les effets économiques et industriels de la restructuration dans le sud de la Californie, Soja n'est pas à même de fournir des données empiriques solides qui illustreraient comment la fragmentation affecte réellement, au quotidien, les différents groupes angélines qui devraient tous, selon les principes postmodernes, pouvoir être vus et entendus. La perspective macro qu'il a retenue et qu'il partage avec ses collègues de l'École de Los Angeles fait partie des critiques qui leur sont adressées.

Critiques de l'École de Los Angeles

L'École de Los Angeles et le postmodernisme sont encore très actifs aujourd'hui (Shearmur, 2008: 170). Le modèle chaotique de la décentralisation proposé par le *keno capitalisme* a été testé avec succès pour Los Angeles (Gordon et Richardson, 1996) et d'autres villes (Ingram, 1998), d'autres fois de façon moins concluante (Shearmur, 2008: 169, 172). Malgré cela, l'École de Los Angeles rencontre de nombreuses critiques. De façon générale, on lui reproche son manque de rigueur méthodologique. On dit du cadre théorique qu'il n'est que métaphores, concepts et schémas farfelus, noirs et inutilement complexes, comme si « Pour faire partie de l'École de Los Angeles, [...] il faut détester Los Angeles » (Ma traduction de Miller, 2008). Ici, ce

qu'on blâme, c'est un peu ce que Banham critiquait de la vision négative et étroite de certains qui travaillent et écrivent sur Los Angeles.

Pour chaque piéton écrivain qui qualifie la ville « d'égout puant » et reste juste le temps d'amasser du matériel pour un roman haineux, pour chaque universitaire invité qui ne sort jamais de son refuge à Westwood et qui revient nous expliquer comment les autoroutes divisent les communautés parce qu'il n'a jamais exploré comment elles unissent des individus aux intérêts communs... pour chacun d'eux, il y a une demi-douzaine d'architectes, d'artistes ou de designers, de photographes ou de musiciens qui décident de rester parce qu'il est possible pour eux de vaquer à leur travail avec le soutien de gens aux idées similaires et de ressources provenant de talents et de technologies très diversifiés. (Ma traduction de Banham, 2001 [1971]: 225)

Des critiques épistémologiques diront que l'École de Los Angeles s'attaque avec une vigueur inutile au schéma de Burgess, et qu'elle n'offre en revanche aucun outil pour assurer la validation interne et externe de ses propres idées (Clark, 2006; Depardon, 2008; Fishman, 1993 [1992]; Miller, 2008). Cette dernière critique est surtout énoncée par les membres d'une nouvelle École de Chicago (comme la nomme Clark, 2006).

Cette nouvelle École comprend un groupe de chercheurs qui défendent les idées de Park et Burgess comme étant essentielles à leur compréhension du processus urbain (Clark, 2006: 2; Conzen et Greene, 2008: 98). Avec à sa tête Terry Clark, ce groupe rejoint aussi d'autres chercheurs pour qui la pensée de l'École de Chicago demeure d'actualité dans leur étude de la ville. On fait référence par exemple à Joseph (1993), Chapoulie (2002), Sassen et Shearmur (Conzen et Greene, 2008: 98; Germain, 2005).

Le texte de ce dernier sera particulièrement éclairant quant aux difficultés rencontrées par l'application de la théorie angéline – ou en fait, par l'absence de théorie angéline – en géographie (Shearmur, 2008: 170). Shearmur admet que l'apport du postmodernisme est d'avoir rappelé le non-sens des grandes généralités, telle que le proposait l'École de Chicago et encore plus leurs successeurs des années 1960 et 1970. Mais il insiste sur le fait que certaines choses sont, jusqu'à un certain degré, généralisables et qu'elles peuvent être vérifiées, combinées à d'autres savoirs, enrichies, et ainsi s'avérer des outils essentiels dans la compréhension de certains phénomènes (Shearmur, 2008: 172). Malheureusement, l'École de Los Angeles ne propose aucune façon de distinguer à cet égard les voix à retenir et celles à écarter. Pourtant, défend Shearmur, il est impossible de toutes les prendre en compte; tout n'est pas scientifique, c'est-à-dire valable pour la recherche académique, et leur autorité se

construit (et se déconstruit) avec le temps (Shearmur, 2008: 174). À cet égard, la force de l'École de Chicago est de proposer une méthode scientifique, basée sur la recherche de preuves recueillies de façon systématique, transparente et reproductible, et qui décrit de façon explicite les techniques d'analyse, les théories, les observations et la façon dont les futures recherches peuvent être menées (Shearmur, 2008: 173). Le schéma de Burgess est d'intérêt historique, et l'idée la plus importante, celle de centralité, a fait ses preuves (Shearmur, 2008: 168). Il s'agit bien sûr d'une critique épistémologique qu'adresse Shearmur à ceux qui mettent de l'avant certains faits (au niveau macro-économique et politique surtout) et en négligent d'autres, parce qu'il est difficile, voir impossible, de tout considérer également, comme le prescrit pourtant le postmodernisme.

C'est ce que Clark (2006) explore dans une critique plus empirique. Ce sociologue reproche à l'École de Los Angeles son emphase sur la dynamique capitaliste, au détriment de la politique locale, de la culture angéline, des valeurs et attitudes des groupes fragmentés et des banlieusards. Des auteurs comme Baldassare (1998b, 1998a) ont démontré que Los Angeles couve une nouvelle culture politique, où les questions environnementales et sociales sont à l'agenda des politiciens autant que des groupes communautaires. Et ces perspectives sont essentielles afin de mieux saisir les vécus locaux (Clark, 2006: 3, 4). Clark explique que, malgré la plurivocalité défendue par l'École de Los Angeles, celle-ci n'a pas réussi à démontrer que les points de vue angélinos ne sont pas homogènes, ni stables dans le temps. Par conséquent, dans leur description trop rapide de cette ville du futur, plusieurs éléments leur ont échappé. Des exemples de prises de conscience, de revendications des droits des femmes, des gais et de l'environnement datant des années 1970-80 sont des événements qui font partie d'un mouvement national progressiste contemporain (Clark, 2006: 6, 18). De plus en plus de travaux font d'ailleurs justice à ces dynamiques sociales, négligées jusqu'ici (Nicholls, 2008; Soja, 2010).

Clark a néanmoins revu le programme de l'École de Chicago en tenant compte de l'éclairage angéline sur les processus urbains, notamment la mondialisation. Celui-ci propose finalement de ne faire d'aucune ville la représentante de la réalité urbaine universelle, d'utiliser des méthodes de recherche variées et de concevoir la mondialisation comme source de changements de plusieurs dynamiques urbaines (Clark, 2006: 25-29). Ce n'est donc pas un rejet complet de l'École de Los Angeles, mais plutôt une prise en compte des critiques qui ont été faites à l'égard de l'École de Chicago.

La critique de Clark appelle à un relativisme des écrits de l'École de Los Angeles. Ce qui nous est parvenu est la voix (devenue autorité – ce qui est antipostmoderne, admettons-le) de quelques chercheurs concentrés sur certains aspects dont l'expression était très ponctuelle. Mais ce faisant, Clark refuse de reconnaître certains traits uniques à Los Angeles, notamment ce fort individualisme décrit par Davis (1999) et Baldassare (2002), et qui teinte sans doute la forme qu'ont pris les mouvements sociaux à Los Angeles.

En résumé, l'École de Los Angeles regroupe un ensemble de chercheurs qui décrivent de façon surtout qualitative, l'impact dans leur ville de la restructuration des années 1960 à 1990. Jusqu'alors, peu croyaient à la valeur de Los Angeles sous prétexte qu'elle n'était qu'une banlieue infinie sans réel centre-ville digne de New York ou Chicago (Hise, Dear et Schockman, 1996: 8). L'École de Los Angeles s'est évertuée à démontrer l'originalité et la valeur du cas californien par un ensemble de macro-recherches empiriques surtout dans le domaine de la géographie. Grâce à leur travail conjoint, ils ont réussi à souligner deux points essentiels. Premièrement, Los Angeles est internationale parce qu'elle rassemble tous les processus de la restructuration tels qu'ils se manifestent ailleurs. Les chercheurs en concluent que la métropole californienne est un des grands succès du capitalisme moderne, et cela attire l'attention des planificateurs urbains de Mexico City, São Paulo, Atlanta, Phoenix et Seattle (Hise, Dear et Schockman, 1996: 8) qui l'avaient longtemps ignorée (Soja, 1997: 228). Deuxièmement, Los Angeles a toujours été fragmentée, et elle l'est davantage à l'époque où écrivaient Dear, Flusty et Soja, par ce processus économique et spatial qui favorise certains secteurs et en désavantage d'autres. Là semble pourtant s'arrêter leur contribution. En combinant les théories marxistes et les approches postmodernes (Jameson, 1989; Nicholls, 2011), l'École de Los Angeles a adhéré à une perspective qui semblait être la seule à pouvoir expliquer et rendre compte des processus uniques et variés qui se déroulaient sous leurs yeux. Malheureusement, cette position épistémologique a favorisé une approche empirico-inductive (Chevrier, 2004: 69-71) qui s'est avérée incomplète et infructueuse pour expliquer les processus urbains. Cette lacune est majeure : elle nuit à la vérification de la validité et limite une reproduction objective de la recherche.

Grand défenseur encore aujourd'hui de l'École de Los Angeles (Conzen et Greene, 2008: 98; Dear et al., 2008; Dear et Dahmann, 2008), Dear répond aux critiques que l'École de Los Angeles cherchait surtout à faire connaître une nouvelle forme urbaine, différente du modèle surfavorisé et inadéquat dans l'explication de la mondialisation et ses conséquences urbaines (néfastes surtout) (Miller, 2008). Malgré les critiques énoncées par l'École de Los Angeles à

l'École de Chicago, serait-il possible que cette dernière offre des outils qui pallieraient la lacune épistémologique et méthodologique de l'École de Los Angeles? Une combinaison théorique/épistémologique/méthodologique est-elle possible?

L'équilibre urbain vu par la première École de Chicago

Tôt ou tard cependant, la centralité existante et les puissances homogénéisantes absorbent ces différences, si elles restent sur la défensive et ne passent pas à la contre-attaque. Alors la centralité et la normalité montrent les limites de leur capacité d'intégration, de récupération et d'élimination de ce qui transgresse. (Lefebvre, 2000 [1974]: 430; cité en anglais par Mitchell, 2003a: 150)

Si Lefebvre, qui a influencé la pensée de l'École de Los Angeles, faisait référence ici à la façon dont les pouvoirs hégémoniques réagissent à la différence, c'est l'idée de centralité comme force essentielle dans la ville qui a attiré mon attention. La centralité, voilà le noyau des idées de l'École de Chicago, auquel s'est opposée l'École de Los Angeles. Ce groupe rassemble certains des chercheurs rattachés au département de sciences sociales et d'anthropologie de l'Université de Chicago, fondée par le magnat du pétrole John D. Rockefeller en 1892. Il y a eu plusieurs générations de chercheurs, qu'on distingue en différentes écoles. Les sujets à l'étude sont très variés, même si ce sont souvent des groupes marginalisés dans la ville, et les perspectives très différentes. Cependant, tous ces chercheurs partagent un intérêt pour Chicago et mettent l'accent sur la collecte de données empiriques (Grafmeyer, 1990 [1979]: iii; Parker, 2004: 39).

Modernité et écologie urbaine

En cette deuxième moitié du 19^e siècle, Chicago est une ville en pleine croissance démographique et économique. Le Grand incendie de 1871 accélère d'une façon fulgurante cette expansion; en effet, les architectes et aménageurs urbains rebâtissent, sur les 10 km² ravagés par le feu, une ville moderne qui reflète les connaissances contemporaines et la fine pointe de la technologie. Plusieurs infrastructures voient le jour: le métro aérien qui entoure le quartier des affaires et qu'on appelle encore aujourd'hui The Loop, les premiers gratte-ciels, plusieurs parcs municipaux et des installations sanitaires modernes (Burgess, 1990 [1925]: 134; Garrard Lowe, 2008). Une ville vibrante et toute nouvelle, construite juste à temps pour l'Exposition universelle de 1893 et ses quelques 27 millions de visiteurs. Des milliers viendront s'installer définitivement à Chicago, ce qui en fera, moins de 30 ans après le Grand incendie, la deuxième plus grande ville des États-Unis (Garrard Lowe, 2008).

L'immigration continue fait passer la population à plus de trois millions d'habitants vers 1920 (Grafmeyer, 1990 [1979]: ii). Les nouveaux arrivants, venus travailler dans les industries en plein essor (ou pour l'une des 1000 bandes de rue activées par la Prohibition), arrivaient dans la métropole avec leurs propres conflits et vieilles rivalités (Joseph, 1993: 76). À l'époque, Chicago est le foyer de plusieurs problèmes sociaux, ethniques et économiques, tels que les conflits de travail, la pénurie de logements et la criminalité, que de nombreuses manifestations s'évertuent à dénoncer (Grafmeyer, 1990 [1979]: ii; Phillips, 2010: 20). C'est la ville sous l'effet de ces transformations rapides et leurs conséquences qui intéressent les chercheurs de l'École de Chicago, réunis dans la toute nouvelle University of Chicago.

C'est auprès de Simmel, entre autres philosophes et chercheurs allemands, que les sociologues de Chicago trouvent des pistes d'explications pour les changements semblables à ceux que vivaient Chicago et la plupart des villes occidentales (Encyclopaedia Britannica, 2008a; Rotenberg, 2001: 8, 11; Russell, 1945: 491-494). Simmel tentait de comprendre les changements qui affectaient Berlin à la même époque, et de fait, la contribution du philosophe allemand est déterminante pour la sociologie moderne. Dans un texte devenu classique, *Métropoles et mentalités* (Simmel, 1990 [1903]), Simmel attribue à la ville moderne des caractéristiques de densité, d'hétérogénéité, de croissance démographique, d'essor de l'industrie mécanisée, d'accroissement de la mobilité et des modes de communication, de solidification de l'économie de marché et de haute division du travail. Dans ce contexte de grande effervescence urbaine, les liens sociaux primaires (la famille, le petit village, l'église) disparaissent, de même que leur autorité et crédibilité en matière de contrôle social. Les gens s'assemblent selon d'autres critères (groupe ethnique, langue, intérêt, etc.) et les groupes économiques et sociaux vivent séparément. La nouvelle vie urbaine est synonyme d'une liberté jamais égalée, mais qui, couplée à une grande mobilité (les nouveaux transports permettent de vivre toutes sortes d'expériences nouvelles), encourage l'exposition aux vices et à la criminalité.

Dans ce nouvel univers, le citoyen moderne, explique Simmel, cherche à se différencier de ses concitoyens (Simmel, 1990 [1903]: 76). Premièrement, la forte promiscuité physique dans la ville moderne et la surcharge de stimuli urbains (bruits, odeurs, rapidité, contacts physiques, stimuli visuels, etc.) appellent les gens, par un souci de protection psychique, à mettre une distance entre eux en affichant une certaine indifférence. Deuxièmement, cette froideur calculée, cette indifférence, se veut un contrecoup de la rationalisation des rapports; en effet, face à la croissance de l'utilisation de la monnaie dans les échanges économiques, l'esprit humain adopte une rationalité calculatrice où même la valeur humaine se réduit à une somme,

un total, un chiffre. Troisièmement, la façon dont les gens interagissent dans l'espace est dorénavant caractérisée par l'aspect visuel, le visible, et ensuite par le discours; la vie publique se dévore avec les yeux. Pour toutes ces raisons, la différence est, dans l'espace public urbain, essentielle. Une différenciation de soi qui s'affiche d'abord dans la façon d'être. En effet, vers la moitié du 19^e siècle, le silence et l'indifférence dans les rues sont devenus chose courante, à Paris comme à Londres. Dans les grandes métropoles, on adopte une *attitude blasée*, selon l'expression consacrée de Simmel. Puis, la différenciation de soi prend aussi la forme d'une surenchère de soi, c'est-à-dire savoir se distinguer des autres, afficher son unicité pour ne pas disparaître dans ce monde où tout n'a qu'une valeur monétaire, où il faut se conformer pour sauvegarder l'ordre si fragile.

« La fonction des grandes villes consiste à fournir le lieu du combat et des tentatives de réunification entre les deux modes [...] », entre les deux façons d'être, explique Simmel. Distance et proximité, conformité et unicité, surexcitation et indifférence; la ville les rassemble tous (Navez-Bouchanine, 2002: 74; Simmel, 1990 [1903]: 66-68). Pour l'intellectuel allemand, la ville moderne s'oppose à la campagne par l'émergence, chez les citadins, d'un caractère entièrement nouveau. L'analyse de Simmel est très ponctuelle, très contemporaine (Parker, 2004: 13), et plutôt centrée sur l'individu.

C'est par l'entremise de Park, un des étudiants de Simmel à Berlin, que les idées du philosophe allemand sur la ville et le comportement citadin émergent du côté des membres de l'École de Chicago. Les études empiriques de W. I. Thomas (2005; 1931; 1927), W. G. Sumner et Charles Booth (1889), souvent considérés comme les pères fondateurs de l'École de Chicago, confirment l'accroissement de l'hétérogénéité, la densité, l'industrialisation et du capitalisme à Chicago et ailleurs (Booth, 1902; Grafmeyer, 1990 [1979]: ii; Park, 1990 [1929]; Parker, 2004: 40; Thomas et Znaniecki, 1927) et sont témoins du comportement urbain tel que décrit par Simmel. Wirth quant à lui, s'inspire directement des ouvrages de Simmel traduits en anglais dès 1950 (Parker, 2004: 43). Mais surtout, les membres de l'École de Chicago sont influencés par l'écologie naissante, les biologistes et les théoriciens de l'évolution des sociétés comme Spencer, Comte et Darwin (Kuklick, 1990 [1980]: 344). Aux confins de ces influences apparaît une nouvelle approche théorique appelée l'écologie urbaine. Ce programme soutient que la ville est un écosystème et sa croissance comparable à celle d'un métabolisme social. C'est la métaphore de l'écologie urbaine, qui sera l'étendard de l'École de Chicago, surtout porté par Park. Grâce à des moyens de communication et de transport de plus en plus développés, les gens se déplacent, se regroupent selon leur langue ou leur culture et excluent les autres. Puis,

au sein même des groupes, une ségrégation s'opère sur la base de la profession, des habiletés et de l'ambition personnelle (Park, 1990 [1926]: 203). C'est ainsi que se forment tout naturellement, à même la ville, des villages, des régions morales, des colonies, que Park regroupe sous le terme parapluie d' « aires naturelles » (Park, 1990 [1926]: 205). Chaque aire possède ses caractéristiques particulières et remplit une fonction économique précise dans l'ensemble de la ville. Leur création n'a pas été planifiée, et pas tout le temps désirée, comme les ghettos juifs ou les bidonvilles. Néanmoins, les tenants de l'École de Chicago soutiennent qu'il n'est pas souhaitable de remédier à cette organisation sociale parfois défavorable à certains quartiers, car il s'agit de l'évolution normale de la société (Thomas, 1990 [1923]).

Ainsi, tous les citoyens trouvent une place où ils peuvent vivre, où ils doivent vivre, où ils sont utiles les uns aux autres. Les relations sont donc des relations de symbiose (Park, 1990 [1926]: 205; 1990 [1929]: 174, 175). Les citoyens peuvent se déplacer d'une aire à l'autre, mais ils doivent s'adapter « [...] plus ou moins complètement aux conditions et au code du secteur dans lequel ils s'installent » (Park, 1990 [1929]: 176). Rien n'est plus facile pour le citoyen au caractère accommodant et zélé. C'est ainsi que l'expansion urbaine se plie aux volontés de l'organisation sociale, mais finit toujours par rétablir des zones et des aires naturelles. Tous les membres de l'École de Chicago adhèrent au principe d'homéostasie écologique, celui de la recherche perpétuelle d'une stabilité entre toutes les composantes au nom du tout. Ces idées sont à la base de l'écologie urbaine (Burgess, 1990 [1925]; Park, 1990 [1926]: 202).

L'expansion constatée par l'École de Chicago est une expansion urbaine accélérée : les périodes d'organisation, de désorganisation et de réorganisation se succèdent plus rapidement que jamais. L'aménagement bien précis de la ville en zones et en aires couplées à une mobilité accrue affecte la qualité de vie; positivement, par la nouvelle liberté acquise, ou négativement, par la hausse de la criminalité. Cela donne suffisamment de sujets d'étude aux chercheurs de l'époque, dont la plupart sont réunies dans le recueil *The City* (Park, Burgess et McKenzie, 1925), considéré comme le recueil par excellence des principales idées de l'École de Chicago (Grafmeyer et Joseph, 1990 [1979]).

C'est dans cet ouvrage que l'on trouve *La communauté urbaine: un modèle spatial et un ordre moral* de Park (1990 [1926]). Dans ce texte, l'ancien journaliste insiste sur deux caractéristiques de la vie urbaine : premièrement, l'innovation technologique liée aux moyens de communication que sont les journaux et le téléphone, deuxièmement les modes de transport, difficile d'ignorer dans le Chicago de l'époque. Dans ce contexte, il n'y a pas d'ordre physique, dans le sens où la ville évolue librement, d'une façon désordonnée, en dehors de la

structure physique, des plans d'aménagement ou encore de la machine politique. Mais il y a un ordre moral qui maintient malgré tout une certaine unité. Cet ordre est composé des échanges économiques et des interactions. Grâce à la métaphore de la symbiose écologique, Park suggère que l'interdépendance économique des aires naturelles est possible par la communication. La concurrence, qui organise et divise la société moderne, et la communication, qui lie et unit, sont les processus sociaux élémentaires complémentaires qui maintiennent la ville fonctionnelle. En engageant les gens d'un même groupe dans un ensemble d'attentes et de traditions communs à tous, la communication instaure des ententes, une solidarité, des accords et une coopération nécessaires au ciment social. Les individus doivent développer des stratégies d'adaptation selon leurs rôles sociaux, les sphères d'activités et les espaces fréquentés (Park, 1938; 1990 [1952]: 190). La communication permet donc l'unité et l'intégrité d'un groupe, dans le temps et dans l'espace (Park, 1938: 191-192). Compétition et communication sont les mécanismes élémentaires du social (Park, 1990 [1926]: 207; 1990 [1952]: 186, 190).

Bien qu'il soit possible de voir certaines similitudes dans la pensée de Simmel et Park, ce dernier réfère explicitement très peu à la philosophie et à la sociologie du professeur allemand, et encore moins à celles de Marx, Durkheim et Weber. Park propose un nouveau programme qui explique comment, malgré les changements qui tendent à diviser la ville, celle-ci reste unie par les interactions sociales. Malheureusement, Park n'explore pas la question des sous-divisions urbaines. En effet, puisqu'un langage commun et des stratégies d'adaptation sont nécessaires afin de permettre la communication, il est sous-entendu que chaque aire possède sa propre sous-culture. Seulement, Park ne propose aucune explication quant à l'origine de ces différences « culturelles » au sein de la ville, ni quant au lien entre le cadre physique bâti et la formation ou le maintien de cultures uniques à certains quartiers (Castells, 1977 [1972]: 97-111). Néanmoins, la perspective communicationnelle qui lie les parties urbaines est très novatrice. Elle ne sera pas reprise par les géographes, qui s'intéressent plutôt à l'écologie urbaine, mais intéressera Goffman et d'autres interactionnistes symboliques (Goffman, 1973a, 1973b; Sénécal, 2007). Ces derniers inspireront la méthodologie retenue pour l'exploration des espaces publics à Los Angeles, dont il sera question dans les quatrième et cinquième chapitres.

Cette idée d'aires naturelles sera reprise par Louis Wirth, un étudiant puis collègue de Park et Burgess, dans une étude empirique intitulée *The Ghetto* (Wirth, 1998 [1928]). Si Wirth reconnaît l'influence de Park, qu'il cite abondamment, il ne parle pas de Simmel – qui n'était pas traduit à l'époque –, ni même de Burgess, sauf pour l'ouvrage que celui-ci a dirigé avec Park, *The City*

(Park, Burgess et McKenzie, 1925). Wirth trouve plutôt son inspiration dans les grandes enquêtes des pères de l'École de Chicago (Thomas et Znaniecki, 1927; Thrasher, 1927).

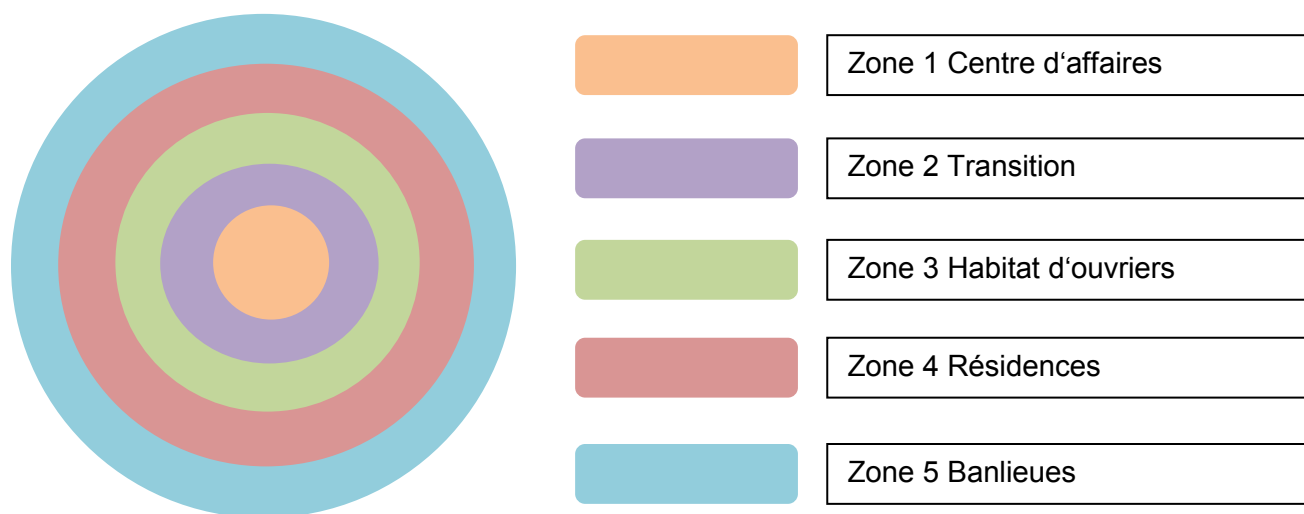
L'histoire du ghetto que raconte Wirth met en avant les processus de création et de croissance d'une communauté, la façon dont la communauté façonne les personnalités et les institutions culturelles qu'elle abrite, les stratégies de spécialisation et d'intégration dues à la division du travail et à la coopération qui lient ensemble les membres et lui donnent son caractère (Wirth, 1998 [1928]: 9). Le ghetto est un espace d'accueil, un refuge culturel en attendant que ses habitants transitent vers d'autres lieux. C'est aussi un espace d'adaptation entre deux cultures mais davantage le signe d'une domination de la culture hôte. Parfois même, le ghetto devient un instrument de contrôle administratif (Wirth, 1998 [1928]: 4-5), suivant un processus que Wirth nomme l'institutionnalisation. Les interactions, régies légalement, prennent alors une tournure formelle et indirecte. D'après Wirth, cette gestion externe des relations permet la cohabitation entre un groupe dominant et un groupe dominé. Le ghetto donc est une institution, mais c'est également un état d'esprit pour chaque individu qui l'habite. Cet espace forme la personnalité, propage certains idéaux. Les relations qui s'y déroulent apparaissent à celui qui y est né comme naturelles, proches des relations primaires. Être dans le ghetto signifie pouvoir exprimer sa vraie personnalité. En sortir veut dire jouer un rôle social, souvent inconfortable. Car le ghetto détermine l'état des relations avec l'extérieur, d'abord, puisque cet espace urbain est désigné par les « [...] expressions physiques d'une distance sociale qui émergent d'une relation conflictuelle » (Ma traduction de Wirth, 1998 [1928] : 9). Une relation conflictuelle entre la perception du Juif-individu, avec qui on peut entrer en relation interpersonnelle, et le Juif-institution, avec qui on ne peut avoir qu'une relation formelle. En ceci, le ghetto juif a tout d'une aire naturelle. La ghettoïsation ne nuit pas au bon fonctionnement de la ville, au contraire, elle permet à tous de trouver sa place dans le système urbain et d'y contribuer de la façon qui lui convient. D'ailleurs, les fragments ne sauraient vivre les uns sans les autres. Et lorsqu'il y a assimilation d'un groupe à un autre, c'est que la fragmentation est apprivoisée au point où les groupes s'absorbent et ne font qu'un.

Le travail de Wirth est une riche illustration empirique des idées de l'écologie urbaine. L'exemple de la communauté juive de Chicago est très éloquent. Mais il s'agit d'un groupe religieux, dont le combat contre la sécularité hédonistique renforce le besoin de réclusion au sein d'une communauté homogène et solide. Comment généraliser le processus décrit par Wirth pour les Juifs à d'autres groupes dont le sens communautaire n'est pas si développé, voir absent? L'extrapolation de cette idée de mobilité hors et vers la communauté est difficilement

transposable aux mouvements urbains liés au cycle de vie par exemple. D'autres valeurs entrent en jeu, notamment les dynamiques économiques à l'échelle urbaine.

Burgess, sociologue et collègue de Park à l'Université de Chicago, ira encore plus loin dans cette direction. Il a pour principales inspirations les travaux de Weber et les grandes études de New York et de Chicago. Dans son article le plus connu, *La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche* (Burgess, 1990 [1925]), il utilise pour décrire la ville le vocabulaire de l'écologie urbaine, mais fait aussi quelques références à la biologie, utilisant des termes comme pouls et métabolisme corporel. Pour Burgess, tous les éléments urbains se mettent à l'œuvre dans l'expansion, la désorganisation et la mobilité, les trois thématiques à l'étude dans son texte qui lui permettent d'expliquer les transformations rapides que subit le paysage urbain de Chicago.

Figure 8 : La croissance de la ville selon Burgess



(Burgess, 1990 [1925]: 135)

Burgess propose un modèle théorique idéal qui illustre les processus typiques d'expansion selon un processus similaire à celui de la succession végétale. À partir du centre, de nouvelles zones se déploient en cercles concentriques, toujours vers l'extérieur. Les zones se partagent les activités et types de résidences selon la valeur foncière. Le centre des affaires est au cœur de la ville, vers lequel se dirigent toutes les routes et les lignes de transport. Vient ensuite une aire de transition (Zone 2) où l'on trouve une expansion des affaires et une industrie légère. Cette zone est occupée entre autres par les artistes et les immigrants. C'est une zone

détériorée que fuient les ouvriers qui y travaillent. Ceux-ci habitent plutôt dans la zone résidentielle des ouvriers (Zone 3). En périphérie se trouve une zone résidentielle plus luxueuse (Zone 4). Puis dans la zone externe, c'est la banlieue (Zone 5). L'expansion implique à la fois une centralisation (le centre reste toujours le cœur de la ville, même s'il finit par « avaler » les zones périphériques au fur et à mesure de la croissance de la ville), et une décentralisation (car d'autres centres naissent dans d'autres zones, qui ne sont que des satellites du centre principal) (Burgess, 1990 [1925]: 136).

Burgess a le mérite de schématiser les processus d'expansion urbaine qui se déroulent sous ses yeux, tout en gardant l'idée de centralité, essentielle à l'écologie urbaine. Mais le modèle de Burgess pousse le déterminisme spatial à l'extrême et n'explique pas comment prennent forme sur le terrain les zones concentriques, ni comment elles sont négociées par les habitants. Par exemple, qu'y a-t-il entre les zones? La perspective de Rémy (1990) notamment, portée par la mobilité urbaine, suppose l'existence de quelques espaces transitoires où se mêlent des populations autrement divisées, ce qui n'entre pas dans le schéma de Burgess. Par ailleurs, Burgess est avare d'explications sur ces espaces qui ne semblent pas remplir la fonction de leur zone, comme les terrains vagues et les zones désaffectées. Le modèle de Burgess, comme l'écologie urbaine, ne permet qu'une seule voie de développement possible, une évolution progressive et continue de la ville et ses composantes.

À la fin des années 1930, l'effervescence de la sociologie de Chicago comme on l'avait connue s'était essouffée. Wirth publiera à cette époque *Le phénomène urbain comme mode de vie* (Wirth, 1990 [1938]), un article qui se veut un plaidoyer pour une sociologie urbaine plus solide. Pour plusieurs, ce texte est aujourd'hui considéré comme l'ouvrage classique reflétant les idées de l'École de Chicago. Même à l'époque, il eut un impact considérable, influençant entre autres la thèse de Redfield (1947) sur le continuum folk-urbain. Wirth y définit la ville comme une concentration de citadins dans un centre, duquel émanent les idées, les pratiques, le contrôle économique, politique et culturel. Par son importance et son rayonnement, le centre attire et rejoint une variété d'espaces et de gens et les organise. Des centres moins importants s'agglutinent autour de ce centre. Certes, cette définition s'applique à n'importe quelle ville, et c'est pour outiller la sociologie que Wirth dégage trois variables de cette définition: rassemblement important, densité et hétérogénéité. Voilà ce qu'est le phénomène urbain : le système de traits caractéristiques du mode de vie en ville. Le développement et l'extension de ces traits, c'est l'urbanisation. L'urbanisation et le phénomène urbain se croisent intensément – mais pas seulement – dans les villes. Là où la révolution industrielle, ses ramifications et le

capitalisme se sont solidement implantés, on trouve ces variables en très grande concentration. Ces trois caractéristiques de la ville affectent à la fois le modèle spatial, comme le suggère l'École de Chicago, et l'ordre moral urbain, concept de Park mais revu ici par Wirth. L'ordre moral urbain est une nouvelle personnalité urbaine individualisée, des relations sociales segmentées et fragilisées et un comportement collectif plus facilement manipulable (Wirth, 1990 [1938]: 266-268). Bref, les villes peuplées, hétérogènes et denses touchées par la Révolution industrielle et le capitalisme s'organisent en ségréguant, segmentant, différenciant leurs composantes. S'en trouvent affectés bien sûr la forme spatiale de la ville – sur laquelle Wirth ne s'étend pas, mais dont on peut imaginer qu'elle ressemble à celle proposée par Burgess – et le caractère urbain – plus individuel, blasé, compétitif, segmentaire, dépersonnalisé, comme le suggéraient Simmel et Park.

Comme ses collègues, Wirth prêche par excès d'uniformisation du mode de vie urbain. La ville avale les hommes et leurs distinctions au fur et à mesure de sa croissance. Par son expansion, elle réduit toute hétérogénéité à néant. Dans une telle perspective, toutes les villes sont indifférenciées et sans histoires propres. Cela confirme le programme évolutionniste de l'École de Chicago, programme maintes fois dénoncé.

Critiques de l'École de Chicago

L'École classique de Chicago semble être depuis trois quarts de siècle la seule chose en ville (certainement cette ville!), et, même aujourd'hui, à en juger par les régurgitations pédagogiques sans fin et en général sursimplifiées qu'on l'on entend partout, elle est loin d'être morte. (Ma traduction de Conzen et Greene, 2008 : 98)

La sociologie urbaine regorge de recherches pour lesquelles sont repris les principes de l'écologie urbaine et ses idées les plus frappantes – surtout le schéma de Burgess – à des contextes urbains différents (Agier, 2009; Castells, 1977 [1972]; Conzen et Greene, 2008: 98; et aussi Sénécal, 2007; Vasishth et Sloane, 2002). Elle a par exemple donné naissance à d'autres modèles, dont le modèle gravitaire, le modèle interactionniste de Goffman et le modèle actionniste (Sénécal, 2007: 72-78). Un étudiant de l'École de Chicago, Emory S. Bogardus, a créé le département de sociologie de l'University of Southern California, où ses enseignements ont encouragé plusieurs thèses reprenant les principes de la succession écologiques (Gustafson, 1940; Wardell, 1936) et l'intérêt pour les populations marginalisées (Bond, 1936; Douglass, 1921; Kirschner, 1920) dans la ville de Los Angeles.

À une autre époque, Robert Fogelson et Nathanael West, deux fins observateurs de la vie angéline, ont réfléchi aux propositions de Simmel dans le contexte de la métropole sud-californienne. West a émis l'hypothèse que la disparition des institutions de contrôle social a mené la population à la violence. Fogelson affirme que cela est peu probable; certes, la perte de liens forts et l'importance des appariements sélectifs génèrent des drôles d'excentricités, comme les regroupements mystiques, mais ils sont assez exceptionnels. D'après Fogelson, cela amène plutôt le développement identitaire à se tourner vers les possessions matérielles, comme la voiture et l'abonnement à un journal (aujourd'hui l'achat d'un iPhone). Il précise « Finalement, les gens ont intensifié, plutôt qu'abandonné, leur engagement à l'homogénéité et à l'ancien mode de vie; et au lieu de se tourner vers un activisme qui encourage les alternatives radicales, ils ont glissé vers une individualisation qui décourage toute forme d'implication » (Ma traduction de Fogelson, 1993 [1967]: 198). Cette emphase sur l'individualisme angéline est un lieu commun dans l'analyse des interactions locales, mais néglige, comme le soulignait Clark (2006) dans sa critique de l'École de Los Angeles, les mouvements sociaux et communautaires existants.

Même au sein de l'École de Los Angeles, on laisse passer certains indices qui indiqueraient en quoi la métropole californienne correspond au modèle de Chicago : succession de populations et d'industries dans les différents secteurs de la ville (chez Davis et Soja); accentuation de la densité vers le centre et mobilité résidentielle concentrique liée au cycle de vie (chez Soja); croissance économique rattachée au centre, ne serait que par le Wilshire corridor, qui relie tous les centres urbains excentrés de Los Angeles à son centre-ville (Sénécal, 2007: 74-76).

En France plus récemment, des chercheurs, comme Rémy (1990), partagent avec l'École de Chicago la même conception de l'organisation de l'espace urbain, soit que les populations arrivantes occupent différents espaces au fur et à mesure de leur réussite sociale. Les quartiers fondateurs (semblables au ghetto de Wirth) et de seconde installation jouent chacun un rôle d'insertion, de sécurité, de séparation, d'affirmation identitaire et d'ouverture, processus dont la nécessité et l'intensité varient selon le degré d'insertion. Plusieurs conditions contribuent à la réussite de l'acculturation des nouveaux arrivants, dont les groupes mis en relation dans le processus (locaux ou autres groupes ethniques) et les enjeux spatiaux mettant en avant des rapports de force déséquilibrés. La force de l'École de Chicago est justement de proposer une méthode scientifique, basée sur la recherche de preuves recueillies de façon systématique, transparente et reproductible, et qui décrit de façon explicite les techniques d'analyse, les théories et observations et la façon dont les futures recherches peuvent être conduites

(Shearmur, 2008: 173). Par ailleurs, le schéma de Burgess sur la centralité a le mérite de proposer une structure régulière et prévisible. Comme l'explique Shearmur, qui affirme que l'idée de la centralité a fait ses preuves, « [...] notre croyance dans les régularités nous a fait chercher les preuves de son existence. Ces régularités existent indépendamment de notre croyance: nous démontrons leur existence en ayant recours à des analyses statistiques explicites, et nos résultats restent ouverts à la critique, peu importe que les méthodes soient déficientes » (Ma traduction de Shearmur, 2008: 169).

Les critiques diront qu'il est impossible d'appliquer ce modèle ailleurs qu'à Chicago, ou à d'autres moments historiques, où l'influence des mouvements progressistes est peut-être moindre (Katz, 2010: 28; Kuklick, 1990 [1980]; Miller, 2008). D'autres réussissent, en éliminant justement le cadre organique et la notion de progrès comme amélioration continue (Vasishth et Sloane, 2002: 354-356). En effet, différents systèmes culturels expliquent différentes structures urbaines (qui ne sont pas pareilles à Rome, Rio ou Beijing). Cette critique a notamment été faite par Parker (2004 : 108), qui accuse les chercheurs de Chicago de considérer la ville sans égard à la culture locale. Deuxièmement, la structure urbaine est historique, car elle est liée à un mode de production spécifique qui opère pendant une certaine période (Castells, 1977 [1972]: 121-122). Par exemple, depuis les années 1980, expliquent Le Gall et Meintel, « [...] on porte une attention de plus en plus grande aux divers liens entre le niveau micro-social et le niveau national ou même encore le niveau global. L'étude d'une ville, ou encore d'un quartier à l'intérieur de celle-ci, devient l'étude d'un site particulier à l'intérieur duquel se déroule un processus national et global » (Le Gall et Meintel, 1997: 214). La thèse proposée par l'École de Chicago ne prend pas en compte ce processus national et global non négligeable dans l'organisation urbaine. Aucune généralisation ou actualisation sensible au contexte contemporain des principes de cette École ne serait donc être possible et valable.

Non seulement on critique l'universalisme sous-entendu par l'École de Chicago, mais on s'en prend beaucoup à la popularité du modèle. C'est ce que feront Gans et Castells, deux des plus importants critiques de l'École de Chicago.

Dans un texte intitulé *Urbanism and Suburbanism as Ways of Life: a Reevaluation of Definitions* (Gans, 1991 [1968]), Herbert Gans pose un regard critique sur le texte de Wirth sur le phénomène urbain comme mode de vie (Wirth, 1990 [1938]). Ce sociologue américain élabore sa critique à partir de ses observations du mode de vie en banlieue, observations qu'il publiera dans le livre *The Levittowners* (Gans, 1967). Le développement des banlieues est fulgurant dans les années 1950, et cela lui offre du matériel pour remettre en perspective l'analyse de

Wirth. Selon Gans, il est peu possible que le nombre d'habitants, la densité et l'hétérogénéité aient les deux conséquences que prévoit Wirth sur le mode de vie urbain, soient la ségrégation en quartiers homogènes et la perte des liens sociaux primaires qui mènent à l'acculturation. Le mode de vie du centre-ville ne correspond pas à celui décrit par Wirth, et cela parce que d'autres critères que le nombre d'habitants, la densité et l'hétérogénéité entrent en compte. Les conditions économiques, les caractéristiques culturelles, le cycle de vie et l'instabilité résidentielle affectent la capacité de choisir des citadins. En foi de quoi, Gans affirme qu'il est impossible de définir sociologiquement la ville, et encore moins de parler d'un mode de vie urbain ou de banlieue.

Gans critique la perception qu'un seul mode de vie correspond à la réalité urbaine, de son centre à la banlieue. Son texte est un plaidoyer pour l'étude des banlieues (Lin et al., 2005: 42); sous son microscope, se trouve la ville américaine vidée au profit de la nouvelle banlieue des années d'après-guerre (Gans, 1991 [1968]: 58; Gans, 1967). Le centre-ville s'en est trouvé particulièrement affecté, d'une façon qui était inconnue de Wirth. Gans a le mérite d'attirer notre attention sur cette nouvelle forme urbaine (la banlieue) et de contester du coup l'homogénéité urbaine. Mais Gans n'applique pas la critique qu'il fait à Wirth à sa propre conception de la banlieue. Selon lui, les différences physiques et démographiques (qu'il n'explique pas) entre la ville et la banlieue n'engendrent aucune différence dans le mode de vie; ce sont donc espaces socialement homogènes. Et il ne reconnaît aucune hétérogénéité dans les modes de vie des banlieusards. D'ailleurs, dans un texte précédent, Gans (1961) précise sa critique des plans urbanistiques qui favorisent une hétérogénéité sociale à tout prix. Il invite les urbanistes à tenir compte davantage de l'échelle, expliquant que selon le contexte, une certaine homogénéité peut être tout autant souhaitable.

La critique de Castells est également ancrée dans l'histoire. À l'époque où ce sociologue écrit *La question urbaine* (Castells, 1977 [1972]), il y a en France un important besoin de se distancer des approches empiriques américaines par l'élaboration de théories (Lin et al., 2005: 42). Castells confrontera la théorie de l'espace de l'École de Chicago à sa perspective marxiste, qui fait un retour marqué chez certains intellectuels européens (Parker, 2004: 108). Il propose de réfléchir à un cadre théorique qui combine les critiques culturelles et historiques de l'École de Chicago à la perspective matérialiste, qui reflète la détermination première des forces de production et des relations de production qui en émergent. Par mode de production, Castells entend la combinaison des instances fondamentales (système de pratiques) de la structure sociale, c'est-à-dire le système économique (la production, la consommation, l'échange), le

système politico-administratif (relations domination-régulation et relation intégration-répression) et l'idéologie. Le logement, organisé par la ségrégation urbaine est un exemple. La ségrégation urbaine se réalise là où la stratification urbaine, qui correspond au système de distribution des produits entre les individus et les groupes, a une forte expression spatiale. Étudier l'espace comme une expression de la structure sociale revient à étudier sa formation par les éléments du système économique, politique et idéologique, par leur combinaison et les pratiques sociales qui en dérivent.

Dans l'élaboration de sa théorie de l'espace, Castells ne rejette pas du revers de la main l'écologie urbaine. Il y adjoint plutôt une perspective matérialiste, historique et culturelle pour approfondir l'exploration de la variété des cas urbains dans le temps et dans l'espace. Cette perspective structuraliste permet d'expliquer ponctuellement des phénomènes urbains dont la forme est propre à chaque contexte et à chaque époque. Cela signifie également qu'il n'y a pas d'espace privilégié prédéterminé, c'est-à-dire un certain type d'espace ou d'habitat lié à un certain type de comportements, ce que Castells appelle une sous-culture urbaine (Castells, 1977 [1972]: 97-111). Mais cette perspective ne permet pas la compréhension des changements urbains nés des contradictions dans les pratiques et les rapports sociaux, par exemple la façon dont se transforme une ville, en passant d'une forme urbaine à une autre (Paquot, 1998; Pflieger, 2006: 85). D'ailleurs, après avoir reconnu dans les années 1980 les limites de l'approche marxiste pour l'analyse de la ville (Parker, 2004: 109), Castells se distancierait de cette perspective structuraliste et d'un de ces contemporains marxistes (Lefebvre, 1970, 1974). Castells tentera plutôt de comprendre les mouvements sociaux urbains (Castells, 1983) et l'impact du capitalisme moderne sur l'être humain et sur la société urbaine (Castells, 1989). C'est ce qui explique son changement de perspective quant à la critique qu'il adresse à l'École de Chicago lors d'une entrevue accordée à Thierry Paquot en 1998 : « Pour moi, [dit Castells] sa limite réside dans l'accent qu'elle place exclusivement sur la dynamique de l'intégration sociale. C'est une École qui ne peut pas penser le changement social à partir des acteurs » (Paquot, 1998). Il est inconcevable, dit Castells, que la capacité de choix des citoyens soit à ce point limitée par les forces de la ville, qui organiseraient et dirigeraient les composantes urbaines.

Les écrits de l'École de Chicago ont suscité (et suscitent toujours!), ensemble ou séparément, beaucoup de réactions. Ils ont réussi à attirer l'attention de la recherche en sciences sociales sur la ville en promouvant les études de cas marginaux. Ils ont actualisé et urbanisé la méthodologie utilisée en anthropologie dans l'étude des groupes ethniques ruraux et isolés. Ils

ont capturé l'essence des changements urbains qui s'opéraient sous leurs yeux. Pour eux, la ville est dense, hétérogène, organisée en aires fonctionnelles par le capitalisme et la division du travail. Cette rationalisation propre à la modernité affecte l'urbanisme, les relations et interactions et même les analyses de la ville. Les critiques adressées à l'École de Chicago concernent généralement le fait que le modèle proposé se veut universel et décontextualisé, alors que ses principes sont liés à un moment historique et culturel particulier. C'est d'ailleurs le propos de l'École de Los Angeles, qui met de l'avant les faits soulignant la fragmentation unique de la métropole californienne, faits historiques et contemporains résumés dans les prochaines lignes.

Los Angeles, la ville la plus fragmentée

Les premières vagues d'immigration vers Los Angeles étaient surtout composées d'Américains du Midwest, conservateurs et puritains, venus tenter leur chance au soleil (Banham, 2001 [1971]: 220; Encyclopaedia Britannica, 2008b; Flusty, 1994: 12, 13; Fogelson, 1993 [1967]: 186, 187). Voulant réduire au maximum les pressions familiales et sociales, ces immigrants firent du sud de la Californie un havre de gains et de succès individuels. Pourtant, très peu d'Angélinos étaient alors Blancs ou aisés financièrement. Certains aspiraient néanmoins à cette richesse, d'où l'appel de ce rêve, la possibilité de posséder un jour sa maison au soleil (Axelrod, 2007: 28). D'autres encore y étaient indifférents, car la métropole californienne n'était qu'un lieu de passage, une maison temporaire (Fogelson, 1993 [1967]: 186-188). Néanmoins, pour la majorité des Angélinos, Los Angeles concrétisait la version courante de ce qu'est la grande vie bourgeoise en campagne (Banham, 2001 [1971]: 220). Paradoxalement, Los Angeles, qui portait le surnom de Hell Town (Soja, 1996 : 20), ressemblait davantage à une ville du Far West où la loi individuelle régnait (il y avait un meurtre par jour en moyenne!) et où il y avait peu d'intérêt pour le bien commun, la vie civique ou l'espace public. C'est ce qui est derrière l'idéologie individualiste qui caractérise Los Angeles encore aujourd'hui (Baldassare, 2002; Clark, 2006: 17; Encyclopaedia Britannica, 2008b; Flusty, 1994: 12, 13, 49; Fogelson, 1993 [1967]; Soja et Scott, 1996b: 20; Vidler, 2000 [1971]: 22).

La croissance démographique de la ville a toujours été faramineuse (Soja et Scott, 1996b: 4) et trop souvent, le trésor public n'a pas pu subvenir aux besoins de la population toujours grandissante. C'est pourquoi dès la création du petit village, le concours des fonds privés a été grandement privilégié, faisant de ces partenaires financiers un élément essentiel du développement urbain (Davis, 1996; Hise et Gish, 2007: 351). L'emprise des intérêts privés est telle que plusieurs projets de services publics sont morts avant même de voir le jour. C'est le

cas du transport en commun, qui a été victime des nombreuses et fructueuses campagnes de diffamation des magnats de Los Angeles qu'étaient les promoteurs immobiliers et propriétaires des médias (Axelrod, 2007; Hise et Gish, 2007: 355). Mais d'autres infrastructures, comme les services publics d'eau courante et d'électricité, ont vu le jour grâce à cette contribution du privé (MacKillop et Boudreau, 2008).

Au début du 20^e siècle, le développement des banlieues des années d'après-guerre, cette nouvelle forme urbaine très rentable pour les promoteurs immobiliers, a trouvé preneurs à Los Angeles. Il est intéressant de savoir que ceux-ci mettaient en avant des arguments socialistes pour justifier une organisation individualiste (souvent discriminatoire) de la ville. Sous le couvert de justice universelle et de fragmentation fonctionnelle, on faisait la promotion de la propriété individuelle et du transport privé, et très peu de place a été laissée aux terrains collectifs et au transport public. En encourageant la réussite individuelle, on croyait favoriser l'égalité des chances. C'est là toute l'idée derrière le développement urbain tel que perçu à l'époque moderne (Axelrod, 2007; Encyclopaedia Britannica, 2008b; Fogelson, 1993 [1967]; Germain, Liégeois et Hoernig, 2008; Hansen, 2002; Hise et Gish, 2007: 340). Malheureusement, cette forme urbaine idéale a souvent été concrétisée en l'absence de pouvoir public efficace et en défaveur des minorités dites « problématiques », écartées des questions civiques (soit volontairement, soit par indifférence des deux parties). Par exemple, dans les années 1920, à Los Angeles comme ailleurs, on appliquait les lois d'exclusion à la propriété aux Mexicains, Noirs, Asiatiques et Juifs. Les Noirs se sont retrouvés confinés dans le quartier de Watts et South Central, moins bien desservis que le reste de la ville. En dix ans, la population de Watts doubla, mais on n'y trouvait aucun hôpital, peu de transport en commun et des écoles démunies (Ethington et Meeker, 2002). Cette absence d'institutions publiques dans la gestion urbaine n'est pas étrangère à la fragmentation sociale et spatiale actuelle et à l'absence de vie civique qui caractérise la ville encore aujourd'hui (Caldeira, 2000: 327; Fishman, 1993 [1992]; Fogelson, 1993 [1967]; Hise et Gish, 2007: 355; Shapiro, 2009: 447; Soja et Scott, 1996b: 4).

D'après Lynch (1960), l'image de la ville est composée des souvenirs, des significations, de tous ces éléments qui bougent comme les habitants et leurs activités, ainsi que des éléments matériels statiques (Lynch, 1999 [1960]: 7). Les images de fragmentation sont nombreuses à Los Angeles (Navez-Bouchanine, 2002: 33), et cela n'a pas seulement attiré l'attention des chercheurs de l'École de Los Angeles.

L'organisation des habitants (ces éléments qui bougent de Lynch) nourrit l'image de la fragmentation sociale, par la ségrégation résidentielle liée à une discrimination ethnique,

économique, démographique et culturelle. À Los Angeles, Allen (2002) note une telle ségrégation entre les Blancs plus aisés et les Mexicains moins riches, mais plus nombreux. C'est ce qu'il appelle la division Mercedes-Tortilla. Cette fragmentation est également remarquée par Montgomery (2006), qui porte son regard sur les processus sociaux, légaux, commerciaux et d'aménagement qui exacerbent la séparation entre les banlieues « couleur vanille » et les centres urbains « couleur chocolat ». Logan et ses collègues sociologues (Logan, Alba et Zhang, 2002) considèrent que les enclaves immigrantes dont est composée Los Angeles sont formées par les tensions économiques et ethniques, mais également par la volonté de vivre dans un environnement familial, ce que Navez-Bouchanine appelle la fragmentation sociospatiale à base culturelle (Navez-Bouchanine, 2002: 69). C'est une hypothèse partagée par McLaughlin et Jesilow (1998) à l'issue de leur analyse des enclaves économiques et ethniques vietnamiennes du sud de la Californie. Pour Strait (2006), ce sont à la fois les processus internes à la ville (exclusion économique par exemple) et les mouvements des autres groupes qui influencent le rassemblement des individus semblables, et donc la fragmentation. Modarres (2004) offre une perspective historique de la fragmentation sociale. Il démontre, par l'étude de l'intégration des groupes ethniques dans les villes américaines, que la ségrégation des groupes ethniques à Los Angeles a été favorisée dans les années 1930 et 1970 par l'arrivée massive d'immigrants, une géographie industrielle émergente et des politiques de logement ségrégationnistes.

Jencks, le premier à avoir attiré l'attention des postmodernistes sur l'hétérogénéité de Los Angeles, présente dans son ouvrage *Heteropolis: Los Angeles, the Riots and the Strange Beauty of Hetero-Architecture* (1993) plusieurs cartes fascinantes qui illustrent l'hétérogénéité de la ville. Une de celles-ci identifie par des couleurs les quatre groupes « raciaux » qui composaient en 1990 le comté de Los Angeles : en jaune les Blancs, en brun les Noirs, en bleu les Asiatiques, en vert les Hispanophones. Une autre carte encore démontre la fragmentation dans le comté de Los Angeles selon les styles de vie. Cette analyse présuppose que des gens économiquement indépendants décident de vivre dans des quartiers où les habitants partagent les mêmes habitudes de consommation, les mêmes tendances électorales, et autres caractéristiques que rapporte le recensement (Jencks, 1993: 28). La carte montre la répartition de sept groupes partageant le même style de vie à travers le comté.

La fragmentation sociale angéline est également observable par les distinctions suggérées par l'environnement bâti (la fragmentation spatiale de Navez-Bouchanine), ce que Lynch appelle les éléments matériels statiques. Pour Montgomery (2006: 433) et Rybczynski (1992), la

construction d'autoroutes à Los Angeles, ce modèle de développement qui a favorisé l'étalement urbain, a fortement encouragé la séparation des quartiers. Les habitants, confinés et isolés, modifient leur environnement selon leurs besoins et leurs pratiques culturelles, créant ainsi des paysages de différences (« landscapes of difference ») (aussi Cruz, 2001; Loukaitou-Sideris, 2002).

Mais rien n'est plus puissant comme image de fragmentation que celle des *gated communities*. Bien que l'on trouve plus de 20 000 *gated communities* dans l'ensemble des États-Unis (Litz, 2000: 535), ces quartiers résidentiels fermés occupaient à Los Angeles, en 2001, une part jamais égalée du marché de l'immobilier neuf, soit 13 % (Le Goix, 2004). Seulement, d'après Le Goix, « Si l'on s'en tient à une définition rigoureuse des *gated communities* (quartiers résidentiels enclos et sécurisés, comportant des équipements collectifs), seul 1,5 % de la population de Los Angeles est concerné » (Le Goix, 2004). Il faut tout de même souligner l'impact incontestable des *gated communities* sur la fragmentation urbaine, car elles isolent sur des territoires fermés et exclusifs des communautés plutôt homogènes, distinctes des populations voisines. De plus, elles engendrent ou maintiennent des différences sociales, mais surtout économiques, car un tiers d'entre elles sont destinées à une clientèle plus fortunée. Et lorsque les habitants des *gated communities* émettent des revendications autonomistes (12 communautés fermées à Los Angeles sont devenues des municipalités à part entière) la fragmentation de la forme urbaine, alors incontestable, devient une fragmentation administrative (Blakely et Snyder, 1997; Le Goix, 2005). Avec près de 90 municipalités à même le comté, les tentatives de sécession de certaines régions (Vallée de San Fernando notamment) sont autant d'événements qui entretiennent cette image de ville fragmentée (Fishman, 1996: 260; Hogen-Esch, 2001). C'est ce que Navez-Bouchanine appelle la fragmentation administrative et politique du territoire urbain (Navez-Bouchanine, 2002: 77).

Dans ce contexte, l'espace public, en tant que site rassembleur et hébergeur de diversité, devient caduc. Sous l'effet des crises économiques, de la restructuration et de la mondialisation, la construction d'espaces publics est abandonnée aux intérêts privés qui aménagent des sites uniformes, répondants à leur besoin de marchandisation et d'images axées sur la consommation. Comme les produits qu'ils mettent en marché, les espaces publics qu'ils construisent visent une clientèle particulière et éliminent les éléments et les usagers non désirables. Leur contrôle absolu sur ces espaces est facilité par les nouvelles technologies de surveillance et des moyens financiers considérables.

De toute façon, dans une ville chaotique et individualisée, l'espace public réellement public ne présenterait aucun intérêt. Les citadins morcellent leurs relations, se réorganisent en regroupement de leur choix et deviennent indifférents... à la différence. Ils se replient sur eux, au point de ne mettre en avant que l'unicité de leur propre personnalité, sans autre adhésion communautaire. Particulièrement avec l'essor des nouvelles technologies, où toute activité sociale peut maintenant se pratiquer seule, dans le confort de sa maison.

Les auteurs qui décrivent la fragmentation dépassent rarement une description vague de l'hétérogénéité angéline car ils optent pour une perspective macro, souvent à l'échelle du comté (Bénit et al., 2005: 24). Parce qu'on s'entête à mettre les histoires géographiques au même niveau que le tout qu'est Los Angeles (Cenzatti, 1993: 24), on homogénéise de grands espaces qui, en réalité, ne sont pas uniformes. Contrairement à ce qu'écrivaient Dear et Flusty, selon qui c'est la polylocalité de l'École de Los Angeles qui permet de confirmer qu'il n'y a pas qu'un seul Los Angeles (Dear et Flusty, 2002b: 13), la monotonie et l'uniformité des études empiriques et des méthodes statistiques ne permettent pas de rendre compte de la richesse et de la complexité de la géographie humaine de Los Angeles (Soja, 1997: 242-243). À l'instar de Préteceille (2003), plusieurs auteurs soulignent l'importance de dépasser la description binaire de la fragmentation sociale (Blancs et Latinos, inclus vs exclus) (Logan, Alba et Zhang, 2002; Winders, 2005). Entre autres, Ascher et Godard dénoncent la dualisation exclus/inclus qui sous-tend la question urbaine en soulignant la fluidité sociale, l'hétérogénéité des groupes et des espaces (Ascher et Godard 1999: 173). Par exemple, dans une étude sur l'intégration spatiale des immigrants, Modarres confirme que les sous-groupes asiatiques et latinos ne se regroupent pas nécessairement dans les mêmes quartiers, et qu'ils sont eux-mêmes plus fragmentés que ne le laisse croire la géographie de leur groupe statistique (Modarres, 2004: 374).

Ces auteurs soulignent un point important. La perspective macro des recherches sur la fragmentation empêche non seulement de comprendre la complexité et l'hétérogénéité du tissu social angéline, mais elle ne permet pas de faire la distinction entre la fragmentation sociale, politique et spatiale. Cette distinction est pourtant une première étape dans la compréhension des différentes facettes ou manifestations de la fragmentation et de leurs imbrications les unes aux autres. Par ailleurs, démontrer l'hétérogénéité et la fragmentation de Los Angeles à l'échelle de la ville ou même du comté oblige à réduire au minimum les catégories d'analyse. Ainsi, la plupart des auteurs utilisent deux groupes sociaux pour démontrer la grande variété des identités composants Los Angeles, ce qui est très peu! Rares sont les analyses qui déclinent les composantes de ces quelques groupes en appartenance ethnique plus précise

(Hispanophone, Mexicain, de Santa Ana), plus complexe (Hispanophone, mais Américain de naissance, Juif), ou moins formelle (je suis Mexicaine mais me sens davantage Américaine). Les marqueurs d'identités sociales complexes tels que le genre, l'ethnicité et la classe sociale sont pourtant créés et diffusés dans les milieux urbains (Zukin 1998: 835). Décomposer le local, c'est une invitation à la complexité, écrivait Burgess (cité par Joseph, 1993: 88).

Sans remettre les données statistiques et les méthodologies présentées ici en question, je m'interroge également sur la valeur de ces données au quotidien, à l'échelle des déplacements et endroits fréquentés. Comme il le sera expliqué, la compréhension de l'Autre dans la ville contemporaine passe par le visuel, l'apparence. Les corps que l'on croise dans les rues ne sont pas que « Blancs » ou « Asiatiques », mais ils portent aussi d'autres signes révélateurs. On peut reconnaître « une mère amenant son enfant à la garderie », « un conducteur exaspéré », « des étudiants en fin de session ».

C'est dans cette perspective micro que réside, d'après moi, tout l'intérêt de la proposition de l'École de Chicago et qui font que ses auteurs s'inscrivent dans l'analyse d'une fragmentation socio-spatiale comme vécu individuel, tel que le conçoivent Navez-Bouchanine et ses collègues (2002: 74). Cette fragmentation renvoie aux comportements urbains, qui « [...] peuvent tantôt jouer dans le sens d'une sorte de solidification territoriale, tantôt en limiter complètement les effets [...] La fragmentation socio-spatiale de l'expérience urbaine signifie d'abord que dans la conduite de l'ensemble des pratiques, les individus peuvent mettre à profit des disjonctions spatiales, ou spatio-temporelles, multiples » (Navez-Bouchanine, 2002: 74)¹². Il est donc possible, à la lumière de la perspective de l'École de Chicago, d'extrapoler la définition de Navez-Bouchanine pour inclure les comportements sociaux, les interactions face à face. C'est d'ailleurs ce que font les interactionnistes symboliques.

Je ne mets pas en question la fragmentation angéline, ni les données statistiques qui la documentent. Il ne fait aucun doute que la métropole sud-californienne est une des villes les plus discriminantes des États-Unis; c'est d'ailleurs ce qui brouille les outils statistiques (Soja, 1997: 242). Je crois cependant que la perspective postmoderne et la faible démonstration scientifique adoptées par l'École de Los Angeles ne permettent pas de monter en généralité. L'univocalité des études empiriques et des méthodes statistiques ne peut rendre compte de la richesse et de la complexité de la géographie humaine et physique de Los Angeles. La

¹² Il s'agit par exemple des choix résidentiels qui regroupent des gens semblables. Pourtant, Navez-Bouchanine et ses collègues (2002 : 62) expliquent bien que le ghetto de Chicago ne relève pas de la fragmentation socio-spatiale car c'est un mouvement naturel et non pas un choix conscient, comme le suggère la fragmentation dont il est ici question. Je crois pourtant, à l'instar d'Hannerz (1980 : 64), que l'individu est la plus petite unité urbaine des tenants de l'École de Chicago, et non pas l'aire urbaine.

perspective macro reflète une organisation sociale présumée à partir de données statistiques. La vie urbaine publique est plus complexe, même si elle met explicitement en avant les référents symboliques aux catégories sociales les plus simples (Byrne, 2007; Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998).

Conclusion

Juste comme MacAdams et moi continuions de scruter le paysage, deux shérifs du comté de Los Angeles sont soudainement apparus derrière nous. « Vous ne pouvez pas être ici », a proclamé l'un d'eux. « Comment pouvons-nous être certains que vous n'êtes pas des terroristes, en train de planifier une route pour vous évader? »

MacAdams et moi avons échangé un regard perplexe, mais avons décidé de ne pas protester. Comme nous retournions à la voiture pour quitter les lieux, MacAdams a laissé échapper un rire étouffé. « Eh bien! » a-t-il dit. « Maintenant je suis un terroriste juste parce que je regarde la rivière. C'est le parfait exemple de l'invisibilité du centre-ville ».

S'il est difficile d'avoir des parcs dans le centre de la ville, le point central du renouvellement urbain, imaginez ce qui se passe ailleurs à Los Angeles. (Ma traduction de Fleischer, 2008)

Le diagnostic de mort des espaces publics ne correspond pas réellement à la perspective postmoderne des tenants de l'École de Los Angeles selon laquelle la compartimentation urbaine est extrême, chaque partie évolue à sa façon et aucune autorité n'a le contrôle. En effet, dans leurs analyses, Davis et Flusty ont homogénéisé l'aménagement du centre-ville, sans porter attention aux spécificités locales et aux pratiques quotidiennes d'appropriation et de contestation qui donnent un caractère unique aux espaces publics. Tout comme les recherches sur la fragmentation, les études qui confirment qu'il existe, à ce jour, très peu d'espaces réellement publics à Los Angeles optent pour une perspective macro et très ponctuelle. Cela les empêche de prêter attention aux différences locales des usagers de ces espaces. Certes, en prenant les espaces publics dans leur ensemble, on peut dégager des lignes directrices de leur aménagement : caducité des espaces rassembleurs dans un mode où les liens sont déspatialisés, obsession de la sécurité et de la surveillance et marchandisation de la ville (Cruz, 2001; Flusty, 1994; Sorkin, 1992). La perspective macro et un manque de rigueur méthodologique, des biais que l'on peut reprocher à l'École de Los Angeles dans l'étude de la fragmentation urbaine, incitent à l'uniformisation, et ne permettent pas de voir les actions

quotidiennes qui se déroulent malgré ladite disparition de l'espace public (Clark, 2006: 20; Kaliski, 1994: 6; Soja, 1997: 242-243). Il ne suffit pas d'imaginer ce que le reste de Los Angeles est. Il faut le vérifier.

Cette façon de concevoir la vie sociale dans les espaces publics tire directement son origine des idées de l'École de Chicago. Reconnaître la communication et ses différentes formes renvoie-t-il à admettre que la communication puisse maintenir les fragments ensemble dans la ville? Est-ce que les schémas théoriques de l'École de Chicago se concrétisent dans la ville la plus chaotique qui soit, Los Angeles? Qu'advient-il réellement des espaces publics dans un tel contexte?

CHAPITRE 2 : LA MORT OU LA VIE DES ESPACES PUBLICS?

L'espace public dont il est question, c'est l'espace public physique, matériel, le site concret, la place, le terrain (Carr et al., 1992; Mitchell, 2003b). Il prend différentes formes et noms : plaza, square, plaza corporative, parc pour enfants, jardin, espace ouvert, parc, atrium, bord de mer. Ils ont tous en commun certains éléments : un mobilier public (bancs, fontaines, sentiers ou aires aménagés) et des éléments physiques et visuels (pavé, espaces gazonnés, végétation propre aux usages consacrés, œuvres stylisées ou artistiques). Certains espaces publics sont de propriété et de gestion publique, alors que d'autres peuvent appartenir à des intérêts privés, mais être ouverts au public (Carr et al., 1992: 50).

Il existe bien sûr d'autres espaces publics, comme la gare, la bibliothèque, la rue, le marché, le trottoir, le centre commercial. Mais l'intérêt du parc comme espace public, c'est qu'il est dédié à la rencontre urbaine, contrairement à la rue (aménagé pour la circulation), à la bibliothèque (promouvant la lecture) et au centre commercial (qui concentre les activités de consommation).

Cet espace public matériel ne doit pas être confondu avec son pendant virtuel. La sphère publique correspond à l'espace abstrait lié à la démocratie participative, la politique, l'économie et au juridique. Cet espace n'est pas synonyme d'espace physique ou de lieu localisé (Harvey, 2006: 293; Low et Smith, 2006: 5; Mitchell, 2003b: 129-135; Paquot, 2008: xiii-xiv); il renvoie à une catégorie de « lieux » virtuels et institutionnels où peut se vivre, au quotidien et à différentes échelles, une partie des expériences sociales. Il s'agit par exemple d'Internet, des médias, des discours publics, des gouvernements nationaux, des Nations Unies. Il ne s'agit pas d'une aire homogène et les dimensions varient selon les domaines (légal, culturel, etc.) (Low et Smith, 2006: 3).

L'espace public physique prend des significations différentes selon les sociétés, les lieux, les époques (Low et Smith, 2006: 4). Dans la littérature contemporaine, plusieurs disciplines offrent une description, souvent normative, de ce qu'est un espace public. Comme nous le verrons, les urbanistes et les chercheurs en sciences sociales définissent l'espace public comme un lieu inclusif de rencontres spontanées (Flusty, 1994; Ghorra-Gobin, 2002a). Les lieux publics sont perçus comme générateurs d'unité dans la ville (Navez-Bouchanine, 2002; Simon, 1997b: 44), comme des ressources pour la vie collective (Le Gall et Meintel, 1997: 212; Rémy, 2001). Parce que ce sont des lieux de coexistence et de mise en scène des différences (Bénil et al., 2005: 16), ils favorisent l'apprentissage de l'altérité (Ghorra-Gobin, 2002a). Ce sont des espaces inclusifs, ou universels, car s'y mêlent des gens que tout distingue de prime abord, mais qui, le

temps de partager un lieu commun, font preuve d'un civisme exemplaire. L'espace public est traditionnellement distingué de l'espace privé, en termes de règles d'accès, de source et de nature du contrôle à l'entrée, de sanctions quant aux comportements individuels et collectifs, de règles d'utilisation (Didier, 2001: 151-152; Navez-Bouchanine, 2001; Paquot, 2008 : xix).

Cette définition d'ouverture et d'universalité des espaces publics est également courante dans l'imaginaire collectif (Mitchell, 2003b: 131). La Cour Suprême des États-Unis supporte cette interprétation puisqu'elle affirme que depuis des temps immémoriaux, les individus ont utilisé les espaces publics urbains — les rues, les parcs, les places — comme des lieux de rassemblements pour échanger et discuter de questions publiques (Mitchell, 2003b: 130). C'est l'idée que promeut Project for Public Spaces, un organisme américain à but non lucratif dont la mission est d'appuyer les citoyens dans la création et le maintien d'espaces publics pour leur communauté (Anonyme, 2005).

Comme nous le verrons dans les prochaines lignes, cette définition d'universalité et de civisme qu'ont en tête certains auteurs lorsqu'ils annoncent la mort de l'espace public correspond à un idéal imaginaire qui prend racine dans l'histoire des espaces publics. Ainsi, l'appropriation et la privatisation des espaces publics par les familles royales au 18^e siècle, l'intériorisation de la vie publique au 19^e siècle, et le retrait final dans l'espace privé au 20^e siècle ont solidement condamné l'espace public contemporain (Herzog, 2003). Le néolibéralisme de la fin du 21^e siècle, qui accentue par des processus économique et politique la fragmentation urbaine, prône l'absorption de toutes les différences qui menacent l'ordre public et permet d'uniformiser les espaces communs à l'image d'une élite (Low et Smith, 2006: 2, 15; Sorkin, 1992: xv). Ajoutons à cela une hausse d'intérêt pour les questions de sécurité et du contrôle des foules, combinée à une forte idéologie individualiste (dans le cas de Los Angeles particulièrement) et un dédain des contacts sociaux physiques, toutes les conditions sont réunies pour assurer la destruction de l'espace public universel (Davis, 1992 [1990]: 226, 258; Garreau, 1991; Low et Smith, 2006: 15; Paquot, 2008; Sorkin, 1992).

Histoire des représentations et productions d'espaces publics

Dans l'histoire de l'aménagement et des perceptions des espaces publics, outre l'objectification des espaces publics en tant que matière sujette aux règles et modes changeantes de l'organisation et de l'architecture urbaine, la planification et la construction de ces espaces dépendent de contextes sociopolitiques et économiques précis. Il est important de raconter cette histoire car l'aménagement des espaces publics contemporains, les attentes qu'ont les

autorités et les différents acteurs publics à leur égard et les comportements et activités qu'on y pratique, ne sont pas que le résultat de rapports politiques globaux, mais aussi la suite logique d'une longue relation du citoyen (et de l'intellectuel) à ce milieu particulier qu'est l'espace public.

L'idéal de l'agora grec

Ce ne sera pas avant la Grèce antique que les espaces publics, présents aussi dans les premières sociétés urbaines de l'Inde, de la Mésopotamie et de l'Égypte, seront utilisés en tant que partie intégrante du design urbain ou du tissu social (Herzog, 2006: 13). Si la civilisation hellénique développe un nombre important de lieux de rencontres périodiques spécialisés (palestre, place du marché, gymnase, sanatorium, théâtre), c'est dans l'agora que les politiques et aménageurs d'aujourd'hui voient l'archétype de l'espace public. Initialement, l'agora est un lieu de rencontre religieux où se rassemblent les habitants de la ville pour prier, échanger, gérer les affaires sociales. Vers la fin du 6^e siècle, stimulé par l'usage de la monnaie d'or et d'argent, le commerce est en forte croissance et l'agora devient le site des activités mercantiles. Les réunions politiques sont refoulées dans d'autres lieux, au café du gymnase par exemple, où les riches propriétaires ne rencontraient que les gens de leur classe. Il ne reste alors que à l'agora que les commerçants, cette classe surtout composée d'étrangers et de métèques non-citoyens¹³, bref, les minorités sans statut légal, considérées comme des « parasites nécessaires » à cause de leurs négoes (Mumford, 1964: 194-198). L'activité commerciale de l'agora continue de s'intensifier au 7^e siècle, mais des activités politiques y trouvent refuge après la démocratisation des pouvoirs qui suit, entre autres, la disparition du palais princier (Mumford, 1964: 201-202).

Les spécialistes de l'espace public ne précisent pas à quelle période de la Grèce antique ils font référence lorsqu'ils définissent l'agora comme « [...] le lieu de la citoyenneté, un espace ouvert où les affaires publiques et les disputes légales prenaient place [...] » (Ma traduction de Hartley, 1992: 29, cité par; Mitchell, 2003b: 131). Par exemple, Mitchell décrit de cette façon l'agora grecque : « L'agora fournissait un lieu de rassemblement pour les étrangers, qu'ils soient citoyens, acheteurs ou vendeurs, et l'idéal de l'espace public dans l'agora encourageait les interactions sans médiations entre des gens différents de par leurs perspectives, expériences et affiliations » (Mitchell, 2003b: 131). Pour une certaine période (et la plus importante dans l'histoire de la Grèce antique), les activités qui s'y déroulent sont surtout, à défaut de pouvoir se faire ailleurs, liées au commerce. Les marchands qui s'y trouvaient formaient un groupe

¹³ Un Athénien sur sept est citoyen, c'est-à-dire qu'il peut être propriétaire de terre, occuper un poste de responsabilité, et assister aux cérémonies civiques. Les commerçants, entre autres, ne font pas partie de cette élite (Mumford 1964: 170).

hétérogène, mais tout de même une classe particulière, exclue de droit à l'accès à la citoyenneté, et indésirée dans les autres lieux publics de la ville. Les politiques et les activités sociales étaient menées ailleurs, limitant ainsi la fonction et les usages de l'agora. La perception en partie erronée du caractère d'ouverture et d'universalisme de l'espace public grec est à la base d'un idéal normatif de l'espace public encore très vivant aujourd'hui.

Si cette image de l'agora grecque fait office d'archétype pour son caractère universel, c'est plutôt du forum romain que les plazas européennes actuelles tirent leur forme (Mumford, 1964: 273). À l'agora grecque léguée en héritage, Rome allait donner (et faire perdurer au moins jusqu'au 17^e siècle) une forme plus aboutie grâce à l'intégration d'éléments milésiens¹⁴ : forme rectangulaire, rues riveraines larges et régulières bordées d'arcades et d'immeubles, dont le théâtre (Mumford, 1964: 269, 273). J'ai eu la chance de visiter l'ancienne ville romaine de Djemila, en Algérie en 2006, et j'y ai constaté que, jusque dans cette partie de l'Empire, le forum n'est pas seulement une place publique; c'est un ensemble complexe de temples, d'autels, de cours de justice, de lieux de réunions, de commerces, de bureaux de changeurs d'argent.

Le forum constituait le centre de la vie publique de Rome, mais aussi de tout l'Empire, et chaque empereur y allait de son ajout afin de faire du forum le reflet de sa qualité et de son pouvoir. Chaque quartier possédait aussi son centre secondaire, comme à Djemila, mais le forum central rassemblait un maximum d'activités sociales et de démonstration de pouvoir (Mumford, 1964: 286-289). Cette utilisation de l'espace public central de la cité émergeait déjà à la fin de l'empire grec:

La cité avait cessé d'être le lieu d'une action dramatique où chaque citoyen avait son rôle, sa réplique, à faire passer; elle devint une sorte d'arène où l'équipe au pouvoir présentait pompeusement son spectacle; et les bâtiments impeccablement alignés en deux rangées parallèles le long des avenues n'étaient plus que la belle façade d'un régime fondé sur la force militaire et les méthodes d'exploitation. Cette grande parade urbaine de la période hellénistique n'était pas sans présenter de frappantes analogies avec l'insidieuse perversion, la persuasion menteuse et amollissante de nos « réclames » modernes et de nos « public relations ». (Mumford, 1964: 255 (guillemets de l'auteur))

¹⁴ Le terme milésien réfère au père du plan en damier, Hippodamos, né à Milet. Il proposa un aménagement urbain où les rues sont de même largeur et les dimensions des blocs unifiés. Ce plan permet plus de contrôle, se fait sur tous les terrains et facilite l'orientation (Mumford, 1964: 224, 249).

Bref, l'espace public de l'Antiquité est à la fois un site central à la vie urbaine, un lieu de visibilité pour les classes exclues et les autorités en puissance, mais aussi un lieu associé à l'exclusion, car s'y manifestent les appartenances et les statuts sociaux des groupes exclus. C'est un endroit dont la fonction, l'aménagement et l'utilisation changent au gré des besoins et des civilisations.

Les espaces publics des cités, comme les villes elles-mêmes, décroîtront avec l'avènement de la chrétienté, car les citadins quittent les agglomérations sans cesse soumis aux attaques barbares. Pendant des années, les villes et leurs espaces publics sombrent dans l'oubli.

Au Moyen-âge, en Europe, le commerce (par le marché public) et les besoins de protection attirèrent une nouvelle population, qui s'installe d'abord autour des nouvelles cités ou des monastères, puis, si leur profession le permet, à l'intérieur des murs (Mumford, 1964: 322). Cette classe privilégiée, la nouvelle bourgeoisie urbaine, est composée de groupements professionnels aux droits et obligations particuliers (Mumford, 1964: 334). En l'espace de quatre siècles, 2 500 villes sont ainsi fondées, et leur population augmente rapidement (Mumford, 1964: 332). Devant une telle croissance démographique, l'incurie dans la planification urbaine est omniprésente et l'aménagement d'espaces publics se fait rare. Ceux-ci consistent surtout, à partir du 16^e siècle, en une aire ouverte (ou plutôt un vide architectural) en face des églises et cathédrales, lieux de culte qui jouent le rôle centralisateur dans l'agglomération (Mumford, 1964: 385). Ces espaces ouverts servent à la fois aux célébrations (tournois, processions, etc.) et aux activités civiques (procès, etc.) (Herzog, 2006: 14). L'Édimbourg médiéval, encore visible aujourd'hui, en est un bon exemple. Il était très dense et ne comprenait aucun espace ouvert, si ce n'est les parvis d'églises et les rues encombrées (Faden et Jefferys, 1773).

Le manque d'espace public favorisait un rassemblement en un même lieu des gens de toutes catégories sociales. L'aristocratie et les gens du peuple se coudoyaient sans crainte, car les distinctions sociales étaient claires et les comportements finement établis par les statuts reconnus de tous (Low, 2000: 81). « Dans la ville médiévale, toutes les classes se côtoyaient dans la rue, au marché, tout comme à la cathédrale : les riches montés sur leurs chevaux... devaient tout de même attendre que le mendiant aveugle, hésitant avec son bâton, libère la voie » (Ma traduction de Carr et al., 1992: 58 citant; Mumford, 1964: 370).

Avec la croissance des villes et le développement de réseaux indépendants du contrôle royal direct, les endroits où les étrangers peuvent se rencontrer deviennent de plus en plus nombreux. La Renaissance est l'époque de construction massive des parcs, des rues avec davantage d'espace pour les piétons et de la marche comme loisir. Deux changements

marquent les espaces publics d'alors. Premièrement, l'aménagement des places publiques bénéficie de la découverte de la perspective et du design (Herzog, 2006: 14). Ce ne sont plus des espaces vides, abandonnés; ils deviennent des objets d'esthétisme urbains. Deuxièmement, la découverte du Nouveau Monde bouleversera les pratiques d'aménagement des espaces publics.

En effet, les villes et villages¹⁵ du Nouveau Monde présentent aux conquistadors et autres colons d'immenses plazas (certaines faisaient 236 m de longueur et 88 m de large¹⁶), rectangulaires ou carrés avec des pierres aux extrémités. C'est là où se déroulaient les cérémonies rituelles, les jeux de balles et les cultes aux ancêtres. En face de ces espaces ouverts se trouvaient notamment la hutte cacique et celles de l'élite locale (Low, 2000: 96). Étonnés par tant de grandeur, les chroniqueurs de l'époque couchent sur papier leurs impressions : « Certains de nos soldats qui ont été de par le monde, à Constantinople, à Rome, et partout en Italie, ont dit n'avoir jamais vu un marché (plaza) si étendu, si large, si ordonné, et si fréquenté » (ma traduction de Low, 2000 : 113). Les images de Tenochtitlan (future ville de Mexico), telle que dessinée par Cortés en 1524, montrent comment le conquistador représente la plaza centrale par d'immenses proportions, au centre de la ville.

En Amérique, les colonisateurs qui planifient les nouvelles agglomérations intègrent à leur plan les pratiques locales d'aménagement. Lorsque le gouverneur Nicolás de Orvando construit Santo Domingo vers 1500, il ordonne que tout soit orienté autour de la cathédrale et de la plaza, adjacente à celle-ci, et que les maisons, l'église et l'aménagement des rues soient placés en fonction du statut des habitants, dans le style américain (Low, 2000: 97). La plaza de Santo Domingo dérive directement des modèles espagnols et islamiques, avec sa fonction de cour adjacente à la cathédrale, avec quelques références autochtones, notamment par sa proximité à la maison du cacique (Low, 2000: 98). L'influence du modèle américain est telle que la pratique devient règle. Ce modèle se développera en Amérique latine sous le nom de *zócalo*, avec comme emblème principal la *Plaza Major de la Constitución* de Mexico. Dans la Loi des Indes¹⁷, le Roi prescrit pour les nouvelles colonies la construction d'une place centrale qui intègre, en termes de grandeur et fonction, l'aménagement européen (la plaza près de l'église)

¹⁵ C'est le cas des villes tainos découvertes par Christophe Colomb en 1492 (Low, 2000: 96).

¹⁶ Cette superficie notée comme immense correspond à peu près à la grandeur du square Jean XXIII, situé tout près de la cathédrale Notre-Dame de Paris, sur l'île de la Cité. Aux yeux d'aujourd'hui, c'est un petit parc de quartier.

¹⁷ La Loi des Indes constitue un ensemble de décrets publié en 1573 qui réunit les directives émises de 1509 à 1523, par Philip II, roi d'Espagne, sous une forme codifiée. Pour la rédaction de ces directives, Philip II, était fortement influencé par les écrits de Marcus Vitruvius Pollio (architecte romain du 1^{er} siècle avant J.-C.) transcrits par l'architecte Leon Battista Alberti (Low, 2000: 96).

et américain (élite autour de la plaza) (Ryan, 2006: 462). Des places secondaires étaient aussi prescrites par la Loi des Indes dans les termes suivants : « [...] un carré de quatre lieues de terre, comptés à partir du centre de la plaza » (Robinson, 1931: 8-9).

Plusieurs auteurs voient dans cette pratique coloniale, dans la Loi des Indes et les écrits de la Renaissance italienne, l'imposition symbolique et physique de la puissance européenne par l'aménagement spatial des colonies. D'après Low, ces interprétations sont basées sur l'assomption que les plazas sont d'origine européenne seulement (Low, 2000: 84-85). Il était pourtant peu courant dans les villes espagnoles d'annexer la plaza centrale à l'église ou face aux demeures de l'élite (Herzog, 2006: 44). Et si l'emprise de l'empire espagnol en Amérique ne fait aucun doute, il est une démonstration de souveraineté que de s'approprier et réutiliser les marques de grandeur des peuples que l'on veut assimiler, de les intégrer dans la capitale, dans les villes secondaires, et de les (ré)imposer dans les colonies. C'est ce qui s'est passé. Madrid recevait les rapports de ces conquistadors, s'appropriait les idées d'aménagement et les mettait en œuvre sur son territoire européen et américain. En Espagne et en Italie surtout, l'aménagement des espaces publics était donc en partie inspiré des plazas américaines récemment découvertes (Low, 2000: 84-85). Par ailleurs, en 1573 (année de publication de la Loi des Indes), la plupart des villes du Nouveau Monde étaient déjà construites: le document de 1573 ne fait que refléter les pratiques déjà en cours dans tout l'empire. Le village de Los Angeles a été construit en 1781 autour de la plaza centrale, prévue dans les plans initiaux et suivant justement les pratiques coloniales espagnoles. Les institutions les plus importantes y étaient adjacentes. Cette Plaza rassemblait les activités civiques, politiques et militaires, à la manière espagnole, une pratique qui se maintint lorsque la Californie devint un état américain, en 1847 (Hutton, Circa 1849).

Non seulement le nombre d'espaces publics croissait, mais ceux-ci se démocratisent. Le Siècle des Lumières voit se répandre, dans les sociétés occidentales de tradition chrétienne, les idées d'un nouveau contrat social (Rousseau, 1992 [1762]), qui prône davantage d'égalité entre les Hommes. La ville de l'élite commence à s'ouvrir à tous. Par exemple, les cafés et les gares deviennent des centres sociaux, les théâtres et les opéras sont ouverts au grand public par la vente de billets à tous.

Le besoin de saisir l'autre, de le catégoriser, de s'en dissocier s'il le faut, n'en est pas moins présent. Certes, l'élite et les familles royales s'isolent dans certains lieux créés de toutes pièces pour leurs propres besoins de rassemblement et d'affirmation identitaire (Herzog, 2006: 9, 10). Mais dans les espaces publics ouverts à tous, comment faire pour établir la distinction,

reconnaître les statuts et agir conséquemment? L'âme, cette composante noble de l'individu, devient la source de toute rationalité, la mesure de toutes choses (Bernand, 1994: 74 qui cite; Dumont, 1966: 319). Dans ce contexte où les âmes sont égales, le corps devient le marqueur des distinctions, car il satisfait, par le visuel, la compréhension de l'autre. Le corps, l'enveloppe externe, porte le statut, l'appartenance. L'espace public, au sens large, se présente comme ce lieu où peuvent s'afficher la différence et la distinction, révélées par l'apparence visuelle (vêtement, cheveux, objets, etc.) (Bernand, 1994: 74). Les étrangers se regroupent dans l'espace public, qui servait aux rassemblements politiques ou autres, en suivant un ordre défini socialement par les apparences. Habermas (1997 [1993]) a bien expliqué comment, sous des airs de démocratisation, la sphère publique s'est ouverte pour devenir le lieu exclusif de la bourgeoisie (Paquot, 2008: x). À cette époque, on voulait faire de l'espace public un lieu ouvert où tous étaient invités à discuter, à débattre rationnellement d'affaires publiques. Parce qu'on insistait sur la communication verbale rationnelle, on prétendait que les différences et les inégalités de classes, de race et de nature étaient écartées (Low et Smith, 2006: 2). Pourtant, le public qui s'y rencontrait avait été minutieusement sélectionné et était homogène dans sa composition: gens avec pouvoir, position légale et respectabilité (Mitchell, 2003: 132-133). Cet intérêt marqué pour le visuel est dénoncé par Rousseau :

On ne saurait dire combien le choix des vêtements et les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non seulement d'aveugles mères promettent à leurs enfants des parures pour récompenses, on voit même d'insensés gouverneurs menacer leurs élèves d'un habit plus grossier et plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leur disaient : sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur? (Rousseau, 1992 [1971]: 159)

Nouveaux repères, nouvelles frontières du privé et du public, nouveaux acteurs publics. Cette ouverture a eu un impact sur les interactions:

Les gens cherchaient désespérément à créer de nouveaux modes de discours, et à distinguer cette vie du domaine privé de la famille et des amis. Souvent, dans leur recherche de principes pour un ordre public, ils ont eu recours à des modes de discours, d'habillement ou d'interactions logiquement appropriés pour l'époque, une époque pourtant en déclin. Ils ont essayé de forcer ces modes à prendre du sens dans un

nouveau contexte qui leur était plutôt antipathique. Dans ce processus, plusieurs inégalités de la fin de la société médiévale transposées au nouveau milieu sont devenues encore plus oppressives et douloureuses. (Ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 18)

Jusqu'au 18^e siècle, la ligne qui séparait le privé du public reposait principalement sur des principes de civilité — incarnée par le comportement public, cosmopolitain — balancés par des principes naturels — incarnés par la famille. Ces principes sont entrés en conflit, conflit compliqué par le fait qu'aucun n'a prévalu sur l'autre et sont plutôt entrés en état d'équilibre. « Se comporter avec les étrangers d'une manière émotionnellement satisfaisante tout en demeurant distant était perçu à la moitié du 18^e siècle comme la façon dont l'être humain en tant qu'animal se transformait en être social» (Ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 18). La vie publique est intégrée au quotidien et être un être social devient une compétence. Se frotter à la vie publique, c'est faire l'expérience des savoirs et donc de participer au développement des connaissances.

L'offensive du capitalisme industriel et de la bourgeoisie

Au 18^e et au 19^e siècle, la spéculation foncière a joué un rôle grandissant dans l'aménagement civique (Herzog, 2006 : 16, Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 8-18) et ce de deux façons. D'un côté, cette stratégie économique a nui à l'aménagement d'espaces publics (Davis, 1999). En effet, le capitalisme industriel stimule la pression de la privatisation et l'emprise d'un petit groupe de propriétaires privés se resserre sur certains lieux de la ville. Les parcs où les citoyens peuvent vivre une expérience agréable avec la nature, les squares publics où les gens se rencontrent spontanément sont absents de la plupart des villes (Herzog, 2006: 16). Pour plusieurs raisons, économiques surtout, cette tendance se renforcera au 20^e siècle.

De l'autre côté, plusieurs de ces espaces sont nés de l'intervention de citoyens nantis qui souhaitent profiter d'un espace vert, ou font don de leurs terres à la ville, mais également comprennent que la valeur de leur propriété augmente si elle se trouve à proximité d'un terrain public aménagé. En est la preuve le fait que les ducs et les comtes détiennent certains des parcs géorgiens et les premiers parcs victoriens (Minton, 2010). Les aristocrates possèdent aussi leurs espaces de représentations, et leurs activités. Les promenades du dimanche en voiture le long des grands boulevards sont un exemple. À Los Angeles, cette pratique a fait naître un des espaces publics à l'étude ici, Pershing Square (sous son nom actuel). En 1866, un lot, appartenant à la ville depuis sa fondation, s'est vu attribuer le titre de Public Square, suite à une pétition déposée par les propriétaires voisins. C'est pour augmenter la valeur de leur

propriété, et empêcher que le lot soit vendu aux enchères, que les résidents demandaient depuis plusieurs années que le terrain soit formellement reconnu comme espace public (Robinson, 1931: 10, 11, 12).

Cette stratégie spatiale d'utilisation des espaces publics n'est pas seulement le fait de nouveaux moyens économiques. Elle permet aussi la projection du statut social dans la ville. Le mouvement identitaire bourgeois a particulièrement joué de cette stratégie en créant dans le paysage urbain des espaces qui les représentaient et qui les distinguaient des aristocrates dont l'identité était bien définie dans la ville. Jusqu'ici, l'appartenance à la bourgeoisie ne s'établissait pas d'emblée et aucun espace dans la ville ne leur permettait de s'afficher et donc d'être reconnus comme membres d'une nouvelle élite (Rotenberg, 2001: 10). À Londres, Paris et Vienne, le développement immobilier, l'amélioration des services sanitaires, la reconstruction urbaine (Haussmann à Paris, notamment), ainsi que les nouveaux outils d'aménagement urbain dont le zonage, la spéculation foncière et l'innovation architecturale sont mis à profit pour faire de ces villes, des métropoles à l'image de la nouvelle élite (Herzog, 2006: 16; Rotenberg, 2001: 12-13). Dans les quartiers centraux, l'élite s'est attaquée aux signes de l'aristocratie qu'elle a fait remplacer par des édifices boursiers, des musées, des chambres de commerce (Rotenberg, 2001: 8).

L'exemple d'Édimbourg continue d'être éloquent. Dès le 18^e siècle, on envisage l'aménagement d'une nouvelle ville au nord de la cité afin de résoudre ses problèmes de surpopulation. Un concours architectural consacre un plan rationnel qui sera exécuté au début du 19^e siècle. Les parcs privés, immenses relativement à la vieille ville, sont réservés aux résidents riverains.

Pendant que ces changements prenaient place en Europe, la révolution industrielle atteint les États-Unis, un pays avec une très courte histoire en aménagement urbain et énormément d'espace à développer. Si au départ les espaces publics servaient surtout à faire paître le bétail ou accueillir les réservoirs d'eau (Herzog, 2006: 16; Robinson, 1931: 14; Ryan, 2006: 462), les premiers aménagements se veulent un hommage aux parcs et paysages du vieux continent et prennent la forme de grands espaces verts gazonnés clôturés et de *commons* (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 18). Il y avait aussi, dans les villes de Nouvelle-Angleterre, des aires pour les parades militaires. Plus au sud, où la loi espagnole avait été de vigueur (comme à Los Angeles), on trouve également des plazas. Des terrains vagues et les bords de rivière servent aussi de lieux de loisirs et de repos (Low, Taplin et Scheld, 2005: 23). Les enfants se baignent dans l'Arroyo Seco, un cours d'eau tributaire de la rivière Los Angeles (Elrick et FoLAR, 2007:

19). Les espaces publics de ce genre étaient informels, imprévus, libres de contrôle officiel et offraient aux citoyens un accès direct à la nature.

L'ouverture des espaces publics à tous continue, avec pour conséquence une fréquentation accrue par des groupes qui n'y avaient pas accès auparavant. Parmi ceux-ci, on compte les ouvriers et les membres de différents mouvements politiques, comme les chartistes, qui s'affichent et revendiquent l'espace public. Faire l'expérience du public, se frotter à la diversité deviennent des expériences stimulantes et excitantes, néanmoins sérieuses. Un des impacts du capitalisme industriel sur la vie urbaine publique est la mystification de la vie matérielle publique, causée par la production et la distribution de masse. C'est particulièrement le cas en ce qui a trait aux vêtements, si importants dans la présentation de soi. Plusieurs éléments de la vie publique cosmopolitaine ont pris une apparence similaire, diminuant ainsi les formes distinctives publiques, et donc les possibilités de discrimination. « Pourtant, personne ne croyait vraiment que la société était en train de s'homogénéiser; la structure signifiait que les différences sociales – des différences importantes, nécessaires pour savoir qui survivra dans un monde où les étrangers sont de plus en plus nombreux – devenaient camouflées, et l'étranger prenait la forme d'un mystère indomptable » (ma traduction de Sennett, 1976 [1974] : 20).

Alors que les gens n'étaient auparavant que des parties d'un ordre plus grand préexistant, la nouvelle laïcité apporte un nouveau regard sur les sensations, les faits et les sentiments immédiats, l'instantané devient une réalité en soi. Par conséquent, les apparences publiques sont considérées avec sérieux, parce qu'elles peuvent informer sur la personnalité réelle derrière le masque, derrière les images *a priori* semblables. « Chaque apparition faite par quelqu'un était en quelque sorte réelle, parce qu'elle était tangible; en effet, si cette apparition avait été mystérieuse, elle devait d'autant plus être prise au sérieux : à partir de quoi, *a priori*, pouvait-on discriminer? » (Ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 21, 22).

Les masques s'uniformisent et les apparences sont atténuées, notamment parce que les bourgeois imposent un code de comportement qui leur est propre. En effet, en plus d'avoir fait main basse sur certains espaces urbains, les bourgeois utilisent les lieux publics pour afficher un comportement qui les distingue (ou qu'ils souhaitent s'approprier). Ils font ensuite adopter ce comportement comme étant la norme et réussissent ainsi à transmettre leurs valeurs au plus grand nombre. L'idée est d'inculquer les valeurs que sont l'hygiène, la mixité et le civisme, attitudes appropriées à la vie urbaine qui serait autrement invivable (Paquot, 2008; Rotenberg, 2001). Les ouvriers utilisent les espaces publics pour y faire des compétitions sportives, boire,

fêter, batifoler (Low, Taplin et Scheld, 2005: 23); il faut éliminer ces comportements déplacés et insalubres.

Cet environnement où se côtoie sans heurts le comportement poli d'une classe moyenne et un paysage gracieux, aménagé avec goût devrait « naturellement » contraindre la classe ouvrière à imiter leurs supérieurs sociaux. Si cette imitation ne devait pas se produire, une supervision généralisée et imposée viendrait à bout des comportements inappropriés. (Ma traduction de Low, 2005: 22-23)

Les mouvements de tempérance et de prohibition ne sont pas étrangers à l'adoption de nouveaux règlements municipaux interdisant la consommation d'alcool en public, les démonstrations de force, les jeux et les plaisirs publics (Lofland, 1998 : 130).

Le besoin d'accentuer le contrôle sur l'espace public vient entre autres du fait que les femmes de la classe moyenne deviennent plus présentes sur la rue et dans les parcs. Certes, la vie publique des femmes a été variable historiquement et culturellement, quoique la place des femmes pauvres n'a jamais été dissociée de la vie de la rue. Mais l'arrivée quotidienne de femmes respectables génère plusieurs craintes quant à leur statut et aux interactions avec les hommes. Elles doivent se distinguer et savoir se tenir éloignées des femmes aux mœurs douteuses, en plus de se protéger de la sexualité masculine. Les mouvements anti-prostitutions dirigés par les féministes et les forces puritaines visent à la fois la protection du « sexe faible », mais également la protection des hommes et des enfants. La grande visibilité qu'offre la rue sur ces activités immorales donne des arguments pour faire de ces péchés des problèmes sociaux à éliminer de la vie publique (Lofland, 1998 : 132). La législation développée alors empêchera également les itinérants et sans-abris de traîner ou dormir dans certains lieux publics (Germain, Liégeois et Hoernig, 2008; Herzog, 2006: 9; Paquot, 2008; Rotenberg, 2001).

L'imposition d'un comportement civilisé se fait d'une telle façon que les classes ouvrières commencent à adopter certaines de ces habitudes de sociabilité, comme les promenades dans les parcs, qui étaient jusqu'alors une activité exclusive à l'aristocratie. Certaines peintures de l'époque, comme celle de Caillebotte (1877), illustrent, sur fond de boulevard haussmannien, les activités et les comportements urbains qui se répandent à l'époque.

C'est par ces mesures réformistes que s'est construit le poids représentationnel de l'identité bourgeoise, et ce tant en Europe, qu'aux États-Unis et en Amérique du Sud. Le territoire urbain se réorganise, l'espace urbain devient l'outil et l'objet de la nouvelle organisation des classes et des groupes sociaux (Carter, 2010).

Par souci d'intériorisation de soi et de personnalisation, à cause de l'emphase mise sur le visuel, et suivant le code de comportement bourgeois, la vie publique quotidienne devient passive et non plus active; les citoyens se transforment en voyeurs ou en spectateurs en s'assoyant aux cafés et en regardant la vie urbaine défilier par la fenêtre. Il s'avère alors que la seule façon de se protéger des interprétations des autres est d'arrêter de *ressentir*. C'est l'attitude blasée à laquelle Simmel faisait référence. Le silence devient, en public, la seule manière de faire l'expérience de la vie quotidienne dans la rue. Avec pour conséquence que, à Paris comme à Londres, dans les villes occidentales d'alors,

Se répandit alors l'idée que les étrangers n'avaient pas le droit de parler entre eux, que chaque homme possédait, comme un droit public, un bouclier invisible, le droit d'être laissé seul [...] La « gastronomie pour les yeux » disait Balzac; on est ouvert à tout, on ne rejette rien *a priori*, à condition de ne pas avoir à devenir participant, à être impliqué dans la scène. Ce mur invisible du droit au silence signifiait que le savoir en public reposait sur l'observation – de scènes, d'autres hommes et femmes, des gens locaux. La connaissance ne serait plus produite par les rapports avec autrui. Le paradoxe du visible et de l'isolement, qui hante la vie publique moderne, est originaire de ce droit au silence en public, né au siècle dernier. L'isolement au cœur de la visibilité était la conséquence logique d'une insistance sur le droit au silence lorsqu'on s'aventure dans cet univers chaotique, et pourtant tellement attirant. (Ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 27)

Olmsted, architecte de l'aménagement paysager, n'est pas étranger à la promotion d'un certain romantisme censé libérer l'esprit des influences néfastes de l'industrie et de la machine (Low, 2005: 23). Central Park, qu'il a dessiné, est l'exemple le plus célèbre de ce type d'aménagement. Olmsted et sa firme mettront également au goût du jour l'art dans les lieux publics. Des statues et des sculptures de célébrités et dignitaires militaires sont ajoutées au design des parcs.

La consommation de masse, le développement de l'art paysager, la privatisation de l'espace urbain et l'émergence de l'espace public urbain fonctionnaliste encouragent la spécialisation des lieux communs. Des espaces prévus spécifiquement pour les loisirs apparaissent, suivant la nouvelle tendance du *beer garden* et des parcs d'attractions européens, tel le Tivoli Garden de Copenhague (Herzog, 2006: 16; Low, 2005 : 22). À Los Angeles, deux parcs de ce genre sont aménagés. Le Chutes Park, ouvert en 1887, est un parc d'attractions qui offre aux Angelinos une variété d'activités : exposition d'animaux, théâtre, baseball, montagnes russes,

glissades d'eau, etc. (Pierce, c. 1906). Le Westlake Park (futur MacArthur Park) verra le jour grâce à 1889, une collecte de fonds réalisés en 1889 par des citoyens (et doublés par la Ville). Situé sur un terrain vague acquis par la Ville après la guerre civile, le parc comprend un lac (et un quai) et un kiosque à musique (Bariscale, 2007; Pierce, circa 1892). Ces parcs, ancêtres des parcs d'amusement thématiques axés sur la consommation tels qu'on les connaît aujourd'hui, sont des lieux de confort et de plaisir, rassemblant à la fois festivités et innovations.

La rue devient également un lieu public où s'exposent et se vivent des expériences qui échappent, mais pas pour longtemps, au contrôle qui accompagne tant bien que mal la croissance urbaine chaotique (Ehrenfeucht, 2006). De nouvelles catégories sociales trouvaient à s'exprimer de plus en plus dans l'espace public, ici et ailleurs : les étudiants (Lanza, 2009), les suffragettes (Merry et al., 2010), les employés syndiqués, les chômeurs et les grévistes (Lindenberg, 1993; Tartakowsky, 1997, 2004). Au quotidien, le piéton compte parmi les utilisateurs privilégiés de la rue, jusque vers 1870, alors que le développement du tramway et des autres moyens de transport le relègue à l'espace restreint qu'est le trottoir (Davis, 1992 [1990]: 226; Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 8-18).

Le contrôle des réformistes 1900-2001

Les décennies suivantes voient se renforcer deux tendances déjà initiées au siècle précédent : la normalisation et la spécialisation des espaces publics. C'est l'apogée des pratiques réformistes et progressistes liées notamment au mouvement City Beautiful, entièrement embrassées par les autorités. L'adoption de valeurs liées au civisme et à l'hygiène, perçue comme une solution pour l'amélioration des conditions de vie des plus démunis, est consolidée dans l'espace urbain par la diffusion de parcs municipaux (Low, Taplin et Scheld, 2005: 26). Les comportements bienfaisants sont transmis grâce à la supervision de maîtres de jeu, qui dirigent par exemple les classes d'américanisation et de naturalisation (Carr et al., 1992: 64). La Ville de Los Angeles distribuait des feuillets publicitaires vantant les avantages de ces parcs supervisés (Hise et Deverell, 2000: 4).

Entre 1930 et 1965, une forte demande venant des classes moyennes vient accroître le nombre de terrains de jeux, terrains de balle, piscines publiques, plages aménagées (Carr et al., 1992 : 65; Low, 2005: 26). Ces terrains municipaux spécialisés seront construits de façon uniforme, sans égard pour les conditions locales et les populations visées.

Le besoin est d'autant plus grand que les guerres mondiales et les crises économiques qui s'en suivent affectent la santé des finances publiques de telle sorte que les autorités délaissent les

infrastructures publiques existantes et n'en construisent plus de nouvelles (Davis, 1992 [1990]: 227). La pénurie affecte particulièrement les quartiers les moins nantis (Davis, 1999: 75), favorisant ainsi ce que Byrne (2007) appelle des inégalités environne-mentales, ou ce qui a été appelé ailleurs une fragmentation environne-mentale¹⁸. Non seulement la quantité d'espaces publics est moindre, mais la qualité s'en trouve affectée : difficile d'accès, peu accueillant, ces espaces ne répondent pas aux besoins de la population locale, etc. (Byrne, 2007; Low, Taplin et Scheld, 2005). « [...] les parcs tombent en ruines, les plages sont de plus en plus ségréguées, les bibliothèques et les aires de jeux pour enfants ferment, les simples clubs pour jeunes sont bannis et les rues deviennent plus désolantes et dangereuses » (ma traduction de Davis, 1992 [1990] : 227). La gravité de la situation économique, de l'emploi et des espaces publics est telle qu'une partie du New Deal sera justement consacrée à la construction et à l'entretien du réseau de parcs nationaux américains. De 1933 à 1942, trois millions d'hommes feront partie du Civilian Conservation Corps et travailleront à la construction de 800 parcs nationaux dans tout le pays (Cart, 2009). Cet investissement, qui profite encore aujourd'hui à des milliers d'Américains, reste néanmoins l'exception (en termes financiers et en termes de forme – ce sont d'immenses parcs nature excentrés des agglomérations) qui confirme la règle. En termes d'emploi également, car l'espace public est autrement occupé par les nombreux chômeurs, les membres du Parti communiste florissant, les anciens combattants et les gens de couleur. Les espaces publics leur servent d'ancrage; parfois ils y manifestent pour réclamer meilleures conditions de travail, primes et justice sociale (Debouzy, 2003), parfois, ils s'y retrouvent simplement pour partager les récentes nouvelles (Estrada, 2008 : 117).

Cette occupation de l'espace public par les indésirables, ainsi que le début d'un intérêt pour les banlieues et le départ des classes moyennes dans les années 1950, n'incite pas l'État à entretenir ou construire des parcs urbains (Carr et *al.*, 1992: 67).

Le délaissement massif des infrastructures et propriétés publiques laisse la voie libre aux investisseurs privés (Lofland, 1998: 194-195). Leur intervention est d'ailleurs profitable, notamment pour fournir de l'emploi lors de la Grande dépression, répondre à la croissance démographique après la deuxième Guerre mondiale, renflouer les coffres de la Ville par l'achat de terrains, maintenir le zonage industriel, créer un sentiment d'appartenance et encourager la

¹⁸ Une proposition que j'ai faite avec des collègues (Audet et al., 2010b, 2010a) suggère que la fragmentation environnementale concerne à la fois une répartition inégale des ressources naturelles dans la ville (plus d'espaces verts dans les quartiers riches et risques sismiques ou d'inondations plus élevés dans d'autres quartiers par exemple) et une gestion variable des services ce qui réduit les chances d'accès à un meilleur environnement (pas de collecte de déchet, ou distribution inégale d'eau potable par exemple).

participation politique par la surproduction de projets immobiliers (Davis, 1999: 68, 69, 75, 80, 85, 90). Avec le temps, les compagnies privées sauront se montrer indispensables.

À cet égard, certaines mesures sont prises par les autorités municipales afin d'encourager les promoteurs privés à aménager des espaces publics¹⁹. Malheureusement, tous ces espaces ne sont pas des réussites (Whyte, 1980: 14) et trop rares sont les initiatives de ce genre. Les petits espaces publics du Lever House (Park Avenue, New York), du Brunswick Centre (Bloomsbury, London), de la Défense (Paris) et jusqu'à tout récemment du Rockefeller Plaza (New York) sont construits comme s'ils étaient situés n'importe où, ce qui revient à dire que le milieu particulier autour de l'édifice était complètement ignoré lors de la conception (Anonyme, 2005; Lofland, 1998: 196; Sennett, 1976 [1974]: 12-13). Dans la plupart des villes américaines (Sennett, 1976 [1974]), à Madrid (Herzog, 2006) et en Amérique centrale (Low, 2000) les nouveaux aménagements publics sont pensés d'une telle façon qu'ils détruisent la fonction même de l'espace public, qui est la rencontre entre étrangers et la mixité des activités.

Cette omniprésence du privé dans les affaires publiques urbaines est en quelque sorte reliée à la spécialisation des espaces publics dès les années 1950. Cette fonction unique des espaces publics permet un meilleur contrôle des usagers, toujours plus nombreux et variés, par la prescription localisée de comportements. Centres commerciaux, plazas corporatives, marchés, festivals, aires de jeux, rues piétonnières, mini-parcs urbains, etc. «Différents espaces servent différents groupes sociaux, et les espaces publics jouent un rôle de plus en plus spécialisé dans la vie des gens» (ma traduction de Carr et *al.*, 1992: 68).

Le contrôle des usagers est d'autant plus important que les espaces publics continuent de s'ouvrir à une plus grande variété d'individus, notamment des acteurs et activistes politiques. Aux États-Unis, on compte les mouvements antinucléaires et les mouvements des droits civiques, les opposants à la guerre du Vietnam et, plus particulièrement en Californie, les partisans de Cesar Chavez et des droits des Chicanos journaliers agricoles. On revendique le droit à la ville (Lefebvre, [1968]), on cherche à marquer un territoire, à occuper un espace public, un centre-ville ou un bâtiment officiel, qui est l'enjeu de luttes acharnées (Debouzy, 2003). En France, les Situationnistes dénoncent l'urbanisme fonctionnaliste qui conçoit les espaces publics comme obsolètes, et qui les transforment en lieu de consommation et de spectacle. Ils tenteront, dans la foulée de Mai 1968, de se réappropriier l'espace public, de le

¹⁹ Par exemple, depuis 1961, la ville de New York donne des bonus aux constructeurs qui prévoient aménager des espaces publics quelque part dans leur construction. Pour chaque mètre carré de plaza, les constructeurs pouvaient ajouter 10 m² de plancher commercial au-delà de la limite normalement permise par le zonage. Tous les édifices construits depuis en ont profité. Au total, en 1972, la ville bénéficiait d'environ 81 000 m² d'espaces publics construits suivant cette mesure (Whyte, 1980: 14).

rendre plus humain (Gautier, 2008; Paquot, Villani et Younès, 2011; Simay, 2008; Situationnistes international, 2006 [1965]).

Cette contestation de l'espace public dans l'espace public irrite. Sous des airs de sécurité et de civisme, les autorités prennent tous les moyens nécessaires pour dicter le comportement des utilisateurs de plus en plus nombreux, variés et différents : il est interdit de discuter politique, de débattre, de faire des discours, de manifester; les femmes sont confinées à certaines parties des espaces publics et leur présence n'est pas tolérée après certaines heures, encore moins si elles sont seules (Dennis, 2008: 150); à défaut de se voir accueillis dans les espaces publics, les minorités visibles et les handicapés s'isolent. Le Chutes Park de Los Angeles, mentionné précédemment, est exemplaire. Suite à son déclin, le parc sera acheté vers 1914 et réservé à un public exclusivement afro-américain. Cette politique ne favorisera pourtant pas un nouvel essor et le parc fermera peu de temps après (Pierce, c. 1906). Différentes photos d'époque montrent qu'à Pershing Square, Los Angeles, le comportement adéquat des utilisateurs (hommes et femmes) est prescrit par des panneaux affichés ici et là dans le parc (Dick Whittington Studio, 1939, circa 1936-1957).

De plus en plus, la sécurité fait partie des outils utilisés par les pouvoirs publics (comme montré précédemment avec l'exemple de Pershing Square) et privés dans la gestion des espaces publics. C'est que la popularité et la rentabilité de la sécurité sont à la hausse. D'abord, une image de confort et de richesse lui est attachée (tout comme ces vitrines de luxe associées à la bourgeoisie du 20^e siècle (Rotenberg, 2001), image que tout le monde veut acquérir. Deuxièmement, « fear proves itself »; la peur se justifie elle-même, comme l'écrivait Whyte (1988: 158). La perception sociale d'une menace — et non pas la hausse des crimes — devient la fonction principale d'une mobilisation pour la sécurité (Davis, 1992 [1990]: 224). Les difficiles conditions économiques des années 1980, la révolte contre les taxes, la hausse des crimes contre les propriétés et la hausse des demandes de la classe moyenne pour les outils de sécurité ont mené à un réalignement de la relation entre la sécurité privée et l'application de la loi (Davis, 1992 [1990]: 251).

Dans l'espace public, cette nouvelle obsession se fait via une augmentation de la manipulation, de la surveillance, et des nouveaux modes de ségrégation (Sorkin, 1992: xiv). Les mouvements sociaux des années 1960, qui ont libéré les espaces publics d'une grande partie de leurs contraintes envers les femmes, les minorités visibles et les citoyens à mobilité réduite, ont démontré deux choses. D'abord, l'espace public urbain *peut* être occupé par des groupes venus clamer publiquement leurs revendications – il offre en fait les conditions idéales pour la création

de mouvements revendicateurs (Doderer, 2011) —, ensuite, l'espace public *ne doit pas* être occupé par ces groupes, pour des raisons de sécurité et d'image (Lefebvre, 2000 [1974]: 430; Mitchell, 2003b: 150). Des nouveaux campus seront construits sans espaces centraux où les manifestations seraient susceptibles de se dérouler (Carr et al., 1992: 75). Et lorsque la sécurité vise les plus démunis, on prévoit des aménagements qui les fera disparaître de l'espace public : des bancs publics inconfortables, des arroseurs, l'élimination des toilettes publiques.

Ces aménagements s'additionnent aux installations privées, par exemple les stationnements et les aires publiques sur les terrains privés, que l'on construit pour assurer un maximum de confiance et un minimum d'exposition à la rue, cet endroit menaçant (Davis, 1992 [1990]: 235; Lofland, 1998: 196). L'architecture contemporaine et les stratégies policières convergent vers le même objectif: contrôler les foules, les attroupements de tout genre. Le design des centres commerciaux et des espaces pseudopublics s'attaquent directement à la foule en « l'homogénéisant », en dirigeant son comportement avec une « férocité comportementale » (Davis, 1992 [1990]: 256). Il s'agit ni plus ni moins de fermer l'espace public aux rassemblements et à la liberté de mouvement des indésirables (Davis, 1992 [1990]: 258). Cette répression les oblige à errer dans la ville, toujours fugitifs et en mouvement (Davis, 1992 [1990]: 236). « Afin de réduire le contact avec les intouchables, le redéveloppement urbain a converti ce qui était autrefois des rues piétonnes animées en égouts pour le trafic et a transformé les parcs publics en réceptacle temporaire pour les sans-abris et les misérables » (ma traduction de Davis, 1992 [1990]: 226).

Puis, depuis les années 1970, alors que la plupart des pays occidentaux se désindustrialisent, la production de biens est remplacée par la production de spectacles. L'art et la culture forment un nouveau marché tout autant lucratif que la consommation de biens durables, et ils deviennent partie intégrante de la stratégie des pouvoirs privés dans l'aménagement des espaces publics urbains. En effet, art et culture sont à la base de l'industrie touristique et le principal atout compétitif des villes qui savent les mettre en valeur (Zukin, 1995). Le besoin de se présenter comme une ville de classe mondiale passe par la fusion des pratiques financières traditionnelles et d'un ensemble de produits et d'images culturels. Les planificateurs, les intérêts privés et les administrations publiques utilisent les espaces publics pour simuler ou restreindre une vision idyllique de la vie publique urbaine, soit un environnement inclusif, paisible, propre, confortable, neutre et démocratique (Davis, 1999; Flusty, 1994; Germain, Liégeois et Hoernig, 2008; Hise et Gish, 2007; Low et Smith, 2006; Mitchell, 2003b). La ville devient un parc d'attractions où tout est créé, même les nouveaux espaces dits publics, pour la gratification,

comme une joyeuse vision régulée du plaisir (Sorkin, 1992: xv). On aménage des espaces urbains privés, mais aux allures d'espaces publics, où tout le monde semble appartenir à la classe moyenne, dans un décor faussement ethnique, homogénéisé socialement, où la consommation est de mise (Zukin, 1995).

Domination du visuel, privatisation, hausse de la sécurité, profit, rayonnement de l'automobile, et retrait des piétons de la rue (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 20-24). Cette conjoncture, qui est le propre du nouvel ordre urbain du 20^e siècle, sert la suspicion envers les espaces publics et justifie le retrait dans l'espace privé familial, où la communication électronique et les divertissements privés parent les individus contre les contacts physiques interpersonnels et avec l'environnement (Herzog, 2006: 10, Sorkin 1992 : xiii; Wellman et Leighton, 1979 : 113). De telle sorte qu'aujourd'hui, « Les manières et les rituels d'échanges avec les étrangers ont l'air, au mieux, formels et secs, au pire, faux. L'étranger lui-même est une figure menaçante, et peu de gens éprouvent un réel plaisir dans ce monde d'étrangers qu'est la ville cosmopolitaine » (ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 3).

Les étrangers dans la ville sont encore plus menaçants depuis les attentats du 11 septembre 2001 à New York. Alors que la question sécuritaire est remise au goût du jour, sous la question du droit à la ville et à ses espaces publics (Mitchell, 2003b : 139), Bourdin (2005) fait le constat que les risques causant la hausse de l'insécurité ressentie aujourd'hui sont bien réels. Mais l'individualisme et la consommation qui caractérisent aussi le monde contemporain font en sorte que l'insécurité est provoquée, utilisée, professionnalisée, voire désirée parce que (et si) elle est gérable, rentable et désirable. Consommation, individualisme, pathologies de soi et de l'autre, ruptures, gestions des risques : voilà les éléments centraux qui « [...] structurent fortement le jeu social dans le monde métropolitain » (Bourdin, 2005 : 151). Pourtant, peu de gens sont conscients de ces changements. Ils sont très peu perceptibles – les agents de sécurité sont habillés en civil, les caméras de surveillance sont cachées —, et la plupart considèrent que puisque les rues ont toujours été un espace public, elles continueront à l'être (Minton, 2010).

Los Angeles, archétype de la destruction des espaces publics

Aujourd'hui, la quantité et la qualité des espaces publics continuent d'être reliées avec la santé des finances publiques, souvent au détriment des quartiers moins nantis qui souffrent d'une carence d'espaces publics (Byrne, 2007). La ville de Détroit par exemple, possède plus de 300 parcs, dont 40% sont en mauvaises conditions. La Ville possède plus de parcs qu'elle ne peut se le permettre et l'entretien est dispendieux : seulement 18 parcs ont été rénovés en 2006, et

11 en 2007. C'est pourquoi les autorités municipales envisageaient récemment la vente de 90 parcs municipaux, leur cogestion quartier-municipalité ou des partenariats privé-public. Les 8,1 millions de dollars récoltés pour la vente des 124 acres de parcs, et les 5 millions espérés annuellement en taxes foncières, serviraient entre autres à l'entretien des parcs restants, particulièrement dans les quartiers denses (Saulny, 2007).

Les pratiques urbanistiques développées dans les années 1950 continuent d'être en vigueur, mais elles prennent place dans une nouvelle ville. Une ville où, grâce à l'avènement de l'électronique (carte de crédit, Internet, etc.), l'espace et le temps sont obsolètes, une ville sans lieu qui lui soit attaché, une ville agéographique, particulièrement avancée aux États-Unis (Sorkin, 1992: xi). C'est que s'est opéré le passage d'une ère de décentralisation à une ère de déspatialisation (Herzog, 2006: 5). La multipolarité, soit le comportement de ceux pour qui le fait d'habiter dans une ville ne constitue pas la référence unique, devient plus courante. Cette attitude « [...] aboutit souvent à une distanciation ou à une indifférence à l'égard de la vie locale, quelle qu'elle soit » (Bozon, 1982: 74). Une telle dissociation au territoire est le signe d'une fragmentation sociale, la preuve que la ville n'est plus le refuge identitaire de ses habitants. Cela n'est pas sans rappeler les débats sur la spatialisation des liens sociaux (Wellman et Leighton, 1981).

C'est dans ces circonstances qu'un coup fatal est porté aux espaces publics. De nouvelles tendances en matière d'aménagement et de gestion des espaces publics prennent place et plusieurs notent que ces changements ont un impact direct sur les interactions qui pourraient y prendre place. En effet, le design d'un parc peut contribuer à réduire la mixité et à décourager les rencontres spontanées. D'après Lofland (1998: 181-187), cela se fait de trois façons. Premièrement, le cadre bâti peut affecter la façon dont se déroulent les interactions. L'environnement bâti ne détermine pas exactement comment les gens vont interagir entre eux, mais il amplifie ou limite le champ des possibilités interactionnelles. Par exemple, il ne peut y avoir d'échanges prolongés seulement si des gens sont présents assez longtemps. Deuxièmement, le cadre bâti des espaces publics peut influencer qui entre en contact avec qui. Des sections réservées à quelques groupes ou des aménagements inconfortables pour certains organisent les gens dans l'espace et découragent les rencontres indésirées. Finalement, l'environnement physique peut favoriser ou non le contenu des interactions. Plus l'espace est dense et petit, plus il y aura d'échanges.

Sur ce thème, Los Angeles sert d'archétype pour comprendre comment la ville a sonné le glas de ces espaces communs. En effet, à Los Angeles plus qu'ailleurs, plusieurs constatent et

dénoncent la mort d'un grand nombre d'espaces publics. Ce constat est surtout le fait des membres de l'École de Los Angeles, notamment Davis et Flusty, qui voient en cela la preuve de la fragmentation extrême de la métropole californienne, où l'on peut « chercher deux heures sans voir un sourire » (Banham, 2001 [1971]: 219). Leurs observations mènent à la description détaillée du processus de mise à mort des espaces publics.

Dans un premier temps, on sécurise et on homogénéise les espaces publics déjà existants ou on les abandonne, ce qui entraîne leur décadence. Ces lieux sécurisés, homogénéisés, abandonnés sont des espaces dits morts (Flusty, 1994; Low et Smith, 2006: 2; Mitchell, 2003b: 139; Sennett, 1976 [1974]: 3, 12-13). Flusty parle d'espaces interdictionnaires, et il constate la prolifération de ces espaces qui interceptent, refoulent ou filtrent les utilisateurs. C'est que les concepteurs mettent en avant un ensemble de stratégies : on aménage des espaces publics cachés (*stealthy*), inatteignables (*slippery*), inaccessibles (*crusty*), inconfortables (*prickly*) et surveillés (*jittery*) (Flusty, 1994). Parallèlement, les espaces publics sont construits de façon à être isolés de leur environnement, ce que favorisait l'aménagement urbain après la deuxième Guerre mondiale (Davis, 1999; Flusty, 1994; Mitchell, 2003b; Sennett, 1976 [1974]).

Dès ses débuts, la ville de Los Angeles a été avare d'espaces publics ouverts, et au fil des ans, la plupart des espaces publics, déjà peu nombreux, ont été abandonnés, ou vendus à des intérêts privés (Davis, 1996; Montgomery, 2006: 433). Depuis la création du petit village au bord de la rivière, on compte de nombreux exemples de privatisation de l'espace au nom du développement immobilier (Davis, 1999). En 1930, un rapport d'Olmsted Brothers and Bertholomew & Associates, rédigé à la demande d'un comité de citoyens réunis par la Chambre de commerce de Los Angeles, faisait état des espaces ouverts, parcs et plages de la métropole, des conséquences du *statu quo* et des changements nécessaires à l'amélioration de la ville. Selon le rapport, il y avait à Los Angeles moins d'espaces publics récréatifs que dans la ville américaine moyenne (Davis, 1999: 62). Los Angeles, toujours à la dernière mode du développement urbain, abandonnait grassement ses parcs existants, au profit des rues et des boulevards, les nouveaux lieux communs prioritaires (Hise et Gish, 2007). Pour des raisons politiques et économiques, les recommandations du rapport n'ont pas été suivies (Hise et Deverell, 2000); seules quelques suggestions d'experts, appuyées par les comités locaux de loisirs et d'embellissement de la ville, voient le jour, et de timides législations (dont une en 1961) qui visent le respect et/ou la création d'espaces verts sont adoptées. Dans les années 1940, la mauvaise gestion des espaces publics et l'empiètement du privé dans l'aménagement urbain sont à la base d'une série d'épidémies qui a affecté les habitants des rives polluées et des

premières attaques de smog (Davis, 1999: 72). Cette situation s'est fortement exacerbée lors de la restructuration des années 1980, qui a mené à une réduction des dépenses publiques dans l'aménagement de nouveaux espaces publics et l'entretien de ceux déjà existants (Davis, 1996).

En effet, la restructuration des années 1980 couplée aux politiques de rénovations urbaines des années 1950 à 1990 a mis un terme à la vie publique dans les rues et dans les parcs du centre-ville. Dès les premiers plans de réaménagement du centre, la Ville de Los Angeles a laissé le soin aux promoteurs privés d'inclure des espaces publics dans leurs développements, en échange de quelques avantages sur la construction, notamment au niveau de la densité des édifices. Des espaces vides, aseptisés et surcontrôlés sont apparus au pied de tours à logements ou à bureaux, plus souvent comme mesure indicative d'une qualité de vie pour les occupants que comme réels espaces de rassemblement (Flusty 2000 : 151).

Figure 9 : Le Jardin suspendu de la California Plaza, 2009



(Google et Sanborn, 2009)

Presque tous les édifices privés se sont adjoints un espace « public », lui donnent le nom des corporations qui l'abrite, en contrôle l'accès, les activités et les occupants. Ce type d'espaces se compte en plus grand nombre que les parcs publics (Cosulich-Schwartz, 2009: 57). Des espaces trop

petits, difficiles d'accès, inconfortables, surveillés et cachés, comme le Angels Knoll et le Biddy Mason Pocket Park, situés sur les terrains privés appartenant aux propriétaires des tours adjacentes construites dans les années 1990, sont entretenus par les fonds publics (Flusty, 1994 : 20-21). 7 + Fig de la Ernst & Young Plaza (anciennement Citicorp Plaza), Bank Of America Plaza (autrefois la Pacific Securities Plaza), CitiGroup Center Plaza, ManuLife Plaza, Union Bank Plaza, ne sont que quelques exemples de ces espaces vides, inconfortables, sans services et surveillés créés dans le cadre cette politique.

Un de ces espaces publics à l'étude ici, le California Plaza (voir Figure 9), construit dans les années 1980 selon ces principes, est une ville à même la ville, un morceau fragmenté qui n'est pas intégré à son environnement, qui flotte au-dessus de la rue, inaccessible et ininvitant.

Les raisons de cet isolement sont d'abord les tendances architecturales modernes favorables aux mégablocs, à la séparation des piétons et des automobiles, et aux plazas corporatives (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 222). Ensuite, l'intérêt bien connu de Los Angeles pour les collaborations avec l'industrie privée se fait au détriment d'un aménagement cohérent de l'espace urbain.

La nature épisodique du développement, combinée avec le manque de vision d'ensemble de la part du secteur public pour le centre-ville, empêchent ces stimulateurs de changement d'être intégrés dans le tissu urbain. Il reste quelques fragments incohérents, et ensemble ils composent un collage d'espaces dans le centre-ville. (Ma traduction de Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 281)

Finalement, la Plaza elle-même et son principal espace public, le Watercourt, supposé rassembler et réunir, contribuent de leur propre isolement parce qu'ils sont complètement séparés de la rue, de la vue, du trottoir et de la culture populaire.

Par conséquent, aujourd'hui, les exemples d'espaces ainsi privatisés, étouffés ou abandonnés sont nombreux. Echo Park, un magnifique espace vert au pied d'un quartier victorien, n'a rien de son ancienne prestance; par manque de financement, le parc est négligé, les pédalos permettant d'explorer les nénuphars qui faisaient la renommée de l'Echo Park Lake sont entreposés jusqu'à nouvel ordre (Fleischer, 2008). Griffith Park, le plus grand parc urbain des États-Unis avec ses 4282 acres (City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, 2010b), est surtout utilisé par les résidents qui habitent dans les quartiers aisés adjacents. C'est peut-être à cause de son apparence de région sauvage (Fleischer, 2008), son accès difficile ou son manque d'ouverture pour les activités autres que la randonnée (Byrne 2007). Elysian Park, le deuxième plus grand parc de la métropole, est isolé et sous-utilisé (Fleischer, 2008), malgré le fait qu'il n'y ait aucune surveillance (donc aucun employé d'accueil), et qu'il ne soit pas fermé (City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, 2010a). Les plages, qui ont déjà fait la renommée de Los Angeles (en bien ou en mal) (Davis, 1999: 86), sont un tel enchevêtrement de rives privées et publiques (Davis, 1992 [1990]: 227) qu'il existe des groupes de vulgarisation des règlements d'accès (laurbanrangers.org). La Third Street Promenade subit depuis les années 1960 plusieurs étapes de revalorisation qui attirent avec succès les consommateurs chics. Du coup, les Latinos et pauvres sont refoulés à l'extérieur ou aux limites. Et ce n'est que faute de savoir comment faire que les jeunes qui y traînent, mais ne dépensent pas, ne soient pas encore repoussés (Cruz, 2001: 105-107).

Un exemple des plus probants est peut-être le MacArthur Park, à l'ouest du centre-ville. Ce parc, cité plus haut comme exemple des pratiques réformistes (le Westlake Park dont il a été question précédemment), a été créé dans les années 1880 aux confins d'un quartier cosu, Westlake. Lorsque les habitants ont quitté le quartier pour les banlieues, les compagnies et les services les ont suivis, abandonnant les gratte-ciels aux fantômes et aux plus démunis (ce que Davis nomme une « high rise ghost town ») (Davis, 1999: 376). Le quartier et le parc, autrefois florissants, se sont vus appropriés par les exclus du centre-ville, ces refoulés de Pershing Square pendant le réaménagement de ce dernier (et qui sera détaillé au chapitre 5), et les Latinos expropriés suite à sa reconfiguration touristique. Après les révoltes de 1992, les gangs de rue ont pris le contrôle des zones que l'armée avait occupées dans le but de contenir les émeutiers. MacArthur Park devint une des nombreuses « free-fire zones », où les vendeurs de drogues et les gangs de rues se battaient pour le contrôle du territoire (Davis, 1999: 377; Freeman, 2007; Hennessy-Fiske, 2008). Les résidents étaient laissés à eux-mêmes, avec comme seule ressource la sécurité privée, sous la forme de milices privées appliquant « leurs » lois, l'apparition de barres de sécurité en fer forgé autour des résidences privées, des commerces et des édifices publics (qui se pourvoient aussi de détecteurs de métal) (Davis, 1999: 366-367, 380-381). Ce mélange de mesures « sécuritaires » prises par les résidents et les gangs de rue a encouragé la création par le L.A.P.D. d'un espace de contrôle social particulier autour du parc (une pratique courante à Los Angeles), où, explique Davis, quatre mesures de répression étaient employées : le rabattement (des graffitis, de la prostitution), le renforcement (de la présence policière armée), le confinement (des sans-abris et des immigrants illégaux) et l'exclusion formelle (des gangs) (Davis, 1999: 383). Ces mesures ont dû coexister avec l'ouverture du secteur aux vendeurs de rue, suivant un règlement adopté en 1994, mais qui n'a été appliqué qu'après cinq ans de négociations entre les vendeurs de rue, les commerces, la Ville, l'University of Southern California (dont le campus n'est pas très loin) et les communautés religieuses (Ha, 1999). La May Day Mêlée, dont il a été question en introduction, illustre comment le parc rassemble aujourd'hui les luttes populaires, malgré l'acharnement des services de sécurité. Il semble que MacArthur Park offre un espace de contestation jamais vu depuis la Plaza Olvera dans les années 1920 (discuté au chapitre 5).

Le déficit de Los Angeles en termes d'espaces publics en inquiète plus d'un aujourd'hui. Le conseiller Kevin de Leon rapportait récemment les chiffres suivants : seulement 33 % des Angélinos vivent à l'intérieur d'un rayon d'un quart de mile d'un parc, alors que c'est le cas pour 97 % des Bostonais et 91 % des New Yorkais. La moyenne nationale est de six à dix acres de parc pour 1 000 résidents. À Los Angeles, c'est 3,4 acres. « Il s'agit d'un problème fondamental

d'accès et d'équité. [...] C'est un problème de droits civils. Quand un enfant ne peut courir librement et jouer de façon sécuritaire dans un parc, cela en dit long sur nos valeurs fondamentales » (Watanabe, 2008). La Community Redevelopment Agency [C.R.A.] commande études sur études afin d'évaluer d'abord les besoins de la ville pour ce type d'espaces et ensuite pour confirmer la faisabilité de certains de ses projets (dont le plus récent par Mia Lehrer + Associates, 2010a). Il est question notamment de renaturaliser les rives de la rivière, de réaménager le Los Angeles State Historic Park, connu sous le nom de Cornfield, de transformer une partie de Grand Avenue en parc linéaire (DiMassa, 2010). Puisque la plupart de ces projets répondent aux besoins d'espaces publics non-corporatifs, où se déroulent des activités qui ne sont pas organisées et contrôlées par des compagnies ou l'industrie du spectacle, ils sont en général perçus positivement (Castells, Soja et Estolano, 2009). L'administration Villaraigosa est ouverte à ce genre de projets (Fleischer, 2008), qui permettraient à la ville de se positionner vis-à-vis les plus grandes villes du monde reconnues pour leurs parcs et autres mesures vertes, comme Séoul (et la rivière Cheonggyecheon) et New York (avec le High Line Park). Encore faut-il que les partenaires, les institutions privées et le système judiciaire entérinent le dessein de la Ville, et que l'argent soit au rendez-vous. Lorsque c'est le cas, on voit se conclure d'heureux événements, comme la nomination de parc historique pour Griffith Park en janvier dernier (Heller, 2009). Cette nouvelle est passée plutôt inaperçue dans le flot de critiques sur la gestion des espaces publics angélinos, mais cette mesure est néanmoins la démonstration d'un intérêt civique et d'un désir de protection des espaces publics et des lieux historiques de la métropole. De façon générale, sous prétexte d'insécurité, l'espace public se voit réduit comme peau de chagrin, souvent dans les quartiers centraux (Davis, 1992 [1990]: 227, 228; Low et Smith, 2006: 15). L'espace public engendre la peur, une peur qui vient de l'impression que cet environnement est un espace incontrôlable, un espace où la civilisation est exceptionnellement fragile, où règne l'anarchie (Mitchell, 2003b: 13). Car l'occupation de l'espace est un ingrédient essentiel de la contestation, une chose que les autorités savent trop bien. Comme nous l'avons vu, elles s'emploient d'ailleurs depuis longtemps à limiter les manifestations, déloger les itinérants, cacher les indésirables (Lefebvre, 2000 [1974]: 430; Mitchell, 2003b: 150). La nouvelle combinaison privé-public-sécurité-aménagement urbain facilitera cet exercice qui consiste à faire disparaître ces utilisations *non grata* de l'espace. Ailleurs dans la ville, l'espace public n'est plus public ou communautaire, il est collectif, semi-privé ou réservé à une élite triée sur le tas (Bénit et al., 2005: 24; Cupers, 2005: 736).

Dans ce contexte, l'essor des espaces festifs s'est avéré une solution très avantageuse à Los Angeles. C'est la deuxième partie du processus de mise à mort des espaces publics. On crée

des espaces publics artificiels homogènes et contrôlés, où la consommation, cachée derrière des apparences de fête et d'amusement, est l'objectif primordial (Sorkin, 1992: xiv).

Comme l'a noté Charles Moore dans un célèbre article de la revue d'architecture de l'université de Yale, *Perspecta*, en 1965, Los Angeles est une des rares villes où l'espace public ainsi que son animation ne sont pas offerts gratuitement: « You have to pay for the public life ». (Ghorra-Gobin, 2002b: 74-75)

Toujours dans l'esprit néolibéral, de nouveaux espaces qui visent une consommation maximisée sous des airs de festivités ont été créés : marchés et festivals de centre-ville, quartiers historiques gentrifiés et certains centres commerciaux. Au nom du confort, de la sécurité et du profit des uns au détriment des autres, ces espaces ont été aseptisés et remplacés par un spectacle très commodifié prévu pour la consommation de biens ou la consommation de la ville. Les aménageurs de tels espaces considèrent que la planification contrôlée de la diversité est plus rentable que la promotion de différences sociales sans contraintes. Dans ces environnements, les interactions sont soigneusement planifiées, même les interactions les plus imprévues (Mitchell, 2003b: 139). L'espace de pratique sociale ainsi créé sépare et divise les groupes sociaux, selon des critères de confort et d'ordre (Mitchell, 2003b: 140). Les designers d'espaces publics acceptent les signes et les images de contacts comme étant plus naturels et désirables que les contacts eux-mêmes. Les espaces publics tels que les salles de spectacle, les théâtres et autres lieux de consommation créent des images qui définissent le public et ses exclus, dont les itinérants et les activistes politiques. L'illusion d'un public homogène est créée en filtrant les éléments indésirables, et l'exposition à une foule de travailleurs blancs de classe moyenne réduit l'exposition aux vraies caractéristiques de la rue (avec ses sans-abris et sa pauvreté) au minimum (Mitchell, 2003b: 141). La ville devient un parc thématique, ou tout est créé pour la gratification, comme une joyeuse vision régulée du plaisir (Sorkin, 1992: xv).

À Los Angeles, Davis explique comment le travail de Haagen est exemplaire à cet égard. Très actif dans les années 1980, Haagen est le promoteur immobilier du Panopticon Mall, un centre commercial à haute sécurité situé dans un quartier relativement pauvre. Cela constitue un bon exemple de la collaboration privée-publique qui contribue à la perte de liberté que les usagers et voisins doivent subir au nom de la sécurité. Haagen a donné naissance dans cet esprit au Martin Luther King Jr. Center dans Watts, à la Crenshaw Plaza dans Baldwin Hills et un autre centre commercial dans Willowbrook, au sud de Watts (Davis, 1992 [1990]: 244).

Et ce ne sont pas les seuls espaces du genre à Los Angeles. Selon Davis, il y a dans la métropole californienne un univers parallèle qui est le fait à la fois du cyberspace urbain (désavantageant, toujours, certains quartiers) et de l'hyperréalité liée à l'industrie touristique (parcs thématiques, etc.) (Davis, 1999: 393). Les parcs à thèmes répondent, entre autres, au besoin grandissant d'espaces publics pédestres, de foules, de vie de rue et de spectacles, besoin ressenti surtout par la classe moyenne coincée entre la privatisation des expériences, la vie dans les ghettos et les banlieues fermées. Les mégacorporations du divertissement (comme MCA et Disney) — qui ne cessent de produire des films dans lesquels les villes sont noires et dangereuses — capitalisent sur cette demande pour des sensations urbaines en créant des minis espaces urbains esthétiques à l'intérieur de leur espace sécurisé (Davis, 1999: 393). La pratique est aujourd'hui tellement répandue, que l'on qualifie les espaces qui l'ont inspirée à de pâles copies des versions commerciales. Un récent numéro d'*American Way*, le magazine de la compagnie aérienne American Airlines, résumait Zurich en ces termes : « Vivre Zurich et ses alentours, c'est comme visiter un parc thématique – à la différence près que ce parc ne ferme jamais » (Ma traduction de Wessling, 2010). C'est la Disneyfication, que Zukin décrit comme la vente de l'expérience du plaisir dans des espaces commerciaux qui sont visuellement cohérents (à l'intérieur d'une même marque de produits thématiques) et physiquement contrôlés (par des employés d'entretien, représentants et gardiens de sécurité) (Zukin, 1998: 836). Les consommateurs de cette urbanité version *junk-food* sont généralement de la même classe aisée de consommateurs et de touristes, et ceux derrière les décors travaillent au salaire minimum et vivent dans leur propre ghetto. La promiscuité vécue n'a donc rien à voir avec celle de Chicago ou New York décrite par l'École de Chicago, et qui concerne le rapprochement d'étrangers de toutes les classes (Davis, 1999: 393). Un des problèmes est le fait que ces espaces qui tentent de faire vivre une réalité historique ne copient pas une réalité; ils compétitionnent entre eux, bâtissant une réalité sur celle de l'autre (Davis, 1999: 393-394). Il s'ensuit un nombre exponentiel d'hyperréalités qui tentent d'exploiter la célébrité qu'est Hollywood (Davis, 1999: 394). Ces espaces sont traités par une littérature beaucoup plus vaste que celle de l'École de Los Angeles. Outre les classiques Disneyland et Universal Studios, Third Street Promenade à Santa Monica et la rue Alvarado dans le quartier angéline de Pico Union (reconstruite par le projet Rebuild L.A. suite aux révoltes de 1992 (Rybczynski, 1992), se qualifient en tant que lieu commodifié (Cruz, 2001; Didier, 2001; Flusty, 1994). Dans ce dernier cas, les images et les symboles des nouveaux bâtiments ont assimilé les images déjà existantes (mais moins marchandisées) de l'immigration salvadorienne à une expérience latino-

américaine dans laquelle l'ethnicité est conditionnée pour être vendue au consommateur (Cruz, 2001: 108-109).

Au centre-ville, la Plaza Olvera est un espace public qui s'est commodifié il y a trop longtemps (dans les années 1930; il en sera question plus loin) et pas avec les moyens d'aujourd'hui, pour que la littérature en tienne compte (Ryan, 2006). Le complexe L.A. Live, qui comprend une salle de concert de 7000 places, un centre commercial, des restaurants, des hôtels et résidences de luxe construits en 2005, est encore trop récent pour avoir fait l'objet d'une analyse autre qu'architecturale (Hawthorne, 2008). Ces espaces sont soumis aux stratégies disneylandiennes pour vendre l'idée d'ouverture sous un contrôle qui dirige la masse vers une consommation intensifiée.

De prime abord différents, le processus de mise à mort et de création d'espaces festifs, la prolifération d'espaces morts et festifs sont tous fondés sur un besoin d'ordre, de surveillance et de contrôle du comportement du public. La sécurité et la surveillance nuisent aux espaces publics, de même que l'homogénéisation et la commodification car ces processus permettent l'exclusion d'usagers triés sur le tas. Le peu d'investissements publics dans la construction et l'entretien d'espaces publics à l'échelle métropolitaine suggérerait que le concept d'espace public est voué à la disparition.

Quid des espaces publics vivants?

Les espaces du centre-ville dont la mort était annoncée par l'École de Los Angeles n'ont pas fait l'objet d'études méthodologiquement viables qui permettraient de confirmer un tel diagnostic. En effet, le secteur de Bunker Hill, avec ses places réaménagées, ses squares homogénéisés et ses plazas sécurisées, n'a pas été scientifiquement revisité depuis les sombres descriptions de Davis et Flusty dans les années 1990. De plus, d'autres espaces du centre-ville n'ont pas été explicitement mentionnés par l'École de Los Angeles, alors qu'ils s'inscrivent en ligne directe avec les processus de réaménagement excluant et sécuritaire (Pershing Square) et de commodification de l'espace (Plaza Olvera). Par ailleurs, de nouveaux espaces voient le jour, poursuivant ainsi l'histoire dynamique des espaces publics urbains et éclairant d'une nouvelle lumière la relation des Angélinos aux espaces publics. Le Vista Hermosa Park, ouvert officiellement en juillet 2008, est le premier espace public entièrement nouveau dans le centre-ville depuis le début du 20^e siècle (Watanabe, 2008). Plus au nord, le terrain abandonné appelé par tous le Cornfield, près du quartier chinois, se métamorphose

actuellement en parc national historique et deviendra ainsi un point d'attrait majeur dans la chaîne d'espaces verts qui longera éventuellement la rivière Los Angeles.

Ainsi, l'École de Los Angeles ne voulait pas voir les usages publics des espaces, et donc ne l'a pas cherché. Cela leur a permis de dénoncer, malheureusement sans trop d'analyse scientifique (ils ont plutôt attiré l'attention sur) les impacts négatifs de la restructuration et de la mondialisation sur les espaces publics angélinos. Ce faisant, les tenants de l'École de Los Angeles sont passés outre un principe essentiel de l'École de Chicago : toute interaction, qu'elle soit bienveillante ou non, permet un échange communicationnel qui lie les parties autrement séparées. Malheureusement, trop peu d'études s'attardent à cette dimension sociale dans l'analyse des espaces publics, c'est-à-dire à ce qui se passe entre les utilisateurs des espaces dits surveillés et privatisés (Soja, 1997: 242-243).

On note en effet que sauf chez les anthropologues ou quelques géographes et sociologues, l'intérêt pour les régulations *sociales* est limité. Peu de crédit est accordé aux *microrégulations sociales* et la peur de la décomposition précipite surtout vers l'injonction politique ou morale, à qui réparation ou prévention doivent être confiées. (Italiques de l'auteure. Navez-Bouchanine, 2002a: 43)

Quelques études s'attardent à étudier les interactions dans les espaces publics de Los Angeles. Byrne a cherché à comprendre l'utilisation différentielle des parcs publics (Byrne, 2007). Il s'agit d'une étude quantitative qui met en avant les raisons socio-économiques (comme les revenus et la distance physique) qui empêchent les citoyens latinos vivant dans les quartiers au sud de Los Angeles d'accéder au Griffith Park plus au nord. Cette recherche souligne l'importance de la proximité dans la fréquentation d'un parc. Mais elle reste néanmoins quantitative, et concerne davantage l'aménagement d'espaces verts comme les parcs nature dans les milieux urbains et ailleurs aux États-Unis.

D'autres études portent sur la façon dont des citoyens socialement différents interagissent (ou non) dans les lieux communs. C'est le cas de l'étude de Loukaitou-Sideris (2003), qui s'intéresse aux interactions entre les enfants de différentes origines dans les espaces publics tels que parcs et centres communautaires. Une autre recherche se concentre sur la xénophobie derrière la perception des espaces publics en général (Matei, Ball-Rokeach et Qiu, 2001). Ces travaux ont les espaces publics pour décor, et n'adressent pas directement l'influence du cadre bâti dans les interactions.

Ceux qui le font, comme Davidson et Entrikin (2005), démontrent comment, par les interactions qui s’y déroulent et par ce qu’elles représentent, la côte angéline et ses plages ont tout d’un espace public. Il s’agit ici d’un espace bien particulier, la plage, où les utilisateurs adoptent un comportement précis. Les plages angélines doivent sans aucun doute être inscrites au rang des espaces publics de la ville. Mais ces lieux de soleil et de rencontres n’ont pas fait l’objet d’un réaménagement et d’une privatisation aussi intenses que les lieux publics issus de la reconstruction de Bunker Hill dans le centre-ville. Leur caractère particulier renvoie à une autre dynamique quant à leur intégration dans le tissu urbain et social.

D’après Mitchell, ceux qui annoncent la mort de l’espace public n’ont rien d’autre que des fantaisies nostalgiques (Mitchell, 2003b: 131). Premièrement, l’espace public n’a jamais été entièrement public. La définition courante d’espace public, comme celle que sous-entend Davis et Flusty, est une combinaison confuse de cet espace que l’on croit universel, la sphère publique décrite par Habermas au 18^e siècle, et de l’espace public physique conçu par les urbanistes (Paquot, 2008: xvii). Comme il l’a été démontré précédemment, l’espace public totalement public d’aujourd’hui, comme celui du temps d’Aristote, de César ou de Zinzendorf, est une exception et non pas la norme. Bien des auteurs en parlent comme d’un idéal de la démocratie libérale – la Cour suprême des États-Unis citée précédemment en fait foi – mais qui n’est que rarement concret; en réalité, les espaces publics sont ouverts à tous, sauf à ceux qui n’ont pas d’autre place où aller (Low et Smith, 2006: 4. 6; Mitchell, 2003b: 131). L’idée d’un espace public universaliste (ouvert à tous, en tout temps, pour les activités de tout genre) est donc un idéal, et une exception dans le monde occidental (Low et Smith, 2006: 4; Mitchell, 2003b: 131). En voulant englober des espaces spatialisés tels que l’agora grecque et la sphère publique, la définition d’espace public prend une surcharge de vertus qui ne peut que devenir normative (Navez-Bouchanine, 2001 : 121). D’où la dénonciation de la disparition de ce type d’espace urbain.

Au-delà de cette critique épistémologique, des espaces publics concrets, matériels, continuent de rassembler les citoyens, et ce depuis plusieurs décennies. La vaste recherche de Whyte sur les espaces publics new-yorkais est d’ailleurs née du constat (dans les années 1980!) que les utilisateurs d’espaces publics étaient, aux États-Unis, de plus en plus nombreux, mais que leurs pratiques n’étaient pas bien connues :

[depuis le] début des années 1970, l’augmentation annuelle de l’utilisation quotidienne d’espaces publics importants est d’environ 10 %. L’offre créait une demande; non seulement il y avait de plus en plus d’espaces chaque année, mais les gens

développaient l'habitude de les utiliser. [...] Il y a eu une prolifération de cafés extérieurs.
(Ma traduction de Whyte, 1988: 1-2)

La recherche de Whyte sur les espaces publics new-yorkais et tokyoïtes, réalisée grâce à une équipe d'étudiants, un matériel audiovisuel impressionnant et des entrevues avec des utilisateurs, des administrateurs et des architectes, est l'une des plus importantes du genre et a donné suite à de nombreux ajustements dans les politiques d'aménagement urbain new-yorkais (Whyte, 1980; 1988).

Aux États-Unis, on compte encore de nombreux lieux communs de rassemblement construits bien avant les années 1980 et qui s'avèrent être, encore aujourd'hui, dynamiques et appréciés. Par exemple, le Washington Square Park de New York, qui a vu le jour en 1826 en tant que site de parade militaire, est l'une des destinations préférées de New York depuis sa conversion civique, vers 1850, à cause de son histoire, sa spontanéité, son rôle comme site rassembleur (Anonyme, 2005). Aussi à New York, le très célèbre Central Park est un site vivant, où des gens de toutes origines et de toutes classes se côtoient dans une atmosphère détendue (Low, 2005), d'une façon bien unique : « [...] ce parc a un rôle à New York qu'un rassemblement de petits espaces ne pourrait remplir. Grâce au génie de Frederick Law Olmsted, Central Park héberge un ensemble de petits espaces, et les gens le vivent ainsi » (ma traduction de Whyte, 1980 : 98). Le Jackson Square, situé sur l'ancienne Place d'armes de la Nouvelle-Orléans du début 19^e siècle, a été nommé *National Historic Landmark* en 1960 et ne cesse, encore aujourd'hui, d'être fréquenté et apprécié. Dans les années 1970, l'idée de construire un espace public ouvert sur le site d'un terrain vacant au cœur de Portland, en Oregon, a suscité nombreux débats publics sur les designs en compétition et les souscriptions, et c'est en 1984, que l'inauguration du Pioneer Courthouse Square a eu lieu pour le plaisir des 10 000 personnes présentes.

Los Angeles possède aussi sa part d'espaces publics dynamiques, admet Flusty (1994 : 53) : le vieux Los Angeles et la rue Olvera (Banham, 1971: 133-134, 138), les jardins communautaires (Uhuru Gardens dans le quartier Watts), les entrepôts favorisant l'échange et l'artisanat, les cafés (qui servent de salon de quartiers, souvent gérés de façon serrée, mais qui remplissent les besoins d'un ensemble varié d'usagers, des marginaux avec les rassemblements politiques, à l'élite, etc.), les rues appartenant à la ville et qui deviennent spontanément, des promenades publiques dont Melrose et Broadway «le district commercial central le plus achalandé à l'ouest de Chicago et au nord de la ville de Mexico», etc. Third Street Promenade et Colorado Steets' Old Town à Pasadena « [...] sont des espaces publics au sens traditionnel du terme, ouvert non seulement aux clients, mais aussi aux flâneurs, aux artistes de rue et, pour l'instant, aux sans-

abris » (ma traduction de Flusty, 1994 : 53). Il y a aussi les terrains de soccer de Pasadena (Mitchell, 2008).

Ailleurs qu'aux États-Unis, des parcs et des places continuent de rassembler les citoyens, et ce lors des grands rassemblements du Printemps arabe, mais également au quotidien. C'est le cas des plazas centrales d'Amérique Centrale. Au Costa Rica, Low a effectué des recherches ethnographiques qui confirment la contemporanéité des habitudes historiques des Costaricains « [...] Les plazas, comme d'autres espaces publics tout autant significatifs, sont des centres de civilité urbaine qui fournissent un forum pour les échanges politiques et sociaux nécessaires à toute vie démocratique » (ma traduction de Low, 2000: 123). D'une façon plus ponctuelle, le parc Al-Zawra, un parc de 10 km au cœur de Bagdad, rassemble (sous haute sécurité) des gens de toute allégeance politique ou confession religieuse. Le parc réunit jusqu'à plusieurs centaines de citoyens par mois, voire plus d'un million de personnes lors de fêtes. Le sociologue Ahmad Dhiya explique en quoi ces réunions sont le signe que le pays survivra aux divisions sectaires : « Les jeunes de Bagdad ont besoin d'une vie sans violence, et ils sont fatigués du sectarisme promu par les différents groupes armés » (Ma traduction de al-Shara, 2008). Le parc est un outil important dans la réparation des liens sociaux fracturés.

Grâce à des politiques publiques favorables et l'intervention de citoyens, certains espaces publics renaissent de leurs cendres, ce qui prouve non seulement leur valeur dynamique, mais aussi leur résilience. C'est le cas du Rockefeller Center, un des endroits les plus visités de New York. Au lieu de limiter et contrôler les usagers indésirables qui nuisaient à une « saine » utilisation de l'espace, les autorités ont fait, lentement, quelques ajouts (dont des chaises) afin d'accommoder et divertir une plus grande variété d'utilisateurs. Aujourd'hui, plusieurs disent de cette plaza qu'elle est le square central du pays. Ailleurs dans Manhattan, la voie ferrée aérienne du West Side, abandonnée depuis les années 1980, a été réaménagée en un parc vert suspendu, le High Line Park, inauguré en 2009. Le succès est tel qu'un deuxième tronçon a été ouvert en 2011, complétant ce parc long d'un peu plus de deux kilomètres (Friends of the High Line, 2011). Dans les années 1970, des changements semblables ont revitalisé Union Square Park, toujours à New York, qui a entrepris sa cure de rajeunissement par la tenue, quatre jours par semaine, d'un marché public de fruits et légumes. Des investissements pour le réaménagement du parc, laissé jusque-là à l'abandon, ont suivi et tout le quartier s'en est trouvé bonifié. Un sort aussi heureux attendait le Campus Martius, à Détroit (Anonyme, 2005), où le défi de rénovation urbaine est considérable et la pérennité des espaces publics remises en question, comme nous l'avons vu (Saulny, 2007). À Los Angeles, le Civic Park, adjacent à

l'hôtel de ville, s'est vu redésigné pour 56 millions de dollars américains. Les travaux de construction ont débuté en 2010, et incluront l'installation d'une fontaine et l'aménagement d'aires gazonnées de sentiers qui rappellent les cartes de Google et les autoroutes aériennes. Un espace est prévu pour les vendeurs de rue et des cafés (Broverman, 2010; Dakota, 2009; Hawthorne, 2010). La rivière de Los Angeles fait l'objet d'études quant à la possible revitalisation de ses berges et la création d'un parc linéaire bordant ses rives. La récente revitalisation des centres-villes n'est pas étrangère à la résurrection de certains lieux publics (Herzog, 2006: x).

Ce ne sont ici que quelques-uns des espaces publics dynamiques, fréquentés et appréciés que l'on trouve dans le monde occidental. Ces exemples ne rendent compte que des espaces publics tels les parcs, les squares, les plazas. D'autres types d'espaces publics fournissent des exemples tout autant éloquents : les rues (Laurier et Philo, 2005), les attroupements, les queues, les foules, les compartiments de train (Joseph, 1993: 73), les aéroports et les troisièmes lieux – les *third places* d'Oldenburg (2001), que Rémy appelle les espaces intermédiaires : les librairies, cafés (Bozon, 1982 : 67), restaurants, tavernes, salles d'entraînement Balkin 2001 (Balkin et Mier, 2001), cercles, salons, lavoirs, clubs (Joseph, 1993: 73), magasins de musique (Simpson, 2000), etc.

De prime abord différents, les lieux publics qui ont du succès (ici et ailleurs) ont en commun plusieurs éléments qui en font des lieux publics bien vivants. Et à l'ère de la mondialisation, de la non-spatialisation des liens sociaux, de l'individualisation des modes de vie, ces lieux communs sont d'une utilité accrue. Dans un quotidien où les forces qui s'imposent paraissent de plus en plus éloignées, les interactions sociales spontanées, les contacts informels et les points de repère familiaux offerts par les espaces publics sont sources grandissantes de confort et de sécurité (Forrest et Kearns, 2001: 2129). D'après Low (2005), le confort éprouvé à la fréquentation des autres utilisateurs permet de renforcer les liens communautaires et la dimension démocratique de la société.

Je retiens un travail en particulier qui éclaire les caractéristiques communes aux espaces publics confortables, agréables, utilisés, fréquentés et qui sont des lieux de référence et d'identité. Low et ses collègues (Low, Taplin et Scheld, 2005) ont étudié cinq parcs urbains de New York et Philadelphie afin d'identifier les façons de promouvoir, entretenir et gérer la diversité en leur sein. L'espace doit à la fois inclure des symboles et des représentations chers à tous les groupes — sans en favoriser un par le cadre bâti par exemple —, offrir un environnement où peut se dérouler de façon sécuritaire les activités et les déplacements de tout

un chacun, y compris les pratiques vernaculaires et celles prescrites par les règlements, et finalement, l'espace public doit comprendre une certaine gamme de services essentiels qui attirent les gens (services sanitaires, et alimentaires) (Low, Taplin et Scheld, 2005 : 196-200). Ces conditions réunies permettent à l'espace public de présenter tous les attributs qui en font un espace public réussi, attributs détaillés par Whyte et le Project for Public Spaces :

- Les usagers pratiquent une grande variété d'activités et d'utilisations;
- Les usagers sont d'âges variés et les deux sexes sont représentés également;
- Les usagers sont seuls et en groupe;
- Presque tout l'espace est utilisé;
- L'espace est bien utilisé à toutes heures du jour, tous les jours de la semaine, même sous les pires conditions météo.

S'ils décrivent bien les meilleures conditions de cohabitation de tous les groupes, ces indicateurs de la vitalité se concrétisent rarement. Il est en effet utopique de faire reposer la dimension publique et universelle des espaces publics sur la représentation équitable (en nombre et dans l'espace) des groupes et des activités, considérant que, comme nous l'avons vu, les espaces publics n'ont jamais été réellement publics. La vitalité des sites communs doit reposer sur d'autres critères.

Indicateurs de la vitalité

Les échanges qui prennent place dans les espaces publics font une contribution à la construction des liens sociaux de différentes façons. Lofland (1998 : 53) distingue les relations flottantes et les relations routinières; les premières sont des interactions entre inconnus, de quelques minutes maximum, souvent sans paroles et si oui très brèves; les deuxièmes sont des interactions entre des gens aux catégories sociales familières, où les routines sont connues de tous. En principe, une relation intime ne peut émerger de ces contacts, car ils sont trop brefs. Néanmoins, elles sont fonction du type de gens présents, ce qui signifie que les citoyens sont conscients de leurs vis-à-vis et réagissent à leur présence. Pour plusieurs, les liens faibles sont synonymes de perte du sens communautaire (Wellman et Leighton, 1981) ou encore signes de l'aliénation de la société (Wirth, 1990 [1938]). Pour d'autres encore, ce type de lien, et son contraire, les liens forts, forment une dyade simpliste qui ne permet pas de comprendre toute la gamme des liens possibles entre les individus qui se rencontrent dans la ville (Lofland, 1998 : 52). Ce qu'il faut retenir ici, c'est que les contacts brefs et fortuits avec des inconnus ont leur importance dans la vie urbaine. Deux inconnus qui se dirigent vers le même banc et qui échangent quelques mots d'excuse (voir quelques rires) face à la situation incongrue, saluer de la tête le passant qu'on aperçoit tous les jours au même endroit, et tant d'autres exemples sont

des gestes qui contribuent non seulement au bien-être personnel (Pennec, 2006), mais également à une qualité de vie urbaine. Surtout, ces petits échanges ponctuels lient ensemble des gens autrement isolés dans leurs propres groupes. Autrement dit, ces liens font des ponts entre les réseaux de liens forts (Henning et Lieberg, 1996). C'est pourquoi les espaces publics permettant la mise en scène de cette socialisation sont particulièrement importants pour les groupes vulnérables ou marginalisés (Forrest et Kearns, 2001: 2133).

Tout le propos, voire le combat, de Jane Jacobs reposait justement dans les opportunités offertes par la rue et les espaces publics de cimenter la vie sociale. À l'époque de l'essor des banlieues et de l'avènement des autoroutes – mais aussi de la pensée critique des praticiens et des scientifiques –, Jacobs (1993 [1961]) s'intéressait à la manière dont se crée et se maintient la sécurité informelle, c'est-à-dire celle où les institutions (corps policier par exemple) n'ont rien à voir. Selon elle, cette sécurité au quotidien repose sur la confiance publique, un de ses principaux concepts. La confiance publique est constituée de la somme des contacts fortuits qu'ont les usagers de la rue entre eux – de prime abord superficiels. Une fois réunis, ces contacts inopinés sont d'une grande richesse car ils forment « [...] à la fois un sentiment d'appartenance à une identité commune, un réseau de confiance et de respect mutuels et un recours possible en cas de nécessité personnelle ou collective » (Jacobs, 1993 [1961]: 66). En remettant la sociabilité au centre de l'urbanisme, Jacobs confirme l'importance des gestes de la socialisation dans le maintien de la sécurité.

Mais encore, les espaces publics vivants jouent un rôle représentatif. Dans une étude sur le rôle des espaces extérieurs résidentiels dans un quartier montréalais en situation de mixité sociale, Dansereau, Éveillard et Germain (1994) expliquent que l'appropriation et la mise en valeur des espaces publics par les habitants font de ces lieux des points de repère et de référence où est projetée l'image du quartier, ce qui est significatif dans la construction sociale de celui-ci (Dansereau, Éveillard et Germain, 1994: 6). Hayden, dans son étude sur le sens historique du cadre bâti à Los Angeles, écrivait qu'en étant porteur de mémoire, « L'espace public peut aider à nourrir ce sens plus profond, subtil et inclusif de ce que ça veut dire que d'être américain » (Ma traduction de Hayden, 1996: 9). De la même façon, le Battery Park, souvent critiqué pour son aménagement aseptisant, exclusif et a-local (Cybriwsky, 1999; Low, Taplin et Scheld, 2005: 199), réussit, d'après Smithsion (2010), à créer une forte communauté, très active et mobilisé pour sa défense.

L'appropriation de lieux se fait par l'expérience dynamique physique ou virtuelle qu'en font les usagers. Un champ entier de la psychologie environnementale explore la relation identité et

environnement (Altman et Low, 1992; Devine-Wright et Clayton, 2010). Pour certains, l'environnement offre une toile de fond sur laquelle se jouent les événements personnels et sociaux de tous les jours. Pour d'autres, l'environnement est en soi une façon distincte de voir le monde (Basso, 1996; Creswell, 2003). Certains s'intéressent plutôt à l'attachement au lieu, conçu comme un lien émotionnel avec le milieu physique (Manzo, 2003; Stedman, 2003), d'autres décriront les implications comportementales et civiques de cette relation entre le soi et l'environnement (Davenport et Anderson, 2005; Jorgensen et Stedman, 2001; Payton, Fulton et Anderson, 2005; Stedman, 2002). Finalement, certains établissent les relations entre le soi, la maison, le quartier, le monde social (Hidalgo et Hernandez, 2001). La plupart se concentrent sur le cadre bâti urbain (la maison), mais les recherches les plus récentes s'orientent autour de l'environnement naturel. De façon générale, les travaux en psychologie environnementale abordent la relation à l'environnement via le processus de constitution du soi. Ce qui m'intéresse concerne davantage les interactions et les représentations sociales des parcs et des squares.

D'autres attributs tels que les démonstrations d'affection, de confort, de sécurité, ainsi que la façon dont les gens partagent l'espace plutôt restreint pour pratiquer des activités différentes peuvent également renseigner sur la vitalité des espaces publics (Anonyme 2005). Ces attributs permettent une fréquentation des lieux par une variété de gens qui socialisent et facilitent l'appropriation de l'espace.

Une partie du corpus littéraire s'intéresse aux tensions locales autour et dans les espaces publics comme preuve de leur vitalité. Dans son travail au Costa Rica, Low (2000) s'attache à décrire les micro-enjeux qui déchaînent les passions locales autour de la construction, de la production, de l'utilisation ou encore de la représentation des plazas, démontrant ainsi la résilience des espaces publics et leur importance dans le quotidien des citoyens. La plaza en tant que site d'expression civique est un espace d'opposition et de résistance en réponse à l'État et aux efforts locaux de contrôle social. Bien sûr, il y a la contestation au sens de résistance, celle où des gens marchent, revendiquent quelque chose. Ces événements sont situés dans l'espace, créant une géographie de la résistance. Mais Low suggère que la contestation du sens de l'espace public se fait aussi via le sens de la plaza, qui reflète les différences entre des guerres de valeurs culturelles et des visions du comportement approprié et des ordres sociaux. Les discussions autour du style architectural, du design de la plaza, et de la nostalgie sont des indicateurs tout autant importants au niveau des luttes locales pour le contrôle social et politique (et la résistance à celui-ci) de l'espace public (Low, 2000: 127-128).

Low démontre qu'il y a un lien entre les circonstances de la production de l'espace public et les expériences qu'en font les gens; que ce lien est une relation dialogique plutôt que dialectique, en dépit des degrés de conflits et de contestations entourant souvent les plazas costaricaines; que les plazas agissent en tant que contenant, permettant ainsi que la résistance, la contre-résistance et que les changements se fassent publiquement et avec une relative sécurité (Low, 2000: 130-131). Lefebvre explique la place des acteurs dans la création et la définition de l'espace :

Chaque espace a été posé avant la venue de l'acteur, sujet individuel et collectif parce que toujours membre d'un groupe, d'une classe, qui tente de s'approprier cet espace. Cette existence présupposée conditionne la présence, l'action, le discours de ce « sujet », la compétence et la performance : et cependant sa présence, son action, son discours la nient en la supposant : il l'éprouve comme obstacle, comme objectalité résistante, parfois implacablement dure comme dans le cas des murs de béton, difficiles à modifier si peu que ce soit, et qu'au surplus des règlements draconiens interdisent de toucher d'une façon qui les modifie. Une texture de l'espace ne donne donc pas seulement lieu à des actes sociaux sans lieu et sans lien avec elle, mais à une pratique spatiale déterminée par elle : à un usage collectif et individuel. Donc à un enchaînement d'actes qui ne se ramènent pas à une pratique signifiante encore qu'ils l'enveloppent. (Lefebvre, 2000 [1974]: 70)

Pour Lefebvre, l'espace n'est pas une donnée absolue, vide, sans valeur. Avant même que les acteurs s'y positionnent, il est porteur de sens, de significations, de relations de pouvoir. Il en est également la cause et le fondement (Dikeç et Garnier, 2008). Les individus, eux-mêmes porteurs de caractéristiques sociales, s'organisent dans l'espace en fonction de sa « texture ». Mais ils sont aussi appelés à la contester, à la transformer, à s'en émanciper. C'est pourquoi les individus qui arrivent à s'ancrer dans l'espace ont un potentiel de contestation qui peut être craint par ceux qui détiennent le pouvoir.

Dans *The Right to the City; Social Justice and the Fight for Public Space*, Mitchell (2003b) utilise la dialectique de l'espace de Lefebvre pour comprendre l'espace public. Il explique que l'espace public est produit socialement, à travers son usage en tant qu'espace public (Mitchell, 2003b: 129). Et peu importe que l'espace public soit à l'origine un projet planifié, un espace approprié ou accidentel, son statut « public » est créé et maintenu par l'opposition constante des visions de ceux qui cherchent l'ordre et le contrôle, et ceux qui cherchent un espace pour les activités politiques contestataires et les interactions sans médiations. L'espace public est un

site où l'action politique s'exprime, il permet l'interaction avec les forces dominatrices (Harvey, 2006; Mitchell, 2003b). C'est un endroit où il est possible de remettre en question le *statu quo*, ou encore plus simplement de pratiquer des loisirs autrement impossibles, pour les plus démunis par exemple (Flusty, 1994: 12). C'est le lieu où tous les membres du public peuvent *être* (Mitchell, 2003b: 131). À Los Angeles, lors de l'inauguration du Vista Hermosa Natural Park en 2008, des citoyens sont venus exprimer leur mécontentement face au processus de décision ayant mené à la construction du parc qui aurait exclu la communauté, la manipulation des données quant à la toxicité du site et l'expropriation des gens pour libérer le lot (Nolledo, 2008). Cette manifestation, quoique d'une ampleur assez limitée, n'était pas une première à Los Angeles. Outre celles que j'ai pu observer et dont j'ai parlé en introduction, plusieurs manifestations ont eu lieu dans les rues de la ville, des manifestations Chicanos des années 1970 (Soja, 1983) aux protestations vietnamiennes contre une exposition d'art controversé (Sahagun et Tran, 2009), en passant par des enjeux plus locaux comme la demande de 100 manifestants pour la résiliation du permis d'alcool d'un commerce dans le quartier Watts (Sahagun, 2009). « L'espace public est le produit d'idéologies en compétition pour déterminer ce qui constitue l'espace – l'ordre et le contrôle ou les interactions libres, voire dangereuses » (ma traduction de Mitchell, 2003 : 129). L'apport de Mitchell réside dans la dimension de contestation ou de compétition de l'espace public. Un espace est public s'il est approprié et si cette appropriation est contestée, idéologiquement ou physiquement. En ce sens, Vista Hermosa Natural Park est un espace public. Dans son étude du Mena House Hotel, du projet du Grand Egyptian Museum et du First Mall de Giza, Kuppinger (2005) explique qu'un espace approprié par l'élite (comme l'est le Battery Park) abrite également une appropriation et une utilisation contestataire des employés et des usagers indésirables (Kuppinger, 2005: 350). Ces espaces, pourtant considérés comme aseptisés et homogènes, réussissent à contenir l'appropriation et la contestation par différents groupes et permettent leur expression.

Ainsi, les auteurs qui affirment avoir observé des espaces publics vivants témoignent de leur vitalité par différents critères. Le rôle des espaces publics dans la socialisation, la sécurité informelle qui s'y joue, l'aspect identitaire de ces espaces, la contestation politique subtile (Scott, 1990) ou non, en plus d'être utilisés par des gens variés (âge, seuls ou en groupe, sexe, etc.) pour des usages variés, voilà les indicateurs de la vitalité des espaces publics contemporains. Ces dimensions moins tangibles des espaces publics semblent avoir échappé aux analyses rapportant la mort des espaces publics, car celles-ci portent surtout sur la gestion institutionnelle de ces espaces et non pas sur les expériences que peuvent en faire les individus

(Low et Smith, 2006: 6). Ces critères couvrent l'ensemble des perceptions et des actions qui, sans équivoque, font des espaces publics des sites de sociabilité urbaine.

Conclusion

Fidèle à sa perspective macro, l'École de Los Angeles, par les voix de Davis et Flusty surtout, voyait, dans les mouvements mondiaux de déspatialisation, de fragmentation extrême, et de pratiques néolibérales de gestion des villes des années 1980, la fin de l'espace public. En effet, les lieux de sociabilité et de contacts humains se sont vus réduits en nombre et en ouverture. Les pouvoirs privés, en prenant lentement mais sûrement, la construction et la gestion des espaces publics sous leur coupe, ont façonné des lieux communs où s'exercent plus de contrôle, plus de sécurité, plus de consommation. Le citoyen, enfermé dans sa voiture ou derrière un écran à la maison, n'aurait plus, de toute façon, d'intérêt pour la vie publique. C'est là l'histoire générale des forces mondiales en Occident dont les tendances nuisent aux espaces publics urbains.

Ceux qui annoncent la mort des espaces publics observent les effets des mouvements mondiaux contemporains sur la ville et ses fragments. Les nouvelles priorités économiques, les moyens technologiques et les niveaux d'échanges et de communication semblent étouffer l'espace public en l'uniformisant, le contrôlant, le réduisant à néant. Les lieux publics, censés rassembler et réunir, deviennent caducs ou disparaissent par le même processus qui divise la ville. Les recherches les plus récentes suggèrent que les espaces publics ne sont pas éteints, mais que la vie publique d'aujourd'hui s'est réorientée vers une consommation et une surveillance de soi et des autres (Allen, 2006; Madden, 2010; Ruppert, 2006). Ce qui est remis en question donc, c'est la nature même de la vie publique, qui est de côtoyer des gens différents. Les citoyens seraient regroupés entre gens semblables dans quelques espaces publics, et leurs activités orientées vers une consommation de biens et services.

Ce n'est pas sur la quantité d'espaces publics que ce travail se penche, mais sur la qualité des espaces publics restants, leur qualité en tant qu'espaces publics en devenir et la qualité des espaces publics à venir. Car chaque espace public évolue à sa façon, adaptant son sens original au gré des nouvelles significations et des besoins. Dans leur quotidien, les citoyens, leurs gestes et leurs discours, entraînent les espaces publics uniformes à adopter et refléter les valeurs, les conditions et les perceptions locales. Kuppinger (2005) explique que c'est dans le cadre bâti que l'on retrouve le plus la nature globale des espaces publics, mais que les réalités quotidiennes révèlent les processus de reterritorialisation, des processus souvent ignorés dans

les débats académiques. Les représentations, productions et constructions des espaces publics sont le fruit de l'histoire globale et des histoires locales. Certes, l'histoire des espaces publics a mis au jour le fait que Los Angeles a suivi les tendances et les pratiques propres à chaque époque (sites du pouvoir royal, esthétisme moderne, étouffement néolibéral). Mais à même le territoire métropolitain, la gestion et l'utilisation des espaces varient grandement (Boucher, 2010a).

Les recherches sur les espaces publics angélinos ne répondent aucunement à la réelle préoccupation quant à leur désertion et leur stérilité. Il est essentiel de vérifier si les citoyens vont à la conquête des espaces privés dits publics et en font des espaces publics réellement publics, donc vivants, par une utilisation spontanée, non organisée et non contrôlée des lieux. Prises dans le contexte d'une relation à la vie publique étouffée et contraignante, de simples interactions, telles qu'elles ont lieu dans toutes les rues du monde, prennent des allures de résistances. Résistances aux impératifs de la régulation spatiale qui dicte les mouvements et les occupations, et résiliences, par la capacité et la volonté de transformer la ville (Flusty, 2000 : 156). C'est par ces actes quotidiens, mineurs, de résistances et de résiliences, que les espaces urbains deviennent réellement publics.

CHAPITRE 3 : POUR INTERROGER ET SAISIR LA VITALITÉ DES ESPACES PUBLICS

La ville de Los Angeles aurait été amenée à faire disparaître ses lieux communs. Trop de sécurité et d'emphase sur la consommation auraient nui à la mixité sociale dans les lieux publics et donc anéanti leur raison d'être. Les usagers des parcs et squares sont filtrés pour former un groupe homogène qui oriente ses activités vers la consommation de biens et service et qui n'a plus d'intérêt, par peur certainement, pour les échanges avec autrui. Cette affirmation s'est construite à partir d'une observation globale des processus structurants les villes, mais elle ne repose sur aucune vérification empirique à même les espaces publics. L'objectif de l'École de Los Angeles était plutôt d'attirer l'attention sur un modèle différent de celui qui faisait autorité, le modèle de l'École de Chicago. Les membres de cette école avançaient l'idée selon laquelle, grâce aux échanges économiques et communicationnels, les différentes composantes urbaines vivent en relation dynamique. La ville peut maintenir ses fragments au sein d'un tout, car en les réorganisant constamment, elle les rend interdépendants.

Mes premières observations ad hoc laissaient entrevoir une vie plutôt animée dans les espaces publics angeleños, que ce soit les parcs des quartiers aisés, les rues d'Hollywood ou les sites historiques du centre. J'ai donc questionné le diagnostic de mort des espaces publics, sur la base des critères de l'École de Los Angeles : homogénéité, sécurité, marchandisation. Cela tout en considérant que les espaces publics n'ont jamais été totalement inclusifs; il ne peut être démontré qu'il existe à Los Angeles, ni ailleurs, des parcs et des squares où la mixité sociale est entière et complète. Par contre, une totale homogénéité est un fait observable qu'il sera possible de mettre au jour grâce à une méthodologie de recherche précise, dont il sera question dans les prochaines pages.

Interroger la mort et la vitalité des espaces publics : questions

Mon travail a été orienté vers les espaces déclarés morts par l'École de Los Angeles et ceux qui leur ont échappé afin de voir ce qui s'y passe. Qui sont les utilisateurs? Que font-ils? Interagissent-ils entre eux? Il s'agit ici de confirmer le diagnostic de décès des lieux communs, ou au contraire, signaler les signes de vie, qui reposeraient sur la présence d'une mixité d'utilisateurs venus pratiquer différentes activités et qui interagissent entre eux. Autrement dit, *dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles, qui sont les usagers et quelles sont leurs activités?*

Les espaces publics à l'étude sont des espaces physiques comme des parcs, des squares, des plazas, que j'ai retenus pour leur localisation (le centre-ville de Los Angeles, reconstruit dans les années 1980) et parce qu'ils ont été déclarés morts par l'École de Los Angeles ou parce qu'ils correspondent à ces espaces vides et vains qu'ils dénonçaient. J'y reviendrai dans le prochain chapitre.

Considérant le fait que l'École de Los Angeles a opté pour une perspective macro qui homogénéisait le territoire angeleño sans égard pour les jeux locaux d'utilisation de l'espace, considérant que l'École de Los Angeles a appuyé son diagnostic sur une définition utopique de l'espace public, j'é mets l'hypothèse qu'*il y a, dans chaque espace public du centre-ville de Los Angeles, des citoyens membres de groupes sociaux différents*. En parlant de groupes différents, je fais ici référence aux représentations collectives de Goffman, que je vais expliquer dans le prochain chapitre.

Cette question de recherche peut se décliner en trois temps, qui adressent les différents symptômes affectant les espaces publics dans une ville fragmentée: homogénéité, sécurité, marchandisation.

Ainsi, en posant la question de l'homogénéité (y a-t-il des membres de groupes différents?), je m'adresse directement aux tenants de l'École de Los Angeles et à leur perception des espaces publics. L'objectif n'est pas de déterminer la vitalité des espaces observés sur la base d'un seuil quantitatif (nombre d'individus aux caractéristiques sociales différentes). Il n'existe pas, dans la littérature, de données quantitatives sur la variété des utilisateurs dans les espaces publics. Premièrement, les identités mises en scène sont certainement trop fluides et complexes pour pouvoir être saisies objectivement, suivant une méthodologie qui serait reproductible. Deuxièmement, il m'apparaît impossible de développer une évaluation normative de la mixité dans les espaces publics qui s'appuierait sur des données chiffrées. Savoir qu'un parc est fréquenté quotidiennement par dix femmes latinas ne révèle rien en particulier. Est-ce trop? Est-ce suffisant? Pour être intéressantes, ces informations doivent être couplées avec d'autres données, telles que les services et activités possibles dans le parc, les besoins des utilisateurs, leur proximité au parc, etc. C'est ce que fait Byrne (2007) dans son étude sur la fréquentation de Griffith Park par les gens des quartiers défavorisés. Cette analyse peut certainement aider les autorités municipales à prévoir l'aménagement et l'offre des espaces publics. Mais cela doit se faire sans oublier qu'une mixité universelle ne peut être un objectif réaliste. Il n'est pas question de logement ici, ou de ségrégation résidentielle, mais bien de lieux ouverts où les citoyens ont la liberté d'aller ou non.

En constatant la présence de membres de groupes différents dans les lieux étudiés, je pourrai affirmer, jusqu'à un certain degré, que les tentatives d'homogénéisation des espaces publics angélinos ont échoué, car ces lieux attirent une variété de gens malgré la surveillance et la marchandisation. Par ailleurs, le fait d'observer plus d'un lieu permettra de comparer la vitalité des sites et d'en déterminer les causes, qui peuvent relever à la fois des caractéristiques des lieux comme des usagers.

La question de la surveillance (y a-t-il des membres de groupes différents malgré la surveillance?) vise à élargir la définition des espaces publics angélinos telle que conçue par les membres de l'École de Los Angeles. Selon eux, les espaces dits publics de Los Angeles sont soit des espaces privés, où l'accès est contrôlé et où il y a surveillance par la présence d'agents de sécurité (privés ou publics) et/ou de caméra-vidéo, soit des espaces réellement publics mais où le contrôle est autant élevé (par le biais de techniques d'aménagement par exemple). Je remets cette affirmation en question, car je crois qu'il existe des lieux (privés ou publics) au centre-ville qui ne sont pas (constamment) sous surveillance et/ou qu'il est possible que les usagers interagissent entre eux à l'insu des dispositifs de contrôle. Ce faisant, les citoyens peuvent contourner les aménagements homogénéisants des lieux publics, faire fi du contrôle qui devrait régulariser leurs faits et gestes, et ainsi réclamer la « propriété » des lieux.

La troisième question, qui porte sur la marchandisation des espaces publics (y a-t-il des membres de groupes différents malgré l'emphase sur la consommation?), renvoie aux membres de l'École de Los Angeles et à leur perception des espaces publics dits festifs, c'est-à-dire les espaces où l'impression d'une vie publique active et inclusive cache en fait une consommation planifiée. Le cas extrême est ce parc thématique où, sous des apparences d'ouverture et de convivialité, les frais d'entrée et l'incitation à la consommation font en sorte que les gens présents sont finalement tous de la même catégorie sociale. L'espace lui-même est promu comme un objet de consommation visant une clientèle particulière. Ces espaces n'encouragent pas la mixité, et pourtant, ils en font la promotion comme d'un produit consommable. S'il est vrai que les parcs thématiques sont des espaces publics festifs, on ne peut affirmer que tous les espaces publics de Los Angeles ont des objectifs pécuniaires qui affectent directement les usagers. C'est exactement le cas des espaces à l'étude. D'abord, aucun parc n'exige de droits d'entrée. Ensuite, même là où l'environnement invite une forte consommation (Plaza Olvera et le Watercourt), il n'est pas nécessaire d'acheter quelque chose pour avoir accès au site. Un seul des espaces publics est promu comme lieu urbain de consommation; il s'agit de la Plaza Olvera, réaménagé pour répondre à cet objectif dans les

années 1930. La thèse de la domestication par le cappuccino de Zukin (Atkinson, 2003; Zukin, 1995), selon laquelle les espaces publics sont réaménagés d'une façon à encourager la consommation (ce qui rend prévisibles les comportements et facilite la surveillance), s'applique de façon variable dans les espaces retenus, comme nous allons le voir. Certes, les propriétaires et les gestionnaires se réservent le droit d'expulser un usager qui ne consomme pas les produits offerts sur place. Mais ce droit n'a jamais été exercé pendant mes observations. Les interventions des agents de sécurité visent plutôt les comportements incivils (dont la définition est différente selon les lieux). Mes données démontrent que la présence d'aucun usager, y compris les sans-abris et moi-même, n'a été conditionnelle à un échange pécuniaire avec les commerçants locaux. Bref, cette question de la consommation est certainement préoccupante, notamment lorsqu'elle est intégrée directement aux nouveaux aménagements, comme c'est le cas à Milwaukee, Wisconsin, dans les dernières années (Perkins, 2009). Mais puisque ce n'est pas entièrement le cas dans les espaces étudiés à Los Angeles, j'ai accordé moins d'attention à cette dimension.

Ainsi posées, les questions qui motivent mon travail semblent élémentaires. Mais elles sont d'autant plus fondamentales. Car je m'adresse non seulement à des idées répandues en études urbaines sur la mort des espaces publics dans la ville fragmentée par excellence, mais je réponds à la croyance populaire qui déplore sans cesse l'absence de vie publique à Los Angeles. Mais ce n'est pas la seule question à laquelle veut répondre ce travail.

Il ne s'agit pas ici de se limiter simplement à un simple recensement des usagers des espaces publics, mais de comprendre les interactions qu'ils engagent en son sein. Autrement dit, *dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles, quelles sont les interactions entre les usagers et que révèlent-elles de la sociabilité, de la sécurité informelle, de la représentation et de la contestation, c'est-à-dire de la vitalité des sites?*

En posant la question de la vitalité des espaces publics par le biais des interactions, je pose mon regard sur ces différents éléments identifiés au chapitre 2, à commencer par la sociabilité des usagers. Puisqu'il sera démontré qu'une certaine variété de gens occupe l'espace dans les lieux retenus, observer leurs échanges non-verbaux permet de constater les gestes d'inter-connaissance, voire d'inter-reconnaissance. Reconnaître l'autre, c'est s'y familiariser et éventuellement s'en rapprocher. Reconnaître l'autre, c'est aussi, lorsqu'il y a un échange, admettre son existence et sa capacité à comprendre les gestes et les codes employés dans l'échange; c'est le reconnaître dans son identité sociale et reconnaître sa place au sein de la société. C'est là tout l'intérêt des espaces publics et de leur dite mixité.

La vitalité s'exprime également par la question de la sécurité informelle. Par sécurité, j'entends le contrôle effectué par les usagers afin de s'assurer que l'endroit corresponde à ce qu'ils jugent être sécuritaire. Tout le processus d'émission et de maintien des règles implicites nécessite des partis une confiance mutuelle, une confiance publique pour reprendre le terme de Jacobs, qui, si elle n'est pas basée sur la familiarisation et la reconnaissance de l'Autre, la génère. La confiance publique ôte de l'impersonnalité à la vie urbaine, sans engager une implication personnelle. Le processus de négociation et de contrôle de la sécurité informelle, et la confiance sur laquelle il repose, sont donc révélateurs des liens sociaux entre les étrangers qui se retrouvent dans les parcs et dans les rues. Les interactions non-verbales permettent de saisir cette sécurité informelle. Une bonne partie des stratégies de contrôle dans l'espace public vient du simple regard des autres : « Les espaces réussis sont surtout autosurveillés » (ma traduction de Whyte, 1988 : 158-159). En sociologie, on parle de contrôle social (Clark et Gibbs, 1965; Katovich, 1996), de la maîtrise du code de la rue (Anderson 1999), ou même des « yeux dans la rue » (Jacobs, 1991 [1961]). Ce contrôle ne se fait pas sur la base d'un consensus formel et verbal. À partir de certaines attentes, le contrôle à exercer (les règles et la façon de les appliquer) est négocié entre des acteurs. Une telle négociation nécessite la confiance dont parlait Jacobs et qui donne toute la valeur à la socialisation. En ce qui concerne les attentes de base, la culture américaine est encore grandement influencée par des principes calvinistes qui teintent les prescriptions et tabous de la vie publique (Whyte, 1988: 1-2). Sur les blogues angelinos, certains déplorent les démonstrations d'affection entre amoureux dans les lieux publics. Pour certains, cela est tout autant déplorable que les itinérants qui dorment sur les bancs et les rats qui traversent les parcs (Richardson, 2008). S'il n'est pas (encore) interdit de s'embrasser dans les espaces publics, plusieurs pratiques de ce genre font l'objet d'un contrôle par les usagers, souvent de connivence avec les agents de sécurité. Les interactions en ce sens révèlent les perceptions de la sécurité, le contrôle entre usagers et des règles non-écrites propres à chaque lieu. La sécurité formelle dans les espaces publics n'affecte pas les interactions entre les usagers, mais au contraire, de nombreuses interactions naissent du besoin de faire appliquer les règles implicites propres à chaque lieu. Ces interactions créent des liens qui contribuent à la construction du tissu social urbain.

Les interactions entre les usagers dans les espaces publics retenus sont révélatrices de la façon dont les individus perçoivent et se représentent l'espace. Les espaces publics sont fortement connotés et les gens utilisent les lieux, s'y déplacent, interagissent – ou même en sont absents – en grande partie en fonction de cette symbolique. En observant qui interagit avec qui, et comment, il est possible de montrer la façon dont se représentent les acteurs entre

eux, et donc l'espace qui leur est assigné. Tout le jeu des territoires, des marquages de réserve révèle le sens attribué aux lieux. Certes, d'autres éléments peuvent entrer en ligne de compte dans une interaction entre deux individus. Mais lorsque plusieurs échanges partageant certaines similitudes se reproduisent (par exemple les représentations sociales des acteurs et le déroulement de leur interaction), on peut conclure que le sens donné aux autres usagers et aux lieux est une perception sociale, est reconnu publiquement. Dans le rapport à l'espace, c'est ce qui permet le passage de la réserve (territoire individuel) au territoire (territoire social), du marquage (individuel) à l'identification et l'assignation (sociales). Certaines questions dans le court sondage visaient directement à compléter les données issues de l'observation des interactions :

- Est-ce que la présence des autres utilisateurs influence votre propre fréquentation (quantitativement) et utilisation (qualitativement)?
- Y a-t-il d'autres usagers qui vous rendent inconfortables, nerveux? Qui vous font peur? Qui vous rassurent? Qui vous sécurisent?
- Avez-vous vécu des événements tristes, heureux, dangereux ou agréables avec d'autres usagers que vous ne connaissiez pas?
- Avez-vous développé des relations particulières avec certains usagers?
- Avez-vous été témoin d'altercations ou d'événements heureux entre d'autres usagers?
- En quoi ce qui se passe dans cet endroit entre les usagers est représentatif de ce qui se passe entre les mêmes groupes à l'échelle de la ville?
- Quels médias consultez-vous?
- Y avez-vous lu / vu / entendu récemment des événements ou des explications en lien avec vos propres expériences dans le lieu à l'étude?

Quant à la contestation, il s'agit également d'un indicateur de vitalité difficilement observable, car pour voir si les espaces publics sont utilisés comme site pour manifester ou organiser une revendication quelconque, il faut être présent lorsque cette manifestation a lieu. Il n'y a eu aucun rassemblement politique dans les sites que j'ai observé pendant mon séjour. Mais par un glissement du social à individuel, de la même façon que pour les représentations, on peut observer comment les espaces hébergent une contestation plus subtile, un complément non-verbal à ce que Scott appelait l'infrapolitique (Scott, 1990 : 199). La partie contestation s'observe par les interactions qui « mettent en joue » un groupe, ses pratiques, l'espace qu'il occupe et/ou le code imposé. Les violations et les médiations illustrent comment, dans

l'infiniment petit et dans le non-verbal, les citoyens revendiquent l'appropriation d'un lieu et donc une reconnaissance sociale.

Une contestation des appropriations passe le plus souvent par une mise à distance de l'Autre. Ce repoussement permet de créer une zone de confort, un entre soi, de minimiser les « contre-réalités » (dans le langage de Lofland) et de susciter une identification au territoire. L'existence de cette zone symbolique renforce le sentiment de sécurité, car il est possible de s'y retirer en cas de rencontre ou d'échange insécurisant (Lofland, 1998: 238) :

[...] la présence d'urbanité, de tolérance, de civilité, de cosmopolitisme chez quelqu'un est liée à la distance au sein de la relation entre le soi et l'Autre ou les Autres. L'Autre différent est tolérable, peut même se voir apprécié, si psychologiquement ou physiquement (soit symboliquement ou spatialement), *il est suffisamment distant pour ne présenter aucune menace.* (Ma traduction et mon emphase de Lofland, 1998: 240)

Pour les interactionnistes, cela s'explique parce que le soi est vulnérable, et est en constante recherche de confirmation, validation et support. Les contre-réalités (inhérentes à la nouveauté, aux changements, à l'hétérogénéité) sont menaçantes pour le soi. Anderson avait noté que les gens évitent en général les responsabilités et les obligations sociales qui émergent des formes poussées d'engagement interpersonnel (Anderson, 1990: 214). Dans son cas à l'étude, Anderson avait observé que la plupart des résidents ne veulent des interactions qu'entre eux. Les quelques Blancs qui souhaitaient entretenir des relations avec des Noirs sont découragés par la lourdeur de l'histoire, de l'étiquette de classe et du racisme latent (Anderson, 1990: 213).

Les interactions entre les citoyens dans les espaces publics sont riches de toutes ces dimensions qui caractérisent la vie urbaine, puisqu'elles mettent en scène, d'une façon inégalée dans le quotidien, des acteurs différents. Les échanges non-verbaux sous-tendent une dynamique qui est davantage révélatrice de la vie qui anime un espace physique bien défini que le simple rassemblement en un même espace de plusieurs individus aux caractéristiques différentes.

Les outils développés par les interactionnistes (discutés dans les prochaines lignes) permettent bien plus que la simple observation de l'hétérogénéité d'un lieu, et s'avèrent tout à fait à propos pour l'observation d'autres critères qui déterminent la vitalité des espaces publics. En focalisant sur les interactions non-verbales entre les inconnus dans les espaces publics, ces outils conceptuels mettent en lumière les liens qui sont créés, repoussés, mis à l'épreuve ou reconfirmés à tout instant dans les lieux communs. Sourire à un enfant, tourner le dos à un

itinérant ou fixer du regard un malotru, sont tous des gestes qui révèlent comment la socialisation prend forme et entre qui, et comment la sécurité informelle se gère entre les usagers, ce que représentent l'espace et ses utilisateurs et comment le contrôle s'exerce sur les lieux.

Saisir l'homogénéité et son envers : concepts

Dans ce chaos, des êtres hybrides, susceptibles d'aller et de venir, voyageurs potentiels, dont nous ne savons que peu de choses et qui se définissent par ailleurs, auxquels nous attribuons des identités sans ménagement, par typification. Ou qui émergent parfois dans une rencontre ou une aventure, comme des visages et des singularités. Dans un milieu qui déstabilise les liens organiques, ce qui se multiplie, ce sont les liens faibles, entre étrangers, des liens faits d'intimité et de distance, où les petites répulsions sont des interactions consistantes. (Joseph, 1993: 96)

Dans la ville, les relations sont très brèves et anonymes. Nous ne savons que peu de choses, comme l'explique Joseph, des gens croisés dans la rue. Et pourtant, nous n'avons de cesse que de leur attribuer des identités, de les typer. Saluer une voisine âgée, tendre de la monnaie à un mendiant, accélérer le pas devant une bande de jeunes. À chaque seconde de la vie publique, nos gestes sont calculés selon ces microperceptions que nous avons des autres, notre compréhension de notre environnement urbain et social se forge au fil de ces rencontres et interactions.

L'École de Los Angeles n'a pas révélé la méthodologie qui lui permettait d'affirmer l'homogénéité des espaces publics. C'est pourquoi il faut avoir recours à d'autres paradigmes pour aller vérifier l'état des lieux. Une voie est possible en l'École de Chicago, experte dans l'analyse de l'infiniment petit dans la ville, et en ses descendants. Everett C. Hughes, qui a succédé à Park à la tête du département de sociologie de l'University of Chicago, a développé l'idée de communication. Il a enseigné à Becker, Strauss et Goffman, qui sont à la tête d'un courant appelé l'interactionnisme symbolique (Hébert et L'Italien, 2003; Joseph, 1993: 70; Le Breton, 2004: 73; Sénécal, 2007: 74-76). Ce champ consiste en l'étude des situations et des individus.

Dans ces nombreux ouvrages, Goffman (1973a, 1973b) reprend, entre autres, les termes chers à Park (interaction, conscience de soi, expression, impression, réaction) et en détaille toutes les facettes, particulièrement dans les espaces publics (Goffman, 1966 [1963], 1972). Cette littérature s'avère très inspirante pour l'observation des citoyens dans cet espace bien défini

qu'est le parc urbain. Elle met en lumière l'idée que les citoyens, lorsqu'ils sont en public, ont recours à plusieurs ressources (représentation, code, territoire) afin d'afficher une identité sociale, reconnue par la plupart de leurs concitoyens. J'ai fait de ces concepts mes outils pour pouvoir saisir l'identité des usagers des espaces publics, leurs activités et la façon dont ils s'approprient ces espaces. L'objectif est de découvrir s'ils sont nombreux, et différents, malgré les freins sécuritaires et consommatoires qui caractérisent les espaces publics dans un monde néolibéral.

J'ai donc adopté l'idée selon laquelle la mixité des espaces publics peut se vérifier en identifiant la variété d'identités sociales mises en scène dans les lieux communs. Certes, ces identités sont souples, flexibles et floues. Mais les reconnaître fait partie du quotidien des citoyens, qui naviguent avec confiance dans l'espace urbain.

« Qui est-il? Quel est son statut? Est-il honnête? » Interaction, représentation

En décrivant l'attitude blasée et la surenchère de soi, Simmel a posé les prémices du rapport de proximité physique et de distance sociale qui caractérise la vie en ville. C'est dans le texte *The Sociology of Sociability* (Simmel, 1949) que Simmel applique le double-soi à l'interaction. La sociabilité (qui est vécue différemment selon les individus) comporte deux aspects: les intérêts individuels (« as a value » (Simmel, 1949: 254)) et l'acte de sociabilité en soi et la satisfaction de le réaliser (« as a satisfaction » (Simmel, 1949: 255)).

Cette double facette de l'individu public (attitude blasée et surenchère de soi) et de l'interaction sociale (sociabilité pure et sociabilité en tant que valeur) est reprise par Park pour expliquer « [...] ce qui apparaît comme une distance ou une réserve comme une interaction positive » (Joseph, 1993 : 83). Les études comme celle de Wirth sur le Juif et le ghetto conduisent Park à émettre deux hypothèses : premièrement, en permettant le transfert des règles, normes et traditions, la communication permet l'unité d'une communauté dans le temps (Park, 1938: 191-192). C'est le ghetto comme état d'esprit, où le Juif peut exprimer sa vraie personnalité, où il s'exprime pour ce qu'il est (Wirth, 1998 [1928]: 283-286). Deuxièmement, c'est grâce à la communication que peuvent avoir lieu les échanges économiques entre les aires naturelles, liant ainsi les unités urbaines par des relations de symbiose (Park, 1938: 194). C'est ce qui lie le ghetto au reste de la ville, particulièrement lorsqu'il est institutionnalisé (Wirth, 1998 [1928]: 282).

La communication ne serait pas complète sans interprétation (qu'elle soit juste ou erronée), ni sans l'expression dynamique de cette interprétation (Park, 1938: 189-191). Park se base sur

l'idée que les individus sont des êtres conscients de soi et du monde. Ils sont donc en mesure d'adopter la bonne attitude (par exemple la réserve), de reconnaître les normes en jeu dans les aires où ils se trouvent et de s'exprimer adéquatement par toutes sortes de moyens (Park, 1990 [1926]: 207). Si, par accumulation d'expériences, l'individu intègre complètement l'ordre moral en vigueur, il est acculturé (Park, 1938; 1990 [1926]: 207). C'est le cycle naturel de la sociabilité que la ville impose aux citoyens (Goffman, 1973b: 182-183). Ce n'est pas le cas pour le Juif de Wirth, qui, dans ses mots, après une tentative infructueuse d'intégration dans le monde gentil, retourne chez les siens (Wirth, 1998 [1928]: 271).

Interaction

Goffman reconnaît, à l'instar de Park et Simmel, que les interactions se jouent à différents niveaux de sociabilité (compétition et assimilation), car il distingue la relation anonyme (entre purs inconnus) de la relation ancrée (celles entre partenaires reconnus comme tels par les partis), la première pouvant se transformer en la deuxième selon un « développement naturel » (Goffman, 1973b: 182-183). L'interaction face à face est comprise comme « [...] l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres » (Goffman, 1973a: 23). Dans une interaction, afin d'établir l'influence la plus rentable, les acteurs cherchent le plus d'informations possible sur leur interlocuteur: qui est-il? que fait-il? Quel est son statut? Est-il honnête? Cela leur permet d'évaluer la personne en face d'eux, mais aussi de mieux comprendre la situation, ce que l'on attend d'eux et ce qu'ils peuvent en attendre. Les sources d'informations sont variées: conduite, apparence, expériences passées, paroles, documents, etc.

Ce processus qui permet de comprendre les enjeux en cours a été étudié par un des membres de l'École de Chicago, William Isaac Thomas. La définition de la situation, détaillée dans l'article éponyme (Thomas, 1990 [1923]) et dans son travail *The Unadjusted Girl* (Thomas, 1931), permet de lier des entités très larges, comme les idéologies, aux processus émotionnels et cognitifs des acteurs individuels.

En essayant de faire sens des situations dans lesquelles ils se trouvent, les humains ne se fient pas seulement aux « indices » mis à leur disposition, à leurs expériences passées ou à une combinaison des deux. Ils réfèrent également aux traditions de leur groupe social; aux « histoires » culturelles, politiques et autres que leur « groupe » raconte sur différents sujets. (Lofland, 1998: 169. Emphases de l'auteure)

Les structures sociales plus globales, comme les modes de production et les structures de pouvoir, trouvent ainsi leur place relative dans la façon dont se comprend l'autre lors de rencontres impromptues. À partir de ces éléments, l'acteur se fait une impression de son interlocuteur. La première impression est importante, car elle tend à réguler le déroulement de l'interaction qui suit (Goffman, 1973a: 21). Car comme Thomas le disait, si les humains définissent une situation comme réelle, elle est réelle en conséquence (Thomas, 1931: 41-50)²⁰. Par la suite, la relation reste dynamique; les acteurs s'enrichissent des nouvelles informations acquises par les expressions explicites et indirectes.

L'impression peut être émise par un acteur et comprise par son interlocuteur car l'interaction, entre des membres d'une même société, a un caractère moral; elle est basée sur des attentes, liées aux caractéristiques sociales (Goffman, 1973a: 21). On s'attend à être estimé et traité en fonction de l'image qu'on donne. À l'inverse, si quelqu'un affiche certaines caractéristiques, on exige de lui qu'il agisse conformément à ce qu'il prétend être. Ces attentes sont possibles parce que les membres d'un groupe ont en commun un même « [...] ensemble des codes et des règles qui rendent possibles et maintiennent dans la régularité et la prévisibilité les interactions et les relations entre les membres d'une même culture » (Winkin, 2001: 81-82). C'est ce que Goffman appelle le système de référence (Goffman, 1973b: 55). Parce qu'elles sont implicites, ces règles agissent comme « [...] un code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous » (Jimerson et Oware, 2006: 25; Sapir, 1967: 46; Winkin, 2000: 89). Ce sont des éléments partagés par les membres d'une même culture ou d'une même aire culturelle, peu importe la position dans le groupe (Eliasoph et Lichterman, 2003: 744). Ces règles prescrivent, proscrivent et décrivent la façon dont les individus doivent agir (Jimerson et Oware, 2006: 24-25). C'est ce qui doit être apprivoisé pour permettre un minimum de communication (Park, 1938: 201-202).

Représentation

Mettre en avant des caractéristiques sociales et des comportements auxquels sont associées des attentes chez les gens d'un même groupe, c'est faire une représentation sociale. Goffman définit la représentation comme « [...] la totalité de l'activité d'une personne donnée, dans une occasion donnée, pour influencer d'une certaine façon un des autres participants » (Goffman, 1973a: 23). La représentation peut être jouée en public et influencer les autres participants parce que des traditions, des actions, des attentes stéréotypées et abstraites ont été attachées

²⁰ Lofland transpose cette analyse à l'antiurbanisme américain, particulièrement intense à Los Angeles, qui aurait créé un environnement et un mode de vie axés sur la sphère privée, qui à son tour nourrit ce besoin de commodité facilitant le repli sur soi et la privatisation (Lofland 1998: 172).

à un rôle social qui a souvent été joué en public (Goffman, 1973b: 23-24). Finalement reconnu socialement, le rôle devient alors une «"représentation collective" et un fait objectif» (Goffman, 1973b: 33). Dans le langage goffmanien, la construction d'un tel rapport social (actions et attentes) se nomme l'institutionnalisation d'un rôle. Cela renvoie au processus décrit par Wirth sur l'institutionnalisation des Juifs, à la différence près que pour Wirth, cette institutionnalisation passe aussi par la reconnaissance étatique (Wirth, 1998 [1928]: 221, 29). Lorsque celle-ci se produit, le rôle prend une signification et une stabilité indépendantes des tâches qui y sont liées, même si une touche personnelle peut être ajoutée à chaque représentation (Placencia, 2004: 217). En mettant en scène des comportements attendus, jouer un rôle institutionnalisé permet d'établir une interaction dont le but est l'interaction elle-même et non pas la mise en valeur d'intérêts personnels. C'est grâce à l'institutionnalisation que le Juif utilise la communication pure de Simmel, celle dénuée de traits individuels, qui permet les échanges économiques hors du ghetto (Wirth, 1998 [1928]: 267).

Le cas exploré par Wirth n'est pas le seul. La littérature regorge d'exemples où les représentations sociales sont mises en scène dans les espaces publics urbains des grandes villes. On décrit les vêtements (Bélanger, 2010 : 150), les comportements, les attitudes, ces éléments qui relèvent du visuel et qui permettent une identification rapide dans l'environnement urbain d'aujourd'hui. Whyte a dressé une longue liste des personnages urbains de New York, dont la plupart peuvent être identifiés comme des représentations

typiquement urbaines. Les gens qui travaillent dans la rue (policiers, facteurs, etc.), les commerçants, les irréguliers (les gens qui passent des feuillets/dépliants, les vendeurs de fruits ou de marchandises, les courriers, les artistes de rues, les prêcheurs, les solliciteurs pour des causes religieuses, ceux qui prennent la pression sanguine). Il y a aussi les personnages un peu étranges rejoints depuis les années 1970 par un nombre important de personnes avec des problèmes de santé mentale qui ont été expulsées des institutions (Whyte, 1988: 25). Whyte donne en exemple deux personnes qui errent dans les rues de New York, connues de tous,

Figure 10 : Un sans-abri, Plaza Olvera



(Boucher, 2009g)

surnommées M. Magoo et la Femme Tambour. Il y a aussi ceux que Goffman appelle les *contre-cultures*, soit qui vivent dans la clandestinité: les mendiants, les faux vendeurs, les prostituées et les proxénètes, les vendeurs de drogues et les voleurs (Whyte, 1988: 25, 26). Ailleurs, Castells a identifié l'élite de l'information, une nouvelle représentation urbaine déspatialisée :

Les élites de l'information adoptent en outre un mode de vie de plus en plus homogène qui transcende les frontières culturelles de toutes les sociétés : fréquentation régulière de certains types de salles de remise en forme (même en voyage) et pratique du jogging; régime obligatoire de saumon grillé et de salade verte, udon et sashimi offrant un équivalent fonctionnel japonais; murs immanquablement peints de couleur 'chamois pâle' afin de recréer l'atmosphère douillette de l'espace intérieur; omniprésent ordinateur portable; mélange de costumes de ville et de vêtements de sport; style vestimentaire unisexe, etc. (Castells, 1998: 469)

La vie publique angéline met elle aussi en scène des représentations sociales. Le tableau suivant présente quelques exemples, inspirés de la littérature et des articles de journaux, dont la description est enrichie des éléments visuels (vêtements et comportements) que j'ai observés sur le terrain. La figure 10 à la page précédente illustre une de ses représentations.

Ce ne sont évidemment pas des critères fermés, ils ne devaient pas être tous réunis pour définir la représentation, et ils ne sont pas exclusifs aux représentations auxquelles je les ai associés; le contexte²¹ compte pour beaucoup dans l'identification.

Il peut être difficile d'identifier les représentations sociales dans un environnement (urbain) étranger. Bozon explique que le processus selon lequel les représentations collectives sont reconnues (que Goffman appelle le cadre) est surtout intuitif, et se bâtit de façon approximative au fil des expériences du contact concret (Bozon, 1982: 75). Anderson (2004) a développé l'expression de « canopée cosmopolitaine » (*cosmopolitan canopy*) pour désigner ces espaces urbains où des gens de toute appartenance se rencontrent dans un cadre invitant à la civilité. Dans les marchés publics, les salles d'attente, les autobus, des gens différents se côtoient, partagent un banc, échangent quelques mots, s'observent; ils font ce qu'Anderson appelle une ethnographie populaire (*folk ethnography*), c'est-à-dire qu'ils apprennent sur les Autres.

²¹ Ce concept est loin d'avoir une définition simple qui fait l'unanimité. Goodwin et Duranti, qui ont fait une recension des définitions, en offrent les dimensions suivantes : le contexte serait composé du décor social et spatial de l'action, de l'environnement qui dicte les comportements des acteurs, des références langagières et du cadre extrasituationnel à l'action (expériences passées, par exemple) (Goodwin et Duranti, 1992: 9).

Tableau 1 : Exemples de représentations observées dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles

	<i>Visuel</i>	<i>Comportement</i>
Sans-abris	Manteau d'hiver, cheveux décolorés, sacs usés et sacs de plastique avec bouteilles vides, vêtements sales et usés, valise à roulettes.	Démarche très rapide ou nonchalante, parle ou chante tout seul, consommation d'alcool ou de drogue, très sédentaire.
Locaux	Sac d'épicerie, casquette, canne, vêtements chauds, pas de sac ou d'appareil photo sophistiqué, journal, vêtements confortables, poussette.	Marchent sans chercher du regard sa direction, attitude confiante et détendue, aucun balayage des lieux, assis et discutent tranquillement, traînent toute la journée, en famille, en groupe.
Cols blancs et employés	Lunch, manteau propre, café, cellulaire, portefeuille, journal, lunette, mallette, chemise et pantalon propres, Bluetooth, cigare, porte-noms, aucun sac.	Attitude confiance, toujours en train de faire quelque chose (lire le journal, un document, parler au téléphone, avec quelqu'un), déconnectés de l'environnement immédiat, s'aventurent «sur le marché populaire de Grand Central pour y acheter des légumes frais ou des produits tropicaux » (Davis 1990 : 211),
Touristes	Bronzé, bouteille d'eau, chapeaux, lunettes de soleil, appareils photo, caméras, casquettes, vêtements confortables, carte.	Leur position est étrange car rare, trop avares de soleil pour être locaux, regards qui « boivent » tout, prise de photo, restent rarement assis longtemps, se reposent les pieds, ont l'air perdu (Guzman 2009a).

D'après plusieurs recherches étudiées par Eliasoph et Lichterman (2003), le nombre de représentations collectives (appelées styles de groupe) que les gens peuvent reconnaître est limité. Chaque nouvelle expérience est classée dans un nombre fini de catégories familières, ou schèmes (*schemata*). Les schèmes arrangent et distinguent les différents types d'individus, d'organisations, choses et contextes. Si les schèmes font sens depuis un certain temps pour un grand nombre d'individus, ils font alors partie de la culture au sens large (Eliasoph et Lichterman, 2003: 739). C'est ainsi que s'institutionnalisent les rôles, devenus des représentations collectives²².

Low rend compte de ce processus de création de représentations sociales à l'échelle des espaces publics de la capitale du Costa Rica, San José. Des représentations (et des relations) plus traditionnelles s'expriment dans un parc appelé le Parque Central. Un peu plus loin, à la Plaza de la Cultura, les adolescents - un statut très récent et lié à la culture nord-américaine -, mettent en scène des nouvelles pratiques sociales. Avec le temps, les différences entre les

²² Les représentations collectives en tant qu'outil de classification sociale ont été discutées dans un article de Durkheim et Mauss (1903). Ils affirment que les hiérarchies et les classifications « [...] ont pour objet, non de faciliter l'action, mais de faire comprendre, de rendre intelligibles les relations qui existent entre les êtres » (Durkheim et Mauss, 1903 : 42).

utilisateurs ont été naturalisées et sont maintenant perçues comme étant la réalité. Les trajets et projets individuels sont ainsi transformés en normes culturelles qui permettent aux comportements de se reproduire en pratiques sociales quotidiennes (Low, 2000: 178). Les nouvelles pratiques, qui se veulent une contestation de la culture traditionnelle, sont aussi imparfaites en ceci que les mêmes problèmes sociaux apparaissent aux deux plazas. La culture exposée n'en est donc pas une nouvelle, mais plutôt elle souligne les changements structurels qui affectent le Costa Rica (Low, 2000: 179). Les représentations sociales sont un fait de société et fluctuent au gré des mouvements sociaux et forces internes et externes.

L'exemple suivant vient d'une observation de Loukaitou-Sideris et Banerjee (1998) lors d'un bref passage à Pershing Square, Los Angeles. Ils aperçoivent un père et ses enfants au milieu des drogués et des itinérants.

Le père et ses enfants étaient certainement des résidents du centre-ville, et nous soupçonnions qu'ils étaient des immigrants, et donc nouveaux dans le quartier. Toute la famille était bien vêtue, les enfants avaient leur propre vélo, et le père pouvait se permettre le stationnement à cinq dollars du garage sous le parc. Nous ne savons pas si cette famille, ou d'autres comme elles, étaient des visiteurs réguliers du parc la fin de semaine, en tant que participants à la vie sociale des fins de semaine nullement incommodés par les indigents et les revendeurs de drogue, ou si cela n'était que pure aberration. Nous penchons vers cette dernière explication, et il était tout à fait possible que le père, réalisant son erreur, était en train de se diriger vers la sortie du parc. (Ma traduction de Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 152-153)

Ce court récit illustre la façon dont on procède pour identifier les représentations sociales (le père et l'enfant ne sont pas pauvres, en font foi les vélos des enfants, les vêtements propres, la voiture dans le stationnement). On détecte aussi le processus de construction du cadre : Loukaitou-Sideris n'est pas une habituée de Pershing Square et n'a pas encore suffisamment d'expérience pour reconnaître facilement la représentation sociale en jeu (« Nous ne savons pas si cette famille ou d'autres comme elles étaient des visiteurs réguliers du parc la fin de semaine »).

Cet exemple démontre aussi l'anticipation d'un sentiment d'inconfort entre certains citoyens mettant en scène différentes représentations. Loukaitou-Sideris et Banerjee s'attendent à ce que le père (et ses enfants) ressentent un malaise à être entourés d'indigents. Certes, les représentations sociales se renforcent par la différence (comme nous le verrons plus loin), mais la présence de certains Autres rend inconfortable, et on préfère ne pas y être confronté dans les

lieux publics. Lofland explique qu'il y a deux types d'étrangers qu'on souhaite voir éliminer de l'espace public : les étrangers qui font peur (la foule, le marginal, le criminel et les hommes en général) et les étrangers qui répugnent (la foule, les indigents, les personnes avec des problèmes de santé mentale, et les étrangers de toute sorte) (Lofland, 1998: 153-167).

Les gens qui rendent inconfortables, les indésirables, ne sont pas les mêmes pour tous. Whyte (1988: 158) explique que pour les hommes d'affaire, les indésirables sont les alcooliques. Pour les commerçants, ce sont les itinérants, les personnes qui parlent fort, les adolescents, les personnes âgées, les musiciens de rue et les vendeurs de rue. Les représentations indésirables sont perçues comme néfastes, malsaines ou dommageables. Le sentiment de sécurité repose souvent sur la capacité de reconnaître les indésirables, et de savoir les éviter. Anderson raconte ici comment cette habileté s'est développée dans un quartier pauvre aux États-Unis.

Parce que les interactions ne durent que quelques secondes cruciales, les gens sont habitués à scruter rapidement l'apparence, le discours, le comportement public, le genre et la couleur de ceux avec qui ils partagent leur environnement. [...] la stratégie au cœur de la sécurité dans la rue consiste à éviter les hommes noirs étrangers. La conscience publique fonctionne par code de couleur : la peau blanche évoque la courtoisie, l'obéissance civile et la confiance, alors que la peau noire est fortement associée au crime, à la pauvreté, aux incivilités et à la méfiance. (Ma traduction d'Anderson 1996: 208)

Une étude de Matei et ses collègues (2001) révèle qu'à Los Angeles, la plus grande source d'inconfort est la présence de population non-blanche et non-asiatique, particulièrement chez ceux qui regardent beaucoup la télévision. Les perceptions de la peur ne sont pas reliées, comme on pourrait s'attendre, aux faits révélateurs comme, par exemple, au taux élevé de criminalité. Ici, la construction du cadre qui permet la reconnaissance des représentations sociales, celles des Latinos auxquelles on attribue un comportement dangereux, passe notamment par les informations, stéréotypées ou non, qui sont transmises à la télévision.

L'association des comportements attendus aux représentations sociales n'est pas toujours heureuse, comme le démontre l'étude de Matei; non seulement tous les Latinos ne sont pas dangereux, mais l'étiquette « latina » peut être attribuée à une personne qui n'est pas de ce groupe²³. En matière de sécurité policière, une utilisation simplifiée, mais formelle, des cadres

²³ Et le cadre, qui permet d'identifier les représentations sociales, n'est pas toujours au point. Au cours de sa recherche, un détaillant new-yorkais a identifié à Whyte quelques-unes des personnes qu'il considérait comme indésirables; il a pointé deux jeunes femmes en jeans, en train de prendre des notes dans un coin. « En voici

sociaux dans la reconnaissance des représentations sociales, classées en « plus ou moins dangereuses », renvoie aux techniques fortement critiquées de profilage. L'exemple suivant fourni par Davis illustre comment en s'institutionnalisant, la représentation « gang de rue » s'attache des attentes, des traditions et des actions, au risque de stigmatiser des groupes innocents:

Lors d'une assemblée de *Neighborhood Watch* à laquelle j'assistais dans Echo Park, une dame blanche âgée a demandé à un jeune policier comment identifier les irréductibles membres de gangs de rue. Sa réponse a été surprenamment concise : « Les membres de gang portent des souliers de sport dispendieux, très propres, et des chandails guindés. (Ma traduction de Davis, 1999: 390)

L'association du style vestimentaire à un comportement criminel est telle qu'un juge de New York s'est penché sur la question du port des pantalons à taille basse suite à l'arrestation d'un résidant du Bronx à propos de son pantalon descendu sous les fesses. Le juge a statué que cette pratique était protégée par la Constitution américaine, bien qu'elle soit répugnante, tout au moins stupide (Radio-Canada.ca et Reuters, 2010). Comme le rapporte Flusty, la plupart des adolescents de banlieues ont adopté ce style vestimentaire sans avoir adopté le style du groupe, soit l'adhésion à des groupes criminels (Flusty, 1994: 44-45). Au cours des entrevues avec les gestionnaires, les propriétaires et les entreprises de sécurité d'espaces publics de Los Angeles et San Francisco, il est apparu que dans certains cas, l'apparence ou les vêtements sont les seuls critères d'exclusion (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 186). Mais dès lors que l'on est confronté régulièrement à certains groupes, on affine ses connaissances des représentations en jeu. Les détectives de voleurs à la tire sont un exemple. Rencontrés par Whyte, ceux-ci lui expliquent ce qui permet d'identifier les malfaiteurs en action:

Les gens douteux, ont-ils dit. Et ils n'étaient pas facétieux. Les voleurs à la tire et autres bandits ont une méfiance paranoïaque de la police, expliquent-ils, et sont constamment en train de surveiller leurs arrières et jeter un coup d'œil ici et là. Quand ils voient un homme agir ainsi, ils sont certains d'être sur un coup. Il y a une autre chose à noter, disent-ils. Attention au gars qui tourne en rond sans aller nulle part. Il ne cesse de revenir, trace des cercles, tel un prédateur. Si c'est un adolescent, Noir, et qu'il porte des

quelques-uns," a dit le commerçant ». C'était en réalité... deux chercheurs qui travaillaient avec Whyte (1988: 157-158). Le chercheur est en effet un autre acteur social qui joue sa représentation. On le remarque, car il ne fait pas partie de la routine du coin. Il n'y a pas de raison apparente qui explique sa présence. Si en plus il prend des notes, quelqu'un viendra lui demander assez rapidement ce qu'il fait. Si la réponse est correcte, il sera accepté et on le saluera le lendemain (Whyte, 1988: 26); la représentation du chercheur est intégrée au cadre référentiel.

souliers de sport blancs, il a de fortes chances d'être pris pour un agresseur. Cela n'est pas très juste pour les souliers de sport blancs, les adolescents, ou les Noirs. Bien qu'il soit probable que la plupart des agresseurs portent des souliers de sport blancs, nombreux sont ceux qui portent de tels souliers sans être des agresseurs. Le conseil clé, c'est de chercher le gars qui est constamment en mouvement, mais qui ne va nulle part. Et s'il commence à tourner en rond, il est temps de partir. (Ma traduction de Whyte, 1988: 51)

Ici, le comportement trahit la représentation sociale, comportement identifié par l'œil aiguisé des détectives, qui ont développé un cadre complexe permettant de reconnaître les différentes représentations liées au banditisme. Chaque individu, pour les besoins de sa profession ou au quotidien, fait appel à des cadres développés au fur et à mesure de son expérience, des connaissances acquises par les canaux officiels ou informels.

Idéalement, la reconnaissance des représentations en jeu passe par une lecture attentive de l'expression donnée par l'acteur et par une lecture du contexte. Les caractéristiques sociales telles que l'âge et le sexe sont facilement identifiables et porteuses de sens. L'exemple du Costa Rica de Low (2000: 178) met justement en avant l'âge des usagers des deux plazas : les adolescents dans une plaza et les plus âgés dans une autre plaza. Les ethnométhodologues affirment que les variables démographiques (race, occupation, éducation, âge, etc.) influencent les interactions, mais ils indiquent que la pertinence de ces variables varie (Jimerson et Oware 2006: 32). Pour Schegloff (1987), si ces variables sont d'une grande importance, leur pertinence sera observable. Pour Katz (1988), ces variables restent les mêmes tout au long des interactions. Ce qui varie, ce sont les moments (quand) et les façons (comment) où ces variables sont mises en avant. Dans leur recherche, Jimerson et Oware (2006 : 32) notent que lors des parties de basketball, certaines variables sont minimisées par les joueurs (classe), d'autres sont plus prononcées (race et genre). À l'issue de mes observations à Los Angeles, je pense que ces données ont une importance relative dans les interactions, qui dépend du contexte, du moment et des capacités et intérêts des acteurs à jouer sur leur représentation.

D'après les ethnométhodologues, on insiste trop souvent sur les comportements des individus au détriment de ce qu'ils en disent (Jimerson et Oware, 2006: 29). Mais selon Cupers (2005 : 731) et Simmel (1990 [1903]), dans la vie urbaine, la façon dont les gens interagissent dans l'espace est caractérisée tout d'abord par l'aspect visuel, et ensuite par le discours. « L'anonyme peut-il se départir de son âge, de son genre et d'autres états qui le caractérisent, et parfois le stigmatisent, aux yeux des autres? » (Pennek, 2006: 51).

Conséquemment, la différence devient un aspect fondamental de la façon dont les gens interagissent et expriment leur identité dans l'espace urbain. La ville est un théâtre, un *theatrum mundi* qui permet à la différence d'être mise en scène (Cupers, 2005: 731). C'est qu'en ville, explique Simmel, la brièveté et la rareté des rencontres « pures » modifient le comportement : « En effet, de cette façon, la volonté de paraître 'au fait', par une attitude aussi caractérisée que possible, est beaucoup plus accusée que là où des relations fréquentes et prolongées assurent auprès d'autrui une image sans équivoque de la personnalité » (Simmel, 1990 [1903]: 74). Dans le village observé par Bozon, chaque groupe a ses formes de socialisation, ses lieux de sociabilité, ses associations, ses fêtes.

La fréquence et l'hétérogénéité des rencontres et des contacts même superficiels que les individus sont amenés à avoir, en raison de la faible taille de la ville, les portent à des comportements ostentatoires, susceptibles de manifester sans équivoque leur appartenance sociale (réelle ou désirée) sur la scène locale. Attitudes théâtrales, mise en scène de l'identité de l'intéressé, production de signes ou de symboles d'appartenance, référence à des valeurs ou à des comportements de groupes permettant cette identification tant désirée (par exemple, en devenant responsable d'une association). Il s'agit également de se différencier: les rivalités entre groupes, les défis, les médisances et les rumeurs, les conduites d'évitement, de ségrégation, de mise à distance, produisent une définition sociale par opposition. (Bozon, 1982: 75)

Beaucoup d'auteurs ne prennent en compte qu'une seule caractéristique sociale pour comprendre comment se construisent les interactions publiques : noir ou jeune. J'affirme que les combinaisons sont encore plus fortes (jeune noir = danger), et que le contexte est très important dans la mise en scène et l'identification des représentations en jeu; chaque représentation sociale possède un spectre de comportements et c'est le contexte qui détermine quel comportement, parmi tous ceux offerts pour chaque représentation, sera retenu. Les représentations jouées en société s'adaptent à leur environnement, car elles sont en dialogue constant avec leur public (Cupers, 2005: 736; Dansereau, Éveillard et Germain, 1994; Eliasoph et Lichterman, 2003: 736; Goffman, 1973b: 21; Park, 1990 [1926]: 207; Richardson, 2003). Les représentants des groupes adaptent leur comportement en fonction de différents facteurs contextuels que j'ai identifiés au fur et à mesure des observations, tels que :

- Les autres usagers (plus il y a de touristes, plus les itinérants sont présents et actifs);
- Le cadre bâti et l'environnement (rester assis à l'ombre, si c'est possible);

- Les activités qui se déroulent (ou non) sur place (musique, marché, etc.);
- Les règlements explicites (interdit de fouiller dans les poubelles par exemple);
- Les règles implicites (on ne crie pas, on ne dort pas, etc.).

Ainsi, à l'intérieur d'une représentation, des sous-groupes peuvent se former, des sous-groupes qui affichent un comportement et une attitude en fonction des attentes espérées selon le contexte. Bozon explique que parmi les plus pauvres de la petite ville qu'il étudie, le café est un endroit où les « habitués » créent leur propre sous-représentation.

Ainsi, le café représente-t-il un véritable 'théâtre du pauvre': des clients se forgent des personnages, des rivalités entre individus et des oppositions entre sous-catégories sociales ou professionnelles sont mises en scène de façon détournée, le patron et certains clients racontent des histoires qui constituent le répertoire du café et renforcent chez les habitués le sentiment d'appartenance à un groupe informel. (Bozon, 1982: 67)

Bélanger a fait la même observation quant au comportement changeant de deux groupes socio-économiques fréquentant un espace public, le parc du Canal-de-Lachine, à Montréal. D'un côté du canal, les deux groupes se succèdent dans l'espace au fil de la journée, alors que de l'autre côté, ils fréquentent des espaces séparés, sans céder la place à l'autre. Ces différences sont attribuées aux variations dans l'aménagement et dans l'achalandage (Bélanger, 2010 : 150).

À Los Angeles, les itinérants très actifs de la Plaza Olvera contrastaient avec l'attitude passive de ceux de Pershing Square. Dans le premier cas, ils sont constamment en train de se promener de poubelle à poubelle, où les touristes jetaient canettes et des morceaux de sandwiches. Comme il y a moins de mouvements et d'agitation à Pershing Square, les sans-abris qui y trouvent refuge le jour adoptent une attitude plus oisive.

Il apparaît donc que les représentations sociales (rôle reconnu socialement et variables démographiques) sont beaucoup plus complexes que les simples données statistiques telles que la race ou la classe économique (qui sont souvent les seuls critères pour illustrer l'hétérogénéité), même si celles-ci ont une place (variable) dans l'expression du rôle. Néanmoins, par un processus inconscient, le citoyen peut décoder les représentations sociales en jeu dans son environnement grâce à son cadre, qui s'affine au fil des expériences. Comprendre et interpréter les représentations sociales dans les espaces publics permet de prévoir le déroulement des interactions à venir.

Faire sien un espace qui appartient à tous. Appropriation des espaces publics.

Un élément supplémentaire permet la reconnaissance des représentations sociales dans la ville comme dans les espaces publics : l'espace occupé. Pour Duranti (1992), qui a travaillé sur les rituels de salutations chez les Samoans, les interactions sont des activités complexes qui mettent en jeu une variété de canaux et de média, dont la voix, le corps, la vue, mais aussi l'espace physique et la disposition physique des corps dans l'espace. Ainsi, Duranti suggère que l'espace lui-même est négocié principalement par les interactions verbales, kinésiques et matérielles (Duranti, 1992: 664 et 683). En effet, l'occupation de l'espace est un marqueur important de la représentation sociale (Bozon, 1982). Cela renvoie à l'appropriation de l'espace, un concept cher aux sociologues français.

La compréhension du rapport à l'espace a été marquée par le mouvement postmoderne. En France particulièrement, en anthropologie et en sociologie, on s'attachait à explorer les dimensions locales dans la construction de l'espace (Segaud, 2007: s.p. Chapitre 2). On comprenait alors que ce qui définit l'espace, c'est son utilisation, ses représentations, ses pratiques (Paquot, 2008: xix, xxi). Le concept de l'appropriation a été mis en avant par Haumont, dans une recherche innovatrice sur les pavillonnaires : «L'appropriation de l'espace désigne l'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité les qualités d'un lieu personnel ou collectif. Cet ensemble de pratiques permet d'identifier le lieu; ce lieu permet d'engendrer des pratiques (...) l'appropriation de l'espace repose sur une symbolisation de la vie sociale qui s'effectue à travers l'habitat » (Haumont et Raymond, 2001 [1961]; Segaud, 2007: s. p. Chapitre 3).

Lefebvre écrit dans l'introduction de ce même ouvrage, que le concept d'appropriation est l'un des plus importants de l'héritage de la réflexion philosophique (Segaud, 2007: s. p. Chapitre 3). « S'approprier un espace, c'est établir une relation entre cet espace et le soi (se le rendre propre) par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques. Il s'agit donc d'attribuer de la signification à un lieu; cela peut se faire au niveau sémantique, à travers les mots et par les objets et les symboles qui leur sont attachés » (Segaud, 2007: s. p. Chapitre 3). Mots, objets, pratiques : le symbolique témoigne d'une appropriation de l'espace.

Depuis ces premières recherches, de nombreux travaux en études urbaines démontrent l'importance de l'appropriation de l'espace (Dansereau, Éveillard et Germain, 1994; Hossard et Jarvin, 2005: 23). Pour Hossard et Jarvin, « [...] faire sien par l'attribution d'un sens » (Hossard et Jarvin 2005 : 23) passe par un ensemble de pratiques, d'actions autant physiques que symboliques. Dans *L'invention du quotidien* (de Certeau, Giard et Mayol, 1994), de Certeau et

ses collègues décrivent les pratiques culturelles d'usagers de la ville dans l'espace de leur quartier. Par la répétition de pratiques quotidiennes dans son quartier, le citoyen se familiarise avec cet espace et ses occupants. C'est ce que les auteurs appellent la privatisation progressive de l'espace public (de Certeau, Giard et Mayol, 1994: 15, 18). Jacobs (1993 [1961]) explique comment la socialisation génère une privatisation de l'espace public. Fréquenter régulièrement un coin de la ville, développer une relation particulière avec ses habitants, se familiariser avec l'environnement, faire sien cet espace, vouloir y être en paix et en sécurité. Voilà comment chaque citoyen privatise (au sens de de Certeau) les espaces urbains. C'est ce que Zukin (1998: 836) appelle le mode de vie urbain.

Ainsi, il existe un ensemble de pratiques (symboliques et physiques) qui renvoie à un autre type de privatisation de l'espace public qui n'est pas le fait des pratiques néolibérales des hauts intérêts financiers et politiques dénoncées par l'École de Los Angeles, mais plutôt des citoyens au quotidien. S'approprier un espace, c'est développer avec un espace circonscrit et culturellement défini, une relation matérielle et/ou symbolique, par un ensemble de pratiques. La privatisation telle que comprise par de Certeau, ses collègues et Jacobs, ce n'est pas l'affectation planifiée de l'espace public à des intérêts financiers privés, mais plutôt l'acte de faire sien (pour soi ou au nom de son groupe) un espace par le développement au quotidien d'une relation intime avec cet espace et ses habitants.

Par définition, les espaces publics urbains sont des lieux que justement ne devrait s'approprier aucun groupe. Mais avec le temps, via des pratiques et des gestes symboliques, des appropriations s'opèrent (Le Gall et Meintell, 1997: 212), particulièrement plus intenses dans les endroits à forte ouverture (Le Gall et Meintell, 1997: 212-213 citent Toubon et Messamah, 1990). Même dans les cas où l'aménagement physique ne fait pas de ségrégation spatiale, il peut y avoir une appropriation des lieux et des événements en fonction de l'appartenance sociale. Comme nous l'avons vu précédemment, Low (2000 : 156) notait à propos des places publiques de San José que l'appropriation par des groupes différents se faisait à l'échelle de la plaza entière, de par leurs caractéristiques sociales et leurs activités. Ainsi, les deux plazas du centre de la capitale étaient fréquentées par des groupes différents (des personnes plus âgées dans une plaza, des jeunes dans l'autre), amenant avec eux réputation et pratiques particulières.

Les appropriations et les frontières qu'elles impliquent sont très utiles, car elles permettent aux êtres humains dépendant des symboles d'ordonner et de faire sens du monde, de la ville, du quartier ou même d'un espace plus petit comme un parc. La différence donne la forme au

monde en fournissant la différenciation et les caractéristiques qui permettent la nomination et la classification du monde social et physique qui nous entoure (Low, 2000 : 154, 155). Ainsi, dans l'espace sont rangées des catégories sociales tout entières (Lévy et Segaud, 1983 : 207). L'espace lui-même se sous-divise donc en plus petits territoires, auxquels s'attachent ces catégories sociales.

Territoire et réserve

Ce qu'on appelle le territoire en anthropologie sociale (Low, 2000 : 154; Taylor, 1988) (Low, 2000: 154; Taylor, 1988), Goffman le nomme la réserve (Goffman, 1973b : 43). Il s'agit de l'espace où une personne ou un groupe de personnes exerce un contrôle certain et dicte le comportement à adopter et les règles à respecter pour pouvoir y être (Rémy, 2001: 24). Il y en a de plusieurs ordres, qui vont de l'espace personnel (parfois appelé la bulle personnelle), à l'espace utile (revendiqué pour une certaine fonction). Elles sont de différentes grandeurs, selon le statut social et les déplacements. Un homme seul en train de lire un livre peut avoir une plus petite réserve qu'une famille jouant au soccer. Comme nous l'avons vu précédemment dans le cas du Costa Rica, des espaces publics entiers peuvent être appropriés (Low, 2000 : 156). À l'échelle du quartier, c'est la région morale de Park, qui est la fois la conséquence négative de la ville (le résultat de ses contraintes) et à la fois la conséquence positive (le résultat de la liberté qu'elle offre à ses habitants) (voir aussi Harney, 2006; Simpson, 2000). De même, certaines réserves peuvent être plus floues, selon la maîtrise qu'exerce le propriétaire; quelqu'un dans un parc par exemple peut volontairement rendre indistinctes ses frontières s'il a envie d'échanger. À l'inverse, un couple amoureux qui ne souhaite pas être dérangé sait se retirer derrière une forteresse symbolique. Rémy donne un exemple où la rue et certaines places peuvent être contrôlées par les riverains : « [...] il en est ainsi dans certains quartiers populaires où la rue est un lieu fort de vie collective et où ceux qui sont à l'intérieur des bâtiments contrôlent la rue à travers les fenêtres, sans que la réciproque ne soit possible » (Rémy, 2001: 24).

Façons de marquer sa réserve, son territoire

Le concept de frontière spatiale est souvent associé à une frontière physique, une clôture qui sépare et définit l'espace et les usages. Pourtant, il est possible que de telles frontières n'existent pas et que ce que l'on décrit soit associé à des différences évidentes entre des gens, des idées, des activités, des utilisations de l'espace. D'après Bateson (1972), la frontière n'est rien d'autre que la transition marquée d'une sphère de contrôle à une autre. Elle prend plusieurs

formes puisque c'est seulement dans le sens d'un contraste que sont marquées les interfaces des espaces, comme pour l'exemple des deux plazas observées par Low (2000), des endroits bien distincts dans la ville (Low, 2000: 154). C'est que les « [...] tentatives [d'appropriation] sont plus fortes "en fonction des acquis culturels et de la volonté de signifier une identité, d'autant plus menacée que la distance sociale à la société [ou au groupe] d'accueil est grande" » (Le Gall, 1997: 212-213 citent Toubon et Messamah, 1990). La frontière a donc pour objectif de renforcer la distinction avec l'Autre pour mieux marquer sa propre identité.

La mise à distance de l'Autre, souvent considéré comme un danger potentiel, est un élément essentiel de l'interaction humaine. Du point de vue physique d'abord, une certaine distance est attendue selon le type d'échange en cours et le rôle des acteurs impliqués. Hall a déterminé au centimètre près les différentes positions des corps dans l'espace et les perceptions sensorielles reliées à chacune des possibilités²⁴. Une distance d'au moins un mètre vingt est acceptable pour une interaction sociale; plus près, les sens perçoivent nettement la chaleur et les odeurs de l'autre et cela en fait une interaction plutôt intime. Pour les Américains en particulier, une interaction sans implication personnelle (l'acte de sociabilité pure de Simmel discuté en introduction (Simmel, 1949: 255) se joue à au moins 1 m. 37 cm. C'est la distance à laquelle on doit parler à pleine voix pour être entendu, et donc on aborde des sujets publics (Hall, 1990 [1959]: 179). L'exemple des hommes de Pershing Square recrutant les passants pour discuter politique à l'insu des gardes de parc, souligne le jeu complexe du ton de la voix, du sujet de conversation et de la distance entre les interlocuteurs. Par une combinaison bien calculée, on peut inviter des étrangers à discuter de choses privées en public, puis retourner à une discussion anodine entre inconnus.

Dans cette perspective, Whyte a déterminé la quantité de gens qu'un espace public devrait recevoir pour qu'il soit confortable. Pour connaître la quantité moyenne de gens qui peut utiliser un espace public à l'heure de pointe, il faut diviser le nombre de pieds carrés d'un espace par trois (Whyte 1980: 66, 68). La charte de circulation et d'achalandage que j'ai développée à California Plaza met justement en lumière la densité à partir de laquelle les individus doivent s'adapter au ballet social, non seulement pour éviter les contacts physiques fortuits et les accidents, mais aussi pour modeler une conversation privée en discussion publique (Tableau 2 : Charte de circulation/d'achalandage, page 169).

À défaut de pouvoir imposer une distance physique entre eux, les citoyens ont recours à la distance symbolique (Lofland, 1998: 239). Du point de vue individuel, c'est l'attitude blasée de

²⁴ Le tableau de proxémique et distances sensorielles en Annexes 1 et 2.

Simmel, ou l'inattention civile, ou la déférence mutuelle de Goffman (voir Goffman, 1963a: 84; Lofland, 1998 : 39). C'est également sur quoi repose le code de la rue d'Anderson (1999); regarder sans voir les passants, ne pas aider une femme âgée à traverser la rue, ne pas se saluer. La distance symbolique peut s'exprimer de différentes façons, et varie selon les contextes culturels. Ainsi, ce que les New-yorkais ou les Parisiens considèrent comme de la civilité implique un niveau d'amabilité différent de celui des Californiens (Lofland, 1998: 33). Selon Lofland (1998: 29-30) et Goffman (1963a: 84), l'inattention civile rend la cohabitation sans paroles, ni conflits, possible. Ce n'est pas une fermeture, comme le nommait Simmel, mais plutôt une politesse mutuelle. Les acteurs interagissent *ensemble*, suivant un accord commun, dans le but de maintenir cette distance et de fait la cohabitation de l'espace sûre et paisible. D'ailleurs, Goffman l'a observé, il existe aussi des comportements qui rebutent et refoulent, et qui sont sans ambiguïtés.

Dans cette perspective, la ville, avec ses aires qui se superposent ou se chevauchent, évoque une mise à distance qui ne relève pas de la ségrégation calculée, car elle nécessite des partis qu'ils s'entendent sur les territoires, la façon d'exprimer leurs besoins, le code utilisé, etc. Cette perspective serait celle de l'École de Chicago, qui comprend le rapport distance/proximité comme une interaction positive (Joseph, 1993 : 83). Jouer le jeu qu'exige la constante négociation de ce rapport renvoie à ce que Rémy (2001) appelle la médiation collective et Grafmeyer (1999) la transaction sociale. Les médiations collectives sont des négociations non-verbales (proximité) dans les lieux ouverts (distance). Ces négociations permettent aux groupes d'exister comme tels, dans la mesure où la distance avec les non-membres du groupe renforcent la proximité des membres. Grafmeyer définit la transaction sociale comme une « [...] gamme de processus qui sont générateurs d'accords au moins provisoires, et qui pour autant sont d'un autre ordre que la simple transaction marchande » (Grafmeyer, 1999: 174). En effet, les compromis de coexistence en milieu urbain « [...] ne se fondent pas uniquement sur des rationalités instrumentales [...] mais engagent aussi d'une certaine façon une éthique qui transcende les différences [...] dans un principe commun, acceptable par tous » (Grafmeyer, 1999: 174). Les espaces publics engagent cette négociation. Simon (1997a; 1997b), dans son étude des dynamiques locales qui définissent le rôle de la rue dans la cohabitation sociale et ethnique dans le quartier de Belleville, à Paris, suggère que la proximité spatiale de la rue a une fonction multiple. Tout en encourageant l'interconnaissance, la rue est le site où sont délimitées les frontières identitaires car les groupes y gèrent leur image, en combinant les éléments connotés positivement et négativement pour former l'ambiance du lieu. Dans un cas comme

dans l'autre, il y a une reconnaissance de l'autre sans quoi la mise à distance ne serait pas nécessaire et puis elle ne serait pas possible.

La mise à distance individuelle est possible grâce à ce que Goffman appelle les marqueurs, c'est-à-dire ce qui permet de revendiquer une réserve individuelle, soit en se positionnant au centre de celui-ci, soit en identifiant les frontières, soit par la signature des objets du territoire revendiqué (Goffman, 1973b: 43-56). Goffman suggère une liste de marqueurs que j'ai enrichie grâce aux observations sur le terrain. Il y a des objets dont les usagers sont les propriétaires, comme des sacs, un livre, une tasse de café, un vélo, une guitare, un chien. Des objets publics peuvent aussi faire office de frontière, tels les chaises, les bancs, les arbres, et les tables (ce qu'a noté aussi Whyte, 1980 : 35). L'identification du territoire personnel peut également se faire par un comportement significatif, soit par des regards (les regards fixant le lointain supposent une plus grande réserve), par la voix (plus forte signifie une plus grande réserve), en positionnant son corps d'une certaine façon (les genoux très écartés par exemple). La situation suivante, observée le 4 novembre 2009, illustre bien ce fait. Je portais mon attention sur l'utilisateur 9, un homme blanc dans la cinquantaine que j'ai identifié comme un col blanc. J'ai commencé à l'observer alors que l'espace était relativement occupé. Quelques minutes plus tard, alors que l'heure du dîner approche, les tables se remplissent et la proximité est intensifiée.

11 h 35 | L'homme parle au téléphone, une langue inconnue. Il parle très fort. Je suis à cinq mètres et je l'entends bien. [...]

11 h 40 | Beaucoup de gens sont passés autour pour s'asseoir pour dîner. Des cols blancs surtout. Il a gardé le même espace mais a considérablement diminué la voix.

11 h 43 | Il ne parle plus. Il est replié vers l'avant, les coudes sur les genoux, il joue avec son téléphone.

11 h 49 | Il est passé à côté de moi en parlant en anglais au téléphone. Il parlait vraiment moins fort!

Interaction 4, Watercourt, 4 novembre 2009, 11 h 35 à 11 h 49

Lorsqu'on voit quelqu'un prendre une photo, on cherche le sujet des yeux et on comprend les limites de l'espace à ne pas pénétrer. Les mêmes genres de marqueurs visent à signifier l'appropriation d'un territoire plus grand : des commerces associés à une catégorie de gens (des épiceries de produits biologiques par exemple), un design symbolique résonnant chez certaines personnes, des marqueurs soulignant l'histoire d'un groupe et des activités

significatives pour quelques individus sont tous des moyens mis en place pour exprimer l'appropriation spatiale (Low et *al.*, 2005 : 196-200). Moins subtils, des comportements propres à un groupe peuvent également être prescrits, formellement ou informellement, démontrant clairement l'autorité de ces personnes qui embrassent cette attitude sur une portion d'espace. Le chapitre 2 a montré comment depuis la Grèce antique, un groupe impose son comportement sur l'espace, dictant ainsi qui y accède et à quelles conditions.

Parce que les frontières existent seulement où il y a différences et contrastes (Low, 2000 : 155), il y a des marqueurs privilégiés selon les représentations sociales en jeu, car les marqueurs signalent à la fois les limites de la propriété et l'identité du propriétaire. Ross, dans un texte qui aborde les rapports de genre et de l'espace, considère que « Les hommes et les femmes, jeunes et plus vieux, n'occupent pas l'espace de la même façon – leurs mouvements sont façonnés par les règles (implicites) sociales d'âge et de genre » (Ross, 2004: 38). Les enfants courent et crient, les itinérants ont leurs sacs et paniers d'épicerie, les cols blancs cafés, journaux et portables, l'élite peint ses murs de couleur « chamois pâle » et répand derrière elle une traînée de restaurants de sushis (Castells, 1998 : 469).

Identification et assignation

L'appropriation des espaces urbains est possible parce qu'elle mise beaucoup sur le visible, le tangible. D'après Bateson (1972), les frontières marquent une réunion des différences de façon à ce que se crée quelque chose qui peut être perceptible ou senti (Low, 2000 : 154). Duranti explique que pendant la cérémonie de salutations, les Samoans doivent maîtriser les façons de juger et de reconnaître les autres participants, mais doivent également pouvoir négocier l'utilisation de l'espace qui sera partagé pendant la cérémonie. Cet espace n'est pas délimité physiquement, ni son contrôle décidé biologiquement, mais il est plutôt défini par une « carte culturelle » des distinctions sociales pertinentes pour les interactions (Duranti, 1992: 683).

À l'instar de Rémy, Goffman et Duranti, plusieurs chercheurs dans le domaine des interactions sous-entendent que les interlocuteurs doivent être présents physiquement pour interagir. Mais la présence visible des acteurs n'est pas toujours nécessaire. Les tenants de l'anthropologie de l'espace considèrent en effet que certains lieux sont identifiés à des individus *in absentia*, donc symboliquement. C'est ce que P.-Lévy et Segaud (1983) appellent l'identification. Il en existe deux types : « Soit les lieux désignent des personnes ou des qualités des personnes qui les habitent, soit que les individus se réfèrent aux lieux comme à une manière de se rattacher à un espace social, les deux n'étant pas exclusifs » (P.-Lévy et Segaud, 1983: 193).

L'espace en vient à être qualifié selon les caractéristiques du groupe qui se l'est approprié, car les personnes identifiées à un lieu font partie de l'ambiance qui s'y dégage. Low (2000: 156) témoigne de ces espaces porteurs des caractéristiques des groupes qui les fréquentent. Les différences croissantes entre les places publiques de San José, Costa Rica, en terme de classes, genre, âge d'utilisateurs créent des frontières spatiales de telle sorte que les gens ne passent pas d'un endroit à un autre, les utilisateurs ne se chevauchent pas et leurs représentations de la vie culturelle sont vues comme compétitives et mutuellement exclusives. Même si elles sont situées assez près l'une de l'autre, ces deux plazas représentent deux facettes distinctes de la culture du Costa Rica: la traditionnelle, espagnole, hiérarchique, surtout mâle et avec une culture du passé catholique vs une culture moderne, jeune, masculine et féminine, nord-américaine. Les conflits et les tensions de classes et de cultures, ainsi que les peurs du contact social et de l'expression publique perdurent, soulignant la nature politique de ses expressions culturelles. Les contrastes et les images parfois contradictoires entre les deux plazas reflètent les différences importantes dans l'orientation de classe, la participation par genre et les valeurs générationnelles qui séparent les habitants du Costa Rica socialement et politiquement (Low, 2000: 157).

De même, un endroit fréquenté par un groupe auquel est attaché (comprendre : attendu, ou attribué) un comportement de violence et criminalité sera dans bien des cas qualifié de dangereux. J'ai constaté à Los Angeles que les parcs où se réunit un nombre important ou majoritaire d'itinérants hors Skid Row sont considérés comme sales et peu sécuritaires (alors que les parcs de Skid Row peuvent être vivants et dynamiques (Richardson, 2008a; Skidrowscribe, 2008). C'est ce que Low appelle la spatialisation, soit la localisation physique, historique et conceptuelle des relations et pratiques sociales dans l'espace (2000). C'est important, car cela affecte non seulement la fréquentation des lieux par certains groupes, mais également les comportements adoptés (Taylor, 1988 : 86).

Comme l'ont démontré les géographes humains et les théoriciens de l'aménagement urbain, lors des interactions face-à-face, l'espace n'est pas simplement un « contenant physique » dans lequel les échanges verbaux prennent place, mais c'est une carte sociale et culturelle qui donne aux participants des indices sur la façon de se déplacer et forme les interprétations sur ce qui est en cours. (Ma traduction de Duranti, 1992: 663)

Comme pour l'expression de soi qui informe sur les acteurs, les signes de l'appropriation révèlent des informations sur les propriétaires de l'espace, les utilisateurs susceptibles d'être rencontrés et donc le contexte de l'interaction. Par exemple, Anderson (1999), dans un travail

sur l'ensemble des règles qui régulent la violence dans les quartiers centraux, qu'il appelle le code de la rue, explique que les personnes « convenables » savent se comporter selon le code de la rue, et les gens de la rue savent agir déceimment. La façon dont ils agissent dépend de la situation (Anderson, 1999 : 98-106 et Jimerson et Oware, 2006: 27, 29).

Puisque les appropriations se font par les représentations sociales (visible, perceptibles), ce sont également des outils politiques utilisés pour assurer un contrôle social et une discipline collective. En situation d'inégalité sociale et politique, les espaces appropriés peuvent fournir une logique d'inclusion ou d'exclusion, avec de tristes conséquences pour ceux sans le pouvoir (Low 2000: 155). Davis donne un exemple d'identification excluante à Los Angeles:

Dans les pseudo-espaces publics de l'élite — galeries de luxe, centres d'affaires, espaces culturels, etc. — prolifèrent les signes subliminaux de dissuasion à l'intention de l' « Autre » : les exclus — familles latinos pauvres, jeunes noirs ou vieilles SDF blanches — savent parfaitement décoder le message, contrairement à la critique architecturale, qui oublie volontiers à quel point certaines formes d'urbanisme peuvent produire de la ségrégation. (Davis, 1990 : 205)

Les symboles de l'appropriation de ces lieux par l'élite sont tellement forts que même en son absence, elle « occupe » ces espaces. Rémy explique l'impact de cette identification : « Tout ce qui n'habite pas l'endroit est mis à distance. Certes, il peut être accueilli, mais il sent qu'il n'est pas chez lui » (Rémy, 2001: 24)²⁵. Goffman nomme le signet ce marqueur qui permet la revendication d'une réserve en l'absence des intéressés (Goffman, 1973 :55).

À l'inverse, les signets ne sont pas seulement des outils d'exclusion. On peut utiliser des signets pour favoriser la présence de certains groupes, par exemple en augmentant la présence de symboles rappelant l'histoire des groupes visés (Low, 2005 : 196). À Los Angeles, un mémorial faisant honneur aux 40 soldats latinos ayant mérité la Congressional Medal of Honor a été inauguré en 2009 près de la Plaza Olvera (Guzmán, 2009c)²⁶.

L'utilisation des signets dans le design des espaces publics est un exercice qui n'est pas toujours réussi, ou compris de la critique architecturale, comme le soulignait Davis (1990 : 205 et Low, 2005: 199). Pershing Square, au cœur de Los Angeles, constitue à cet égard un exemple particulièrement frappant puisqu'il est considéré comme un échec majeur. Dans les

²⁵ Un collectif d'artistes de Montréal, dare-dare, a accueilli une exposition dont le slogan était : « Combien de temps après que l'on s'en soit levé, la place sur laquelle on était assis dans l'autobus est-elle encore la nôtre? » Cette question pose assez bien l'idée d'identification (de Gaulejac, 2007).

²⁶ La visibilité de ce monument, à l'écart de la plaza et lui faisant dos, laisse cependant penser que l'objectif de représentativité ne sera pas atteint.

années 1980, la firme privée Maguire Thomas Partners avait engagé un architecte mexicain, Ricardo Legoretta, et une spécialiste américaine du design de l'environnement, Laurie Olin, pour réaliser le plan d'un parc urbain qui outrepasserait l'apartheid qui séparait les Latinos et les Blancs dans le centre-ville. Le résultat n'est même pas, comme le qualifient Loukaitou-Sideris et Banerjee (1998 : 162), conciliant. Le parc a été divisé en deux parties. Une première au nord, avec un amphithéâtre, une aire gazonnée et des bancs visiblement pour un public anglophone, et la deuxième section au sud, dont la partie centrale est un étang peu profond où tombe une chute qui vient d'un mur imposant, le tout séparé par une tour mauve de 37 mètres. Loukaitou-Sideris et Banerjee expliquent en quoi le parc échoue dans la conciliation des deux groupes représentés:

Le design est apparemment inspiré de la plaza mexicaine traditionnelle – le zocalo – avec ses couleurs éclatantes qui sont la marque du style « latinismo » postmoderne de l'architecte. La thématique latine dans le design du square est injustifiée et laisse perplexe. Les indigents qui fréquentent le square ont en commun la pauvreté, la consommation de drogue et le désespoir, pas un héritage latino (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 160-161). Même les Latinos eux-mêmes peuvent ne pas être attirés par un design aussi abstrait et astucieux. (Ma traduction de Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 162)

Cet exemple témoigne non seulement de l'importance des signets dans l'appropriation de l'espace, et dans le développement d'un sentiment d'appartenance. Mais surtout, il démontre à quel point il peut être futile de réduire les caractéristiques sociales des citoyens aux divisions simplistes (Blancs vs Latinos), et de négliger les représentations sociales qui rendent compte des identités sociales complexes, fluides et dynamiques.

Éventuellement, si l'identification d'un groupe à un lieu prend une forme plus ou moins coercitive, P.-Lévy et Segaud (1983) parlent alors d'assignation. Il s'agit d'interdictions ou de prescriptions quant aux lieux où les groupes doivent se tenir. Parce que cette classification des espaces se fait selon les qualités particulières propres aux lieux, les assignations sont des faits proposés, ou reconnus, par les groupes impliqués (P.-Lévy et Segaud, 1983: 185). Les assignations entraînent ce que Navez-Bouchanine a appelé la fragmentation sociale spatialisée à base socio-économique (Navez-Bouchanine, 2002: 65). Davis donne un exemple d'assignation dans Bunker Hill :

Si aujourd'hui quelques cols blancs s'aventurent encore sur le marché populaire de Grand Central pour y acheter des légumes frais ou des produits tropicaux, on ne voit

jamais de latinos faire leurs emplettes ou flâner le samedi sur les hauteurs de Hill Street, au milieu des vestons Gucci. Et, lorsqu'un sans-abri vient à échouer sur Broadway Plaza ou devant le musée d'Art contemporain, une alerte silencieuse se déclenche, l'œil des caméras se dirige sur l'intrus et les vigiles ajustent leurs ceintures. (Davis, 1990: 211)

Ainsi, les assignations et les identifications, trop souvent basées sur des représentations sociales auxquelles on associe des qualités stéréotypées, peuvent influencer les déplacements des individus.

« Dis-moi où tu vas, je te dirai qui tu es ». Les mouvements

L'espace identifié et l'espace assigné ont un effet sur les déplacements urbains. Les Latinos angélinos évitent Hill Street, tout comme, à une certaine époque, les prolétaires ne fréquentaient pas les cafés et les salons de Berlin et les riches propriétaires l'agora d'Athènes. Terme cher aux spécialistes des études urbaines, la mobilité est au cœur des relations à l'espace urbain, comme l'explique Rémy : « La ville repose sur la capacité de se déplacer et de faire des rencontres en des lieux de convergences qui sont spatialement dispersés. La ville est un espace cinétique parce que la mobilité est constitutive de l'habiter urbain » (Rémy, 2001: 27).

Parce que l'espace porte les caractéristiques des personnes qui le fréquentent, s'approprier un espace, c'est faire siennes les caractéristiques qui y sont associées. Selon Duranti, faire le choix d'utiliser un lieu en particulier est une performance d'interaction. «Être vu par les autres en approchant un lieu particulier, être publiquement reconnu, et dans certains cas invité à occuper une position au statut plus élevé sont des activités hautement interactionnelles qui permettent une négociation des identités sociales [...] » (Ma traduction de Duranti, 1992: 659). L'étude de Bozon (1982) citée précédemment révèle que la mise en scène des classes sociales dans les lieux publics se fait par l'appropriation de ces mêmes lieux. Idéalement, le citoyen est appelé à choisir les lieux, les événements et les personnes qu'il fréquente. L'ethnographie de la marche urbaine de Vergunst (2010) démontre que différents marcheurs déploient différents gestes et styles de marche.

Ainsi, la mobilité, lorsque couplée à l'appropriation de l'espace, est liée au pouvoir. « [...] le pouvoir c'est la capacité de mouvoir. Pouvoir, c'est avoir prise sur une réalité, avoir réellement les moyens de la changer, de la mouvoir. La réalité du pouvoir se mesure à l'étendue de ses effets » (Cresswell, 1975 : 177). L'appropriation d'un espace, et du coup son statut, se voit confirmer par la mesure des conséquences de cette appropriation (exclusion, augmentation des

signets, etc.). Comme il a été démontré précédemment, maintes fois dans l'histoire des villes, l'espace urbain s'est présenté comme le terrain de prédilection de la reproduction de l'élite.

Le fait de ne pouvoir *aller* dans un endroit parce qu'on ne peut y être — faute de moyen financier (Low, 2005 : 197) ou par exclusion — ou on ne veut y être (à cause de l'inconfort ressenti par exemple) correspond à ce que Rémy appelle une situation non-urbanisée; il s'agit d'une situation où la mobilité est réduite, voire contrainte (Rémy, 1972). Dans la ville, les déplacements dans l'espace sont souvent un moyen pour les populations défavorisées de s'assurer un minimum de bien-être; on peut penser aux immigrants illégaux, qui dépendent d'emplois souvent fort éloignés, ou de sans-abris qui errent de lieu en lieu (Casey, 2008).

Il y a ici un lien entre de Certeau, Goffman et l'École de Chicago (Sénécal, 2007: 77). Car l'espace privatisé à l'échelle urbaine correspond à l'aire naturelle d'accueil, celle où le Juif de Wirth se sent chez lui. « L'espace des interactions sociales et l'espace des aires sociales se trouvaient ainsi à se superposer. Les scènes étaient reconnues comme des espaces personnels, des microterritoires formés de lieux vécus, mais aussi des espaces publics et institutionnels qui amplifient le champ des interactions sociales. Elles prenaient des configurations complexes que tracent les individus en mouvement » (Sénécal, 2007: 77).

J'ai noté lors de mes observations des espaces publics de Los Angeles que la capacité de mouvement dans l'appropriation des espaces urbains est le fait d'une utilisation dynamique de l'espace. Pershing Square peut être fréquenté simultanément par plusieurs groupes, mais chacun utilise un espace différent. C'est une qualité que Whyte trouvait aussi à Central Park, nous l'avons vu (Whyte, 1980: 198). Les occupations peuvent aussi se chevaucher; un groupe peut quitter et l'autre rester, ou le remplacer. Les adolescents qui traînent dans Vista Hermosa Natural Park après les heures d'école fuient les lieux dès que les parents arrivent avec les plus petits. Certains usagers sont soumis à des horaires qui les empêchent de fréquenter les espaces publics. C'est le cas des cols blancs qui, avec l'horaire de travail qu'on leur connaît, sont peu nombreux dans les espaces publics du centre-ville en avant-midi et en après-midi. C'est donc un abandon par défaut des lieux qu'ils pourraient occuper autrement. Également, les occupations varient en fonction des activités; le *Farmers' Market* qui a lieu le mercredi à Pershing Square attire nécessairement les locaux et les cols blancs alors que les itinérants sont moins présents. Ces groupes sont majoritaires dans l'espace, mais il peut y avoir aussi des représentants d'autres groupes, en moins grand nombre.

L'utilisation réussie des espaces publics ne dépend pas seulement d'un fort achalandage, mais aussi de la qualité des interactions qui s'y déroulent, particulièrement en période charnière où se côtoient un bref instant, différents groupes.

Violation et médiation

Bien sûr, toute interaction publique nécessite une part de civilité, c'est-à-dire ce qui permet à des inconnus de communiquer ensemble dans un climat de relative confiance (Rémy, 1990; 2001: 24). C'est ce que Goffman appelle le respect des normes sociales (Goffman, 1973b: 101), qui est possible entre les gens qui partagent le même code, le même système de référence, la même culture (Le Gall et Meintel, 1997: 227). En public, on s'attend à ce que les autres comprennent et agissent conséquemment aux représentations en jeu sans avoir besoin d'explicitement ses intentions. La civilité est ce qui rend les espaces publics confortables. Dans les espaces fortement homogénéisés comme Disneyland, l'accès et l'utilisation contrôlée agissent comme un double filtre en réunissant des gens d'un même groupe vers une même utilisation des lieux par un comportement uniforme.

À l'inverse, il y a des comportements qui rendent mal à l'aise, certaines attitudes sont même inadmissibles en public. Dans une étude sur la réaction aux comportements inadéquats, Phillips et Smith (2004: 389) ont répertorié les comportements non-verbaux les plus fâcheux, les plus dégoûtants, ceux qui mènent à l'indifférence ou qui sont effrayants²⁷ : la rage au volant, se faire dépasser dans une file d'attente, se faire bousculer par inadvertance. Dans une recherche sur la sociabilité entre les hommes noirs itinérants et les femmes de classe moyenne blanche sur les trottoirs de Greenwich Village à New York, Duneier et Molotch (1999) ont tenté d'identifier ce qui « va mal » pour que certaines femmes se sentent harcelées. Après avoir fait une ethnographie, une analyse de conversation et une comparaison avec les attentes, ils ont découvert que les hommes tentent d'entamer des conversations et de les clore d'une façon qui va à l'encontre du code de la sociabilité pure attendue par les femmes. Les hommes interpellent les femmes directement, entre autres par leur physique, ce qui constitue une violation de l'éthique des interactions sociales. Duneier et Molotch appellent ces gestes et paroles déplacés des actes de vandalisme interactionnel.

Certaines de ces incivilités sont des violations, dans le langage goffmanien, car elles s'imposent contre les règles d'usage dans un territoire (ou une réserve individuelle) précis. Comme le soulignent les exemples précédents, la violation peut se faire par un positionnement du corps,

²⁷ Ces émotions sont les réactions notées par Phillips et Smith (2004) mais également et respectivement par Durkheim, Elias et Simmel (Smith, Phillips et King, 2010).

par l'utilisation d'un membre du corps, par un coup d'œil, par une interférence sonore, une adresse verbale ou l'utilisation de fluides corporels. La violation peut prendre plusieurs formes : empiètement par intrusion ou imposition (qui fait des autres des intrus), autoviolation (qui rebute le revendicateur) ou renfermement (qui tient les autres à distance), (Goffman, 1973b : 43-71, confirmé par Phillips et Smith, 2004). Puisque le corps entier est sollicité dans les interactions, tous les moyens qu'il met à disposition permettent aussi les violations: « Pour les participants, rester attaché aux formes linguistiques peut ne pas être la meilleure stratégie heuristique. Le corps (soit la posture, les gestes, le regard) fournit non seulement le contexte pour l'interprétation des unités linguistiques (les mots, les morphèmes, etc.) [...], mais aide à modeler des messages alternatifs, parfois complémentaires, parfois contradictoires» (ma traduction de Duranti, 1992: 663).

Dans le jeu pour l'appropriation de l'espace, soit la violation est un accident – on s'explique et on s'excuse —, soit la violation est volontaire (Goffman, 1973b: 66). Si les participants parlent le même langage, reconnaissent les enjeux et les rôles mis en scène, la violation du territoire approprié amène une renégociation des groupes (Park, 1938 : 196). Ce que Goffman nomme l'échange réparateur (Goffman, 1973b: 113) suit un processus strict, parce qu'il fait partie des codes de la culture sous-jacente à l'interaction : 1) réparation; 2) appréciation; 3) minimisation. Suite à une violation, il y a réparation, où l'offenseur justifie son geste, s'en excuse ou émet un souhait de réconciliation. L'offensé prend connaissance de l'offense, ce que Goffman appelle l'appréciation. Puis il minimise l'acte violateur. L'exemple suivant montre une violation entre des utilisateurs au Grand Hope Park.

Deux hommes blancs dans la quarantaine qui semblaient être des employés locaux de la construction sont arrivés et discutaient assez fort à moins de deux mètres [violation] d'un autre homme, blanc, dans la soixantaine, probablement local, qui somnolait. L'homme a levé la tête, et les trois hommes se sont salués [excuse et minimisation]. Les deux hommes de la construction ont continué leur chemin et se sont assis plus loin pour dîner. (Interaction 13, Grand Hope Park, 2 octobre 2009, de 12 h 04 à 12 h 14)

Les enfants sont de grands « violateurs », car les réserves et les codes de comportement leur échappent. Leurs gestes imprudents sont en général rapidement excusés par les personnes qui les accompagnent et facilement minimisés par les personnes atteintes par l'acte violateur inconscient. L'exemple suivant illustre une interaction entre deux adultes provoquée par l'incivilité d'une fillette.

Un homme noir dans la vingtaine traversait rapidement Grand Hope Park du sud au nord. En arrivant à un endroit étroit du sentier, une petite fille asiatique d'environ deux ans s'est mise à courir dans sa direction [on peut déjà prévoir la violation]. J'ai été surprise de son enthousiasme. Lorsque l'homme est arrivé à sa hauteur, elle lui a dit quelque chose que je n'ai pas compris [violation]. Un homme asiatique dans la trentaine qui trottait derrière la fillette s'est adressé à l'homme noir, qui avait ralenti son allure : « It's : banana » [excuse de la part de l'homme asiatique au nom de la fillette]. L'homme noir a regardé la fillette et a dit en souriant « Banana » [minimisation], s'est retourné et est parti vers Hope et 9th Street. (Interaction 11, Grand Hope Park, 27 septembre 2009, de 9 h 50 à 9 h 54)

L'objectif pour les deux partis est toujours d'émettre une expression de soi qui ne trompe pas sur les intentions. Tout cela peut se faire par dialogue, mais également par une expression corporelle appropriée, soit une expression d'orientation (démontrer clairement ses intentions), de circonspection (exagérer ses actes pour clarifier ses intentions) ou d'outrance (ne pas réagir pour conserver le contrôle de soi et de la situation) (Goffman, 1973b : 132-135). En continuant leur chemin, les hommes de la construction ont émis un message clair d'orientation quant à l'intention de ne pas déranger davantage le repos de l'homme.

Savoir maîtriser le code de façon à bien s'exprimer et interpréter les représentations de soi et des autres, les appropriations et les violations, c'est ce qu'Anderson désigne par les régulations des interactions sociales (Anderson, 1999 :23). Mais s'il s'agit de deux individus ou groupes distincts à la culture différente, ils prennent conscience de l'écart qui sépare leurs normes sociales. Un tel problème de traduction (Rémy, 1990) est vécu par le Juif qui, après avoir tenté sa chance dans le monde gentil, réalise qu'il est impossible de communiquer sans s'acculturer, et retourne alors dans le ghetto auprès des siens (Park, 1938: 203; Wirth, 1998 [1928]). C'est également le cas des femmes blanches bousculées par le comportement des hommes noirs dans la rue, dont l'exemple a été donné plus tôt.

Les comportements civilisés et la façon d'éviter et de réguler les incivilités sont définis par les normes culturelles, sociales et historiques. Autrefois, l'église et la famille étaient chargées des codes moraux et transmettaient les contraintes et les inhibitions qui dictaient les comportements (Park, 1990 [1925]: 112-123). Aujourd'hui, on fait de plus en plus appel aux lois et au zonage, auxquels on adjoint de fortes mesures de sécurité et de surveillance : un cocktail bien plus efficace que les simples législations sur la civilité dans les espaces publics (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 163). Dans les espaces publics, des règlements prévoient la consommation

d'alcool, de nourriture dans les lieux publics et les zones réservées aux fumeurs. D'autres exemples de règlements émis afin d'éviter les incivilités sont fournis par la Figure 11 ci-dessous.

L'application de ces règlements est supervisée par des gardes de sécurité en chair et en os ou virtuels. Le contrôle des violations sociales par des gardiens de sécurité privée suit néanmoins le même processus que celui des micro-interactions. L'exemple suivant le démontre :

Une femme qui fumait dans Pershing Square [violation] s'est fait apostropher par un gardien de sécurité [réparation]. Confondue en excuses, elle a immédiatement éteint sa cigarette [appréciation]. L'agent de sécurité continue sa tournée en lui disant simplement de ne pas recommencer [minimisation]. (Notes de terrain, Pershing Square, 17 juillet 2009, 11 h 36)

Cet exemple de violation ou d'incivilité souligne l'apport des agents de sécurité dans le maintien de l'ordre social comme prescrit par le groupe propriétaire de l'espace. Les pouvoirs accrus de la sécurité privée et même des représentants publics de l'ordre facilitent et formalisent l'application des sanctions dans le cas où il n'y a pas d'échange réparateur proposé.

Pourtant, ce recours à des moyens formels (qui ne sont néanmoins pas toujours légaux) de sécurité n'enlève rien au pouvoir de la sécurité informelle, cette forme de contrôle social intangible qui est en œuvre lorsque se déploient les étapes de médiations collectives (violation, réparation, appréciation, minimisation).

Un comportement inadéquat – qui n'est pas prescrit dans les règlements mais fait néanmoins partie du code de comportement (cracher par terre par exemple) — dans un lieu public pourra être sanctionné par les utilisateurs via des regards, des gestes et des mouvements du corps qui communiquent la désapprobation. Tout n'est pas toujours adéquat et c'est par ce contrôle social

Figure 11 : Règlements d'Angels Knoll, Los Angeles



(Boucher, 2009h)

subtil que l'on distingue les endroits et les moments où l'on peut crier, s'asseoir par terre, jouer, chanter, se dévêtir en public. Il est par exemple convenable de crier et courir au Vista Hermosa Natural Park, un parc avec beaucoup d'espace vert favorable aux activités sportives, mais le même comportement serait inadmissible (mais pas illégal) au Watercourt de la California Plaza, un endroit plus propice aux rencontres d'affaires et repas entre employés de bureau. En ayant recours au « [...] code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous » (Jimerson et Oware, 2006: 25; Sapir, 1967: 46; citation de Winkin, 2000: 89), les utilisateurs des espaces publics agissent comme régulateurs sociaux. C'est au fil des contacts inopinés et des rencontres fortuites que se construit le réseau de confiance remarqué par Jacobs (1961 : 66) qui permet le consensus invisible sur le comportement à adopter dans certains lieux. Les individus qui savent décoder les messages envoyés par les autres utilisateurs adaptent leur comportement, et ce, peu importe leur représentation sociale; l'exemple des itinérants plus actifs à la Plaza Olvera qu'à Pershing Square en fait foi. Cette dimension de la sécurité existe parallèlement aux dispositifs décriés par les membres de l'École de Los Angeles et qui étouffent la liberté d'action dans les espaces publics dits démocratiques. Pour bien réussir leurs interventions, les compagnies privées de sécurité et les autorités publiques doivent adapter leurs conduites, attentes et sanctions selon les normes déjà en cours dans les lieux surveillés. La sécurité, ce n'est pas seulement une affaire de caméra de surveillance. C'est la dynamique entre la sécurité formelle exigée par les représentants de la loi (privée et publique) et par le consensus social implicite généré par les utilisateurs. Plusieurs situations observées dans les espaces publics de Los Angeles seront discutées plus loin.

Les incivilités présentent un intérêt particulier dans l'étude des interactions dans les espaces publics comme échappatoire à la fragmentation urbaine. En adoptant des gestes incivils (comme ces amoureux de la chanson de Brassens... « qui se bécotent sur les bancs publics en se foutant pas mal du regard oblique des passants honnêtes »), certains acteurs détournent le sens donné à un espace public (Hossard et Jarvin, 2005: 23) et revendiquent son appropriation (Low, 2000: 127-128). Les discussions autour du style architectural, du design de la plaza, de la nostalgie de ce que « la place était auparavant », de la criminalité, des règles et des normes esthétiques sont des indicateurs tout autant importants au niveau des luttes locales pour le contrôle social et politique (et la résistance à celui-ci) de l'espace public (Low, 2000: 127-128; Maher, 2004). Observer les incivilités dans les interactions et extraire les normes et les règles de comportements révèlent les groupes identifiés aux espaces, leurs codes de représentations, et les groupes représentationnels avec qui ils sont en interaction. Les violations et les incivilités témoignent d'une contestation de l'appropriation de l'espace public et sont donc le signe que le

lieu est soit l'objet d'une fréquentation, soit l'objet d'une convoitise par différents groupes sociaux.

Conclusion

Comment vérifier l'homogénéité des espaces publics? Comment le faire à Los Angeles, une ville fragmentée qui a intensifié la sécurité et la marchandisation dans ces lieux communs? En suivant les idées de Simmel, puis de Park et finalement celles de Goffman, j'ai mis au jour les éléments qui permettent d'identifier la mixité dans les espaces publics. J'ai détaillé le jeu compliqué que les citoyens mettent en scène lorsqu'ils sont en public pour afficher leur identité sociale, leur face publique. Par un agencement complexe de représentations sociales, de lieux appropriés et de déplacements, qui se déroulent sous le couvert des interactions entre inconnus, les usagers des lieux publics urbains annoncent qui ils sont, ce qu'ils font et où ils vont. Ce sont donc ces éléments de l'interaction sociale qu'il faut observer pour déterminer si les espaces publics sont fréquentés ou non par des gens différents, s'ils servent de lieux rassembleurs. De plaza historique à parc nature au design écologique en passant par le square de style postmoderne, les espaces publics retenus mettent en avant une diversité de pratiques d'appropriation, d'aménagement et d'utilisation de l'espace public. Les prochaines lignes font la démonstration de cette diversité et questionnent son poids au sein d'une ville fragmentée.

CHAPITRE 4 : EXAMINER LES ESPACES PUBLICS, OBSERVER LES USAGERS, SCRUTER LES AMÉNAGEMENTS.

Selon certains, les nouvelles conditions sociales, économiques et politiques de la ville fragmentée ne permettent pas l'existence de lieux publics qui encouragent l'expression et le rassemblement de la différence. Suivant une perspective macro, les mouvements globaux de déspatialisation, de fragmentation extrême, et de pratiques néolibérales de gestion des villes des années 1980-1990 mettent un terme aux espaces publics. En effet, ces lieux de socialisation et de contacts humains se seraient vus réduits en nombre et en ouverture, d'où la mort annoncée des espaces publics. Ce diagnostic a été posé sous trois conditions qui me permettent de mettre en doute ce même constat : 1) un manque de données empiriques pour soutenir l'idée que les espaces publics sont homogènes, donc stériles; 2) l'idée qu'un espace public devrait être ouvert à tous, ce qui est une définition utopique et rarement réalisée; 3) particulièrement dans un contexte de fragmentation urbaine, où les espaces publics ne devraient pas disparaître, mais plutôt être appelés à se fragmenter.

Par ailleurs, la socialisation, la sécurité informelle, la représentativité et la contestation sont apparus comme des critères essentiels de la fertilité des lieux publics. Ces critères couvrent l'ensemble des perceptions et des actions qui, sans équivoque, font des espaces publics des sites uniques et essentiels de sociabilité urbaine.

Puisque le présent travail aspire à une analyse de la vitalité des espaces publics, les prochaines lignes décrivent les sites retenus pour l'étude et la façon de la réaliser.

Où?

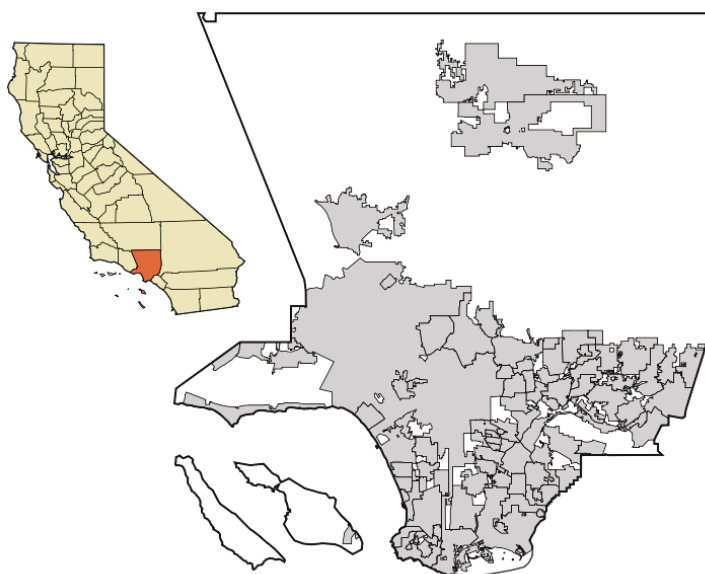
Los Angeles est aujourd'hui une ville de plus de plus de trois millions d'habitants, qui s'étend sur 755 km². Le comté de Los Angeles regroupe plus de neuf millions d'Angélinos en 88 municipalités sur 65 000 km² (d'après les estimations pour 2007 du U. S. Census Bureau, 2009), reliées par un réseau de 1462 kilomètres de routes et d'autoroutes (Los Angeles Almanac, 2010). C'est une des 10 villes les plus étendues des États-Unis, mais c'est la plus dense (Harden, 2005). La carte suivante illustre cette diversité en présentant les 88 villes du comté, dont Los Angeles en gris, et les zones non-incorporées en blanc (sous la juridiction du comté).

Le centre-ville de Los Angeles comprend le secteur au sud du Pueblo, compris entre l'autoroute 101, 110 (Harbour Freeway), 10 (Santa Monica Freeway) et la rivière Los Angeles. Plusieurs quartiers forment le centre-ville : Bunker Hill, ancien quartier résidentiel cossu, Civic Center, où se trouve la mairie, Financial Core, Jewelry District, Warehouse District, marqués par leur fonction historique ou contemporaine. Les espaces publics retenus pour la présente recherche se situent principalement dans le Financial Core, Bunker Hill et El Pueblo. Deux sont excentrés, car ils se trouvent à South Park (au sud) et City West (à l'ouest). Dans les prochaines pages, une carte montre l'emplacement de chaque site.

Le contexte particulier du centre-ville de Los Angeles, le terrain à l'étude, mérite d'être approfondi. D'abord, une partie de la littérature des années 1990 s'intéresse aux centres-villes des villes

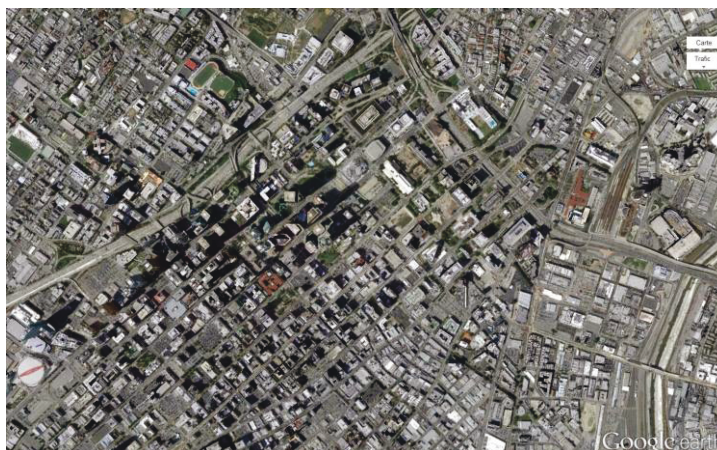
occidentales, soit pour souligner leur revitalisation récente (via le *revanchism* ou le *smart growth*), soit pour discuter de la préservation historique, du design urbain pour les piétons, de l'identité sociale communautaire cohésive et du sens du lieu (Brandes Gratz et Mintz, 1989; Brueckner, Thisse et Zenou, 1999; Fogelson, 1993 [1967], 2001; Frieden et Sagalyn, 1989; Herzog, 2006: x; Levine, 1987; Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998; Robertson, 1995; Strittmatter, 2010). Le centre-ville de Los Angeles est quant à lui sujet de nombreuses

Figure 12 : L'État de Californie et le comté de Los Angeles



(Ixnayonthetimmay, 2007)

Figure 13 : Centre-ville de Los Angeles



(Google et Sanborn, 2012b)

discussions puisqu'au cours de son histoire, il n'a que très peu rempli les fonctions attribuées généralement aux centres des grandes villes contemporaines.

Vers 1800, un nouveau centre d'affaires émerge au sud du village de Los Angeles. Ce nouveau centre rassemble les nouvelles institutions financières, un marché public, plusieurs commerces de vente au détail, des grands magasins. L'arrivée du tramway et de la voiture vers 1870 attire les grandes entreprises, ce qui augmente la densité du secteur, et rejette sur le trottoir le piéton jusqu'ici omniprésent. Au pied des gratte-ciel, les terrains prennent de la valeur. Ce sont les grandes années du centre-ville, ou bouillonnent affaires et culture, non sans problèmes de congestion (Anonyme, 1916) et de criminalité.

Après la grande Dépression, les banlieues et les autoroutes siphonnent le centre de ces habitants, des grands magasins et à détail (Fogelson, 2001: 222). Comme dans beaucoup de centres-ville américains (Fogelson, 2001), c'est le déclin: l'emploi périclité, le revenu moyen diminue, les services sont démenagés, les grandes demeures abandonnées. Les quelques 10 000 habitants restants, une population à faible revenu surtout composée d'hommes locataires, réussissent à créer tant bien que mal une vie communautaire solide. Mais pour les autorités, le centre concentre surtout la déchéance, le crime et la pauvreté. Les mesures prises²⁸ alors sont déterminantes pour la suite.

Dès les années 1960, un des plus grands projets d'aménagement urbain en Amérique du Nord depuis la deuxième Guerre mondiale est initié. Plusieurs événements convergents favorisent ce projet. Partout aux États-Unis, les centres-villes ont beaucoup souffert de la construction éloignée de nouveaux centres commerciaux. Pourtant, les autorités publiques conçoivent encore le centre-ville américain comme le centre culturel, physique et commercial des villes américaines de l'ouest, le cœur de la région (Hise et Gish, 2007: 361). Puis, Los Angeles veut se redoter d'un vrai centre-ville d'affaires dynamique. C'est du moins l'objectif du tout récent Community Redevelopment Agency, formé principalement d'hommes d'affaires, et qui documente, par une panoplie d'études, la trop forte densité, l'insalubrité et la détérioration des immeubles résidentiels du centre-ville. En 1965, les émeutes de Watts²⁹ servent de justificateur inespéré pour la rénovation du centre-ville; on explique en effet que les employés des tours de bureaux ont besoin d'être protégés de la menace noire (Davis, 1992 [1990]: 230). Le premier plan d'aménagement urbain de Los Angeles, Concept Los Angeles, est élaboré par la C.R.A.,

²⁸ Trop souvent aujourd'hui, on critique ces mesures que l'on qualifie de drastiques sans pour autant faire justice à l'ampleur des besoins de l'époque en termes de rénovation urbaine et d'entretien des infrastructures.

²⁹ En 1965, l'arrestation d'une famille noire à la conduite suspecte sur l'autoroute mena à cinq jours de révolte, 34 morts, un millier de blessés, 4000 arrestations, près de mille bâtiments détruits ou endommagés et 35 millions de dollars de dégâts (Ethington, 2000).

soutenu par des fonds fédéraux et appuyé par le maire Tom Bradley, qui cherche le soutien des entrepreneurs et chefs d'entreprises privées (Davis, 1992 [1990]: 128). Sous couvert de sécurité, on vise la division du trafic auto/piétons, l'élimination des zones historiques, la mise en valeur des méga-structures et des superblocs, la concentration et la densité du système routier et la création de centres commerciaux privés souterrains. On prévoit davantage d'édifices et d'installations privés, c'est-à-dire des stationnements et des aires publiques dans les espaces privés (Davis, 1992 [1990]: 235). Bref, en faisant table rase du cadre bâti du centre-ville via des évictions et des expropriations (Flusty 1994: 34, 35, Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 4-24) on cherche à effacer l'histoire, diviser les sites privés, faire du centre-ville un patchwork bigarré (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 24-32).

Le centre reste tout de même longtemps sous-développé (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 24-32). Dans les années 1980 (année des Jeux olympiques de Los Angeles), grâce à une pluie d'investissements privés et publics, plusieurs des projets proposés voient finalement le jour, et la majeure partie des travaux de rénovation urbaine sont réalisés. Par exemple, un accès à la ligne de métro Red est construit (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 191, Flusty 1994: 34, 35). Très souvent cependant, les rénovations prévoient un renfermement sur soi, et donc une isolation de la rue. C'est exactement pour ce genre de design qu'a opté l'Hôtel Biltmore en déménageant son entrée principale située sur Olive Street, en face de Pershing Square, à la ruelle intérieure.

Au lendemain des émeutes de Rodney King de 1992³⁰, les autorités policières et urbanistiques, confirmées dans leurs stratégies d'aménagement sécuritaire, combinent leurs forces vers le même objectif : détruire la rue pour détruire la foule et toute hétérogénéité sur les trottoirs et dans les parcs (Bénit et al., 2005: 20; Cenzatti, 1993; Davis, 1992 [1990]: 231, 528; Sorkin, 1992: xiv).

D'après Davis, Los Angeles a suivi de près les conseils proposés par la revue *Urban Land*, une publication de l'institut de recherche à but non lucratif du même nom.

³⁰ En 1991, des policiers du L.A.P.D. passent Rodney King, un Afro-Américain à tabac. Les policiers seront acquittés l'année suivante, ce qui provoque des émeutes pendant lesquelles près de 40 personnes seront tuées, 4000 arrêtées, 5000 édifices seront endommagés ou détruits (Rybczynsky, 1992).

Figure 14 : California Plaza

Comment lutter contre le sentiment d'insécurité dans les centres-villes. Créer un centre dense, compact et multifonctionnel. Le centre-ville – ou tout au moins une partie du centre – sera conçu et aménagé de façon à séduire les visiteurs et à les convaincre que ceux qui le fréquentent sont comme eux des gens respectables“. Un quartier central compact, bien équipé et multifonctionnel concentrera sa population et lui offrira davantage d'activités [...]. Les activités offertes dans cet espace central détermineront quel type“ de population circulera sur les trottoirs. La construction de bureaux et de logements pour les tranches de revenu moyennes et supérieures permettra en outre d'assurer la présence d'un pourcentage élevé de piétons respectables et respectueux des lois. Enfin, cette stratégie de restructuration des espaces centraux ne manquera pas d'avoir des retombées sur l'image de tout le centre-ville.



(Davis, 1992 [1990] b: 212)

(Boucher, 2009a)

Les tours de bureaux ont été reliées par des ponts bétonnés, les stationnements et les commerces enfouis dans des souterrains et les jardins intériorisés au cœur des édifices. Dans les espaces publics, les bancs publics ont été modifiés, des arroseurs automatiques ont été installés, les toilettes publiques et les sources d'eau éliminées et la sécurité augmentée (Davis, 1992 [1990] : 234). Flusty fait la liste des lieux dits publics qui ont été affectés par ce processus : il y a le Poets' Walk Garden de la Citicorp Plaza, le Watercourt Central Performance Plaza de la California Plaza, le Ronald Reagan State Office Building, le Grand Hope Park et le Bidy Mason Pocket Park (Davis, 1992 [1990] : 232, 234; Flusty, 1994). Pershing Square, en plein cœur du centre-ville, ne fait pas l'objet d'une attention particulière, mais se qualifie également en tant qu'espace public réaménagé et homogénéisé dans les années 1980.

Selon Whyte, la qualité d'un environnement urbain repose justement d'abord et avant tout sur l'accessibilité des piétons à des endroits confortables et pratiques pour s'asseoir (Davis, 1992

[1990]: 235; Whyte, 1980, 1988). Retirer le mobilier urbain tel que les bancs, c'est s'assurer qu'il n'y aura pas de piétons dans les parages.

Les espaces publics du centre-ville de Los Angeles ont été transformés en lieux inconfortables pour certaines classes de citoyens « indésirables », dictant leurs gestes et mouvements avec une « férocité comportementale » (Davis, 1992 [1990]: 256). Sont visés non seulement les itinérants, les plus démunis et tout ce qui est hispanique et noir, mais aussi les non-automobilistes de façon générale (Davis, 1992 [1990]: 238). Davis associe ce processus de privatisation radicale et raciale de l'espace public du centre-ville, qu'il appelle l'effet forteresse, à un isolement social et une ségrégation physique (Davis, 1999: 366) visant à éliminer toutes les interactions spatiales entre le nouveau (anglophone) et l'ancien (non-anglophone), le pauvre et le riche, sauf lorsqu'elles sont encadrées par la gentrification ou la recolonisation (Davis, 1992 [1990]: 230, 231).

Ce n'est que dans les années 1990 que la périphérie devient suffisamment dense pour défier le vieux centre urbain comme cœur de la production industrielle, nœud de l'emploi et de l'urbanisme (Soja, 1997: 233). Autrement dit, non seulement les centres-villes se sont vidés de leurs habitants, mais dorénavant, ils ne centralisent plus les emplois et les services. En 1992, dans le centre-ville de Los Angeles, 21 % des espaces à bureaux sont vides (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: xix, xx). Le constat inquiète les autorités municipales, qui émettent le besoin de se réconcilier avec la « [...] croissance concentrée » (Hise et Gish, 2007: 363) et de ramener les piétons dans les rues angélines (Hise et Gish, 2007: 361).

Comme l'illustre une caricature du Los Angeles Times parue en 2009 (Davis, 2009b), cette situation perdure aujourd'hui. Le dessin montrait d'un côté les flammes ravageant, comme à chaque année, les montagnes autour de Los Angeles, et de l'autre, la glace couvrant le marché immobilier gelé du centre-ville. Il ne s'agit pas un centre actif pour l'emploi et le transport, car le processus de décentralisation industriel des centres-villes pendant les années de la restructuration (1970-2000) y a été particulièrement effectif. Le centre-ville de Los Angeles n'est pas centralisateur d'industries et d'emplois, comme le Chicago du 19^e siècle, et n'a pas non plus la grandeur de tout centre-ville de l'ère du fordisme (Castells, 2009). C'est un centre parmi une multitude de centres (Gordon et Richardson, 1996; Shearmur, 2008: 168), agglutinés dans une ville qui « [...] se caractérise par une non-distinction entre la ville et la banlieue [...] On ne retrouve pas ici un noyau central dense et compact entouré de banlieues, mais un tissu suburbain dont la cellule de base, composée de la maison et du jardin, s'étend à l'infini » (Ghorra-Gobin, 2002: 88).

Le centre-ville est aussi vide de vie sociale riche, car plusieurs fois dans l'histoire de la ville, les résidents les plus aisés ont quitté le centre-ville au profit des banlieues plus sécuritaires et luxueuses. Ce vide industriel, financier et social et la division entre riches et pauvres, entre Latinos et hommes d'affaires blancs dans les espaces publics du centre-ville (Davis, 1992 [1990]: 211; Mitchell, 2003b: 142) faisaient dire à plusieurs dans les années 1990 que le centre-ville de Los Angeles est mort, laissant la métropole sans centre rassembleur (Gordon et Richardson, 1996; Shearmur, 2008: 168; Soja, 1997: 233).

En valorisant l'espace privé, elle a complètement négligé toute idée de centralité et son corollaire, l'espace public, comme lieu de la rencontre spontanée et de la socialisation. La disparition du lieu comme symbole du lien social résulte certainement de ce refus de reconnaissance des habitants et des cultures qui ont précédé la présence « WASP » sur ce même territoire. On ne retrouve aucun signe allant dans le sens de l'altérité culturelle et l'on peut avancer l'hypothèse selon laquelle les Anglo-américains auraient refusé de doter Los Angeles de quelque forme de centralité que ce soit par crainte de devoir affronter l'antériorité de la présence hispano-mexicaine. En négligeant toute idée de centralité, c'est-à-dire en évitant toute rivalité que pouvait susciter un nouveau centre vis-à-vis du centre ancien, les Anglo-américains ont nié le passé pour d'emblée affirmer leur suprématie culturelle. La création d'une nouvelle centralité aurait exigé à un moment une négociation sur la valorisation et la hiérarchisation de l'espace public, ce à quoi se refusaient les nouveaux conquérants. Los Angeles se voulait une entité urbaine « WASP », un point c'est tout. (Ghorra-Gobin, 2002b: 106, 108)

Aujourd'hui, la population du centre-ville est de plus de 34 000 habitants, et présente la plus faible densité de toute la ville. Cette population est principalement composée de Latinos (36 %), de Noirs (22 %), d'Asiatiques (21 %), de Blancs (16 %). Le revenu moyen par ménage, 15 000\$, compte parmi les plus bas de la ville, même du comté (Los Angeles Times, 2009)³¹. Ainsi, le centre-ville demeure peu habité, fortement racialisé et assez pauvre.

Pourtant, la question du centre-ville de Los Angeles est à nouveau d'actualité, car il y a un balbutiement de retour à la vie dans le centre-ville³², un mouvement que l'on peut considérer

³¹ Vista Hermosa Natural Park est situé dans le quartier Echo Park. Avec une population de 43 000 habitants, ce quartier est plus dense que la moyenne angéline. La composition de la population diffère de celle du centre-ville, avec, principalement, 64 % de Latinos, 18 % d'Asiatiques, 13 % de Blancs et 2 % de Noirs. Le revenu moyen par ménage, 37 000\$, s'il est plus élevé que dans le centre-ville, reste plus bas qu'ailleurs à Los Angeles (Los Angeles Times, 2009).

³² Très peu de données expliquent cette croissance, mais une hypothèse suppose que la population qui retourne au centre ne viendrait pas des banlieues autrefois florissantes, comme la San Fernando Valley, bien que celles-ci subissent un certain déclin démographique (Barrett, 2009).

inquiétant si on le perçoit, à l'instar de Smithsimon (Cosulich-Schwartz, 2009: 27, qui cite; Smithsimon, 2006: 85), comme une stratégie de reproduction de l'élite. Une nouvelle garde à la Community Redevelopment Agency a contribué au développement de l'institution, qui a mis en place de nombreux projets qui semblent favoriser les signes d'une gentrification. Des services répondant aux besoins de cette nouvelle catégorie de résidents apparaissent : une nouvelle ligne de train (Vaillancourt, 2009b), des épiceries biologiques, des activités culturelles, des restaurants, bars, garderies, salles d'entraînement, etc. (Guzmán, 2009e; Malone, s.d.; Richardson, 2008b). Et le centre-ville n'est pas en reste d'activités de toutes sortes. Par exemple, le Red Bull Soapbox Derby de 2009 a attiré plus de 100 000 spectateurs (Guzmán, 2009f), et deux patinoires extérieures se font maintenant compétition pendant les fêtes de Noël (Scott, 2009b). Une autre caricature du Los Angeles Times (Davis, 2009a) illustre justement, avec humour, les différents genres de patineurs que l'on peut trouver sur la glace de Pershing Square. On peut y voir les signes de la présence de nouvelles catégories de gens : les agents immobiliers en catimini, les hommes d'affaires, les bobos et les artistes. Non seulement une telle illustration confirme le renouveau du centre-ville, mais elle informe sur les représentations qui y sont en jeu. L'événement le plus populaire est certainement la mensuelle Art Walk, qui a débuté en 2004, et qui rassemble plus de 10 000 personnes chaque mois venues jeter un œil aux galeries d'art ouvertes en soirée pour l'occasion (Guzmán, 2009a).

Devant une offre grandissante d'activités et de sites à visiter, et en prévision d'une augmentation du nombre de touristes, le Downtown Center Business Improvement District oriente les visiteurs via le déploiement de guides que l'on reconnaît à leur macaron « Ask me! » et qui se promènent, tout sourire, dans les rues du centre-ville depuis novembre 2008 (Guzmán, 2009b). Même l'Angel's Flight, le funiculaire sur rail qui n'a pas transporté un passager pendant plus de 30 ans, est à nouveau fonctionnel depuis mars 2010. Kathryn Maese, collaboratrice au journal Downtown News, témoigne de cette fébrilité naissante dans son dernier article avant de quitter le centre-ville pour un autre quartier:

J'ai eu la chance de vivre les différentes étapes et changements des derniers quatre ans. [...] Rue par rue, j'ai regardé le centre-ville s'améliorer, que ce soit par l'apparition d'un nouveau commerce au rez-de-chaussée d'un édifice sombre, d'une galerie attirant les foules les fins de semaine ou même par le simple geste de mettre des arbres en pot sur le trottoir. Au fil des ans, ces petites victoires ont contribué à créer un quartier plus vivant. Il y a de nouveaux festivals, de nouveaux événements, une vie artistique vibrante, un cinéma, une salle de quilles, des commerces de petits gâteaux, des

toiletteurs pour chiens, une salle d'entraînements pour les enfants et un nombre infini de nouvelles aventures. Le chemin parcouru depuis les débuts est très long. [...] Marcher le long de Broadway tôt le matin et rêver de ce que cette vieille artère aura l'air dans dix ans, alors que de nouveaux résidents animent les théâtres et les bars, va me manquer. Je vais m'ennuyer de cette fierté ressentie chaque fois que je disais habiter dans le centre-ville. (Ma traduction de Maese, 2009)

Ce fier mouvement d'appropriation du centre-ville, qui n'en est peut-être pas encore un, est de bon augure. Pour plusieurs, il ne fait pas de doute que Los Angeles a besoin d'un centre-ville digne de ce nom (Caroselli, 2009; Castells, Soja et Estolano, 2009). Un centre économique dynamique, un centre « psychique » rassembleur dans une métropole diversifiée, est souhaité pour faire face aux difficultés économiques actuelles (Caroselli, 2009). Si la volonté politique du maire Villaraigosa, en place depuis 2005, est orientée vers le *smart growth* et le développement axé sur le transport public, le gouffre financier dans lequel Los Angeles et la Californie sont engloutis représente un obstacle majeur dans l'anticipation et le maintien de projets de développement. Des projets comme le Grand Project, dont l'ambition est d'offrir une ville amicale aux piétons et favorable aux transports publics « comme Paris » (Fleischer, 2008), sont mis en péril.

Le défi est grand, et les moyens encore obscurs (Scott, 2009c). Lors d'une conférence très médiatisée justement intitulée « *Does Los Angeles Need a Downtown?* » (« Est-ce que Los Angeles a besoin d'un centre-ville? », Caroselli, 2009; Castells, Soja et Estolano, 2009), Edward Soja, Manuel Castells et Cecilia Estolano³³ y sont allés de quelques constats et suggestions. Selon eux, l'industrialisation ne présente pas une voie de développement intéressante aujourd'hui et la grandeur du centre importe peu. La Ville doit laisser tomber les mégas-projets et créer un environnement favorable à l'expérimentation, à l'imprévu, au développement spontané (Barrett, 2009; Castells, Soja et Estolano, 2009). Il faut stimuler la vie urbaine par le maintien des vendeurs de rues, le reverdissement des rives de la rivière, la réduction des stationnements et par une reconfiguration des espaces publics dont Pershing Square (Castells, 2009).

Il faut surtout encourager le retour de résidents. « La question sous-jacente est : "Peut-on inviter la classe moyenne élevée, non-minoritaire, surtout blanche, à vivre dans des tours

³³ Edward Soja, je le rappelle, est membre en règle de l'École de Los Angeles et professeur au département d'Urban Planning de l'University of California, Los Angeles. Manuel Castells, dont il a été question plus haut pour sa critique de l'École de Chicago, est professeur à l'École de Communication et journalisme de l'University of Southern California. Cecilia Estolano a été à la tête de la C.R.A. de 2005 à 2008.

résidentielles et faire comme si c'était New York? Je pense que la réponse est, sans aucun doute, non » (ma traduction de Soja, lors de la conférence Castells, 2009). Et cela parce que non seulement le tissu résidentiel et urbain angéline ne correspond en rien à celui de New York, mais aussi parce que le centre-ville est aux prises avec un problème plus sérieux qui peut freiner le retour des classes plus aisées. Los Angeles est la plus grande agglomération de travailleurs pauvres de tous les États-Unis, comme l'était Manchester en 1850 (Castells, 2009). C'est d'ailleurs un fort taux de natalité chez les plus pauvres et une croissance de l'immigration illégale qui expliquerait la croissance démographique angéline (Barrett, 2009). De plus, comme il en a été question en introduction, c'est tout près du centre-ville, dans Skid Row, que l'on trouve une des plus fortes concentrations d'itinérants aux États-Unis (Moore, 2007). C'est pourquoi le logement social dans le secteur doit être la priorité. En 2007, alors que la ville comptait 74 000 sans-abris dans le besoin, il y avait 17 000 lits dans des refuges (Moore, 2007). Faute d'hébergement, beaucoup se retrouvent à la rue, et ce malgré les stratégies répressives de la Ville et du L.A.P.D. (Valado, 2006; Vaillancourt 2009, 2009, 2010). La criminalisation des personnes vulnérables économiquement n'est pas sans lien avec la gentrification lente, tardive et balbutiante du centre-ville, une stratégie favorisée par le Conseil de la ville depuis 2002 (Mailander, 2006). Pour les promoteurs immobiliers et leurs clients, la présence de sans-abris est une source d'inconfort. Maese, la collaboratrice au Downtown News, explique le malaise ressenti lors d'une rencontre importune (la seule précisons-le) avec un itinérant :

Mais la vie dans le centre-ville n'était pas sans défis, et plusieurs persistent encore aujourd'hui. Le quartier est encore le centre pour les sans-abris et les personnes avec des problèmes de santé mentale, ce qui peut mener à des confrontations. L'an dernier, mon époux et moi marchions près de notre loft avec notre petite fille, lorsqu'un homme évidemment « dérangé », a marché jusqu'à la poussette, s'est penché au-dessus de notre fillette et a commencé à crier vers elle. C'était la première fois que nous nous sentions menacés, et cela nous rappelle que nous devons toujours être vigilants. (Ma traduction de Maese, 2009)

Ce que Maese exprime ici est souvent partagé sur les blogues angelinos, parfois en des termes moins... avisés. Une telle perception négative des itinérants, alors que leur poids démographique dans le centre-ville est non-négligeable, permet de comprendre les valeurs reflétées par les priorités d'aménagement des gentrificateurs: clôtures, présence policière accrue, propreté, etc. Cela n'est pas sans conséquence sur la fréquentation des espaces

publics et les exigences des utilisateurs exprimés sur les blogues en termes d'aménagement et de surveillance.

Encourager la densité résidentielle doit faire partie de la stratégie de revitalisation du centre-ville, peut-être en y attirant les banlieusards dépossédés par la dernière crise américaine, et en créant du logement social. Le défi reste néanmoins d'assurer une cohabitation des différents groupes et d'éviter que ne se concrétise les prédictions de Lefebvre, qui entrevoyait la réémergence au 20^e siècle d'une nouvelle société comme d'une ville, avec une logique d'intérieur, d'extérieur, d'inclusion, d'exclusion; une ville où les citadins de l'intérieur, du centre, décident qui parmi eux doit être exclus et à qui, de l'extérieur, ils ouvrent les portes (Lefebvre, Kofman et Lebas, 1996 cités par; Shields, 1999: 141). Les débats entre faible et forte densité, et entre faible et forte hétérogénéité, qui ont marqué la littérature en études urbaines dans les années 1960, sont réouverts (Gans, 1961; 1991 [1968]; Jacobs, 1993 [1961]).

La tension entre un centre-ville imposteur et un possible retour couvre une nouvelle sensibilité à la question des espaces publics. Devant la possibilité d'orienter le futur du centre-ville, les gens se mobilisent et la Ville, lorsqu'intéressée, prête une oreille aux voix qui s'expriment. Fidèle à sa réputation, le centre-ville de Los Angeles n'échappe pas à l'influence des nouvelles tendances en matière d'aménagement. De nouveaux besoins émergent et des critiques enracinées dans l'histoire renaissent. Exit le modernisme hostile aux piétons. Mais qui seront les individus qui pourront utiliser la rue et les espaces publics nouvellement ouverts?

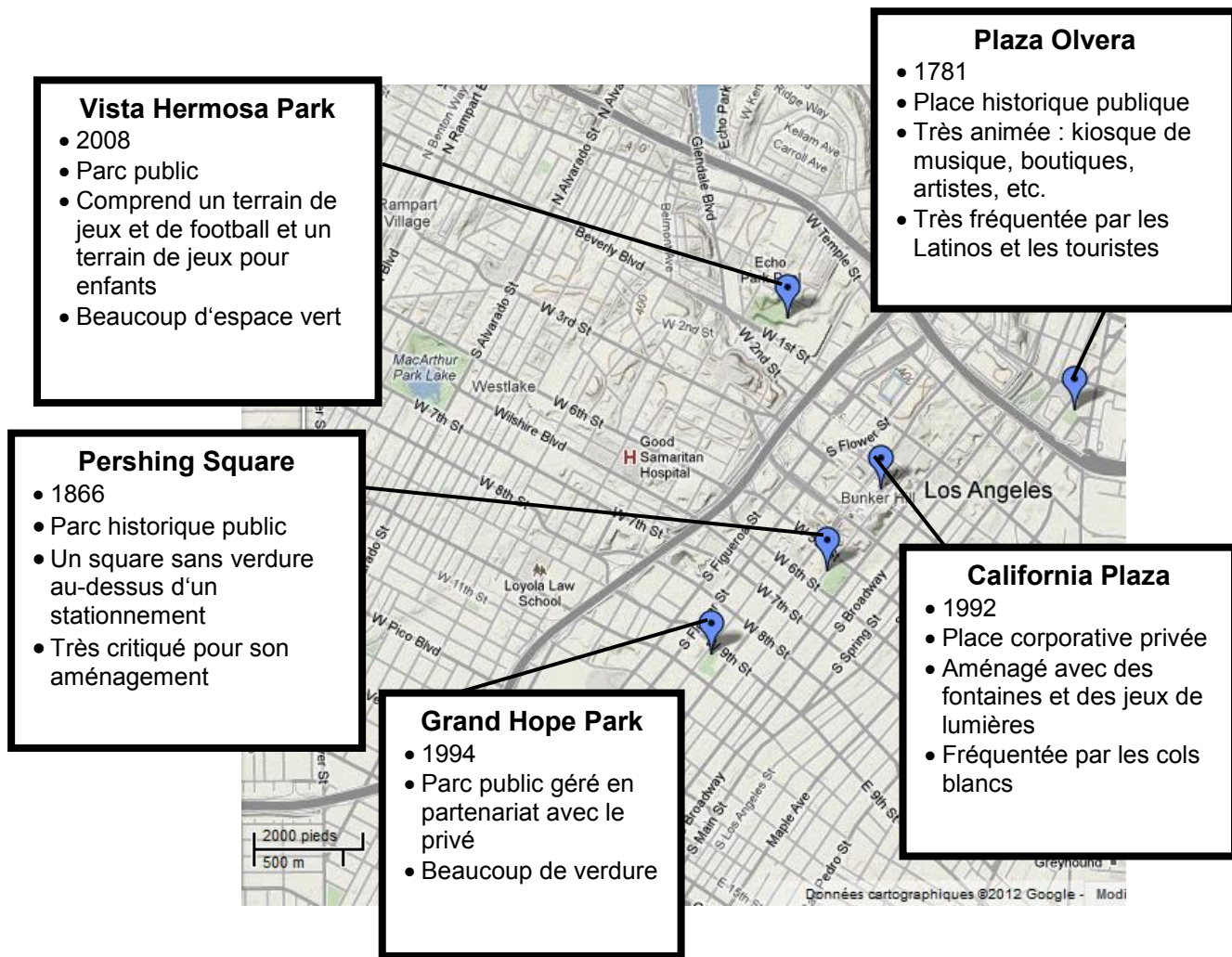
De quoi sera fait l'avenir de l'ancienne ville du futur? L'intérêt n'est pas d'étudier les espaces publics à ce moment que l'histoire voudra charnière ou non. Il s'agit plutôt de saisir la fin d'une époque, le résultat final de quelques 60 ans de destruction des espaces publics dans un centre-ville branchée sous respirateur depuis autant d'années. L'étranglement de la vie publique, à son plus fort dans les années 1980, a-t-il mis un terme aux interactions publiques?

Avoir la capacité de choisir ce qu'ils veulent être et comment ils veulent vivre leur vie sans se soucier de la censure sociale est sans aucun doute plus important pour les Angélinos que le fait de ne pas avoir de Piazza San Marco. (Ma traduction de Jan Rowan, 1968, dans *Progressive Architecture*, cité par Banham, 2001 [1971]: xxxiv)

S'il n'y a pas de Place Saint-Marc à Los Angeles, il y a, à même le centre-ville, une grande variété d'espaces publics. Dans le cadre de mes recherches, j'en ai retenu cinq. Ils ont été sélectionnés parmi ceux discutés (trop) brièvement par l'École de Los Angeles : le Watercourt Central Performance Plaza de la California Plaza et le Grand Hope Park, tous deux situés au

centre-ville. À cela s'ajoutent la Plaza Olvera et Pershing Square, ignorés du diagnostic de mort mais historiques et maintes fois réaménagés de façon à répondre aux critères d'homogénéisation et de forte sécurisation ou de commodification. Finalement, j'ai inclus dans cette liste le Vista Hermosa Park. Ce parc nature un peu excentré du centre-ville a à peine trois ans. De par sa courte histoire, et sa fréquentation un peu particulière, j'ai recueilli moins de données sur les usagers et leur utilisation du parc. Il vient néanmoins enrichir ce que j'ai pu tirer des autres lieux, et démontre la nature variée de chacun des sites étudiés.

Figure 15 : Lieux à l'étude



(Google et Sanborn, 2012c)

Avec cette sélection, j'ai un échantillon assez complet d'espaces urbains, qui diffèrent tant par leur portée historique que dans leur aménagement, et qui sont pourtant tous situés dans un rayon de moins de 5 km (voir la Figure 15 à la page précédente). Chacun de ces espaces a une histoire qui lui est propre, présente des caractéristiques physiques uniques et se situe dans un environnement immédiat bien particulier. Cet échantillon varié permet de mettre au jour une comparaison des microgéographies d'un espace, le centre-ville, pourtant considéré comme homogène par l'École de Los Angeles par les auteurs qui les ont vus du ciel. Un petit voyage dans ces lieux publics permet déjà de saisir qu'on a affaire à des espaces très diversifiés.

Aussi vieille que Los Angeles, la Plaza Olvera est aujourd'hui un site historique unique, qui attire plus d'un million de visiteurs par année. Cette plaza rappelle, avec le kiosque à musique au centre et ses grands figuiers, les plazas traditionnelles urbaines de l'Amérique latine ou de l'Espagne. À la Plaza même, on peut profiter d'une des 150 places assises (des bancs de briques ou de fer forgé) pour se reposer, déguster ses fruits frais et discuter entre amis au sortir de la messe. La Plaza se remplit lors des jours de fêtes, qui sont nombreux; il y a notamment le Jour des morts, le Jour d'indépendance du Mexique, la bénédiction des animaux et les festivités des Latin Grammy (Ryan, 2006: 481). La symbolique de cet espace public est très forte et c'est ce qui attire les Latinos et les autres qui recherchent cette ambiance.

Au nord se trouve, de l'autre côté d'une rue très achalandé, le Quartier chinois, auquel on accède par Olvera Street, le cœur du quartier historique. Au sud, à l'est et à l'ouest, quelques immeubles résidentiels et des édifices civiques, la Iglesia Nuestra Señora Reina de los Angeles et la gare Union Station. Ce n'est donc pas la plaza en tant que parc de quartier qui attire, et les entretiens le confirment. On vient de loin pour visiter Olvera Street, où l'on peut manger mexicain, magasiner: de la San Fernando Valley, de Ventura County, du Montana, de la Nouvelle-Orléans. Depuis 1992, la Plaza Olvera fait partie de El Pueblo de Los Angeles Historical Monument, un département de la Ville de Los Angeles, qui comprend aussi la gestion de cinq musées, 28 édifices historiques, 10 000 artefacts. À sa tête se trouve El Pueblo Board of Commissioners et deux autres départements de la Ville qui fournissent les services additionnels nécessaires: General Services (entretiens des lieux, services de sécurité et stationnement) et Recreation and Parks (aménagement, coupe d'arbres, entretien paysager) (City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, 2011).

Figure 16 : Plaza Olvera vue du ciel



(Google et Sanborn, 2012e)

Tout comme la Plaza Olvera, Pershing Square a une longue histoire. Désigné parc public en 1866, il a été plusieurs fois réaménagé, jusqu'au design d'aujourd'hui réalisé dans les années 1990 (dont le processus a été décrit en page 127). Ce square public (Carr et al., 1992: 80) est divisé en deux sections principales : une partie avec un amphithéâtre, gazonné, et une partie avec une fontaine, près d'une plaza avec quelques tables et chaises de plastique. Des bancs isolés par quelques marches bordent les côtés nord, sud et ouest, tandis qu'au coin nord-est, des sculptures posées aléatoirement trônent dans une aire de sable où les chiens domestiques vont faire leurs besoins. Cette section se prolonge, au-delà d'une gigantesque tour, dans une allée à l'ombre d'arbres matures. Au total, Pershing Square offre plus de 300 places assises, dont 80 % sont des places fixes. Parce que le parc est situé au-dessus d'un garage souterrain, des murs l'isolent des rampes d'accès situées à l'ouest et à l'est.

Le parc et le garage appartiennent à la Ville, sont gérés par le Department of Recreation and Parks, et sont entretenus par General Services. Le comité consultatif du Department of

Recreation and Parks de la Ville dédié à Pershing Square (et qui a pignon sur le parc) s'occupe d'organiser de nombreux événements publics, comme les festivités de la Saint-Patrick, le festival de musique et de films Downtown Stage, le Farmers' Market et la patinoire saisonnière. Le Farmers' Market, autrefois tenu hebdomadairement dans les jardins de la bibliothèque centrale, située tout près, a été déménagé dans le parc. Des œuvres d'artistes locaux sont régulièrement exposées sur le mur sud-est ou bien dans les différentes plazas. Les revenus générés par le stationnement ont rapporté 2,3 millions de dollars américains en 2008-2009; la plus grande partie de cette somme sert à financer le programme d'activités du parc et 500 000 \$ vont directement au comité consultatif pour ses dépenses courantes (Coolican, 2010).

Pershing Square est situé dans un quartier de plus en plus actif. À l'est, adjacent à la station de métro qui porte le nom du parc, il y a l'International Jewelry Plaza, qui annonce le quartier des joailliers qui se prolonge vers le sud. Le Biltmore Hotel (qui appartient à la chaîne Hilton) et quelques commerces très chics ont vu le jour sur le côté ouest du parc, un endroit particulièrement boisé, ce qui donne la fausse impression que le parc est luxuriant de verdure. Au nord, un stationnement, une galerie d'art et d'anciens édifices administratifs transformés en résidences branchées donnent le ton quant aux changements qui affectent le quartier.

Les activités du parc n'arrivaient pas, du moins lors de mon terrain, à faire taire les nombreuses critiques acerbes dont est l'objet Pershing Square. Les Angelinos (ou hypothétiquement, les gentrificateurs du quartier) s'en prennent aux murs entourant le parc, aux structures architecturales de mauvais goût aux couleurs discutables (Malone, s.d.), à l'absence de services alimentaires (Page, 2009)³⁴, à la surutilisation du béton au détriment de la verdure d'antan (Yelp, 2009b)³⁵, au manque d'espace convivial et à l'odeur d'urine qui frappe les narines à l'entrée du square (dûe, non pas aux indigents comme le pensent plusieurs, mais à la toilette pour chiens aménagée récemment dans le Palm Court sous la statue de Beethoven). La triste réputation du parc dépasse les limites de la Californie; il a été élu l'un des 16 pires espaces publics des États-Unis par People for Public Spaces (Malone, s.d.)

³⁴ Il était prévu par les architectes que des vendeurs puissent s'installer dans Pershing Square. Mais la Ville ne permettait pas les marchands ambulants alimentaires dans l'espace public angéline, une restriction qui commence tranquillement à s'assouplir dans les rues de Los Angeles (Malone, s.d.).

³⁵ C'est par égard au *Americans with Disabilities Act*, selon lequel les aires gazonnées ne sont pas accessibles aux personnes handicapées, que les architectes ont maximisé l'espace bétonné (Malone, s.d.).

Figure 17 : Pershing Square vu du ciel



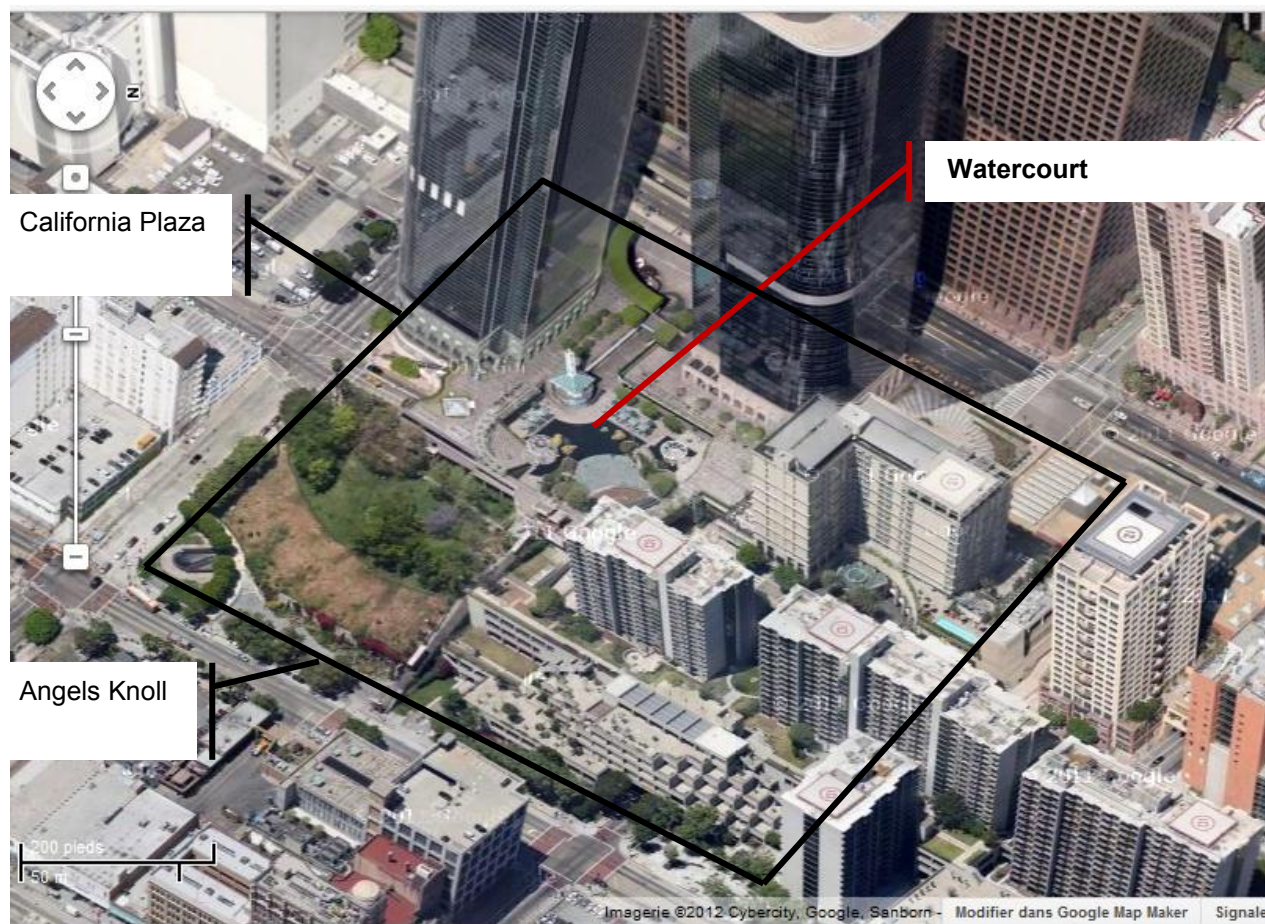
(Google et Sanborn, 2012f)

À un pâté au nord se trouve California Plaza, le dernier et le plus grand projet de rénovation (11,2 acres) de Bunker Hill (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 135, 222). Les intérêts financiers de la Ville et des investisseurs privés ont joué sur l'appel d'offres, l'élection du projet gagnant et sa réalisation (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 83). Finalement complété en 1992, le complexe comprend deux tours de bureaux³⁶, le Museum of Contemporary Art [M.O.C.A.], un hôtel de luxe, 150 unités résidentielles, des restaurants, des commerces, un

³⁶ Une troisième tour n'a jamais été construite par manque de financement. Le terrain vague a été transformé en parc, joli et discret, l'Angels Knoll, qui apparaît dans le film (500) days of Summer (Webb, 2009).

stationnement souterrain, et le célèbre Angel's Flight. Le tout se distribue sur deux étages et est lié par un labyrinthe de tunnels et de corridors.

Figure 18 : California Plaza vue du ciel



(Google et Sanborn, 2012a)

Comme dans la plupart des villes américaines depuis les années 1960, la Ville de Los Angeles exige des promoteurs immobiliers qu'ils incluent un espace pour les performances artistiques (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 245). Le M.O.C.A. fait partie de ce programme, de même que le Watercourt, où j'ai fait mes observations. Il s'agit d'une plaza correspondant à ce que Carr et ses collègues (1992 :81) nomment une plaza corporative: développée au cœur d'édifices privés, gérée par les propriétaires de ceux-ci (ici Metropolitan Structures) et ouverte au public. Le Watercourt est un espace ouvert de 1.5 acre, situé au premier étage de la Plaza et s'étendant au-dessus d'Olive Street, comme une version moderne du Jardin suspendu de Babylone (voir Figure 13, page 80). Le site comprend une fontaine de cinq mètres de haut qui se jette dans une piscine de lumière, des fleurs, des pavillons et des dômes, le tout réuni autour d'une scène métallique et d'un amphithéâtre de 400 places. On trouve sur place quelques

commerces de proximité (cordonnier, imprimeur, coiffeur, sushis, fleuriste, un café Starbucks, dépanneur), ouverts aux mêmes horaires que les bureaux adjacents. Les tables et chaises mobiles, mais constamment replacées par les employés, peuvent assoir 280 personnes.

Même si le Watercourt peut accueillir les réunions de travail, les réceptions et des mariages, les propriétaires de California Plaza ne permettent pas la tenue spontanée d'événements. Comme la Ville de Los Angeles exige aussi des promoteurs qu'ils produisent régulièrement des événements culturels, comme des concerts, les propriétaires du Watercourt offrent, depuis les années 1990, un programme élaboré d'activités culturelles appelé Grand Performances, sous la direction d'un directeur artistique à temps plein qui collabore parfois avec le Department of Cultural Affairs de la ville. Ce programme de concerts gratuits attire de nombreux Angélinos les soirs d'été, et est une valeur ajoutée pour les résidents voisins. Le coût de construction du Watercourt (environ 5 % du coût total du projet de la California Plaza) s'est donc vu justifié et les coûts d'entretiens et d'opération sont transférés aux locataires (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 247). Ainsi, si le Watercourt est ininvitant de la rue (voir en page 80 la forme qui n'est pas sans déplaire aux propriétaires), il est plutôt ouvert et apprécié pour les gens branchés qui en connaissent l'existence; le Watercourt se voit attribué cinq étoiles par les cols blancs qui travaillent dans les tours de la California Plaza et par les résidents adjacents : gratuit, reposant, jeux d'eau agréables, concerts gratuits, c'est une oasis dans la ville (Yelp, 2009).

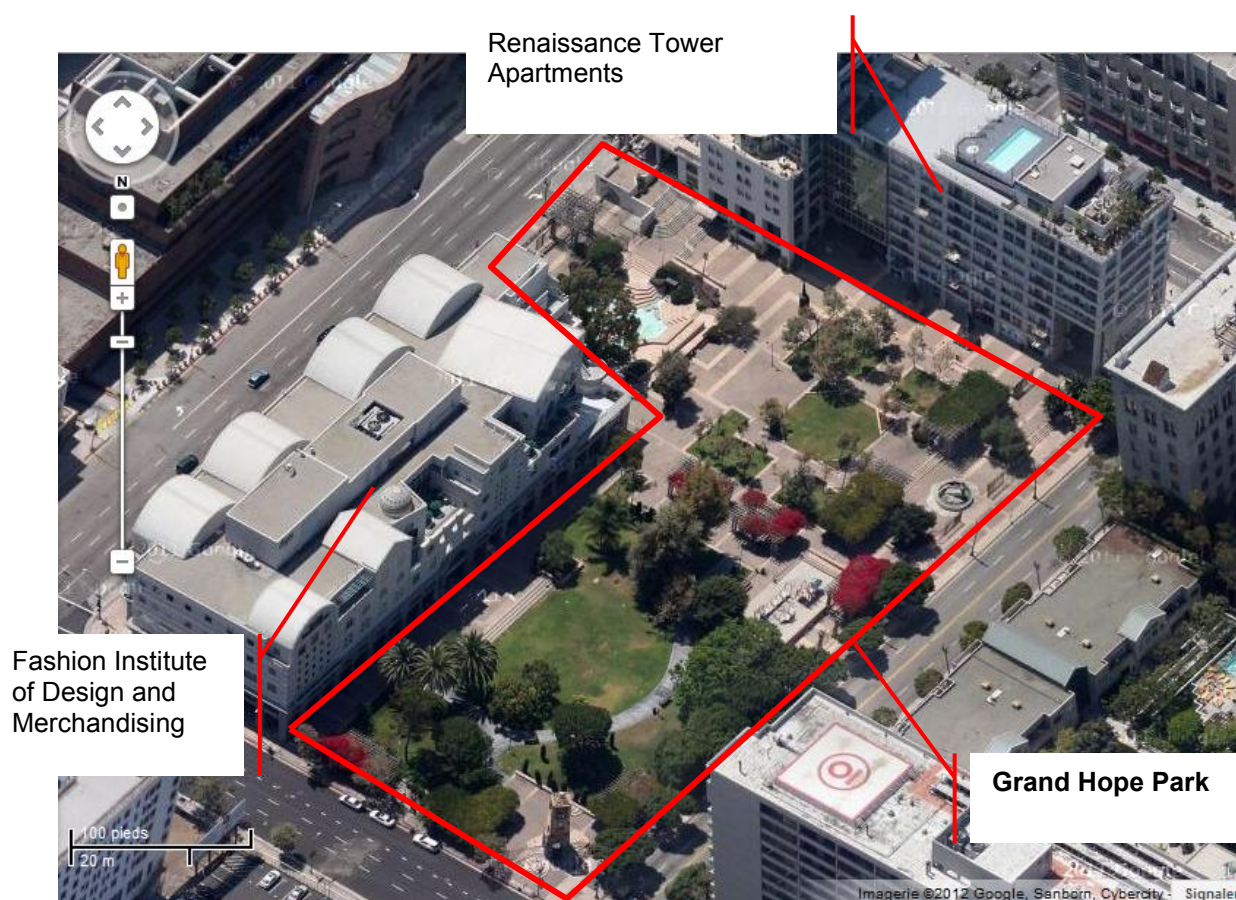
Grand Hope Park est un parc de 2,5 acres appartenant à la Community Redevelopment Agency et construit entre 1989 et 1993 entre South Grand Avenue, South Hope Street, West 9th Street et West Olympic Boulevard. Ce parc est situé en plein cœur de South Park, un quartier qui connaît une certaine popularité, notamment grâce au complexe L.A. Live et aux édifices réaffectés pour le résidentiel. Réputé être le premier parc aménagé depuis Pershing Square, Grand Hope Park a été complété en 1990, mais le parc n'a ouvert ses portes qu'en 1992 à cause de la faillite du promoteur, de problèmes financiers de la Renaissance Tower (un des gestionnaires) et d'une controverse autour de la clôture en fer de huit pieds (Young, 2007).

Fruit du travail de l'architecte Lawrence Halprin, le parc comprend des sentiers, une aire gazonnée, plusieurs œuvres d'art visuelles et poétiques, deux fontaines et des pergolas avec des lits de fleurs et de vignes. Une horloge au haut d'une tour de 16 mètres marque les heures au son de compositions de trois musiciens, mais aucune note n'a été émise par l'horloge depuis 2009. L'aire de jeux pour enfants ne faisait pas partie des plans originaux; elle a été bâtie plus tard. En ne comptant que les bancs, où trois personnes peuvent s'assoir confortablement, il y a

105 places assises fixes dans le parc. Mais les gens peuvent s'asseoir partout, sur les bords de ciment, sur l'herbe fraîche.

Parce que Grand Hope Park a une aire boisée, des sections de gazon bien arrosé, et qu'il est situé pas trop loin du centre-ville, le parc correspond à ce que Carr et ses collègues (1992: 80) appellent un parc de centre-ville. L'aire de jeux pour enfants en fait aussi un autre espace public selon la typologie de Carr, car les adultes peuvent profiter de l'équipement qui y est offert, comme les bancs, pour faire des rencontres et discuter avec d'autres parents (Carr et al., 1992: 82).

Figure 19 : Grand Hope Park vu du ciel



(Google et Sanborn, 2012d)

Afin de libérer le Parks and Recreation Department du poids (financier surtout) de l'entretien et de la gestion du parc, un consortium a été créé et s'est vu octroyé un bail de 50 ans par la C.R.A. Cette organisation à but non lucratif, Grand Hope Park, Inc., est composée de représentants du Fashion Institute for Design and Merchandizing (F.I.D.M.) et des Renaissance

Tower Apartments situés sur le même pâté (Young, 2007), du Parks and Recreation Department, de la C.R.A. et du Council District 9 (Richardson, 2008). Le financement du parc se fait principalement via la contribution des propriétaires voisins, et la différence est fournie par la C.R.A. (Richardson, 2008b).

Même si plusieurs personnes se plaignent que les chiens ne sont pas permis dans le parc, c'est un lieu de tranquillité et de verdure très apprécié (Yelp, 2009b). Il a tout pour plaire aux jeunes étudiants en mode du Fashion Institute of Design and Merchandising qui dorment dans l'herbe ou discutent au téléphone sur un banc en retrait, aux résidents voisins qu'on voit lire sous les pergolas, aux employés des entreprises adjacentes qui viennent manger près des bougainvilliers, aux *nannies* latinas qui supervisent les enfants dans l'herbe. C'est un parc de quartier, aux couleurs de la population environnante.

Figure 20 : Vista Hermosa Natural Park vu du ciel



(Google et Sanborn, 2012g)

Le Vista Hermosa Natural Park est un parc nature magnifique situé dans un quartier résidentiel latino que les gentrificateurs nomment Temple Beaudry, près de Filipinotown, séparé du centre-ville par l'autoroute 110. L'ensemble du lot avait été libéré à la fin des années 1990 pour la construction d'une école et de logements sociaux. Mais les plans ont dû être revus après la découverte d'une faille sismique et de gaz dangereux (Scott, 2008; Watanabe, 2008). Après de longues tergiversations, la construction d'un parc par Mia Lehrer et Associates et ERW Design a été entreprise en 2006 (Scott, 2008, 2009a).

Les 10 acres de parc aménagé en pente présentent un amphithéâtre d'herbe et de pierres, une chute artificielle, des aires de pique-nique et une aire de jeux pour enfants. Le sentier qui lie le tout en boucle est orné de plantes indigènes, l'eau de pluie est recueillie sous le parc et réutilisée pour l'arrosage, les toits des toilettes publiques et de l'accueil sont « verts », et la principale aire gazonnée au centre du parc est faite de fausse tourbe (Mia Lehrer + Associates, 2010b). Ces attributs écologiques ont certainement contribué à l'obtention du premier prix au Los Angeles Business Council's 39th annual Los Angeles Architectural Awards, en 2009 (Scott, 2009a). Il y a des bancs installés çà et là, mais très peu; j'ai compté 72 places assises, ce qui confirme que le parc est un lieu favorisant l'activité, pas nécessairement le repos et la contemplation.

Plus grand qu'un parc de quartier, développé et géré publiquement, le parc correspond en tout point à la définition d'un parc urbain (Carr et *al.*, 1992: 79). Le parc est géré par Santa Monica Mountains Conservancy, grâce à une entente avec le Los Angeles Unified School District (L.A.U.S.D.). Adjacents au parc se trouve un stationnement, un terrain de soccer (géré par le L.A.U.S.D. et le Department of Recreation and Parks de la Ville), le Edward R. Roybal Learning Center (une école secondaire pouvant accueillir 2 800 étudiants), de récents appartements de luxe, de petits logements résidentiels et des maisons unifamiliales (Scott, 2008).

Vista Hermosa Natural Park est un refuge urbain comme il n'y en a peu à Los Angeles (Scott, 2008). L'accent mis sur la nature (encore jeune toutefois), les espaces ouverts permettant une panoplie d'activités comme l'entraînement physique (Guzmán, 2009d) et le soccer en famille, la localisation en milieu résidentiel dans un quartier plutôt défavorisé (mais qui connaît une gentrification), et la magnifique vue sur le centre-ville octroient à ce parc une valeur ajoutée qui s'oppose facilement aux quelques critiques faiblement formulées lors de l'inauguration liées aux expropriations passées (Nolledo, 2008) et depuis sur différents blogues (Dakota, 2008). Le parc a été élu meilleur parc par le journal Downtown News (Anonyme, 2009a).

Comment?

Mon projet de recherche relève de la méthodologie qualitative. L'intérêt de cette démarche est d'aller chercher le sens, la récurrence des sens, la subjectivité et le développement des systèmes de significations dans les pratiques et les comportements. Mon projet s'insère dans le paradigme constructiviste, qui vise la compréhension des phénomènes locaux dans leurs sens multiples comme étant des construits sociaux et historiques de la réalité (Creswell, 2002: 6; Lincoln et Denzin, 2000: 166). Je souhaite mettre de l'avant une démarche empirico-inductive. L'aspect empirique de cette approche exige surtout l'exploration et la description des significations que les participants donnent aux interactions urbaines. Le processus inductif correspond à la généralisation d'une observation ou d'un raisonnement, à l'attribution d'un sens à des événements empiriques (Chevrier, 2004: 69-71).

L'ethnographie est décrite par Creswell comme étant une des stratégies méthodologiques, au même titre que l'étude de cas. La description par Creswell des stratégies méthodologiques semble suggérer qu'un choix s'impose entre l'une ou l'autre de ces méthodes (Creswell, 2003 : 14-15). Pourtant, il m'apparaît plus réaliste de considérer l'ethnographie comme un ensemble de stratégies de collecte de données, pertinent dans l'approfondissement d'un cas particulier. L'étude de cas et l'ethnographie ne sont pas mutuellement exclusives et la recherche peut bénéficier d'une utilisation conjointe (Yin, 2003 : 9). Je propose donc de faire une étude de cas pour laquelle une démarche ethnographique sera utilisée. L'ethnographie comprend un ensemble de techniques d'enquêtes directes, c'est-à-dire celles qui se déroulent sur le terrain où le chercheur fait une immersion plus ou moins longue en tant qu'observateur et enquêteur dans le milieu qu'il étudie (Bonte et Izard, 2000 : 470; Low 2005: 178). Les techniques sont variées et peuvent relever autant du qualitatif que du quantitatif; il peut s'agir de la réalisation d'entretiens, de sondages, dresser un cadastre, recueillir des généalogies ou une terminologie de parenté, de recueillir les récits de vie, de faire de l'observation participante, etc. (Bonte et Izard, 2000 : 470).

Les méthodes de collecte de données qui tendent vers l'ethnographie sont des stratégies privilégiées dans l'étude des faits urbains. Park reconnaissait l'apport unique de cette stratégie méthodologique, utilisée jusque-là en anthropologie dans des contrées éloignées, pour saisir, dans toute leur complexité, les coutumes, croyances, pratiques sociales et conceptions de la vie des groupes urbains (Park, 1952 : 15 cité par Hannerz, 1980: 31). Il est généralement admis que l'ethnographie ait été adoptée par les étudiants de Park, ce qui en ferait le principal outil de

l'École de Chicago³⁷. Il est cependant difficile de confirmer l'étendue de l'utilisation d'un véritable procédé ethnographique par les membres de cette École. La méthode de collecte de données n'a jamais été discutée comme telle³⁸. Les recherches sociologiques empiriques en ville commençaient à peine à se distinguer du travail social; le rôle, les outils et les fonctions de la recherche de terrain objective étaient encore à définir. Puis, il n'était pas de mise de discuter méthode et collecte de données dans les travaux écrits, comme c'est la coutume aujourd'hui (Bulmer, 1983: 95). Si les détails méthodologiques n'ont pas été inclus dans les textes écrits, quelques-unes des stratégies déployées par les membres de l'École de Chicago sont néanmoins connues. Anderson (1961 [1923]), dans sa recherche sur les hobos, a soumis à l'analyse ses propres années passées sur la route à la recherche de travail, avant de faire de l'observation participante auprès des hobos de Chicago (Hannerz, 1980: 32). Pour l'étude des gangs de rue, Trasher (1963 [1927]) a étudié les articles de journaux, les documents personnels de membres de gangs et les informations provenant d'autres chercheurs sur les gangs de rue, mais aussi ses données provenant de l'observation directe (qu'il a acquises notamment en gagnant la confiance des jeunes par ses tours de magiciens!) (Hannerz, 1980 : 36). Quelques lignes de la dernière ethnographie de la première École de Chicago (Hannerz, 1980 : 50), l'étude de Cressey sur les *taxi-dance halls* de Chicago (Cressey, 1969 [1932]: xviii) et un article inédit publié à titre posthume (Cressey, 1983 [circa 1927]) révèlent qu'il a récolté certaines informations auprès des propriétaires de salles de dance et en faisant des entrevues informelles avec les danseurs et danseuses, mais que ses données proviennent principalement d'observations que lui et quatre collègues ont faites sous le couvert de l'anonymat en tant qu'usagers des salles de danse (Bulmer, 1983). Si le nombre d'heures de terrain réalisées par les membres de l'École de Chicago est inconnu, ils ont néanmoins été les premiers à utiliser, explorer et légitimer, pour les groupes urbains, un ensemble de techniques d'enquête variées qui favorisent la recherche en milieu « naturel ».

Depuis, l'ethnographie est demeurée un outil de recherche privilégié en sociologie et en anthropologie urbaine. Un des exemples les plus connus (et plus détaillé sur le sujet que les recherches de l'École de Chicago), est l'ethnographie de Bourgois (2003) sur les Portoricains de East Harlem. Sa recherche consistait à décrire l'expérience de la pauvreté et de la ségrégation ethnique au cœur de New York, la ville la plus riche au monde. En plus des

³⁷ Certaines critiques affirment justement que les ethnographies réalisées par les membres de l'École de Chicago n'étaient que des travaux journalistiques, référant ainsi au passé de Park (Chapoulié, 2000 citant ; Thomas et Znaniecki, 1927 [1918-1920]), mais ignorant son bagage théorique (Hannerz, 1980 : 55).

³⁸ À ce jour, un seul document de l'École de Chicago aborde la question méthodologique : l'article de Cressey (Cressey, 1983 [circa 1927]).

entrevues avec les politiciens locaux et la participation aux réunions institutionnelles, il a observé des vendeurs et toxicomanes, et fait des entrevues avec leurs conjoints, amoureux, parents. Il les a accompagnés en visite chez leur famille, il a participé aux fêtes et aux réunions plus intimes. Bourgois a passé plusieurs centaines de nuits (environ trois par semaine) à enregistrer des conversations et récits de vie dans la rue et dans les *crack houses*. Sa recherche a duré près de cinq ans, entre 1985 et 1990 environ.

Plus précisément, l'ethnographie est une excellente méthode pour l'étude de ce groupe particulier que sont les usagers de l'espace public (Low, Taplin et Scheld, 2005: 179). Par exemple, Richardson (2003 : 76-85) utilise l'ethnographie pour comprendre les différentes expériences liées à deux lieux publics urbains du Costa Rica. La recherche de documents historiques (récits de voyages, histoires locales et photographies anciennes) lui a servi pour faire un portrait historique des lieux à l'étude et pour en comprendre la valeur locale. Il a également fait des entretiens avec des membres de l'administration de la ville et les responsables des sites, qu'il a enrichis des discussions impromptues dans lesquelles il s'est trouvé impliqué pendant ses observations. Il a documenté l'aspect matériel des lieux par des photos, des cartes et des notes. Quant au cœur de son étude, les interactions, il en a fait l'observation en portant une attention particulière à la proxémique entre individus, auxquels il attribuait des catégories de sexe, d'âge et de classe.

Low (2000) a utilisé des stratégies méthodologiques semblables à celles de Richardson dans son travail sur l'espace et la culture publique au Costa Rica, mais elle les décrit avec davantage de détails. Outre la documentation historique sur la plaza, elle s'est appliquée à explorer de trois façons l'utilisation de l'espace public. D'abord, elle a dénombré les utilisateurs de l'espace en question pour toutes les périodes d'observation, à l'arrivée, à toutes les 15 minutes ensuite, et à la fin. Elle a également noté les déplacements des usagers masculins et féminins sur des cartes. Pour ce faire, elle consacrait son attention à un usager à la fois pendant 15 minutes, pour un total de deux heures. Ensuite, Low a cartographié les groupes et leurs activités à raison d'une heure par jour. Combinées à la description ethnographique des activités, ces données lui ont permis d'organiser les pratiques par genre, classe et âge dans l'espace public observé. Elle en arrive à une description détaillée des frontières sociales et spatiales mises en place dans la construction quotidienne de la différence.

Dans les deux cas, et comme pour l'École de Chicago, la méthode de collecte de données ethnographiques comprend une bonne partie d'observation. C'est ce que Le Gall et Meintel (1997: 216-217) ont fait pour leur recherche sur la construction quotidienne de l'inégalité à

Montréal, qui s'observerait, selon les auteurs, par l'appropriation de l'espace public. Elles ont fait un répertoire des espaces publics dans le quartier Côte-des-Neiges, puis procédé à l'observation de deux espaces précis en cinq périodes d'observation d'une demi-heure environ chacune, étudiant les échanges entre les employés et les clients, le contenu de l'interaction, la prosodie (l'intonation, etc.), les comportements non-verbaux (sourire, contact des yeux, reconnaissance de la présence des autres, etc.), en notant l'origine ethnique ou nationale, l'âge, le sexe, le mode de présentation (isolés ou en groupe) et les rapports entre les personnes arrivées ou non ensemble (coprésence sans reconnaissance, coprésence avec reconnaissance minimale, interaction active).

Une bonne ethnographie exige du chercheur qu'il s'engage avec les gens, qu'il porte une attention particulière à leurs expériences et à leur histoire. Ce faisant, cette collecte de données « engagée » donne une voix à ceux qui ne sont pas habitués de se faire entendre, ou bien à ceux qui ne savent pas comment le faire. Les usagers des espaces publics peuvent ainsi profiter de l'occasion pour s'exprimer, et les gestionnaires des parcs obtiennent un canal de communication supplémentaire avec les visiteurs (Low, 2005: 207).

De plus, l'ethnographie est la démarche méthodologique par excellence pour l'étude des interactions. Cet ensemble de stratégies de recherche permet de saisir les règles explicites et implicites, le savoir latent et manifeste, bref tout ce que l'étranger doit acquérir afin de se sentir membre d'une culture, et donc prévisible vis-à-vis des autres membres (Winkin, 2001: 138). Inspiré de l'École de Chicago, c'est à Goffman que l'on doit la première « ethnographie de la communication » empirique (Winkin, 2001 : 111). Pour sa thèse de doctorat, il a en effet étudié dans les années 1940 les actes communicationnels quotidiens des habitants de l'île d'Unst, en Écosse, pour lesquels il a développé un ensemble de concepts décrivant les interactions (Goffman, 1993). Il a côtoyé et observé les habitants, il a partagé la vie intime des gens de l'hôtel où il résidait, a travaillé avec les bergers et les fermiers (Winkin, 2001 : 111). Il a reproduit cette technique de terrain dans un hôpital psychiatrique de Washington D.C. et dans un casino de Las Vegas (Hannerz, 1980: 204). Son œuvre découle de cette pratique ethnographique, voire la dépasse car Goffman ne semble s'être attaché aucun terrain en particulier, apparemment « faisant du terrain sans arrêt, « observant les êtres humains partout où il les trouve, complétant ses données et ses interprétations pour de futures utilisations » (ma traduction de Hannerz, 1980 : 204).

L'ethnographique comme méthode qui permet de saisir les actes interactionnels au vol, dans leur contexte « naturel », tel que l'a pratiqué Goffman, en a inspiré plus d'un. Notamment, une

ethnographie réalisée par Anderson (1999) permet de comprendre les dynamiques des relations (parfois violentes) entre les habitants d'un quartier de Philadelphie. L'observation participante dans des endroits aussi variés que les terrains de jeu, les bars, les buanderies, les prisons et coins de rue, et des entrevues en profondeur avec différents personnages, ont permis au sociologue américain de mettre au jour les comportements publics interpersonnels, basés sur ce que l'auteur appelle le « code de la rue ». Il s'agit ici d'un ensemble de prescriptions et de proscriptions quant aux comportements et aux attitudes qui génèrent le respect, dont la violence et la vengeance. La compréhension par l'ethnographie des perceptions, actions, modèles de comportements et représentations affine les connaissances sur un environnement urbain particulièrement défavorisé.

L'apport des études comme celles nommées précédemment est capital à la recherche en milieu urbain. Mais, pour l'étude des interactions dans les espaces publics urbains, l'ethnographie présente des inconvénients non-négligeables. Richardson parle de la difficulté qu'il y a à observer, seul, à l'aide d'un cahier de notes et d'un crayon, toutes les interactions et tous les individus dans le détail de leur comportement. C'est pourquoi il s'est limité à la distance entre les individus et les groupes, ce qu'il considère comme révélateur de la territorialité. Le Gall et Meintel ont choisi l'observation, même si cela ne peut que partiellement aider à saisir les différents espaces de communication d'un individu (Le Gall et Meintel, 1997: 216-217).

D'autres recherches encore démontrent la variété de techniques utilisées pour contrer ses obstacles dans l'observation des interactions dans l'espace public. Le grand maître des recherches sur les espaces publics de New York et de Tokyo, Whyte (1980), était accompagné, durant les huit années de sa recherche, par une équipe d'étudiants (Whyte 1980; 1988). Duranti (1992), pour sa recherche sur les rituels de salutations samoas, a revu en 1992 du matériel vidéo enregistré pour d'autres fins que celles pour lesquelles il avait été réalisé en 1981 et 1988. Placencia (2004) a enregistré (audio) 80 interactions dans deux commerces dans un quartier résidentiel de Quito, en Écuateur pour comprendre les interactions entre commerçants et clients. Une affiche avertissait ces derniers que leurs conversations étaient enregistrées (Placencia, 2004: 220).

Le temps (Goffman, 1993), le travail d'équipe (Cressey, 1969 [1932]) et le matériel audiovisuel (Duranti, 1992) sont des atouts majeurs dans la réalisation de ces recherches. Pour ma thèse, le temps et le travail d'équipe ne sont pas des cartes que j'avais en main. Et le matériel audiovisuel non plus, pourtant tellement utile dans la « maîtrise visuelle de l'ordinaire » (Winkin, 2001 : 166), pour la captation continue des détails micro, comme les regards et les

mouvements du corps, qui composent les interactions. Toute la base de la recherche en kinésie (réalisée bien avant l'existence des comités d'éthique) repose d'ailleurs sur des enregistrements visuels et des photographies (Bateson, 1981; Birdwhistell, 1970; Mead et Cooke Macgregor, 1951). Whyte a prouvé que l'enregistrement vidéo d'un espace public permet de saisir l'occupation macro de l'espace selon les périodes de la journée d'une manière plus objective que lorsque le chercheur fait partie des occupants et que sa place dans l'espace est soumise aux conditions de terrain (trop de soleil, inconfort pour la prise de note, voisin de banc désagréable, etc.). Le matériel ainsi récolté peut être non seulement analysé à satiété *a posteriori*, comme l'a fait Duranti, mais il peut également servir à clairement illustrer les conclusions proposées.

Les projets de recherche universitaires québécois sont soumis à des comités d'éthique via un long formulaire qui contrôle le bon déroulement des études avec des « sujets humains » : quels sont les risques et avantages que les « sujets humains » encourent à participer à la recherche, de quelle façon sont-ils informés du projet et comment consentent-ils à y participer, comment les données fournies seront protégées, etc. Utiliser du matériel audiovisuel dans l'espace public pose problème ici, car :

Les sujets pressentis pour participer à une recherche doivent avoir donné par écrit, sans contrainte, manipulation ou influence, un consentement libre et éclairé. Le consentement doit être réitéré pendant toute la durée du projet. (Formulaire d'éthique)

En consentant à participer à la recherche, le « sujet humain » reconnaît que le respect de sa vie privée n'est pas atteint de façon dommageable, car :

La confidentialité et le respect de la vie privée sont des valeurs fondamentales faisant consensus auprès de la communauté scientifique. Au Canada, le droit à la vie privée est d'ailleurs inséré dans la constitution comme un droit fondamental et est protégé autant par les lois provinciales que fédérales. Au Québec, la Charte des droits et libertés ainsi que le Code civil protègent la vie privée des citoyens. (Formulaire d'éthique)

Cela renvoie à la célèbre cause *Aubry c. Éditions Vice-Versa Inc.* entendue à la Cour suprême du Canada en 1998 (Cour suprême du Canada, 1998)³⁹. Néanmoins, le sujet de ma recherche

³⁹ Le jugement *Aubry c. Éditions Vice-Versa Inc.* (Cour suprême du Canada, 1998) hante les corridors universitaires, mais reste mécompris. En 1988, une jeune femme a été prise en photo sur les marches d'un escalier, à Montréal, par un photographe qui a ensuite vendu la photo au magazine *Vice-Versa*. Malgré le fait que la photo est loin de l'humilier (le magazine l'a utilisé en parlant de la beauté des Montréalaises), elle intente une action. La Cour suprême lui donne raison. Le jugement stipule que l'on peut prendre des photos de n'importe qui, mais on ne peut pas les publier sans leur permission. Cela est cependant autorisé dans trois situations : 1) droit du public à l'information. Exemple : un accusé d'acte criminel ; 2) La personne n'est qu'un accessoire dans

étant réellement les interactions, les personnes et leurs intentions dans l'espace public, je me voyais difficilement manipuler le matériel audiovisuel, prendre des notes si nécessaire, et obtenir le consentement des personnes observées dans l'éventualité où j'utiliserais le matériel pour une publication. J'ai donc sciemment entrepris la collecte de données à l'aide d'un bon vieux crayon et d'un cahier d'observation. Des raisons pratiques de manipulation du matériel ont également joué en la défaveur de celui-ci.

Figure 21 : En observation à Pershing Square



(Boucher, 2009b)

À Los Angeles, de septembre à décembre 2009, j'ai fait près d'une centaine d'heures d'observation, détaillé une quarantaine d'interactions, le tout sans caméra, sans appareil photo, sans magnétophone. Seule et sans caméra, mon emploi du temps a été soumis aux conditions météo, aux heures d'ensoleillement, aux différents événements tenus dans les espaces publics retenus.

En prenant moi-même les notes alors que je me trouvais dans l'espace public, j'ai pu détailler la technique de collecte de données mais j'ai également été forcée de préciser mon objet d'étude afin de rendre mes heures d'observations les plus rentables possible. Mon objectif n'était pas l'étude des espaces publics et leur aménagement, contribution déjà faite par Whyte d'une façon riche et détaillée. Je cherchais plutôt à étudier les gens entre eux, leur rapport les uns aux autres. Être parmi les usagers est un avantage non négligeable dans l'observation des interactions dans les lieux publics. En prenant des notes, j'ai pu me déplacer aisément et discrètement pour observer les « sujets humains », toujours en mouvement. Leurs paroles et discussions, éléments précieux de l'interaction, m'étaient accessibles. Mes propres interactions alors que j'étais « sous couvert »⁴⁰ avec les utilisateurs m'ont apporté de précieux éclaircissements sur eux (et donc leur représentation collective), sur moi en tant qu'utilisatrice, et donc sur eux en tant qu'utilisateurs. En étant sur place, parmi les utilisateurs, j'ai pu faire une immersion totale de l'expérience vécue par les utilisateurs. Mes cinq sens étaient sollicités dans la détection de l'ambiance des lieux. Un banc inconfortable, une section malodorante ou un voisin bruyant sont des éléments qui influencent

l'image. Exemple : prendre une photo d'un monument devant lequel passe, par hasard, un individu ; 3) Si la personne est prise dans un contexte général. Exemple : lors d'un événement public comme un festival.

⁴⁰ Je n'ai jamais prétendu être autre chose qu'une étudiante universitaire québécoise observant les utilisateurs de l'espace public de Los Angeles... lorsqu'on me posait la question.

l'utilisation des espaces publics et les rapports entre les usagers, et qui ne sont pas nécessairement perceptibles dans une vidéo. À plusieurs reprises, Whyte a dû envoyer ses étudiants sur le terrain, en tant qu'utilisateur de l'espace public, afin de vérifier telle ou telle hypothèse générée par l'analyse des enregistrements vidéo (Whyte, 1979, 1980, 1988).

Creswell et Duranti reconnaissent eux aussi que les inconvénients du matériel audio-vidéo sont considérables. Les enregistrements peuvent être difficiles à interpréter, d'autant plus que tout n'est pas enregistré, ni enregistrable (Duranti, 1992: 665; Creswell, 2002: 187). Bien sûr, la présence de la caméra peut gêner les participants (Creswell, 2002: 187). L'autre difficulté liée à l'utilisation de ce matériel est celle, moins importante, du transport. Les terrains d'étude étant parfois éloignés et compliqués à atteindre, il peut être encombrant et dispendieux d'utiliser cette méthode de collecte de données qu'est l'audiovisuel. Les risques que le matériel soit volé dans les espaces publics sont non-négligeables. Par ailleurs, la quantité de matériel et d'informations générées par de tels outils est immense, mais le temps d'analyse pas toujours infini. De toute façon, les technologies d'aujourd'hui sont si facilement accessibles, qu'il peut être intéressant de leur opposer d'autres techniques de collecte de données qui n'ont plus la cote, mais qui n'en sont pas moins scientifiquement invalides.

Si l'observation participante reste l'outil clé de l'ethnographie (Low, 2005: 206), j'ai élaboré, à partir des recherches de mes prédécesseurs et de mon expérience personnelle, des stratégies précises pour saisir la mixité dans les espaces publics angéliens.

D'abord, décrire

Dans un premier temps, j'ai fait une observation des lieux, dans le but de décrire ceux-ci en termes d'achalandage (décompte par sexe, âge, race et représentation sociale), de conditions environnantes (température, autres édifices, etc.), de disposition du mobilier (bancs, tables, kiosque à musique, etc.), de circulation, des endroits stratégiques où me positionner, de surveillance et de consommation s'il y a lieu, qui affectent l'utilisation de l'espace (Arborio et Fournier, 2005 [1999]: 46; Creswell, 2002: 191). J'ai également noté mes impressions et mes intuitions sur les lieux observés, le public qui les fréquente, les mouvements, les rythmes, en sollicitant mes cinq sens. Ils m'ont permis de mieux saisir l'ambiance des lieux publics et l'expérience offerte par ceux-ci en tant que personne sensible (Arborio et Fournier, 2005 [1999]: 48).

J'ai consacré le premier mois à cette cueillette d'informations, à raison de quatre ou cinq périodes d'observation par lieu, pour une moyenne d'une heure par période d'observation. Mon

maximum a été de 2 h 15 et mon minimum de 15 minutes. Les périodes d'observations raccourcissaient au fur et à mesure que je sentais que je n'observais rien de nouveau du point de vue descriptif. J'ai fait un total de 24 h 15 d'observation. L'organisation de l'horaire (lieux et heures) à cette étape était aléatoire, mais je me suis assurée de faire des observations pour chaque lieu en avant-midi et en après-midi, ainsi qu'une journée de fin de semaine. Aucune période d'observation ne s'est démarquée, si ce n'est qu'il était impossible de faire des observations de soir (il fait trop noir pour identifier les usagers et leurs interactions) et qu'il n'y a personne très tôt dans les espaces publics la fin de semaine⁴¹.

Voici un extrait de mes notes de terrain lors d'une observation descriptive.

9 h 45 | Je suis arrivée par le coin nord-est, soit 5th et Hill. J'ai immédiatement remarqué le nombre d'itinérants (cinq) et un gardien de sécurité. J'ai fait le tour, en essayant de me rappeler l'orientation de la patinoire qu'il y avait cet hiver. Statue de Beethoven. Je suis allée vers l'ouest, en passant près de la scène. Des chaises de plastique et des tables rangées laissent penser qu'il y a des spectacles estivaux ici aussi. Un homme habillé de vêtements de coton (genre pyjama) parlait à un technicien en lui demandant s'il y avait un spectacle. Sur le côté ouest, j'ai compté neuf personnes assises, la plupart dormant, les autres « méditant » pour utiliser le terme de Low. Une femme (Asiatique ou Latina, 20-30 ans) était assise dans le gazon avec ses trois enfants (moins de 6 ans). Autour d'elle, des hommes qui se reposent dans l'herbe, dont un handicapé en fauteuil roulant. Je lui ai fait un sourire, question de lui communiquer ma satisfaction et ma surprise, des encouragements pour sa façon de se mêler aux autres [solidarité en tant que femme!] Elle m'a retourné mon sourire. J'ai passé par les tables, toutes occupées par des personnes seules ou accompagnées qui lisent ou méditent. Un couple entrelacé se cachait dans un coin (Latinos, 20 ans). Je suis passée derrière la fontaine côté sud. J'ai compté 12 hommes assis, dont plusieurs itinérants. Une femme assise sur le bord de l'eau (Latina 20 ans) et un homme (Noir 50 ans), et là aussi un gardien de sécurité. L'homme noir m'a fait plusieurs « Hi! » et m'a demandé s'il pouvait m'avoir vue à tel endroit que je n'ai pas compris. J'ai répondu: « Je ne crois pas ». Il a dit qu'il pensait y avoir vu mon vélo. J'ai répondu « peut-être », ai souri et suis partie. (Notes de terrain, Pershing Square, 17 juillet 2009)

⁴¹ J'ai compris plus tard (en septembre) que la fréquentation de Vista Hermosa Natural Park dépend des jours d'école. Le parc très populaire en été était vide pendant les heures de classe.

Comme le montre l'extrait précédent, j'ai dégagé de mes impressions l'impact de ma présence en tant que femme blanche, dans la trentaine, étudiante. Il est important de comprendre comment ma présence a joué sur les interactions en cours, quelles interactions m'interpellent directement et quelle est la place que me laissent les acteurs. Cette dimension de l'observation que j'ai appliquée pendant toute ma recherche de terrain m'a permis de mieux approfondir mon sujet, tout en étant consciente des biais que peut occasionner ma présence. Voici un extrait de mes notes de terrain qui illustre ce fait.

Évidemment, les endroits privilégiés sont ceux à l'ombre. En ceci, je ne me démarque pas vraiment des autres utilisateurs! Aussi, j'essaie de choisir les endroits où je suis moi-même confortable, en tant que femme blanche dans la trentaine, je ne vais pas m'asseoir au milieu des itinérants par exemple. Premièrement, je ne veux pas briser les schémas d'utilisation des lieux, deuxièmement, si je le fais je ne peux observer efficacement les réactions, troisièmement l'inconfort que j'éprouve rend l'observation plus difficile. (Notes de terrain, 17 août 2009)

Figure 22 : Le vélo de l'anthropologue sur le terrain

Pershing Square



Grand Hope Park



(Boucher, 2009e, 2009d)

Il est évident que mon vélo, avec lequel je me suis déplacée tout le temps de mon séjour, a fait réagir, comme dans on le voit dans les notes du 17 juillet. J'ai moi-même questionné l'impact de sa présence sur « le terrain »⁴² :

⁴² J'ai interrogé, dans l'introduction du présent travail et ailleurs (Boucher, 2010), la valeur de l'ethnographie en vélo dans une ville comme Los Angeles où l'automobile est omniprésente.

10 h 16 | Peu de gens viennent s'asseoir à côté de moi. Peut-être que mon vélo est intimidant. Il fait une barrière à la Goffman, un marqueur. (Notes de terrain, Plaza Olvera, 16 juillet 2009)

Un marqueur, mais aussi un sujet de conversation, car c'est un mode de déplacement incongru à Los Angeles.

Avant de passer à l'observation des interactions, j'ai consacré quelques heures à la description des groupes représentés dans les espaces à l'étude. La question de la race a fait émerger chez moi sa part de doutes. Je ne souhaitais pas porter une attention particulière à cette dimension. Il est par ailleurs rare, au Canada, que l'on parle en termes raciaux. Par contre, j'ai rapidement compris que cet identificateur est cher aux yeux des Américains. On y fait souvent référence tant au niveau officiel que dans le langage courant, dans les médias, les conversations anodines, les recherches scientifiques. Je suis donc restée attentive à cette donnée qui est parfois associée à l'utilisation différentielle des espaces publics (Byrne, 2007) et fait partie des cadres sociaux qui influencent les mouvements, les appropriations et les interactions dans l'espace. À l'instar de Low (2005: IX), j'ai donc repris la terminologie populaire et ai distingué quatre grands groupes : Blancs (B), Latinos (L), Noirs (N), Asiatiques (A).

En soi, l'identification des groupes est un défi particulier. Il n'y a pas, à ma connaissance, d'études sur les représentations collectives angélines. C'est une difficulté que mentionnait Blumer : « Ceux qui étudient les sociétés humaines devront réfléchir au questionnement suivant : leurs préoccupations pour les catégories de structures et d'organisations peuvent-elles être conciliées avec les processus d'interprétations selon lesquels les êtres humains, individuellement et collectivement, agissent en société? » (Ma traduction de Blumer, 1962: 191). Pour identifier les groupes, je me suis donc d'abord fiée à mes intuitions, qui se basaient surtout sur les expressions, tel que le suggère Goffman (conduite, apparence, expériences passées, paroles, documents, caractéristiques sociales, signes et symboles). Au cours de chaque observation, j'ai enrichi la description de ces représentations, j'ai ajouté des catégories et en ai éliminées si nécessaire. Finalement, j'ai retenu une vingtaine de représentations sociales, environ cinq par lieux (voir le Tableau page 112, pour quelques exemples).

De par leur nature fluide, certaines représentations se doublaient: un sans-abri peut être un local. Je me suis donc efforcée de mettre l'accent sur les représentations sociales ponctuelles: quel rôle d'usager tel individu joue dans ce lieu, en ce moment? Bien sûr, les mêmes représentations sont jouées à plusieurs endroits. Par exemple, il y a des itinérants à Pershing Square et dans la Plaza Olvera. Les employés de bureau fréquentent la California Plaza et

Pershing Square. Par contre, comme on l'a vu précédemment (dans la section Représentation), les comportements sont sensiblement différents selon les endroits; les itinérants de Pershing Square restent assis toute la journée, dorment ou discutent, alors que les itinérants de la Plaza Olvera ne cessent de « travailler » en fouillant les poubelles et en ramassant les cannettes. Comme je l'avais remarqué dans les premières semaines, les gens adaptent leur comportement selon les lieux où ils se trouvent. C'est pourquoi je suis restée attentive aux indices et informations que je pouvais récolter dans les journaux et ailleurs (documentaires, coupures de presse, articles, blogues, etc.). Par exemple, j'ai identifié beaucoup d'hommes se reposant dans l'herbe comme étant des itinérants, jusqu'à ce qu'une photo de journal affine mes observations (Loomis, 2008). La légende explique que l'homme, en congé, se repose dans l'herbe fraîche du parc Hollenbeck, loin de la chaleur de son appartement.

Prendre en compte ce type d'informations lors de mon évaluation des représentations sociales mises en scène a contribué à assurer la validité de ma recherche en venant corroborer ou non les données issues des observations (Yin, 1994: 81). L'identification des représentations sociales, cet « indicateur très imparfait » (Bélanger, 2010: 150), était bel et bien dépendante de ma subjectivité (comme pour les autres utilisateurs d'espaces publics), mais elle s'est affinée avec le temps au fur et à mesure que je construisais mon cadre.

J'ai également mis au point une charte de l'achalandage et de circulation afin de décrire rapidement en termes qualitatifs les usagers d'un endroit ou d'un espace circulaire. Les indicateurs utilisés sont inspirés de la table de proxémie (Annexe 1 : Proxémie, page 277 et Annexe 2 : Tableau des distances sensorielles, page 278).

L'achalandage a son importance dans le jeu des réserves, des territoires, de l'appropriation des lieux, des déplacements et des interactions.

Tableau 2 : Charte de circulation/d'achalandage

Faible	Moins de cinq passants par minute	
Aéré	5 à 10 passants par minute	Distance entre inconnus: sociale éloignée à public. Vitesses variées. Possibilité de changer son itinéraire, reculer, s'arrêter. Conversation maintenue. Distance entre connaissances maintenues (sociale proche).
Occupé	10 à 20 passants par minute	Distance entre inconnus sociale proche. Vitesse des pas s'adapte. Distance entre les membres d'un groupe: personnelle éloignée. Conversation atténuée au profit d'une concentration visuelle. Impossibilité de changer son itinéraire sans déranger.
Dense	20 passants et plus	Distance entre inconnus: personnelle proche. Distance entre les membres d'une même unité de participation: intime proche. Vitesse dictée par la foule. Conversation faible.

Après avoir décrit les lieux, je suis passée à une observation plus systématique des usagers.

Puis, compter et cartographier

À environ deux heures d'intervalle, j'ai cartographié⁴³ les usagers présents (sexe, âge, représentation sociale), ce que Low appelle des cartes de comportement (Low, 2000 : 192). Je prévoyais en faire toutes les 15 minutes, mais cela prend environ 20 minutes, selon le lieu et l'achalandage ; c'est très long. Je me suis donc limitée à des intervalles de deux heures et j'ai abandonné plusieurs sections des espaces publics que j'observais, notamment pour mettre l'accent sur les lieux réellement achalandés et pour avoir plus de temps pour les observations. J'ai couvert ainsi presque toutes les heures de la journée.

Dans le tableau ci-dessous, il y a un exemple des heures où j'ai fait les cartes d'utilisation, tous les jours de la semaine confondus, au Watercourt de la California Plaza. Sur le terrain, cela m'a permis de visualiser à quelles heures la répartition des usagers dans l'espace a été saisie. En voyant quelles sont les heures qui n'ont pas été couvertes, j'ai réorganisé mon temps pour avoir des observations du matin au soir.

Tableau 3 : Heure de saisies des utilisateurs en semaine et en fin de semaine au Watercourt

Semaine			Fin de semaine		
16-sept-09	Mercredi	9 h 55	27-sept-09	Dimanche	8 h 30
16-sept-09	Mercredi	10 h 52	27-sept-09	Dimanche	9 h 17
04-nov-09	Mercredi	10 h 52	28-nov-09	Samedi	13 h 45
29-sept-09	Mardi	11 h 45	05-déc-09	Dimanche	15 h
22-sept-09	Mardi	12 h 12	05-déc-09	Dimanche	16 h 15
29-sept-09	Mercredi	12 h 40	17-oct-09	Samedi	17 h
04-nov-09	Mercredi	12 h 45	18-oct-09	Dimanche	17 h 15
10-sept-09	Jeudi	13 h 31	18-oct-09	Dimanche	17 h 23
22-sept-09	Mardi	13 h 40	17-oct-09	Samedi	17 h 55
10-sept-09	Jeudi	14 h 33			
19-oct-09	Lundi	15 h			
15-oct-09	Jeudi	15 h 20			
03-déc-09	Vendredi	16 h 15			
19-oct-09	Lundi	16 h 21			
15-oct-09	Jeudi	16 h 50			
03-déc-09	Vendredi	18 h			

⁴³ Les cartes m'ont été fournies par les gestionnaires des lieux (pour Watercourt et Grand Hope Park). Pour Pershing Square et Plaza Olvera, elles ont été trouvées dans les archives de la ville. La carte de Vista Hermosa Natural Park provient du site Internet du parc.

Des cartes semblables ont été utilisées par Setha Low pour comprendre comment la différence (d'utilisation, ethnique, d'âge, de sexe ou de représentation sociale) se construit dans l'espace (Low, 2000 : 154-179). Il est intéressant de faire un instantané des utilisateurs des espaces publics, de leur représentation et de leurs activités, et ce, à toute heure de la journée.

Ces cartes permettent de documenter non seulement les espaces qui sont appropriés par différents groupes, mais également les frontières entre les groupes, qui peuvent être d'ordre symbolique ou déterminé par l'aménagement de l'espace. Également, cela aide à visualiser comment les groupes sociaux se succèdent dans l'espace. Comme discuté plus tôt, les espaces publics sont occupés majoritairement par des groupes particuliers selon les heures de la journée ou les événements en cours; un décompte des utilisateurs d'après les cartes réalisées a permis de déterminer les groupes les plus présents. Les cartes des chapitres à venir illustrent ces données. Le tableau ci-dessous montre comment, de façon générale, les groupes se répartissent dans les espaces publics du centre-ville les jours de semaine.

Tableau 4 : Groupes majoritaires dans les espaces publics du centre-ville en semaine

	AM	Midi	PM	Soir
Plaza Olvera	Réguliers	Locaux et touristes	Réguliers	Itinérants
Pershing Sq.	Itinérants	Locaux et cols blancs	Itinérants	Locaux
Watercourt	Touristes et cols blancs	Cols Blancs	Touristes et cols blancs	Touristes et Locaux
Grand Hope	Étudiants	Étudiants et cols blancs	Étudiants	Locaux
Vista Hermosa			Adolescents	Parents et enfants

C'est ce que j'ai vérifié sur le terrain. Une fois que le décompte des usagers avait été fait, je suis passée à la description détaillée des interactions qui se déroulent dans les lieux publics prédéterminés par mon horaire d'observation. Au total, j'ai fait 95 heures d'observation de septembre à décembre 2009, réparties entre les différentes périodes de la journée et les jours de la semaine pour chaque site. Le tableau suivant indique la répartition totale de mes heures d'observation : plus la case est foncée, plus j'y ai fait d'observation.

Tableau 5 : Répartition totale des heures d'observation

	Fin de semaine			Semaine		
	AM	PM	Soir	AM	PM	Soir
Plaza Olvera						
Watercourt						
Pershing Sq.						
Grand Hope						
Vista Hermo.						

Même si le travail d'observation descriptive n'avait fait émerger aucune période d'observation à privilégier (et quelques-unes à éviter), il est apparu au cours des périodes d'observation suivantes que certains moments devaient être favorisés. Les changements de saisons, les événements publics ponctuels, les conditions de terrain et les questions émergentes ont pu influencer à un moment ou un autre la répartition des heures d'observation avec le résultat présenté ci-dessus.

Après avoir fait le décompte des utilisateurs, j'observais pendant 10 minutes un usager ou un groupe d'usagers choisi au hasard. Je notais la place occupée dans l'espace, son comportement verbal et non-verbal avec les membres de son groupe ainsi qu'avec les autres usagers s'il y avait lieu. Je portais une attention à l'aspect kinésique, en tenant compte du contexte et des dimensions verbales et matérielles de l'interaction. Une attention particulière était portée aux conditions de surveillance, de contrôle et de transactions financières entre les participants. J'ai détaillé environ 40 interactions pour chacun des cinq espaces publics, donc environ 200 interactions.

J'ai utilisé des outils développés par l'anthropologie de la communication, notamment la grille de proxémique et le tableau kinésique de Winkin (voir en annexes 1 et 2). Ces outils ont été complétés par des détails sur les gestes et les mouvements du corps qui relèvent des représentations sociales des groupes (Arborio et Fournier, 2005 [1999]: 52).

Pour noter les interactions, Winkin propose la technique du silhouettage, qui consiste à dresser une esquisse des acteurs en action (Winkin, 2001 : 166). Pour un projet de recherche portant sur Los Angeles auquel j'ai participé (discuté en introduction), les concepts proposés par Goffman ont été opérationnalisés en une technique de dessin que nous avons appelée la Technique « Humpty Dumpty » (personnage ovoïde éponyme d'une comptine anglaise) (Voir la Figure 35, page 225). La technique Humpty Dumpty est plus simple et plus rapide à réaliser que le silhouettage, bien que plus simpliste et sommaire. Considérant que pendant que le chercheur dessine les faits et gestes des acteurs observés, son attention se détache des sujets et des informations sont perdues, la prise rapide de note par le dessin sommaire sauve quelques secondes d'informations. Cette technique a l'avantage, contrairement à la photo et à la vidéo, d'être assez discrète et de ne pas entraver le respect de l'anonymat. J'ai réutilisé cette technique, que j'ai adaptée aux espaces étudiés.

Pour chaque interaction observée, j'identifiais le sexe, la représentation sociale, la race et l'âge des participants, auxquels je donnais un numéro. Je reproduisais ensuite le schéma de l'interaction en dessin Humpty Dumpty en notant les mouvements du corps, les distances entre

les participants et l'espace occupé. Si possible, j'ajoutais immédiatement l'interprétation des gestes et comportements : ici violation de la réserve, là minimisation.

Finalement, questionner

Afin d'enrichir mes données et de les vérifier, j'ai effectué des entretiens semi-dirigés en anglais et en espagnol avec deux types de citoyens : les usagers et les gestionnaires des espaces publics. J'avais toujours en ma possession des dépliants en anglais et en espagnol expliquant brièvement mon projet de recherche et que je distribuais sur demande. J'ai approché 41 adultes au total (voir le Portrait des interviewés en Annexe 4), soit près de dix par parc, pour discuter du sens qu'ils donnent à l'espace visité et aux interactions qui s'y déroulent. Munie d'un questionnaire semi-ouvert (voir le questionnaire version française en Annexe 3), j'ai exploré pendant une dizaine de minutes leur opinion des lieux. Une attention particulière a été portée à la façon dont les gens perçoivent les autres usagers et leurs pratiques. Cela m'a permis de lier leurs expériences quotidiennes à des phénomènes sociaux plus larges, afin d'envisager un lien entre la fragmentation micro et macro. Par exemple, est-ce qu'une femme déplore la présence de jeunes adolescents, qu'elle associe aux gangs de rue et dont les activités sont amplement rapportées par les journaux? Les documents recueillis, comme les articles de journaux, m'ont aidée à être au fait des derniers événements se déroulant à Los Angeles et ont servi à alimenter la discussion.

J'ai informé les gestionnaires des parcs de ma présence et de mon projet de recherche. Partout, j'ai été accueillie ouvertement. Cela s'est avéré très utile, particulièrement à Grand Hope Park, où je me suis fait arrêter par les gardiens de sécurité pour sollicitation alors que je distribuais mes feuillets pour obtenir une entrevue avec les usagers. Avoir eu préalablement la permission du directeur de la sécurité a rassuré les agents... mais il était trop tard pour l'usager que j'allais interviewer. Il avait filé.

Ces rencontres très informelles avec les gestionnaires se voulaient un gage de mon ouverture et de ma collaboration à leur égard. En posant des questions similaires à celle du questionnaire pour les usagers, j'ai pu obtenir une perspective plus large des lieux, une autre histoire sur les parcs et les interactions qui s'y déroulent. Les questions de base étaient semblables à celles des usagers, et elles ont surtout servi à approfondir la perspective officielle sur les espaces publics.

Les participants n'ont pas été retenus en fonction de leur intérêt pour mon projet et je n'ai recueilli aucune information personnelle. Un formulaire expliquant en anglais ou en espagnol le

projet de recherche, les droits des répondants et les devoirs du chercheur préalablement approuvé par le comité d'éthique de l'INRS (numéro de dossier CER-08-175, obtenu le 6 septembre 2008) a été remis à chaque participant. Par souci de garder confidentielles les données recueillies auprès des participants, un code a été attribué à tous les répondants du questionnaire.

Analyse

Au retour du terrain, je suis passée à l'organisation des données : numériser la documentation écrite, transcrire les notes de terrain, etc. Toutes les données ont été maintenues dans un endroit connu de moi seule. La technique d'investigation scientifique qui a été utilisée est celle dite d'analyse de contenu. Il s'agit d'une analyse globale faite sur tout document qualitatif écrit, sonore ou audiovisuel, qui concrétise une certaine volonté de systématisation, de compréhension, d'explication et de comparaison (Angers, 1996: 158). En ce qui concerne mes données (observations, dessins, entretiens, documentations, cartes), l'analyse de contenu implicite a été privilégiée. Ce type d'analyse consiste à mettre en lumière la signification des thèmes, les valeurs et les opinions non-exprimées qui découlent de prises de position sous-jacentes ou ignorées dans les entretiens effectués (Angers, 1996: 158). Cela correspond d'ailleurs à un des principes de la théorie de la communication de Winkin selon lequel la signification est plus importante que le contenu dans tout acte de communication. Cela implique, autrement dit, le développement d'un ensemble de catégories qui permet de saisir les aspects importants des données et, simultanément, la classification de ces données dans ces catégories, de façon à pouvoir répondre aux hypothèses et enrichir les propositions théoriques énoncées ici (Hammersley et Atkinson, 1995 [1983]: 208-209; Yin, 1994: 103). C'est ce que Quivy et Campenhoudt appellent l'analyse de contenu thématique (1995: 231). Déjà entamée pendant l'observation, la classification en termes de groupes, d'interactions et de codes, m'a familiarisée avec ces données et a facilité l'analyse thématique (May, 2001 [1993]: 139). Aucun participant n'a demandé à être informé de l'avancement de la recherche et des résultats finaux. Un bilan résumant en anglais mes analyses sera envoyé aux gestionnaires des parcs.

Conclusion

Il a été question ici des thématiques précises dont ce travail se saisissait pour l'observation des usagers des espaces publics et de la façon de le faire. Ces thématiques (homogénéité, sécurité et commodification) reprennent les éléments du diagnostic de mort des lieux publics énoncés par l'École de Los Angeles et effectifs sous les pratiques néolibérales de gestion urbaine. En

s'évertuant à démontrer pourquoi Los Angeles n'avait plus d'espaces publics viables, l'École de Los Angeles a uniformisé l'espace, a généralisé les caractéristiques des plazas des tours corporatives construites dans les années 1950 à 1980 à tous les espaces publics du centre-ville angéline. L'histoire des espaces publics a mis au jour le fait que Los Angeles a suivi les tendances et les pratiques propres à chaque époque (sites du pouvoir royal, esthétisme moderne, étouffement néolibéral), mais qu'à même le territoire métropolitain, la gestion et l'utilisation des espaces publics sont différentes, même pour la même période. Chaque nouvel espace public s'attache une fonction, des usagers et un rôle bien particuliers. Cette construction sera appelée à être enrichie au cours de la vie du site, rendant la contribution de tous les sites au paysage urbain entièrement unique.

Plus précisément, la cohabitation entre des étrangers qui partagent momentanément un espace commun ne peut se faire que sur le respect des autres et des normes en cours, ce qui génère une confiance mutuelle entre tous les usagers. Ceux-ci et les normes implicites peuvent bien sûr être contestés, particulièrement dans le cas où de nouveaux arrivants souhaitent transformer le site à leur image. À force d'usage, de débats, de perceptions et d'interventions, les espaces publics acquièrent une propriété de représentativité. Par ce qu'ils représentent, les espaces publics permettent la construction d'un sentiment d'appartenance à un quartier, à un groupe social. Ce sont des points de repère dans la vie personnelle des gens, dans leur compréhension des autres et de leur environnement. Parce qu'ils sont rarement neutres, les espaces publics permettent la contestation politique, en tant que récipient de la contestation (on vient manifester contre le pouvoir en place) et en tant qu'objet de contestation (on s'oppose au nouvel aménagement d'une place publique). Ils focalisent les dynamiques du tissu social environnant, comme ils sont eux-mêmes au cœur des enjeux locaux.

La méthodologie utilisée pour évaluer la vitalité des sites communs urbains rejoint les stratégies favorisées par l'École de Chicago, les recherches sur les espaces publics et l'anthropologie de la communication. Pendant plusieurs mois en 2008 et 2009, j'ai fait de l'observation descriptive, de l'observation participante et des entretiens afin de faire la lumière sur les usagers des espaces publics du centre de Los Angeles. J'ai mis à l'épreuve deux espaces publics de la métropole californienne près de 20 ans après leur caducité annoncée (Watercourt et Grand Hope Park) et trois espaces publics jamais discutés par ceux-ci (Vista Hermosa Park, la Plaza Olvera et Pershing Square).

CHAPITRE 5 : L'HOMOGENÉITÉ, LA SÉCURITÉ ET LA MARCHANDISATION À L'ÉPREUVE

Munie d'outils conceptuels et méthodologiques, je suis partie à la recherche des usagers des espaces publics de Los Angeles. Ces endroits dont la raison d'être a été compromise par une gestion publique irrégulière, certains aménagements fâcheux, une surutilisation des caméras et des gardes et l'intrusion du privé. Si la Ville des Anges a servi d'exemple pour dénoncer ces pratiques, il n'en demeure pas moins qu'on ne connaît pas leur réel impact sur la vie publique quotidienne. D'où l'intérêt d'aller vérifier ce qui se passe dans ces lieux publics. Sont-ils morts, comme on l'annonçait?

Dans la partie de la ville où, précisément, les espaces publics seraient rares, inutilisables, inutiles et vides, j'en ai retenu cinq : Plaza Olvera, Pershing Square, Watercourt, Grand Hope Park et Vista Hermosa Natural Park. Construits à différentes époques, répondant à des besoins variés, gérés et maintenus par plusieurs institutions, ces lieux, n'ont, déjà au premier regard, rien en commun. Quant aux usagers, un seul regard ne suffit pas. C'est pourquoi j'ai passé une centaine d'heures à observer qui faisait quoi et où. Pas combien, mais qui; j'ai noté les caractéristiques sociales des usagers, leurs activités, leur déplacement. L'objectif était de prouver que les usagers ne formaient qu'un seul et même groupe social, confirmant du coup que Los Angeles avait bel et bien mis à mort ses lieux communs.

Les prochaines lignes détaillent mes découvertes. Pour chacun des espaces, en commençant par le plus ancien, je traite de l'aménagement, des règlements, des usagers d'hier et d'aujourd'hui. Puis, je présente les résultats de mes observations. J'ai regroupé les gens présents selon leurs caractéristiques; je ne parle ici que des principaux groupes, mais il y avait d'autres individus aux traits uniques, souvent en trop petit nombre pour être considérés. J'ai porté une attention particulière aux dispositifs de sécurité, et j'ai demandé aux gens ce qu'ils en pensaient.

Cette recherche n'a fait que souligner l'unicité de chaque lieu malgré la diversité des utilisateurs. Que ce soit en termes de design, d'histoire, de gestion, de surveillance ou d'utilisations, chacun des espaces publics à l'étude s'est démarqué des autres. Des gens différents fréquentent chacun de ces lieux, et s'adaptent aux conditions particulières qui les caractérisent.

Plaza Olvera : pour une ambiance latine

La Plaza Olvera a toutes les apparences d'un endroit paisible, d'une oasis dans la ville, d'un petit Mexique à Los Angeles (Estrada, 2008: 169). Cet espace public ne correspond en rien aux espaces interdictoires qui ont fleuri dans les années 1980. Néanmoins, en raison de sa longue histoire, la Plaza s'est vue modifiée selon les tendances de chaque époque, notamment en termes d'aménagement sécuritaire. L'ouvrage très complet de l'historien Estrada (2008) permet de comprendre comment les institutions et les idéologies dominantes ont laissé sur la Plaza des traces d'un aménagement directif, encore perceptibles aujourd'hui.

D'abord dans sa forme : les plans du village original de Los Angeles de 1871 prévoyaient la construction d'une plaza centrale, comme le prescrivait la Loi sur les Indes de 1573 et les pratiques populaires de l'époque. C'est dans cet espace vide, au début sans aménagement, qu'on se réunissait pour les parades militaires, les fêtes, les festivals et les rassemblements politiques. Témoin du Massacre chinois et de plusieurs pendaisons, la Plaza a eu son lot de règlements de compte interraciaux qui dynamitaient le développement rapide du village.

Après la conquête américaine en 1848, la Plaza s'est vue donner une forme rectangulaire, suite à une pétition de citoyens préoccupés par l'image de ce lieu autrefois central (Estrada, 2008: 85). Même si les anglophones de Los Angeles cherchent à se distancer physiquement de la Plaza (donc symboliquement des hispanophones) en développant un centre plus au sud, leur pouvoir sur la ville se matérialise par un plan d'aménagement rectangulaire et symétrique favorable au développement urbain et à la circulation. La Plaza, donc le passé hispanophone et les Mexicains de Los Angeles, ne sont pas éliminés; ils sont simplement soumis au pouvoir anglophone, puis abandonnés.

À part la forme, l'aménagement en tant que tel est aussi le fait d'un contrôle idéologique imposé. Longtemps vide, donc ouverte à toutes sortes d'utilisations et de fréquentations (selon la pratique hispanique) (Estrada, 2008: 65), les premiers réformistes américains ont tôt fait d'en faire un lieu « agréable pour le corps et l'esprit », favorable à l'américanisation des éléments rebelles et nécessitants de la société. En 1871 d'abord, on modifia la forme rectangulaire pour une forme circulaire, puis on changea le réservoir d'eau au centre de la Plaza pour une fontaine où trônait un petit garçon monté sur un dauphin crachant éternellement de l'eau, une ornementation toute victorienne en l'honneur du fondateur de Los Angeles, Felipe de Neve (Estrada, 2008: 92). Mais la Plaza n'a pas été entretenue, et rapidement de nouveaux investissements ont dû être faits. Le premier aménagement permanent date de 1880; des arbres (dont les figuiers Morton Bay encore présents aujourd'hui), des trottoirs, une petite

clôture de fer et des aires gazonnées ont fait de la Plaza un espace de détente dirigé vers l'hygiène et la civilité.

Figure 23 : Traces de l'aménagement encore visibles aujourd'hui



(Boucher, 2009i)

Et pourtant, un simple aménagement, surtout s'il n'est pas entretenu, ne suffit pas pour améliorer la condition des indigents qui fréquentaient la Plaza en nombres de plus en plus importants. Le quartier, et la Plaza, tombés en désuétude lorsque le nouveau centre-ville est né plus au sud, se sont retrouvés être le seul refuge des immigrants, des vendeurs itinérants, des chômeurs et autres indésirables. L'extension (en 1886) de Main Street au nord (cette voie centrale vers le nouveau centre d'affaires au sud – autour du futur Pershing Square) confronte les Angélinos respectables à la déchéance de la Plaza, ce qui pousse la ville à entreprendre des rénovations majeures en 1886 (Anonyme, circa 1890). On remplace la fontaine brisée, remplie de déchets et d'eau stagnante, on coupe les plantes infestées d'insectes pour planter de nouveaux arbustes, on change la barre de fer pour une clôture ornementale et des murs circulaires avec des plates-bandes. Ce design, qui amène les citoyens à baptiser le lieu Plaza Park, sera maintenu une bonne partie du 20e siècle (Estrada, 2008: 95). Un gardien s'occupera de contrôler l'accès et les utilisateurs (Estrada, 2008 :134).

Quelques modifications mineures seront faites dans les années 1930 par égard à la nouvelle vocation touristique du secteur. C'est en grande partie à Christine Sterling que l'on doit le réaménagement de la Plaza, la rénovation des édifices décrépis et la nouvelle orientation « petit Mexique » de la rue Olvera (Hicks, 1959; Hise et Gish, 2007; Ryan, 2006). Les murets autour de la Plaza seront équipés de briques transversales, afin de prévenir le flânage et décourager les manifestations. On peut voir sur la Figure 23 que cette construction sécuritaire, assez sommaire, est encore en place aujourd'hui (Estrada, 2008: 198).

Des statues et des plaques historiques seront installées pour valoriser le passé anglophone de la Plaza, éliminer le passé non-anglophone et limiter les interventions artistiques alternatives (Estrada, 2008: 212). Comme le montre les photographies d'époque, on restreint l'accès aux sections gazonnées par de murets qui contrôlent la circulation (Anonyme, s.d.-a, s.d.-b, s.d.-d, s.d.-c, s.d.-e). D'autres ajouts ont été faits depuis que la Plaza fait partie du State Historic Park et du State Historic Landmark, en 1953. Des monuments et plaques historiques sont installés, présentant une nouvelle histoire teintée des valeurs de l'époque. D'abord, la participation des Noirs à l'histoire des lieux est occultée. Puis, suivant le Statement on Race de l'UNESCO de 1950 qui propose l'élimination complète du concept de race, toutes les allusions aux races fondatrices sont supprimées de l'histoire, entièrement « blanchie » (Estrada, 2008 : 248-250). Le kiosque à musique dans le style mexicain est ajouté en 1962 (Estrada, 2008 : 251), et les sentiers et les aires gazonnées seront éliminés au profit d'une aire pavée, laissant libre cours à la circulation.

L'aménagement n'a pas été le seul outil de contrôle à la Plaza. Les événements qui s'y sont déroulés et leur teneur, comme les parades militaires (lors de la conquête américaine) et les célébrations (comme la très contestée Fiesta de Los Angeles de 1931), ont été d'importants exercices de pouvoir culturel (Estrada, 2008 : 206). Les différentes lois et règlements, comme la loi martiale imposée en 1914, les nombreuses périodes de couvre-feu (1846, 1914, 1943), les restrictions sur la vente itinérante (de 1914 à aujourd'hui) sont autant de règles qui visent implicitement les indésirables de la Plaza et leurs activités, qu'ils soient Zoot-Suits, chômeurs syndiqués, vendeurs de bijoux ou de *tamales*, communistes ou simplement hispanophones, Chicanos ou Latinos (Estrada, 2008 : 150, 152, 231, 235).

Fait intéressant, davantage d'ouverture peut être synonyme de coercition. Au début du 20^e siècle, la ville de Los Angeles est aux prises avec un mouvement ouvrier, révolutionnaire et anarchique grandissant. Comme Pete « Nigger » Johnson (Anonyme, 1888-1890), des prêcheurs, politiciens et des anarchistes, discouraient en pleine rue afin de recruter des

militants ou tout simplement éveiller les consciences. Marginalisée, tout comme ses habitants, la Plaza abrite en grand nombre les mouvements de gauche, leurs leaders et leurs activités rassembleuses. Suite aux pressions de la Merchants and Manufacturers Association, on vote une loi en 1909 qui interdit de discourir sur les rues publiques et sur les propriétés privées... Sauf à la Plaza, où la liberté d'expression en public est maintenue (Wild, 2005: 143). Permettre la liberté de discours à la Plaza, cette place loin du centre, près des prisons de la Ville et du Comté, à côté du département de la police, est une stratégie pour contenir et contrôler les activités dites réactionnaires. Dans la foulée d'un grand rassemblement militant le jour de Noël 1913, de l'intervention musclée des policiers et de la violence qui a suivi (connus sous le nom de Christmas Day Riot), des citoyens demandent à ce que des permis pour discourir ne soient octroyés qu'aux individus « responsables » et que les vendeurs de rue, associés aux émeutiers, soient bannis de la Plaza. La police sera libérée de toute culpabilité, mais la liberté d'expression sera maintenue à la Plaza. On aménage deux estrades en ciment sur le côté sud de la Plaza afin que les paroles échauffant les esprits s'envolent sans atteindre des oreilles irresponsables (Estrada, 2008 : 142, 161). Longtemps, la Plaza sera considérée comme cet espace où la liberté d'expression est un droit. Les discours publics seront des pratiques courantes quotidiennes, puis dominicales, avant de s'éteindre avec la fin de la deuxième Guerre mondiale (Estrada, 2008 : 174).

Aujourd'hui, le tissu social des quartiers environnants la Plaza n'est plus le même, et les préoccupations se manifestent ailleurs et autrement. La Plaza semble être « libérée » de ses agents réactionnaires, et les utilisateurs sont soumis à la discipline imposée pour le tourisme. Les besoins pour le contrôle et la sécurité sont autres.

La Plaza que j'observais ressemblait en plusieurs points à celle des images de 1920. À l'époque, il y a plus de 20 groupes ethniques autour de la Plaza, dont des Japonais, des Chinois, des Français et des Anglophones. Mais en tout temps, les Mexicains sont les plus nombreux; il y en a 18 000 dans la ville. On trouve à la Plaza les employés mexicains (surtout des hommes célibataires) qui travaillent au Southern Pacific, au Santa Fe Railroads et pour le département des travaux publics. La Plaza des années 1920 rassemble aussi les gens à l'arrêt de travail et les Latinos au chômage. Les femmes et les enfants sont exclus de la Plaza en tant que lieu de loisir, mais ils y passent entre deux courses (Estrada, 2008: 116). Les enfants qui la traversent aiment se rafraîchir les pieds dans la fontaine (Estrada, 2008: 128).

Luis Felipe Recinos, un anthropologue engagé pour réaliser un grand projet de recherche sur les Latinos aux États-Unis (sous la direction de Manuel Gamio), a réalisé plusieurs observations

et entrevues à Los Angeles (Estrada, 2008: 120-123; Recinos, 1927a, 1927b, 1927c). Il expliquait qu'à la Plaza, la concentration de services, de commerces et d'activités attirent les Latinos, tout en servant de marqueurs visuels : les vendeurs de *tamales*, d'*enchiladas* et de tacos qui offrent de quoi se mettre sous la dent, des kiosques à journaux en espagnol, de livres et de magazines surtout à saveur révolutionnaire comme le *Regeneración*, *La Prensa*, *La Pluma Roja*, *Fuerza Consciente* (Estrada, 2008: 118, 120). Autour de la Plaza, il y avait plusieurs endroits fréquentés par les Latinos, comme des salles de bal, un Pool Hall, un théâtre, l'église. Cette identification spatiale latine de la Plaza est très attrayante pour les nouveaux immigrants, contrairement à d'autres villes qui n'ont pas de telle place centrale et de services rappelant le Mexique (comme Sacramento) (Estrada, 2008: 126).

Aujourd'hui, la Plaza continue d'être au cœur de la vie latine. Durant les quelques vingt heures d'observation, j'ai noté la présence de quatre principaux groupes d'utilisateurs, la plupart composés de Latinos. Ceux que j'ai d'abord remarqués, parce qu'ils ressemblent à ceux qu'on voit sur les photos de 1920, sont ceux que j'ai appelés les Réguliers; des hommes latinos d'environ 50 ans, qui traînent à la Plaza plusieurs heures par jour. On les trouve à l'ombre des arbres (du côté nord-ouest à l'intérieur de la Plaza ou à l'extérieur du côté nord-est, selon l'heure de la journée), discutant en groupe, lisant les journaux ou regardant les passants. Ils viennent souvent en avant-midi et en après-midi. Le dimanche, ils sont aussi à la Plaza,

Figure 24 : Représentations sociales et répartition spatiale, Plaza Olvera

*Légende des couleurs*⁴⁴ :

Réguliers Touristes Locaux Marginaux



(Mes modifications sur une carte de Los Angeles City Planning Department, 1983)

⁴⁴ Sur cette carte de répartition spatiale des représentations sociales, et toutes les suivantes, les points, les cercles et les lignes représentent les endroits fortement fréquentés lors d'une journée normale, à moins d'indication contraire. Les points représentent des endroits fixes (un banc par exemple); les cercles fermés des endroits trop denses pour être illustrés par des points; les lignes indiquent les déplacements. La grosseur des points n'est pas significative et elle ne varie que pour des raisons de clarté.

cette fois parés de leur plus beau stetson, et accompagnés de leur famille. Il y a aussi les Touristes (qui ne figuraient pas sur les vieilles photos!), qui peuvent être aussi Latinos, mais qui se comportent dans la Plaza comme tous les touristes, c'est-à-dire en se déplaçant en groupe, habillés confortablement, appareil photo à la main. En toute hâte, ils passent dans la Plaza du côté ouest du kiosque à musique vers ou venant d'Olvera Street. Parfois, ils s'arrêtent aux plaques historiques de Felipe de Neve, King Carlos of Spain ou à la Founders' Plaque, situé du côté sud. Ils s'assoient ensuite quelques minutes, avant de partir pour plus d'explorations ou parce que leur horaire les appelle ailleurs.

Les Marginaux forment un autre groupe dans lequel j'ai inclus les sans-abris et les quelques toxicomanes qui fréquentent la Plaza. Les premiers sont peu nombreux et on les voit toujours en activité, allant d'une poubelle à l'autre à la recherche de quelques objets de valeur. Un d'eux est Asiatique, et tous les jours d'observation, je l'ai vu faire la tournée des poubelles plusieurs fois par heure. Je ne l'ai pourtant jamais observé en train de discuter avec un Régulier ou des Touristes. Par contraste, les sans-abris qui traînent sur les bancs qui longent Main Street ou Alameda Street, où peu de Touristes vont, paraissent désœuvrés. Les Marginaux sont rarement à la Plaza sur l'heure du midi. Ils s'y retrouvent plutôt avant le dîner et vers 14 h. Il y a finalement le groupe appelé les Locaux, un terme que j'ai collé à tous ceux qui n'étaient pas facilement identifiables comme Touristes ou Réguliers. Ce sont peut-être des employés des commerces sur Olvera Street ou dans une des tours du centre-ville; ils viennent dîner à la Plaza, ou ils y flânent un peu en attendant l'heure de départ de leur train qui les ramènera à la maison en fin d'après-midi (la gare Union Station est située de l'autre côté d'Alameda Street). Ils sont en général Latinos, dans la vingtaine ou la trentaine, avec des habits propres et un sac ou deux. Ils s'assoient, regardent les passants, et partent à l'heure juste.

Cette diversité de gens et d'utilisations a été constatée aussi par Estrada :

De l'autre côté de la rue, sur la Plaza, on trouve des hommes âgés assis sur les bancs, des Chinois âgés, des enfants qui se chamaillent, des touristes qui viennent de partout, et des danseurs aztèques qui reproduisent une confrontation symbolique devant la statue du Roi Carlos III. Ils sont rejoints par des musiciens andins, des vieux *braceros* protestant contre les réformes économiques, des amoureux passionnés, des vendeurs de drogues, des prostituées et un nombre grandissant de sans-abris déplacés par la gentrification du centre-ville. [...] Lors des entrevues réalisées autour et dans la Plaza, les gens ont commenté comment ils étaient heureux d'être là, en tant que touristes, commerçants, employés et même sans-abris. Ils profitent de l'ombre des arbres, de la

nourriture, de la musique et du son des cloches de l'église. Tout autant importante est l'occasion – ou la croyance – qu'ils ont de pouvoir acheter de la marchandise ethnique unique qui ne peut pas être trouvée ailleurs dans la ville. (Ma traduction d'Estrada, 2008: 266)

On ne trouve aucun commerce sur la Plaza, et la sollicitation y est interdite. Il y a quelques kiosques de souvenirs et de fruits frais sur le côté nord, en face d'Olvera Street, elle-même pourvue de nombreux marchands qui vendent des sombreros et des délices au piment fort⁴⁵. Il n'est donc pas nécessaire d'acheter quoique ce soit pour venir profiter de la Plaza, mais il est difficile de résister à l'odeur des *churros*, ces beignets typiquement mexicains. Cette proximité à des services alimentaires n'est pas sans impact positif sur la fréquentation des lieux. Que l'on soit un employé de la construction, un jeune punk en vadrouille ou une grand-maman latina, les commerces de Olvera Street offrent de quoi se mettre sous la dent, du matin au soir. Certes, Los Angeles abonde en commerces latinos de toutes sortes, mais l'ambiance qui se dégage à la Plaza, où l'on peut venir déguster son *chamurrado* à l'ombre des grands figuiers, est unique. En ceci, si l'espace public de la Plaza est une valeur ajoutée à un site fortement orienté vers la consommation, cet endroit a néanmoins de quoi plaire à tous, même aux plus démunis.

Ceux-ci ne sont pas exclus de la Plaza, ni personne d'autre d'ailleurs. La Plaza se caractérise par une présence officielle d'agents de sécurité plutôt effacée, impression corroborée par les usagers interviewés. Trois des onze personnes avec qui j'ai discuté ont affirmé n'avoir jamais vu d'agent de sécurité sur place (Interviewés 11, 13, 18), alors que deux personnes ont dit en avoir vu (Interviewés 14 et 15). Deux personnes ont questionné le fait que d'autres endroits, comme le centre-ville (Interviewé 13) et le parvis de la Iglesia Nuestra Señora Reina de los Angeles (Interviewé 10), bénéficiaient d'une plus grande présence d'agents, et ils ont déploré cette inégalité au détriment de la Plaza, un endroit pourtant très touristique. Personne n'a mentionné de caméra ou autre forme de contrôle.

Lors de mes observations à la Plaza Olvera, j'ai moi-même noté la présence d'agents de sécurité à cinq reprises. Dans quatre cas, ils étaient seuls et circulaient à vélo, et une seule fois ils étaient deux, aussi à vélo. Toutes ces observations ont été faites en avant-midi. De plus, je n'ai observé qu'une seule intervention : un agent de sécurité a averti un touriste d'éteindre sa cigarette (12 octobre 2009, 17 h).

⁴⁵ Les kiosques et autres commerces de la Plaza et de la rue Olvera sont réunis en une association, l'Olvera Street Merchants Association. Ils ont des contrats de location privilégiés avec la Ville. Les conditions de leur renouvellement suscitent beaucoup de discussions depuis 2009.

Malgré le peu de surveillance, cinq des onze personnes interviewées considèrent que les moyens déployés pour la sécurité sont suffisants (Interviewés 14, 15, 17, 18, 20). Dans la situation où il est presque inhabituel de voir des agents de sécurité, la présence des forces de l'ordre est davantage suggestive d'un danger ou d'une menace, comme j'ai pu l'observer le 17 novembre 2009. Il y avait cette journée-là beaucoup de policiers autour de Pico House, et une réunion semblait avoir lieu au Chinese American Museum. Bref, le secteur au sud de la Plaza était fortement animé et sécurisé. Un homme et une femme blancs dans la cinquantaine que j'ai identifiés comme Locaux sont arrivés par le nord d'un pas déterminé en discutant joyeusement.

9 h 24 | En s'approchant du monument aux fondateurs, ils ont aperçu l'action côté sud de la plaza et ont ralenti le pas. [Devaient-ils aller au Musée?] Curieusement, ils continuaient de se diriger vers le monument tout en continuant de regarder vers le sud de la plaza. Mais quelques pas plus loin, ils ont tourné le dos au banc sans s'asseoir et ont discuté quelques minutes [Élaboration d'un nouveau plan].

9 h 25 | Ils se sont dirigés vers le monument au Roi d'Espagne, ont lu la plaque et sont partis.

Interaction 18, Plaza Olvera, 17 novembre 2009, 9 h 23 à 9 h 25

Dans un endroit aussi peu surveillé que la Plaza, voir des agents n'évoque pas nécessairement sûreté et confort, c'est pourquoi ces promeneurs reconsidèrent leur destination, leurs déplacements. La Plaza n'est pas le genre d'endroit où les scènes nécessitant une surveillance accrue sont choses courantes, et les usagers forgent leur routine autour de cette ambiance plutôt tranquille. À première vue, il n'y a pas d'individus ou d'endroits desquels il faut se méfier. Lors d'une journée ordinaire, la Plaza est plutôt calme. L'endroit est ouvert et aéré, il y a de nombreuses possibilités pour s'asseoir, les utilisateurs sont distants et discrets.

En somme, plusieurs types d'individus cohabitent dans la Plaza, un endroit recherché pour sa saveur latine. La consommation est présente, sans être forcée, et contribue à l'ambiance unique de la Plaza tout en assurant un minimum de services pour les usagers. La sécurité est pratiquement absente et pourtant, très peu d'incivilités marquent les lieux.

Pershing Square : coloré... et critiqué

L'idée que Pershing Square n'est pas un endroit sécuritaire est un lieu commun depuis les années 70, alors que le parc déclinait au même rythme que le centre-ville (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998-153; 191). Pourtant, les tentatives de contrôle et de surveillance remontent à la fondation du village de Los Angeles. À l'époque, le lot n. 15 (correspondant exactement à

Pershing Square) appartenait à la Ville, tel que l'exigeait la loi espagnole; chaque village organisé devait bénéficier d'un carré de quatre lieues de terre, comptés à partir du centre de la plaza centrale (Robinson, 1931: 8-9), ici la Plaza Olvera.

La création d'un parc en 1866 se voulait une stratégie de contrôle à la fois spatiale et identitaire. Outre les intérêts fonciers des voisins immédiats, le besoin d'assoir l'identité anglophone du nouveau centre-ville et de se distancer de la Plaza espagnole (et donc d'exclure ses usagers du nouveau Los Angeles) motivaient les citoyens les plus affluents comme Griffith, Taft, Beaudry et Lehman (Robinson, 1931). Mais les résidents riverains avaient à faire avec un autre genre d'indésirables. Le lot vacant a longtemps été fréquenté par les voyageurs, les fermiers et leur troupeau, les piétons, les cyclistes, les bogies et les chariots. C'est qu'il était situé sur le Camino Viejo, ce chemin qui joignait San Diego à Monterrey. Des stratégies de contrôle sont déployées, d'abord en 1872 avec l'installation d'une simple clôture, puis avec un règlement affiché aux entrées du parc annonçant que «Il est interdit aux attelages lourds de traverser le parc» (ma traduction de Robinson, 1931 : 13, 18). Quelques années plus tard, observant l'essor du quartier, on mandate l'ingénieur de la ville, Fred Eaton, pour faire le premier plan d'aménagement du parc. Des chemins de graviers sinueux bordés de bancs et de lits de fleurs parcourent le parc, au centre duquel on aménage un rond de fleurs colorées qui entoure un kiosque à musique, dans la pure tradition victorienne. Malgré cet aménagement prometteur en terme de pouvoir réformateur, le parc reste fréquenté par des indigents et des voleurs; des vagabonds dormaient dans le kiosque et les vols à main armée étaient chose courante (Anonyme, 1901; Robinson, 1931: 13). Brininstool, le poète angéline d'origine new-yorkaise, écrivait:

Il n'était pas sécuritaire d'aller dans le parc après la tombée de la nuit, à moins d'être équipé d'un fusil, car il n'était pas éclairé. De toute façon, à cette époque (vers 1895), le parc était très loin du centre d'affaires, et très peu de gens y étaient aperçus – de jour comme de nuit. (Ma traduction de Robinson, 1931: 20)

Si les aménageurs suivants font des ajouts embellissants (des chemins en serpent, fontaine, balustrades aux entrées) ou nécessaires (élargissement et bétonisation des voies diagonales), certains gestes suggèrent un contrôle accru sur les activités du parc et l'imposition d'une idéologie bourgeoise américaine; monuments aux soldats de la Guerre contre l'Espagne de 1898; démolition du kiosque à musique en 1908 — ce qui mit fin aux concerts du samedi soir et du dimanche après-midi -; retraits des bancs publics en 1910; kiosque de recrutement militaire des United States Marine Corps au début du 20^e siècle; chorales de Noël et les chorales

d'église (Robinson, 1931: 22-24). Des panneaux installés çà et là dans le parc annoncent les règles en vigueur, comme l'ont illustré plusieurs des photos de l'époque : interdit de faire des discours, de débattre et de bloquer le passage (Dick Whittington Studio, 1939); les bancs réservés aux femmes et aux enfants seulement vers 1950 (Dick Whittington Studio, circa 1936-1957); interdiction de nourrir les pigeons dans le parc (Roseman et al., 2004: 114). Le respect de ces règlements mène à des arrestations, comme lors de cet incident en 1928 où 37 personnes ont été arrêtées pour avoir bloqué les trottoirs pendant une manifestation (Roseman et al., 2004: 114).

Le parc atteint son apogée en même temps que le nouveau centre-ville autour connaît son âge d'or, entre les années 1920 et 1940 (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 160) : chorale, réunions, concerts, parties d'échecs, recrutements militaires, location de vélo, débats religieux, monuments et sculptures. Cette époque était particulièrement fertile pour les clubs de discussions et autres assemblées amicales. Les philosophes de Pershing Square, comme un journaliste de l'époque les a nommés, se réunissaient régulièrement pour débattre de leurs idées sur la politique, l'économie et la société en générale. Malgré les règlements, les discours ouverts étaient choses courantes, et la place servait même de lieu d'entraînement pour les jeunes orateurs (Richardson, 2010). Le Square était au cœur de la vie urbaine, culturelle et sociale des Angélinos (Robinson, 1931: 25).

Mais c'était à l'époque où toute la ville vivait au rythme du centre. Le déclin du centre-ville au profit des banlieues, perceptible dès les années 1940, affecte grandement Pershing Square : le quartier se vide et un nouvel environnement se crée suivant les besoins de l'époque. La Ville fait construire, après deux ans de pression citoyenne, un stationnement sous le parc en 1950-1951. Des rampes d'accès sont installées, les arbres sont déplantés et le parc est bétonné (Wilson, 1960). Ce réaménagement, qui pousse à l'exile temporaire les usagers réguliers, fait table rase des éléments décoratifs censés inspirer la civilité pour miser sur un aménagement moderne, ouvert et donc plus facile à surveiller. Les philosophes, déplacés du Square pendant la construction (Anonyme, 1952), reprennent leur quartier et leurs habitudes volubiles une fois les travaux terminés. Mais discourir en public déplaît de plus en plus, particulièrement aux yeux du maire, Sam Yorty, qui explique que ceux qui traversent le parc « ne devraient pas voir leur vie privée envahie par des hommes débitant des harangues interminables, des flâneurs ou des cinglés loquaces » (ma traduction de Richardson, 2010). Pershing Square est dorénavant un lieu qu'on traverse, non pas un parc qu'on investit, et des milliers de dollars sont injectés dans un aménagement qui confirme cette direction en 1964. Parmi les mesures appliquées, on retire

300 places assises, ne laissant de la place que pour 200 usagers. Un parc entièrement dédié aux débats publics, le Boston Park Commons, sera aménagé deux kilomètres plus au nord, aux confins de l'échangeur East Los Angeles⁴⁶. Peu de gens s'y rendront, et la pratique perdurera à Pershing Square pendant quelques années encore avant de s'éteindre définitivement (Richardson, 2010).

Lentement, à l'image du quartier, Pershing Square, dénudé et isolé de son environnement immédiat (Fader, 1993 [1986]), est abandonné aux Noirs et aux Latinos adolescents (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 191). Les citoyens respectables n'en ont cure, puisqu'ils ne fréquentent que le garage sous le parc, à l'abri dans leur voiture, confirmant le rôle obsolète du piéton moderne.

Dans les années 1980, le centre-ville est un quartier encore peu recommandable. Les criminels et les toxicomanes trouvent refuge à Pershing Square, comme le montre les observations menées par Loukaitou-Sideris et Banerjee vers 1986 (1998: 152). Les édifices voisins, comme le Biltmore Hotel, tournent le dos à Pershing Square en déplaçant l'entrée principale de l'autre côté de l'édifice. Reflétant le courage de l'événement qu'ils endossent, les organisateurs des Jeux olympiques tiennent en 1986 une réception à même ce parc délabré. Cet événement marque un retour d'intérêt pour le square central, et un concours est lancé pour son rajeunissement.

L'aménagement d'aujourd'hui est le résultat de ce concours. L'ensemble est plutôt postmoderne, a-historique et coloré, ce qui, selon certains, ne favorise en rien un retour des utilisateurs et d'une vie sociale sûre (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 162). L'espace est sous-divisé par un design hétéroclite et inégal, des murets et des escaliers, ce qui isole les occupants les uns des autres.

Des groupes différents s'approprient ces espaces, un peu en retrait, et y font ce qu'on y ferait, caché. Ce design fermé favorise, entre autres, la présence d'un grand nombre d'itinérants, qui bravent les aménagements excluants (tels que les bancs avec les accoudoirs empêchant les itinérants de s'étendre et dormir) et les gardiens de sécurité. L'autre raison, c'est que Pershing Square est situé à environ un kilomètre de Skid Row par la 5th Avenue. D'est en ouest, c'est le seul espace public avec des bancs et des arbres, le seul espace public où l'on peut s'asseoir et faire sa petite affaire, dans une tranquillité relative.

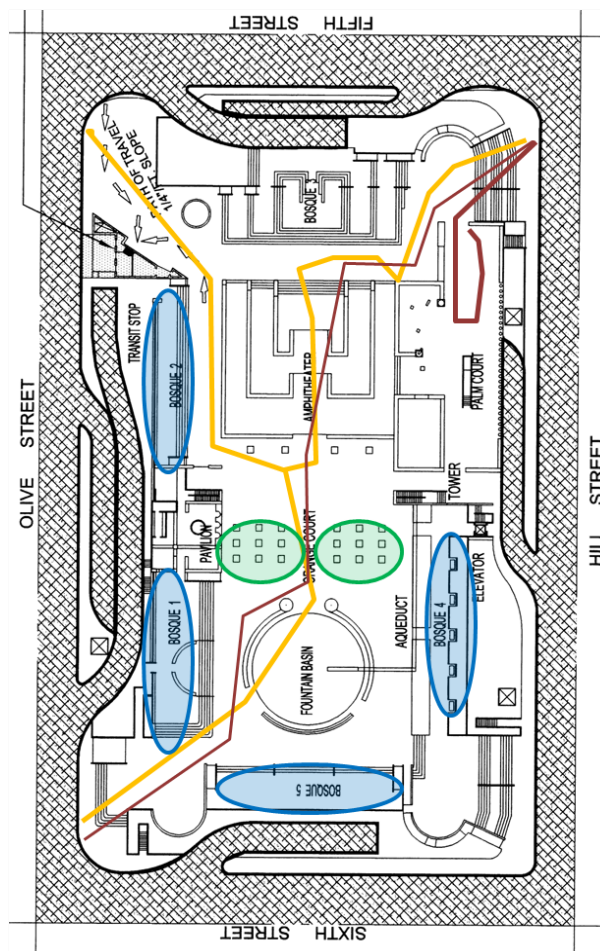
⁴⁶ Cet échangeur, qui réunit les autoroutes 10, 101, 5 60, a été construit dans les années 1960 et est un des plus occupés au monde.

Ces sans-abris et sans-emplois, que j'ai réunis sous le nom de Marginaux⁴⁷, sont les principaux usagers de Pershing Square. Ils sont pour la plupart Noirs, dans la quarantaine, mais on compte quelques femmes (1/10, lors d'une observation ponctuelle) et des Blancs (3/10). Leurs vêtements sont rarement propres et de qualité, ils traînent avec eux toutes leurs possessions dans des sacs, ils ont les cheveux mêlés et la peau tannée par le soleil et l'alcool de mauvaise qualité. Ils se tiennent toujours aux mêmes endroits : Bosquets 1, 2 et 5. Ces bosquets sont des plateformes de sable des côtés ouest et sud du Square, accessibles par quelques marches, où les quelques arbres du parc projettent leur ombre. Sur le mur extérieur de ces plateformes, il y a une rangée de bancs avec des accoudoirs de métal qui isolent les uns des autres ceux qui sont assis. Ces plateformes forment les extrémités du parc, comme des falaises se jetant dans les rampes d'accès au garage souterrain, surplombant la rue de l'autre côté. Ce sont des espaces reclus, aux marges du parc, loin des aires de circulation, des archipels isolés à même Pershing Square. Les Marginaux y passent leur journée, discutant, consommant de l'alcool et autres produits, lisant, dormant ou regardant les passants. Lors des journées les plus chaudes, ils sont tellement nombreux qu'ils refoulent dans l'amphithéâtre, pour dormir sur l'herbe rafraîchissante.

Figure 25 : Représentations sociales et répartition spatiale, Pershing Square

Légende des couleurs :

Poètes Touristes Locaux Marginaux



(Mes modifications sur une carte de City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, s.d.-b)

⁴⁷ Malgré les points communs entre cette catégorie sociale et celle de la Plaza Olvera du même nom, tels que le fait d'être sans-abris, je distingue tout de même les deux groupes (et ceux des autres espaces publics), car leurs comportements sont différents.

Les Poètes sont moins nombreux. On les retrouve habituellement dans l'Orange Court, où ils s'assoient, écrivent et lisent pendant plusieurs heures. Je les ai imaginés comme des gens du coin, peut-être des sans-emplois ou occupant une profession libérale, qui viennent à Pershing Square car ils y trouvent quelques inspirations. Hommes blancs dans la quarantaine pour la plupart, ce ne sont pas les plus riches du parc, mais ils se distinguent néanmoins des sans-abris.

Très peu de Touristes viennent dans le square, et encore moins y restent plus de quelques minutes⁴⁸. Très peu d'entre eux prennent le temps de s'asseoir, de se reposer, de flâner. Les rares qui le font, pour passer un appel dans le cas des premiers, ou vérifier les dernières photos prises dans le cas des deuxièmes, le font habituellement à l'extrémité ouest du rempart du bassin (Salvador, 2006).

Cet endroit se trouve dans l'axe principal de circulation est rarement occupé par les Locaux ou les Marginaux car il est exposé au soleil, est assez inconfortable et ne favorise pas une longue détente. Mais j'ai surtout l'impression qu'il est attrayant parce qu'il est situé au centre inférieur du Square et permet une vue d'ensemble sur l'environnement immédiat. Comme les gazelles dans le Serengeti, les Cols blancs et les Touristes peuvent voir les indésirables s'approcher et fuir la menace d'une interaction avec eux. Ils sont en majorité Blancs, en couple, dans la trentaine ou la quarantaine. Ils parcourent le parc, en général d'un coin à l'autre, la tête tournée vers les édifices entourant Pershing Square. Parmi ceux-ci, le magnifique Biltmore Hotel, pris en photo une fois ou deux avant de passer rapidement à un autre point d'attraction. Le plus souvent, ils parcourent le parc du coin sud-ouest au coin nord-est, où est située la station de métro⁴⁹.

C'est aussi le tracé emprunté par les cols blancs à la fin de la journée de travail, ainsi que par plusieurs autres personnes Locales qui traversent le parc, sacs d'épicerie à la main et enfants sur les talons. Très peu traînent autour de l'étang — d'une grande attractivité pour les enfants, même s'il y est interdit d'y mettre un orteil⁵⁰. Comme les Touristes, ils apprécient le banc de ciment autour de l'étang, qui, bien qu'inconfortable, offre la sécurité et l'intimité nécessaires pour faire un appel ou se reposer un peu.

⁴⁸ La vitesse à laquelle les touristes passent dans Pershing Square est aussi notée par Malone (s.d.).

⁴⁹ Le parcours fait par les touristes dans Pershing Square est non seulement celui du chemin colonial San Diego – Monterrey, mais c'est aussi le tracé favorisé par les Angélinos au début du 19^e siècle, alors que l'aménagement du parc était tout autre (Robinson, 1931: 2-3, 19-20).

⁵⁰ Fleisher (2008) signalait que la fontaine n'était qu'un étang d'eau brune stagnante. Je ne peux confirmer cette observation; l'eau du bassin était relativement propre et rarement malodorante.

Les membres de ce dernier groupe se comptent en plus grand nombre à certains moments bien précis, soit lorsque des activités les visant particulièrement ont lieu. C'est le cas du *Farmers' Market*, qui se tient tout les mercredis matins (un espace public en soit, d'après Carr et ses collègues, 1992 : 81). Ils sont aussi nombreux lors des soirées cinéma, des concerts d'été et sur la patinoire en hiver. On les voit apparaître vers 16 h les jours de semaines d'hiver, peut-être plus tard en été, pour promener leur chien dans l'amphithéâtre, après un bref détour dans la désertique Palm Court où les chiens peuvent faire leurs besoins. Ce n'est que tout récemment que les chiens sont autorisés dans le parc. La carte publicitaire que l'on peut trouver ça et là dans le parc invite les propriétaires canins à la civilité (ci-dessous). Cela démontre la sensibilité de l'administration aux nouveaux résidents du quartier, jeunes gentrificateurs, gais, artistes. Cette ouverture aux amis canins est très appréciée, mais l'odeur d'urine qui se dégage du Palm Court (l'aire désignée pour les chiens) – et frappe les narines dès l'entrée du parc – est définitivement un point négatif, que la plupart des usagers associe à la présence d'itinérants et à l'absence de toilettes publiques.

Figure 26 : Carte publicitaire distribuée à Pershing Square



(City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, s.d.-a)

Il est intéressant de mentionner le Bosquet 4, où des activités de rencontres entre hommes ont lieu au fil de la journée et où les toxicomanes traînent. C'est une allée tranquille, cachée du reste du parc par un mur gigantesque. En ce sens, Pershing Square est un lieu très intéressant : son aménagement est à ce point fragmenté que toutes sortes de gens y trouvent une place sans crainte d'être dérangés.

Bref, Pershing Square pourrait être un espace réussi, puisque des gens différents utilisent le parc à différents moments, ou simultanément grâce aux

divisions physiques. Pour certains, le fait que tout le monde peut aller à Pershing Square n'est pas nécessairement un avantage (Kennedy, 2006), justement parce que les itinérants peuvent s'y reposer. L'aménagement inadéquat et l'entretien en apparence négligé encouragent, selon certains participants aux blogues, la présence d'individus « peu recommandables ». Les

caractéristiques telles que l'odeur d'urine à l'entrée du parc (Interviewé 40), la drogue (Interviewé 40), les personnes avec des problèmes de santé mentale et les gangs (Interviewée 48) sont associées à un environnement dangereux. Plus précisément, on dénonce l'absence de clôture (Kennedy, 2006), l'isolement de la rue (Malone, s.d.; Page, 2009), les divisions internes (Interviewée 42), le manque de services adéquats (bancs, chaises, commerces alimentaires) (Malone, s.d.), le peu d'entretien (Malone, s.d.) et la faible coercition des agents de sécurité (Kennedy, 2006; Malone, s.d.). Ce qui est décrié ici, c'est l'absence de contrôle efficace permettant de repousser les indésirables, qui sont synonymes de danger et d'insécurité.

Les professeurs et autres professionnels associent plutôt l'insécurité émanant de Pershing Square comme étant la conséquence d'un trop grand contrôle. Les gestionnaires n'encouragent pas la tenue d'événements spontanés (Castells, Soja et Estolano, 2009), l'espace n'est pas intéressant pour tous – il n'y a rien pour amuser les enfants, par exemple (Kennedy, 2006) – et les accès (certaines sections pendant certaines heures) et services sont limités (pas de services alimentaires, notamment) (Malone, s.d.). Ces contraintes visent un meilleur contrôle des itinérants — qui font leur nid sur les bancs publics — et toxicomanes – qui utilisent les recoins et les bosquets pour transiger et consommer (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 186; Malone, s.d.). On souhaiterait voir davantage d'ouverture dans la gestion des lieux afin d'attirer des familles de la classe moyenne et les membres de la classe créative (Castells, Soja et Estolano, 2009).

Que ce soit par manque de contrôle ou à cause d'un surcontrôle, la plupart des gens disent de Pershing Square qu'il est peu sécuritaire. Deux personnes interviewées ont indiqué d'ailleurs quelles stratégies ils utilisaient afin de se sentir en sécurité : l'un vient en groupe (Répondant 40), l'autre profite de l'animation offerte par des événements comme la patinoire (Interviewée 42). Encore ici, les modalités de déplacement (où, quand, comment) permettent d'agir au nom de la sécurité, telle que vécue par les usagers.

Il faut néanmoins mentionner que quatre répondants à mon sondage ont affirmé n'être incommodés par rien en particulier (Répondants 41, 43, 45, 46). Tous les utilisateurs interviewés considèrent la sécurité déployée comme suffisante et adéquate. D'ailleurs, dans un cas, la présence d'agents était à l'origine du sentiment de sécurité (Répondant 43). Un seul usager a affirmé avoir constaté peu de surveillance, mais s'est dit tout de même satisfait (Interviewé 40).

Il est vrai que les agents sont très actifs et très présents. On les compte habituellement par deux, chacun surveillant une partie du parc, toujours en circulation. J'ai vu les agents de

sécurité discuter avec les usagers, les saluer, échanger quelques mots (notamment lors des interactions 13 et 21). Ils sont très présents et socialisent avec les utilisateurs, même si cela leur est interdit. Au fil de ma présence, j'ai moi-même été abordée, reconnue et saluée. Une seule fois, j'ai noté la présence de policiers, dans une patrouille automobile, dans le square. Je n'ai pas pu voir l'objet de leur intervention, mais une explication possible a été fournie par un usager que j'ai interviewé. Le répondant 45 affirmait être très satisfait du travail des agents de sécurité, car « ils t'expulsent seulement si tu bois [de l'alcool] ou si tu dors. Ils appellent la police seulement si tu fais quelque chose de grave. Ce sont les meilleurs ». J'avais noté plus tôt dans la journée comment cet homme fumait impunément à l'insu des agents, synchronisant ses bouffées avec leur tournée du parc. Ce laxisme dans la surveillance a été confirmé par un autre usager avec qui je suis entrée en conversation, lui-même en train de boire de l'alcool, la bouteille dissimulée dans un sac de papier. Il se disait satisfait du travail des agents, qui n'expulsent que ceux qui boivent ouvertement.

Les interventions des agents que j'ai pu observer abondent en ce sens. Elles visent à faire respecter les interdits suivants : fumer la cigarette, consommer (ouvertement) de l'alcool et des drogues, jouer dans le bassin (selon la qualité de l'eau), dormir dans le parc (sauf lors des grandes chaleurs), fouiller dans les poubelles. Les contrevenants, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit, sont avertis, mais pas expulsés. Un jour de marché, deux hommes latinos identifiés comme Marginaux allaient de poubelle en poubelle pour ramasser les cannettes. L'agent les a interpellés de loin, mais ils sont partis avant qu'il ait pu les rattraper. Mes observations antérieures me portent à croire que l'agent de sécurité souhaitait simplement expliquer le règlement, sans autre forme de punition.

L'application des règles est souple, et chaque situation, personne présente et condition ponctuelle déterminent la façon dont les agents interviennent. Voici quelques exemples où les règlements semblent avoir été appliqués au gré des situations. Un homme itinérant qui s'était assoupi en marge du Square (coin sud-ouest près du trottoir, sur le rempart en béton sous un arbre, près de Hill sur 6th) a été réveillé et averti par un agent de ne pas dormir dans le parc – mais n'a pas été expulsé. Pourtant, lors des journées chaudes de septembre, l'amphithéâtre est rempli de gens dormant sous le soleil brûlant. Une autre fois, des parents se sont vu demander de ne pas laisser leurs enfants jouer dans le bassin, mais j'ai noté d'autres enfants le faire impunément. Il a déjà été mentionné l'intervention d'un agent auprès d'une dame prise en flagrant délit de fumer une cigarette (au chapitre 3 violation et médiation), alors que d'autres

consomment, discrètement, alcool et drogues. D'après mes observations donc, il semble évident que les agents ajustent l'application des règlements du parc selon la situation.

Un autre interdit est la vente et la sollicitation. Il n'y a d'ailleurs aucun concessionnaire alimentaire ou autre sur place, sauf lors d'événements spéciaux. La plupart des activités sont gratuites, à l'exception notable de Downtown On Ice, la patinoire saisonnière. Ainsi, Pershing Square n'est pas un de ces espaces où l'achat d'un quelconque billet ou d'un bien ouvre des portes autrement fermées.

Somme toute, Pershing Square est un espace public au design et à la gestion fortement critiqués. Il est formellement ouvert à tous, et de plus en plus de groupes y sont présents. Cela est dû entre autres aux changements démographiques du quartier environnant. Pour l'instant, les différents groupes d'usagers sont en période d'adaptation. Les uns tentent d'imposer leur marque dans l'espace en attirant et réclamant des services et des activités qui leur ressemblent, alors que les autres profitent d'une certaine ancienneté de laquelle est issue une relation stable et de tolérance avec les agents de sécurité et les gestionnaires. Pour l'instant.

Watercourt : une plaza corporative

Pour se rendre de Pershing Square au Watercourt, il faut marcher un pâté vers le nord sur South Olive Street et prendre le petit escalier mécanique au pied d'une tour imposante où est accroché, en lettre de bronze, le nom Deloitte & Touche, une des plus importantes firmes comptables du monde (voir la Figure 9, page 80). En ceci, la sécurité déployée à la California Plaza correspond en tout point au cauchemar de l'École de Los Angeles, car le Watercourt met en avant la fine pointe de l'aménagement sécuritaire des années 1990. Le Watercourt est (in)accessible par le petit escalier mécanique très discret sur Olive, l'escalier ininvitant donnant sur Broadway (qui compense pour l'Angel's Flight hors de fonction pendant des années), l'impressionnante entrée corporative de la California Plaza sur Grand Avenue et le labyrinthe de corridors sous le M.O.C.A. Le Watercourt offre une vue imprenable sur le centre-ville, mais il reste invisible de la rue, et n'est donc pas invitant (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 224).

D'après les entretiens réalisés par Loukaitou-Sideris et Banerjee (1998 : 186), les promoteurs, Maguire Thomas Partners Inc., prévoyaient une sécurité à quatre axes : gardes, officiers du L.A.P.D., policiers du Los Angeles Metro Agency et forces privées engagées par les promoteurs. Pour les gestionnaires, les propriétaires, les entreprises de sécurité, la population d'indésirables comprenait non seulement les éléments criminels et les individus dangereux, mais aussi les vendeurs de rue, les musiciens, les performeurs publics, les adolescents bruyants, les enfants,

bref, n'importe qui qui ne se conforment pas aux standards de l'administration sur ce qui est approprié, propre et sécuritaire. La compagnie avait énoncé les trois raisons pour exercer un contrôle spatial rigide: entretien, fiabilité et marchandisation (de l'espace en tant que produit de consommation).

Figure 27 : Un des dispositifs de sécurité du Watercourt



(Boucher, 2006e)

Aujourd'hui, dans les faits, les outils de sécurité sont très discrets. Les caméras, reconnaissables sous leur coque de verre fumé, sont cachées à égale distance dans le plafond des étages supérieurs. De même, les agents de sécurité sont très présents, mais le fait qu'ils soient habillés en veston cravate ne permet pas de les distinguer du reste de la foule qui fréquente les lieux. Seule leur oreillette attachée à un fil entortillé qui descend dans le col de leur chemise les trahit. Le 27 septembre 2009, alors que je traînais désespérément dans la Plaza à la recherche de gens à observer – c'était un dimanche, la Plaza était déserte —, j'ai reconnu, pour la première fois, des agents de sécurité. Ils étaient les seuls usagers, les seuls en habit de surcroît, portaient des émetteurs-récepteurs portatifs et se saluaient. J'ai pu noter

leur présence ensuite lors de mes observations subséquentes. Bref, l'équipement de surveillance est lourd, mais dissimulé, et les agents de sécurité sont nombreux, mais sobres, rendant le tout presque invisible.

Voilà une impression partagée par les gens que j'ai interviewés. Les neuf personnes rencontrées ont toutes dit qu'il n'y avait pas de sécurité à la Plaza. Fait intéressant, huit personnes ont dit qu'il n'y en avait pas besoin *parce que c'est déjà sécuritaire*. Seul le répondant 25 a vaguement suggéré qu'il pourrait y avoir plus de sécurité. Mais dans l'ensemble, rien ne rend les usagers rencontrés particulièrement inconfortables. Le répondant 27 a spécifié que s'il se produit un événement insécurisant, les agents amènent rapidement la personne jugée responsable hors de la Plaza.

Il est surprenant que les usagers rencontrés considèrent le Watercourt comme un endroit où il n'y a pas de sécurité, alors que c'est l'espace public le plus surveillé et le mieux contrôlé parmi ceux que j'ai observés. Ce qui est intéressant ici, c'est le lien entre « il n'y a pas de sécurité », « il n'y en a pas besoin » et « c'est sécuritaire ». Cela s'explique en partie par le fait que, comme nous l'avons vu, l'appareillage de surveillance est en soi discret, et probablement peu différent de celui disposé à l'intérieur des bureaux où les utilisateurs de la Plaza travaillent. Cette impression de sûreté sans sécurité apparente doit également provenir du fait que les usagers de la Plaza forment un groupe assez homogène. Ici, même si l'espace public se veut ouvert à tous, il n'est en réalité fréquenté que par les employés des bureaux adjacents, et ce sur les heures d'ouverture des corporations et des commerces de la Plaza. Les Cols blancs assiègent la Plaza vers midi, et font honneur à leur repas acheté à l'Organic-To-Go, au restaurant de mets chinois ou de sushis. Ils sont facilement reconnaissables à leur veston, à leur cravate et à leur porte-nom. La plupart sont Blancs, il y a quelques Asiatiques, peu de Noirs, souvent autour de la trentaine. Seuls ou en groupes, les employés de bureau ne sont jamais dans la Plaza pour ne rien faire. Ils profitent des tables installées autour de l'étang, à l'ombre des pavillons métalliques, pour discuter, parler au téléphone, lire les journaux, un livre ou des documents, manger et/ou fumer une cigarette (ce qui n'est pas interdit dans la Plaza).

Le sentiment de sécurité rattaché à la présence majoritaire de pairs est derrière les stratégies d'attractivité des espaces privés dits publics tels que les centres commerciaux, les parcs d'attractions, les communautés fermées et certains espaces publics appropriés (ou revendiqués) par une classe particulière (Low et Smith, 2006: 14; Mitchell, 2003b: 139). Dans une perspective interactionnelle entre étrangers, il y a un avantage réconfortant dans le fait de se retrouver entre-soi. La lutte pour l'espace est moindre, voire nulle, les codes utilisés entre

chacun sont pratiquement les mêmes, et la méfiance réduite au minimum. J'avais observé une femme discuter au cellulaire à Pershing Square, tenant fermement son sac-à-main près d'elle. Au Watercourt, les bourses et porte-monnaie traînent sur les tables et seul un regard suffit pour s'assurer de sa protection, comme le démontre l'interaction 25. Elle met en scène un homme asiatique, une femme blanche (tous deux dans la vingtaine, cols blancs) et un homme blanc, marginal, dans la vingtaine aussi.

16 h 37 | L'homme et la femme discutent, boivent un café, les mains dans les poches de leur manteau.

16 h 38 | Le jeune arrive rapidement, et passe à moins d'un mètre de la femme qui, quand elle le voit du coin de l'œil, jette un bref regard à son portefeuille sur la table. Je n'ai pas vu la réaction de son compagnon [La femme a suspecté le jeune de vouloir s'en prendre à son sac. Il y a ici violation de réserve].

Interaction 25, Watercourt, 3 décembre 2009, 16 h 37 à 16 h 47

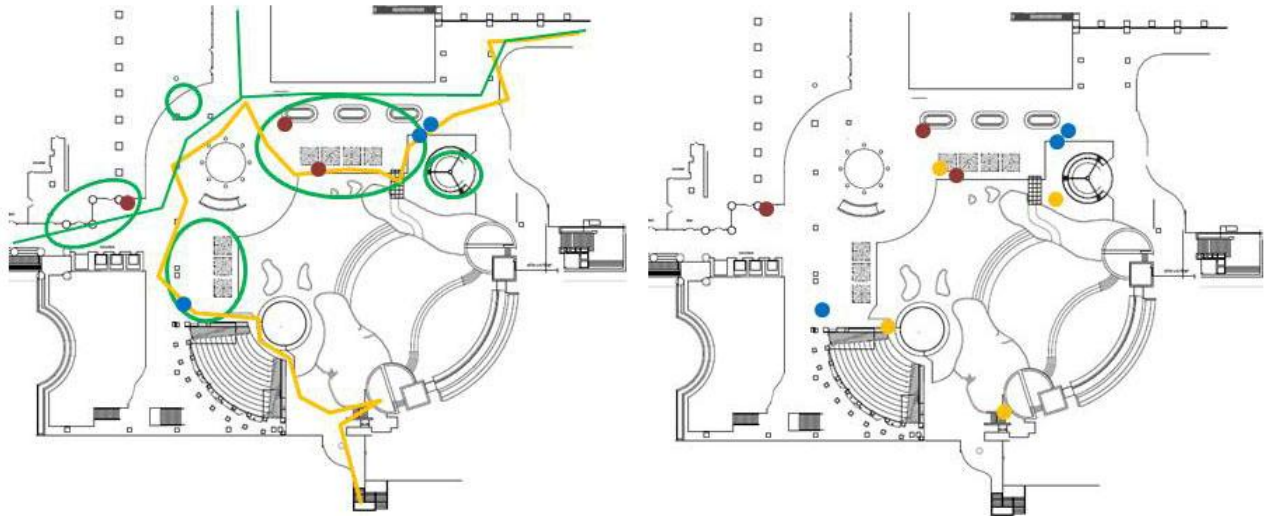
Comme le montre cette interaction, il n'y a pas que des Cols blancs parmi les utilisateurs du Watercourt. L'œil averti peut reconnaître des Touristes, des employés Locaux et des Marginaux. Ces utilisateurs composent la majorité des usagers de la Plaza lorsque les Cols blancs sont confinés dans leur bureau à cloisons en avant-midi et en après-midi. Les Touristes, en groupe de deux ou plus, en couple ou en famille, explorent la Plaza, le bassin d'eau, et surtout prennent des photos de la cascade. Parfois, ils traînent un peu, s'assoient à l'une des tables, reposent leurs pieds fatigués, boivent un café glacé du Starbucks. Franchement, il ne se passe rien à la Plaza, il n'y a personne à regarder, aucune trace de la faune urbaine dans toute sa splendeur. Les Touristes sont assis, regardent le jeu des jets d'eau, les commentent. Ils ne sont pas vraiment concernés par les rythmes de la Plaza.

Mais les employés locaux, eux, le sont. Je réunis sous cette étiquette de représentation les messagers à vélo, les employés du bureau de poste, les hommes de la construction, bref, tous les autres employés du centre-ville qui se distinguent des Cols blancs par leurs vêtements, mais aussi par leur horaire plus souple et leurs activités. Ils s'assoient aux marges du groupe de tables, comme pour dire qu'ils n'ont pas l'intention d'envahir le Watercourt, parce que ça ne vaut pas la peine; la Plaza appartient à d'autres, et ils n'ont pas le temps de rester de toute façon. Ils sont là pour une raison: manger, faire quelques appels, remplir de la paperasse. Ils n'ont pas le temps de relaxer.

Figure 28 : Représentations sociales et répartition spatiale (heures de dîner, jours de semaine), California Plaza

Figure 29 : Représentations sociales et répartition spatiale (hors heures de pointe), California Plaza

Légende des couleurs : Col blanc Touristes Locaux Marginaux



(Mes modifications sur une carte Anonyme, 2009c)

Les Locaux sont tout aussi occupés. Ils n'habitent pas très loin, probablement dans les tours résidentielles de la Plaza. Il y a beaucoup d'Asiatiques dans la cinquantaine. Ils passent par la Plaza, au retour d'une course. Ils portent des sacs en plastique, s'assoient quelques minutes au bord d'une chaise, prêts à repartir.

Les seules personnes qui semblent profiter de la Plaza sont les Marginaux : sans-abris, poètes perdus, adolescents ennuyés. Ils sont très peu nombreux, très discrets. Ils choisissent un endroit en retrait, les « restes d'espace » : une table trop à l'ombre, un banc éloigné ou une table dans un endroit très passant. Ils s'assoient longtemps, ne font pas grand-chose, même pas regarder autour. Ils écrivent, parfois. Même lorsqu'ils sont deux, ils ne parlent pas beaucoup. Voilà le profil à adopter pour être accepté dans la Plaza lorsqu'on n'est pas en veston cravate : être discret, à l'écart, contenté.

Pendant les concerts, les habitudes sont les mêmes, les complets et les cravates en moins. Avec plus de 40 événements, les Grand Performances attirent annuellement une foule de 60 000 personnes, racialement mixte (majoritairement de Latinos (34 %), Blancs (25 %), Noirs (12 %), Asiatiques (12 %) (Grand Performances, 2009), plutôt classe moyenne; on vient avec un pique-nique et une bouteille de vin. Les plus jeunes et les sans-abris restent à l'écart du

grand rassemblement en s'isolant au deuxième étage de la Plaza, même si eux aussi, profitent du spectacle, souvent avec un autre genre de liqueur.

En résumé, le Watercourt est un espace public ouvert avec une grande quantité de chaises et de tables mobiles, où aucun groupe particulier n'est représenté dans le cadre bâti, avec des périodes où se concentre l'achalandage quotidien. Surtout utilisé par les employés des bureaux adjacents, le Watercourt offre peu d'occasions d'interaction mixte. Il correspond donc en tout point aux autres plazas corporatives qui parsèment nos villes contemporaines.

Grand Hope Park : des pergolas et des étudiants sous surveillance

Quelques kilomètres plus au sud, se trouve Grand Hope Park, qui n'a rien à envier à la California Plaza en matière de sécurité. Ce parc luxuriant fait étalage d'une forte sécurité, en termes de ressources humaines et d'aménagement contrôlant. Cela n'est pas sans lien avec le climat de peur qui régnait lors de la construction du parc, après les émeutes de 1992, pendant lesquelles un édifice du F.I.D.M. a été endommagé. Un élément (visuellement) important de la sécurité déployé à Grand Hope Park est la clôture faite de fer gris d'une hauteur d'un peu plus de deux mètres qui entoure le parc. Cet élément non négligeable de l'aménagement sécuritaire des lieux ne trouve pas son pareil dans les autres espaces publics discutés précédemment.

Les plans originaux du parc ne comprenaient pas de clôture⁵¹, mais les promoteurs ont insisté à la dernière minute sur la nécessité de protéger les œuvres d'art. Le conseil municipal a approuvé cet ajout à 12 contre 2 (Richardson, 2008b). Si personne en entrevue n'a mentionné cet aspect sécuritaire du parc, les débats à son sujet sur les blogues sont vigoureux. D'un côté, certains des opposants affirment que la clôture déconnecte le parc de son environnement et lui donne un aspect privé (Kennedy, 2006), comme en fait foi ce témoignage :

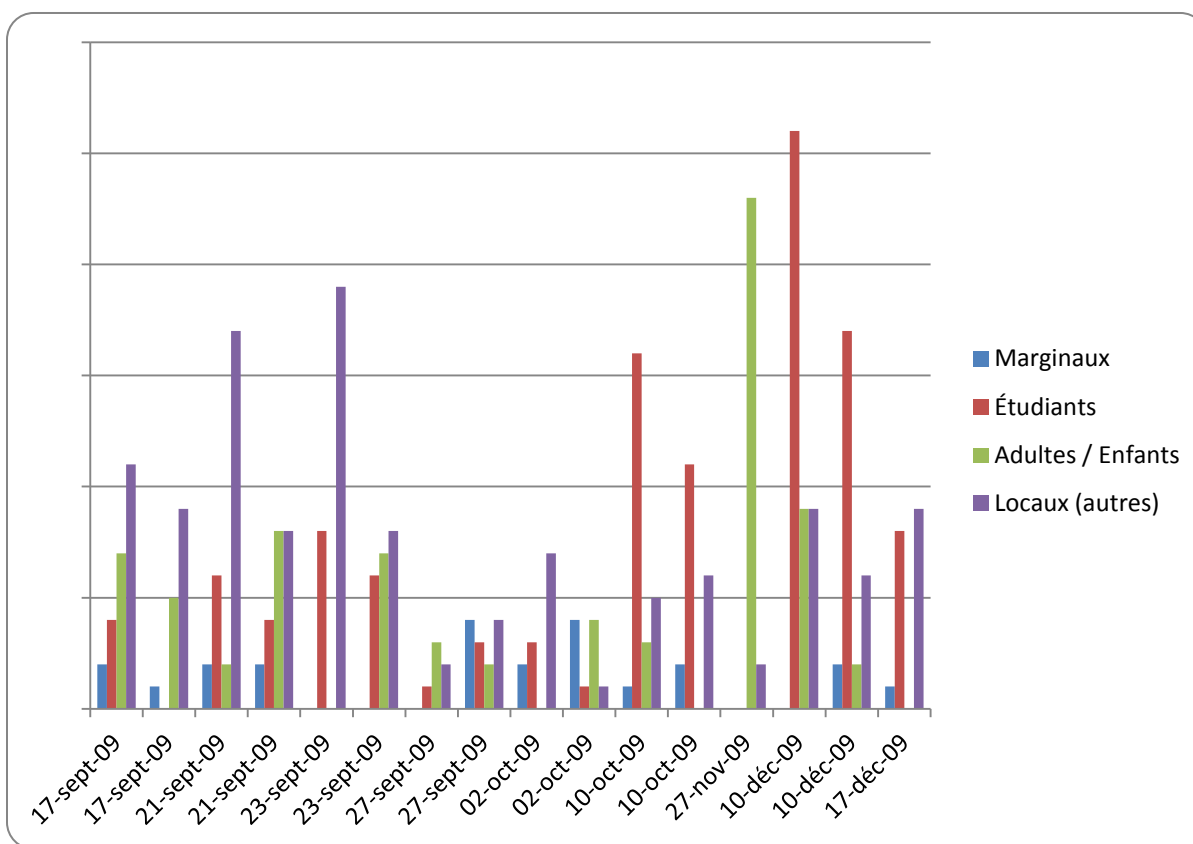
J'adore le parc, mais je ne peux supporter la clôture. La clôture donne l'impression que le parc fait partie du F.I.D.M. Les heures d'ouverture sont les mêmes que le F.I.D.M. Les chiens ne sont pas permis afin de ne pas déranger les étudiants bien vêtus du F.I.D.M. C'est une honte de voir que les fonds publics sont utilisés pour entretenir la pelouse du F.I.D.M. (Ma traduction de Richardson, 2008b)

L'apparence privée du parc est trompeuse et cela peut décourager certains Angelinos d'en profiter. C'est ce que craignait la conseillère Walters, représentante du District 9, qui avait voté

⁵¹ Une clôture de moins grande envergure a été construite autour du parc pour enfant lorsque celui-ci a été aménagé quelques années plus tard. Une porte donne accès au reste du parc, de telle sorte qu'il faut passer par Grand Hope Park pour accéder au parc pour enfant.

contre la clôture (Richardson, 2008b). D'autres détracteurs diront que la clôture n'est pas nécessaire, dans sa hauteur actuelle à tout le moins, et particulièrement puisque les agents sont si nombreux et efficaces; car si les agents peuvent intervenir auprès des promeneurs de chiens – et ils le font activement (ces bêtes sont interdites dans le parc), ils peuvent agir contre les sans-abris (Richardson, 2008b).

Figure 30 : Répartition des utilisateurs de Grand Hope Park par journée d'observation



Car on craint que les indésirables envahissent le parc et le transforment en Pershing Square. D'où l'utilité de la clôture, aux yeux de certains. Tout en étant visuellement bien intégrée, elle permet, selon certains blogueurs, de maintenir l'ordre public en repoussant les toxicomanes et sans-abris qui pourraient être tentés d'envahir le parc (Kennedy, 2006; Richardson, 2008b).

Il n'y a qu'à regarder les problèmes de Pershing Square. Étant donné la situation politique locale et le manque de volonté de maintenir l'ordre dans les espaces publics, je suis tout à fait heureux avec la clôture et la sécurité qui veille sur le parc [...]. Passez quelques heures là et comparez l'expérience de Pershing Square et de Grand Hope Park. Je pense que l'utilité de la clôture apparaîtra comme évidente. Je pense que l'idée d'un espace public invitant à tous est très séduisante. Cependant, le fait de l'itinérance au centre-ville signifie que des décisions

différentes doivent être prises afin de créer des parcs réussis. (Ma traduction de Kennedy, 2006)

Figure 31 : Représentations sociales et répartition géographique, Grand Hope Park

Légende des couleurs : Étudiants Marginaux Familles locales Locaux (autres)

Heures d'ouverture du F.I.D.M.

Soirs et fins de semaine



(Mes modifications sur une carte de City of Los Angeles et Community Redevelopment Agency, s.d.)

Certains doutent que la clôture renforce l'image d'un espace privé et que cela nuise à l'attractivité des citoyens ordinaires (Kennedy, 2006). Le parc présente en effet des apparences d'espace privé, et la clôture contribue à cette image, mais d'autres éléments jouent un rôle important ici; l'ouverture architecturale du F.I.D.M. sur le parc, la forte présence d'étudiants, et les nombreux agents de sécurité donnent l'impression que ce parc privé appartient au F.I.D.M., comme le mentionnait le blogueur cité précédemment.

Pendant l'année scolaire, le groupe le plus nombreux est sans conteste celui des étudiants du F.I.D.M. Ces jeunes *fashionistas*, principalement des jeunes femmes blanches, passent par le parc pour accéder à l'école. Ils occupent aussi le parc d'une façon qui leur est propre. Lorsqu'ils sont en groupe, ou lorsqu'ils sont à l'affût d'activités de socialisation, ils se tiennent près de l'entrée de l'école, dépassant rarement le parvis. Cet espace est le territoire le plus contesté (dans le sens des violations qui sont faites aux réserves des groupes) du parc (quoiqu'officiellement, c'est un espace privé qui appartient au F.I.D.M.), car il est accaparé par les Locaux dès que ceux-ci sont en surnombre, soit après les classes. Les étudiants qui sont à la recherche de solitude, pour lire, parler au téléphone ou écrire, vont le faire plus loin dans le parc, où ils sont assurés de pouvoir rester seuls.

On peut observer d'autres appareils sécuritaires sur place. Un ou deux agents font régulièrement des rondes, et activent les nombreux dispositifs électroniques installés çà et là dans le parc qui témoignent de leur passage. De plus, ils peuvent constamment assurer la supervision des lieux via un bureau situé à même l'édifice du F.I.D.M., avec vue sur le parc par une vitre teintée. Il y a probablement plusieurs caméras accrochées au mur de l'école et permettant de contrôler le parc, mais je n'en ai pas vues.

Les agents sont très présents et leurs interventions visant à faire respecter les règlements du parc sont courantes. La seule journée du 2 octobre 2009, j'ai noté les deux interventions suivantes :

Vers 12 h 15, un gardien de sécurité a averti un itinérant qui fouillait les poubelles de ne pas le faire juste en faisant «non» du doigt, puis est revenu sur ses pas. Une dizaine de mètres les séparaient et ils n'ont pas échangé un mot.

À 13 h 30, un homme noir dans la quarantaine identifié comme Marginal est rentré par l'entrée sud du parc en criant «hey» chaque cinq secondes. Le même gardien est apparu de nulle part et en marchant rapidement vers l'homme, il a fait un geste clair pour montrer la sortie devant lui (et derrière l'homme). Celui-ci a rapidement bifurqué à droite, vers la sortie Grand et 10th. Le gardien l'a suivi du regard. Puis il est allé dire quelques mots à l'homme du District Security en vélo apparu entre temps. (Notes de terrain, Grand Hope Park, 2 octobre 2009, entre 11 h 45 et 13 h 45)

J'ai également aperçu, le 21 septembre 2009, un agent avertir une jeune fille asiatique dans la vingtaine de ne pas prendre des photos du F.I.D.M. Ils ont discuté amicalement et elle a rangé son appareil. Ici, c'est la sécurité de l'institution qui est visée, car il n'est pas interdit de prendre

des photos du parc. Deux jours plus tard, j'ai moi-même été l'objet d'une intervention. J'étais (la seule) assise à une table sur le parvis du F.I.D.M. lorsqu'un gardien de sécurité est venu me demander si j'étais étudiante. Il m'a informée que seuls les étudiants pouvaient utiliser les tables. De plus, à deux reprises, j'ai été interrompue pendant une entrevue. La première fois parce que j'interviewais une jeune étudiante assise à une table du parvis (où moi je n'ai pas accès, n'étant pas étudiante), la deuxième fois parce que l'agent croyait que je distribuais des tracts et faisait de la sollicitation. Avoir obtenu préalablement l'autorisation du directeur de la sécurité pour faire mes entretiens m'a sauvée!

Si tous les utilisateurs reconnaissent que les étudiants sont souvent en surnombre à Grand Hope Park (tous les interviewés confirment ainsi l'identification du parc au F.I.D.M.), cet espace public n'en reste pas moins accueillant pour un grand nombre d'individus, à différentes périodes de la journée, pour différentes activités (de la lecture aux activités physiques en passant par la flânerie).

Les nombreux bancs sous les pergolas dans la section sud ou le long des sentiers sont occupés par les Locaux (autres). Ce groupe est composé d'hommes Blancs dans la cinquantaine lisant les plus récents journaux et d'employées locales venues croquer un morceau sur leur heure de dîner. Vers la fin de la journée, ils sont remplacés par un nombre considérable d'Asiatiques, plutôt âgés, qui viennent faire quelques exercices dans le parc sous la forme de course à pied ou de tai-chi. Ils sont toutefois moins nombreux en période scolaire, comme le démontre la Figure 30 (page 200). L'utilisation de la partie sud du parc est souvent compromise par les nombreux événements privés que tient le F.I.D.M. dans ce secteur. De grandes tentes sont aménagées, des secteurs réservés, des rubans éloignant les curieux sont installés. Cela témoigne de la forte relation qu'entretient l'école avec le parc, et contribue à l'identification de cet espace public aux étudiants.

J'ai aussi noté la présence de Familles locales, composées d'enfants avec leur tuteur, soit leurs grands-parents ou une nounou. Ils s'installent habituellement dans l'aire gazonnée centrale, où les enfants courent et jouent pendant que les adultes s'assoient à l'ombre ou sur un banc. Il est très rare de voir des enfants dans le parc qui leur est réservé, parce qu'il est largement exposé au chaud soleil californien. Les glissades et les bancs (de facture très artistique) sont brûlants, et pour cette raison ils restent inoccupés jusqu'à tard en soirée. Les enfants sont un groupe très intéressant d'utilisateurs d'un point de vue interactionnel, comme nous l'avons déjà vu. Les Locaux (familles et autres) forment la majorité des utilisateurs pendant les fins de semaine.

Les espaces limitrophes du parc sont occupés par le groupe que j'ai appelé les Marginaux. Des sans-abris et des sans-emplois, ou des travailleurs Noirs ou Latinos, dormant ou méditant à l'ombre de la clôture du côté ouest (un endroit peu visible à cause d'une petite pente dans le parc) ou sous les pergolas du côté nord. Ils sont plutôt discrets et savent se faire oublier.

Un seul restaurant avec des heures d'ouverture très limitées a pignon sur le parc. Il est situé au rez-de-chaussée de la tour résidentielle au sud du parc. Il y a quelques tables et chaises mises à la disponibilité des clients. Ce n'est pas un endroit très fréquenté par les utilisateurs du parc, car le design quelque peu plus ouvert et moins invitant laisse croire que cette partie joue le rôle de hall d'entrée pour les résidences, comme si c'était à l'extérieur du parc. Comme ailleurs, aucune sollicitation ou vente n'est autorisée dans le parc, et donc le parc profite certainement de la présence de quelques commerces de proximité dans le quartier. Les employés et étudiants du F.I.D.M. peuvent aller se chercher de quoi se mettre sous la dent et revenir manger sous les pergolas.

En résumé, Grand Hope Park est fréquenté par plusieurs groupes différents, malgré le fait qu'il soit fortement sécurisé, et malgré l'implication du privé dans sa gestion et son entretien. Les deux groupes majoritaires, dont l'occupation est constamment en alternance (quotidiennement et annuellement), sont à l'image du voisinage.

Vista Hermosa Natural Park: école-parc-dodo

Près d'une vingtaine d'heures d'observation dans Vista Hermosa Natural Park ont révélé des schémas d'utilisations très particuliers par trois groupes d'utilisateurs. Il faut d'abord signaler que le parc est généralement désert avant 15 h. En été, cela s'explique par le fait que les journées sont trop chaudes; les jeunes arbres du parc ne fournissent aucune ombre et on ne trouve aucun plaisir à brûler sur l'herbe sèche dans cet espace ouvert. Le reste de l'année, le parc est soumis aux horaires de travail et d'école, car il est situé dans un quartier résidentiel et près d'une école secondaire. À part les anthropologues à la recherche d'utilisateurs dans les espaces publics, les citoyens qui ont la liberté de venir profiter du parc avant la fin de la journée se font plutôt rares.

Dès 15 h cependant, le parc est envahi d'un nombre impressionnant d'adolescents latinos. Dès la fin des classes, ils traversent le parc du nord (accès le plus près de l'école adjacente) au sud-ouest en suivant le sentier, sauf devant les toilettes publiques où ils tracent une ligne directe sur le terrain ouvert (voir les cartes ci-haut). En chemin, plusieurs adolescents, en groupe ou en couple, investissent les différents lieux du parc qui offrent un peu d'intimité. Les sommets de la

colline, les recoins de l'amphithéâtre et les replis du petit vallon sont leurs endroits privilégiés où, comme les gardes d'une fortification, ils profitent de la solitude qu'offrent les meilleurs points de vue. Leurs réserves sont très marquées, très isolées. Ce sont des adolescents amoureux et des petits délinquants, qui prennent quelques minutes pour se bécoter et fumer. Ils traînent une heure ou deux, puis comme par magie, disparaissent.

Figure 32 : Représentations sociales et répartition géographique, Vista Hermosa Natural Park

Légende des couleurs : Adolescents Familles locales Blancs locaux



(Mes modifications sur une carte de Santa Monica Mountains Conservancy et Mountains Recreation and Conservation Authority, 2008)

C'est que dès 16 h, le parc est envahi par les familles du quartier, surtout latinas mais aussi asiatiques. Les parents accompagnent les plus jeunes pour leurs cours de soccer ou des parties informelles avant ou après le souper. Ils occupent les espaces ouverts, où les rares arbres servent d'obstacles pour la course ou imitent les poteaux de but improvisés. Les plus jeunes seront accompagnés dans l'aire de jeux qui s'est un peu rafraîchie et où il n'est plus dangereux de se brûler les cuisses sur les glissades et le dos des tortues.

La transition entre ces deux groupes est assez brusque. Voici un extrait de mes notes de terrain la première fois où j'ai noté ce changement de garde, soit le 21 septembre.

J'étais absorbée par mon observation [des adolescents] quand tout à coup je me sens assez inconfortable. Je me retourne et vois que je suis en plein milieu d'un entraînement de soccer pour jeunes. Les adolescents sont partis et l'espace est occupé par les garçons qui courent entre des cônes (en essayant de m'éviter) et les parents qui accompagnent leurs enfants. Changement de garde, changement d'utilisateurs et

d'utilisation. Tout ça en une heure. (Notes de terrain, Vista Hermosa Natural Park, 21 septembre 2009)

Les familles locales s'agitent dans le parc jusqu'à environ 18 h. Les enfants courent, certains font leurs devoirs du jour sur l'une ou l'autre des tables de pique-nique. Mais leur règne sur Vista Hermosa Natural Park a aussi une fin. Les parents se retirent, et laissent l'endroit au groupe suivant.

Vers 18 h, le parc est occupé principalement par des adultes solos, surtout Blancs. Leurs activités dans ce parc sont surtout sportives. La plupart font de la course à pied sur le sentier qui cerne le parc, parfois avec un chien. Des camps d'entraînement prennent place sur les aires ouvertes (Guzmán, 2009d).

Je n'ai jamais observé de sans-abris ou de cols blancs dans ce parc.

Ce parc nature est l'un des moins sécurisés parmi les cinq espaces publics à l'étude. Certes, le parc est entouré d'une imposante clôture montée à certains endroits sur un mur de pierre de plusieurs mètres, ce qui lui donne des allures de citadelle. Cela a certainement pour objectif de protéger les usagers (et la nature!) de la circulation automobile, plutôt intense sur le côté sud du parc. L'accès donnant sur West 1st Street ne semble d'ailleurs être ouvert que lors de parties de soccer sur le terrain adjacent, obligeant ainsi les piétons à faire le tour par la porte ouest, ou à grimper la clôture – si l'âge le permet — comme je l'ai vu faire à quelques reprises. La clôture permet également de fermer le parc la nuit. À l'intérieur, le parc en tant que tel est clôturé, ce qui l'isole du stationnement et des voitures qui s'y rendent. Cette clôture n'est pas très visible, car une riche flore l'entoure. D'ailleurs, le parc, pourtant en plein cœur de la ville, dégage une telle ambiance d'espace naturel qu'une personne interviewée (Répondant 55) a dit apprécier le fait que la clôture éloigne les coyotes.

L'aménagement, que certains pourraient qualifier de directif, est un heureux mélange de sentiers et d'aire ouverte, joignant ainsi les activités dirigées des parcs nature (« Ne pas sortir des sentiers! ») et les idéaux des grands aménageurs urbains sur la nécessité d'offrir des espaces de liberté.

Autrement, il n'y a aucun agent de sécurité, et les deux gardes-parc, la plupart du temps un seul à la fois, travaillent plutôt à l'entretien du parc ou à l'accueil.

Figure 33 : Clôture entourant Vista Hermosa Natural Park



(Boucher, 2009j)



(Boucher, 2009k)

Malgré l'absence de caméras et de forces de l'ordre, six des dix personnes interviewées jugent la sécurité déployée satisfaisante et l'endroit sécuritaire. Deux usagers (54 et 57) ont dit souhaiter qu'il y ait plus de sécurité. Les répondants 55 et 56 ont quant à eux ont spécifié que si quelque chose devait arriver, ils n'auraient pas le secours nécessaire. Autrement, ils sont satisfaits.

Une participante (53) a dit ressentir une méfiance du fait que le parc se trouve dans un quartier chaud : « Mon copain est d'ici et nous ne nous promenions pas à pied le soir quand on sortait ensemble parce que c'était trop dangereux. Sachant cela, je garde les yeux ouverts ». Derrière cette réflexion, on comprend l'influence que peut avoir la représentation d'un quartier sur l'image sécuritaire d'un espace public. Les événements qui se déroulent autour d'un parc amènent souvent à croire, à tort ou à raison, que des événements de même teneur peuvent se dérouler à l'intérieur du parc. Dans le quartier, en 2009, deux meurtres ont eu lieu, dont celui d'un enfant de quatre ans, et un dans l'enceinte même du parc (Bloomekatz, 2009; Lopez, 2010; Pesce, 2009). Ces événements, transmis aux nouvelles et par le bouche à oreille, jouent sur la représentation de la sécurité. L'interviewé 57 a d'ailleurs révélé son inquiétude à cet égard : « Il y a trois mois, il y a eu un meurtre dans le parc. Pas vraiment dangereux, je viens encore, mais la situation n'est pas brillante ».

Pour la répondante 53, voir des jeunes faire des graffitis (la journée même de notre entretien), considérant l'historique du quartier, génère davantage de méfiance. « Si cela devait se reproduire souvent, je reconsidérerais mes visites », précise-t-elle. Ici, le cadre permettant de reconnaître les usagers est affiné au point de distinguer les jeunes utilisateurs du parc et les

autres, dont les activités sont illicites. Pour cette femme, ce sont ces derniers qui sont les indésirables, et leur présence répétée influencera son utilisation du site. Autrement dit, cette utilisatrice indique que la meilleure façon d'assurer sa sécurité est encore de ne pas aller dans les endroits jugés peu sécuritaires. Les gens se trouvant dans les espaces publics étudiés sont susceptibles de considérer l'endroit suffisamment sûr, puisqu'ils y sont (c'est un biais de ma méthodologie!). Les deux interviewés ont d'ailleurs mis l'accent sur la possibilité que le statut sécuritaire change, et qu'ils soient donc à l'affût des signes susceptibles de révéler ce changement, comme les graffitis par exemple. À ce sujet, le travail des gardes-parc quant à l'entretien des lieux est essentiel. Au cours des mois où j'ai fait de l'observation dans le parc, j'ai vu des graffitis apparaître sur les murs des toilettes publiques. Ils ont rapidement été repeints, maintenant ainsi l'image d'un parc entretenu et sécuritaire.

En résumé, Vista Hermosa Natural Park est fréquenté par un nombre assez restreint d'utilisateurs, qui pratiquent un nombre plutôt varié d'activités, allant de la simple promenade aux compétitions sportives. Cela s'explique notamment par le type de parc, qui reproduit un environnement naturel favorable aux activités physiques, et à son environnement immédiat, une école secondaire et un quartier résidentiel. Cette situation influence la dimension représentative du parc : les adolescents et les Latinos sont identifiés à cet espace public, sans que le cadre bâti marque pour autant l'espace en faveur de ces groupes.

(Im)mixité dans les espaces publics angélinos

Les espaces publics étudiés ici ont démontré une certaine hétérogénéité en termes d'usagers et d'utilisations; tous les âges, sexes et « races » y sont représentés. Quant aux représentations sociales, elles sont jouées dans tous les espaces retenus, même si certains groupes se démarquent ici et là; les Réguliers et les Touristes à la Plaza Olvera, les Marginaux à Pershing Square, les Cols blancs du Watercourt, les étudiants de Grand Hope Park, les jeunes à Vista Hermosa Natural Park. Évidemment, les catégories sociales se déclinent en nombre plus important que ce que j'ai créé aux fins d'observations, et des membres des catégories « autres » ont certainement fréquenté un des parcs que j'ai étudiés à un moment ou un autre.

Tous les groupes représentés ici ont des besoins et des goûts différents. À l'intérieur même de ces groupes, il y a une panoplie d'idées et de préférences. Pendant mes observations, j'ai rencontré un sans-abri qui passait toutes ses journées à Angels Knoll. Il disait éviter ainsi Pershing Square, un endroit qu'il trouvait trop dangereux et trop ensoleillé. Alors même que ce Square semble assigné aux itinérants, il peut ne pas convenir à certains d'entre eux pour

différentes raisons. Plus tard lors du terrain, un autre usager de Pershing Square m'a expliqué « la vie sexuelle des espaces publics », me révélant ainsi les différents besoins et habitudes pour chaque groupe particulier d'utilisateurs : pour les hommes qui veulent rencontrer un autre homme, il faut aller dans certains secteurs de Pershing Square. Pour ceux qui souhaitent monnayer leur rencontre, il suggérait Elysian Park. Pour les dames d'un certain âge, Plaza Olvera est l'endroit tout indiqué. Je n'ai été témoin de ses activités que dans le cas de Pershing Square; je ne peux donc confirmer ces informations. Mais elles rappellent que des activités vernaculaires prennent place dans les espaces publics, des activités qui n'étaient certainement pas prévues par les aménageurs et les décideurs. Les activités sexuelles dans les espaces publics, n'en déplaise aux moralistes, sont des pratiques qu'il n'est pas rare d'observer, et qui sont pourtant très peu étudiées (Lofland, 1998 : 95-96). Et pourtant, elles témoignent d'une appropriation de l'espace par les citoyens. J'abonde ainsi dans le sens de Low (2005: 198), selon qui la pratique d'activités imprévues devrait être considérée lors des aménagements et encouragée ensuite, dans les limites de la légalité bien sûr.

Les cinq espaces publics à l'étude sont très variés en termes de contrôle et de surveillance. Les règlements sont les mêmes, mais ils sont plus ou moins visibles selon les endroits. La présence d'agents de sécurité est variable, allant de totalement absent (dans le cas de Vista Hermosa Natural Park) à très présents et actifs (à Grand Hope Park) en passant par très présents mais invisibles (au Watercourt). Le déploiement de technologie de pointe, comme les caméras de surveillance, est également varié; des espaces comme Plaza Olvera n'en ont aucune, alors que Grand Hope Park a non seulement des caméras, mais des outils électroniques aux entrées du parc. L'aménagement sécuritaire est aussi très différent. Des clôtures, des passages et des murs sont parfois intégrés au design, comme au Watercourt ou à Vista Hermosa Natural Park, ou en sont plutôt absents, comme à la Plaza Olvera. Finalement, tous les espaces publics ne bénéficient pas de la même présence d'agents de sécurité. Il n'y en a aucun à Vista Hermosa Natural Park, ils sont très présents et actifs à Grand Hope Park, très présents mais invisibles au Watercourt.

Les sondages effectués auprès des usagers reflètent la façon dont sont perçues ces stratégies sécuritaires et leur efficacité. Dans certains cas, les usagers rencontrés n'ont observé aucune ou très peu de sécurité – à tort ou à raison —, comme à la Plaza Olvera, ou au Watercourt. Ailleurs, les usagers ont perçu, avec justesse, le déploiement sécuritaire et le champ d'action des agents de sécurité. C'est le cas à Grand Hope Park et à Pershing Square. Dans la plupart des cas, même là où l'on n'avait noté aucune sécurité, cela a été jugé suffisant. Et pourtant, la

présence d'agents – plus souvent remarqué que les caméras et les clôtures – ne semble pas éliminer toutes les sources d'inconfort chez plusieurs usagers.

Tableau 6 : État et perceptions de la sécurité dans les espaces publics à l'étude

	Agents (présence, visibilité, interventions)	Technologie de pointe	Espace privé/public	« L'espace est- il sous surveillance? »	« Est-ce suffisant? »	« Éprouvez- vous de l'inconfort? »
Plaza Olvera	Faible	Nulle	Public	Non 6/11	Suffisant 5/11	Un peu
Pershing Square	Moyenne	Nulle	Public	Oui 9/9	Suffisant 8/9	Beaucoup
Watercourt	Élevé	Élevée	Privé	Non 9/10	Suffisant 8/10	Aucun
Grand Hope Park	Élevé	Élevée	Public gestion PPP	Oui 9/10	Suffisant 10/10	Un peu
Vista Hermosa Natural Park	Nulle	Nulle	Public	Oui 6/10	Suffisant 6/10	Un peu

Quant à la consommation, aucun des espaces à l'étude n'est Disneyland. Il n'est pas nécessaire de consommer pour y avoir accès, peu importe sa race, son âge, son sexe, ses activités. La consommation ne régit pas l'accès ou l'utilisation des espaces publics.

Ces observations démontrent que dans une certaine mesure, la vie des espaces publics de Los Angeles est riche et variée; que les différentes composantes sociales et physiques, sécuritaires et consommatoires, se combinent d'une façon unique et propre à chaque lieu. Il semble difficile alors de conclure dans le sens de l'École de Los Angeles sur l'homogénéité des espaces publics; à l'échelle du centre-ville, les espaces publics ne sont pas tous uniformes, et les usagers de chacun de ces sites ne forment pas des groupes homogènes. Certes, le Watercourt de la California Plaza fait un peu figure d'exception. Non seulement ce site est certainement celui qui se situe le plus près d'un espace entièrement homogène, par la présence en surnombre de Cols blancs, mais en plus, le Watercourt semble être utilisé de la même façon que toutes les plazas corporatives américaines. Le Watercourt est toujours très occupé pendant les heures de bureau, les jours de semaine, particulièrement lors du dîner, soit entre 11 h 30 et 13 h 30. Sa fréquentation n'a pas changé depuis les 10 dernières années puisque les mêmes heures d'occupation ont été observées par Loukaitou-Sideris et Banerjee (1998: 225), et cela

correspond en tout point aux observations faites par Whyte sur les plazas de New York dans les années 1980 (Whyte, 1980: 18). Ce dernier notait que le rythme des plazas est sensiblement toujours le même: clientèle sporadique le matin (personnes âgées, messagers, quelques touristes, cireurs de chaussures, vendeurs de hot-dog, étrangers), clientèle principale le midi jusqu'à 14 h (80 % des heures d'utilisation sont concentrées ici), après-midi sporadique encore, et à moins d'un événement spécial, mort à 18 h. Les heures de pointe sont variables selon la saison et la température, mais la distribution dans l'espace assez consistante (Whyte, 1980: 18). Cela correspond à ce que j'ai observé. En démontrant un schéma de fréquentation semblable, répondant surtout aux besoins des employés de bureau, les plazas corporatives soulignent leur rôle précis et unique au sein de la panoplie d'espaces publics. D'autres espaces comme le Watercourt existent à Los Angeles; en fait, il y en a au pied de chaque tour de bureaux du centre-ville; c'était d'ailleurs ce que déploraient les membres de l'École de Los Angeles. Mais tous les lieux ouverts sont loin de ressembler au Watercourt.

L'hétérogénéité limitée

Du point de vue social, les espaces étudiés révèlent une certaine mixité, qui n'est cependant pas totale au sens de l'École de Los Angeles. Deux observations permettent d'avancer que l'entière hétérogénéité n'est pas acquise. Premièrement, en tant que groupe, les individus aux représentations sociales semblables se succèdent dans les espaces publics. Souvent, les individus d'un même groupe représentationnel synchronisent leur présence dans les lieux de telles sortes qu'ils y sont majoritaires. Cette présence majoritaire, cette appropriation, est temporaire; elle suit et précède celle d'autres groupes. À Plaza Olvera, les Réguliers viennent en avant-midi et en après-midi alors que les Locaux viennent dîner. Les jeunes y sont en période scolaire, les femmes sur l'heure du midi. À Pershing Square, les Cols blancs surnombrent les Marginaux certains jours de semaine (les mercredis, jours de marché). Au Watercourt, les Cols blancs envahissent les lieux le midi, les laissant libres pour les autres groupes le reste de la journée. À Grand Hope Park, la présence des étudiants se fait sentir particulièrement pendant l'année scolaire, sur les heures d'école. C'est le contraire à Vista Hermosa Natural Park, où les jeunes viennent dans le parc après les cours, et avant leurs parents, qui eux, précèdent les marcheurs et autres sportifs de soirée. Souligner la confluence des mouvements temporels et de l'espace, c'est suivre la proposition de rythmanalyse de Lefebvre (1996, 2004; Lefebvre et Régulier, 2003).

Cela rappelle une réalité élémentaire de la vie publique urbaine. Les individus, quels qu'ils soient, sont soumis à un horaire de travail, de famille et de loisirs qui dictent leurs possibilités de

fréquentations des lieux publics. Mais cela souligne également la flexibilité et la souplesse des identités sociales. Un Col blanc dînant au Watercourt tous les jours de la semaine peut amener ses enfants jouer au soccer le soir à Vista Hermosa Natural Park, puis réunir la famille élargie pour une sortie dominicale à la Plaza Olvera. Si l'on ne peut être qu'à un seul endroit à la fois, on peut être un peu partout au cours de notre vie et selon nos besoins ponctuels.

Il y a ici un point banal mais important qui influence le type d'usagers qui fréquentent un lieu; l'environnement immédiat, c'est-à-dire le quartier, est un élément considérable dans la mixité des lieux. Nous l'avons vu, les Locaux ont été identifiés comme étant les utilisateurs les plus nombreux dans tous les espaces publics, à part à la Plaza Olvera, où son caractère ethnique altère le type d'usagers usuels. L'observation des représentations sociales le démontre : Watercourt est fréquenté par les Cols blancs, Pershing Square par les Marginaux, Grand Hope Park par les étudiants locaux et Vista Hermosa Natural par les résidents voisins. La Plaza Olvera, avec l'église adjacente où les messes sont célébrées en espagnol, se démarque ici, mais c'est justement l'environnement immédiat de la Plaza qui attire un certain public.

Deuxièmement, les individus d'un même groupe représentationnel se rassemblent à même les espaces publics. Les cartes de répartition spatiale démontrent comment des secteurs sont appropriés par certains groupes. Par défaut ou par nécessité, des gens aux intérêts et représentations communs profitent des irrégularités qu'offre chaque site pour se regrouper à un endroit précis : derrière un mur, sous les arbres, en plein centre, etc.

Ce constat permet d'envisager le fait que les gens ne tiennent pas nécessairement à se mélanger à des groupes trop différents, ou à faire la rencontre d'individus aux intérêts et aux appartenances éloignés. Le parfait mélange est une utopie et pas nécessairement le souhait de tous. Il y a sans aucun doute une volonté de rassemblement par pairs, ou du moins un confort associé à la présence de « semblables » dans les espaces publics. Les résultats de ma recherche abondent en ce sens. Cet évitement de la sociabilité (avec des gens différents, ou tout simplement avec autrui) est possible puisqu'à même la ville, les citadins ont le loisir de choisir le secteur ou l'heure de fréquentation, ce qui leur permet de se retrouver parmi des gens semblables. Cela est possible parce qu'il existe une façon de reconnaître, en quelques secondes, les différents groupes d'appartenance des personnes présentes dans un espace public, les activités en cours, les groupes et les personnes bienveillantes ou non, et les secteurs à éviter.

Ainsi, je peux confirmer, à l'instar de Lofland, que l'environnement physique ne détermine pas exactement comment les gens vont interagir entre eux, même s'il amplifie ou limite le champ

des possibilités interactionnelles (Lofland, 1998: 181). Il importe de souligner ici que les espaces observés ne permettent pas de conclure que le cadre bâti ou l'aménagement porte des signes d'exclusion envers certains groupes. La Plaza Olvera, où l'identification à un groupe est la plus forte, est une exception. Mais l'aménagement aux couleurs d'Amérique latine n'est pas exclusif des autres appartenances. Elle réunit plutôt, temporairement, tous les groupes, tous les types d'utilisateurs sous le même chapeau (ou ici, sous le même sombrero!), ce qui est parfois recherché. Je ne pense pas que les gens lisent les formes ou les couleurs. Très peu d'utilisateurs pourraient identifier le design postmoderne de Pershing Square aux deux groupes qu'il est supposé représenter. Je suis plutôt d'avis que *les individus lisent les autres individus*. Par exemple, lorsque j'entre dans un parc, je vais me faire, en quelques secondes, une image des autres usagers, selon le même processus identifié par Goffman (et expliqué plus haut Voir la section « Qui est-il? que fait-il? Quel est son statut? Est-il honnête? ») : y a-t-il d'autres femmes ici? D'autres gens de mon âge, de mon groupe? Où pourrais-je pratiquer l'activité pour laquelle je suis venue? » Je dois à une étudiante d'un cours que j'ai enseigné la phrase suivante : « Les espaces publics sont des espaces où se manifeste la ressemblance ».

Mettre autant d'emphasis que l'École de Los Angeles sur la gestion de la sécurité et sur l'utilisation et la forme de l'espace public pose la question du déterminisme spatial. Certains auteurs critiquent à juste titre la façon dont un groupe peut imposer son idéologie, assoir son autorité, jouer de l'inclusion-exclusion en planifiant et régulant un espace à son image (Davis, 1992 [1990]; Lofland, 1998; Low, 2000). Cela peut se faire de façon évidente, en restreignant les déplacements par exemple, ou de façon plus subtile. L'exemple de la Plaza Olvera au début du 20^e siècle et Allen (2006) démontrent comment un espace ouvert peut être synonyme de liberté... dirigée et surveillée. Mais sur la sécurité en tant que telle, à quel point un design, une couleur, une statue, un règlement préviennent-ils la présence de contrevenants et les pratiques inciviles et illégales? D'après Lofland (1998: 189), la simple régulation des espaces publics contre les itinérants, les vendeurs de rue et autres indésirables est inefficace. De même, les espaces dessinés d'abord et avant tout par défiance atteignent rarement leur objectif et peuvent même devenir des lieux où foisonnent les toxicomanes. La première intervention vers un aménagement dit sécuritaire consiste généralement en la construction de murs⁵². Cela a souvent l'effet contraire, soit d'offrir aux indésirables une forteresse bien gardée (Whyte, 1988: 159). C'est exactement ce qui se passe à Pershing Square, où toutes sortes d'incivilités trouvent à se réaliser à l'abri des regards. Et pourtant, depuis les débuts du parc, les

⁵² Et encore, faut-il trouver le juste milieu. D'après Lofland (1998: 78) et Jacobs (1961: 103-106), les éléments esthétiques qui donnent une subtile impression d'espace privé, de méandres sont essentiels au succès d'un parc.

gestionnaires n'ont cessé d'exiger moins de buissons, de murs et de sentiers, jusqu'à ce que le parc soit complètement mis à nu de 1951 à 1994; certainement les pires années en termes de fréquentations inciviles. Comme nous l'avons vu, l'environnement immédiat d'un parc est un bon indice du type d'achalandage – peu importe les couleurs et les fontaines. Si la qualité de vie d'un quartier périclité, il faut s'attendre à ce que ses espaces publics dépérissent.

Quant à la surveillance par des agents, il a été démontré que ce contrôle est très relatif, et que son efficacité est incertaine. La surveillance par des agents ne peut être que ponctuelle et les contrevenants attentifs savent jouer de ce contrôle sporadique. Dans les années 1920, un sociologue observait à Pershing Square comment les citoyens arrivaient à se réunir et débattre de politique alors que le centre-ville vivait ses plus chaudes heures en matière de contrôle de rassemblements et de discours publics.

[Dans le Square,] on peut entendre les hommes d'abord en conversation banale. Les voix s'élèvent. Les passants s'arrêtent et écoutent. Une foule se crée. Des mots forts traversent l'air. Les idées antagonistes s'entrechoquent; les convictions sont exprimées sur des tons durs. La foule s'agite et s'agrandit. Le gardien du parc s'approche. La foule s'éparpille soudainement et silencieusement, pour se reformer aussitôt que l'officier est hors de vue. (Ma traduction de Griewe, 1926: 32, cité par; Wild, 2005: 174-175)

Whyte a observé la même chose lors d'une recherche qu'il a réalisée pour le compte de la police afin d'évaluer si la présence d'agent influençait les activités illégales. Il en a conclu que les activités qui avaient cessé dès que les policiers apparaissaient recommençaient quelques secondes après que ceux-ci soient partis (Whyte, 1988: 53). Je notais avec humour la phrase suivante le 5 août 2009 dans mon carnet d'observations de Grand Hope Park : « La question ici est : Qui surveille qui? Qui contrôle qui? Je vois présentement quatre jeunes (trois Latinos, un Noir) qui visiblement surveillent le gardien ». Autrement dit, ceux qui veulent mettre leurs pieds dans la fontaine par une chaude journée d'été, se coucher la tête sur les genoux de leur amoureux sur un banc de parc, ou encore se désaltérer à même une bouteille d'alcool fort dans un sac en papier surveillent les allées et venues de l'agent qui lui s'assure, tout simplement, que rien ne vienne troubler la paix des lieux.

Pour certains, le secret réside dans la conjoncture des stratégies sécuritaires. Loukaitou-Sideris et Banerjee (1998: 163) confirment en effet que le zonage et des mesures de sécurité imposantes forment un cocktail plus expédient politiquement qu'une simple législation sur l'espace public. Pour Nemeth (2010), il suffit que la gestion d'un espace public soit entre les mains d'un consortium de plusieurs intérêts pour que la sécurité soit intensifiée. Les nombreux

intérêts veillant sur Grand Hope Park en font un des espaces les plus sécurisés que j'ai observés. Mais là comme ailleurs, les infractions sont possibles, et les réactions des agents relatives.

Le design sécuritaire ne peut, à lui seul, réussir à contrôler les usagers, tout comme la simple régulation ne peut restreindre les comportements non-désirés. Les problèmes liés aux activités illégales sont souvent structurels et donc d'une ampleur qui dépasse les quelques heures où un jeune fume un joint dans un parc (Sweet et Escalante, 2010). Faire reposer la sécurité d'un espace public sur son seul design, c'est ignorer le rôle des subjectivités individuelles et sociales dans le rapport à la sécurité (Lotfi et Koohsari, 2009).

Ce que la recherche de la mixité ne prouve pas

Face à ce constat, il semble que plusieurs facteurs entrent en jeu dans la vitalité des espaces publics et qui ne peuvent être saisis par un simple décompte de l'identité des utilisateurs. Si l'on attribue autant d'importance à la valeur universelle des espaces publics, c'est parce que cela favorise l'interconnaissance, la familiarité à l'autre, et donc une meilleure cohabitation des citoyens. Identifier les acteurs dans les espaces publics par leur identité sociale ne permet pas de comprendre comment se joue cette sociabilité, si elle se joue. On ne peut identifier les constellations que par les seuls points étoilés dans le ciel; il faut les relier entre eux, comme ces points sur une feuille, qui ne révèlent leur image qu'une fois qu'une ligne les unit.

La présence des pairs essentielle à la sociabilité renvoie à l'idée que les « Autres » sont considérés comme indésirables. Pour chaque groupe, les indésirables sont différents. Ici encore, les arguments pour la mixité n'éclairent en rien les rapports entre les groupes et leurs indésirables et les tensions qui peuvent émerger d'une lutte pour l'appropriation de l'espace. Les identités sociales sont d'ailleurs affichées avec plus d'acuité là où il y a frottement des frontières. Et c'est dans ces espaces publics, au quotidien, entre autres que se jouent les luttes pour l'espace plus grand, à l'échelle d'un quartier par exemple. La question des territoires, très révélatrice des enjeux que représentent l'identification et l'assignation de groupes à des espaces publics (ou à une partie de ceux-ci), ne peut être entièrement saisie par un simple constat de la mixité. De la même façon, on juge de la sécurité d'un endroit en fonction d'un ensemble d'éléments auxquels on attribue un sens et une valeur, tirés de nos expériences passées ou de nos impressions. Parmi ces éléments, les autres usagers sont un indicateur très puissant de la sécurité d'un lieu.

Pour toutes ces raisons, je considère qu'évaluer la mixité d'un espace public pour déterminer sa vitalité est un exercice insuffisant et insatisfaisant. Les identités sociales souples et variées, donc complexes et dynamiques, se jouent dans et par les espaces publics. Leur importance au sein d'une communauté urbaine ne peut donc être révélée qu'en portant une attention toute particulière à d'autres éléments qui viennent enrichir le constat d'hétérogénéité.

Conclusion

La Plaza Olvera, site historique touristique, est un espace fortement connoté et est fréquentée pour son ambiance, ses services et ses commerces à saveur latine. Bien que la Plaza soit appropriée par certains groupes, c'est un espace ouvert, où les utilisateurs se croisent et peuvent entrer en interaction. Un peu plus au sud, Pershing Square est un espace public historique fortement convoité par les nouveaux arrivants du quartier qui souhaiterait voir le Square vidé de ses utilisateurs aux pratiques douteuses et réaménagé au goût du jour (le leur). Ces tensions et l'aménagement propice à l'isolement sont favorables à des utilisations variées par des utilisateurs différents, mais expliquent aussi le faible taux d'interactions. À moins de 500 mètres de Pershing Square se trouve le Watercourt de la California Plaza, un espace privé ouvert au public, très apprécié pour son aménagement et sa vue sur le centre-ville, mais pas pour la diversité des gens qui le fréquentent et les possibles rencontres qu'on peut y faire. Les utilisateurs forment un groupe assez homogène et en dehors des fonctions qu'il peut remplir auprès de ce type d'usagers (lunch, lieu de réunion), l'endroit est assez peu fréquenté. Beaucoup plus au sud, adjacent à une école de mode, il y a le Grand Hope Park, un parc de quartier tranquille dont les utilisateurs reflètent la diversité du quartier. Malgré l'identification des jeunes étudiants à ce parc, la socialisation, sous forme de rencontres spontanées et d'interactions mixtes, est possible. Vista Hermosa Natural Park est aussi un parc près d'une école dans un quartier principalement résidentiel, mais son aménagement encourage surtout les activités sportives et de plein air en soirée. Des groupes différents utilisent l'espace en ce sens, tout en le pratiquant d'une façon qui leur est propre. Les possibilités de contacts entre gens différents y sont grandes, mais elles restent le fait de quelques-uns d'entre eux.

Cependant, ce qui ressort de ces observations, c'est que cette hétérogénéité est limitée : tous les groupes ne sont pas représentés dans tous les lieux en même temps. Les usagers ne fréquentent que certains endroits du parc, ou le font à certaines heures bien précises, et semblent se réunir selon leurs caractéristiques sociales. Le même individu peut fréquenter des endroits différents selon son rôle social du moment et les besoins qui y sont liés. Il adopte le comportement approprié à son rôle, dans l'endroit visité. Pershing Square n'attire pas les gens

d'affaires, qui n'y ont pas de raison d'y aller s'il n'y a pas d'activités ou de services pour eux. La même flexibilité de représentation sociale se présente par endroit, au même moment grâce à des frontières symboliques et/ou matérielles (Grand Hope Park), ou par succession dans le temps des espaces appropriés (Vista Hermosa). Comme nous l'avons vu, cela n'est pas simplement le fait de Los Angeles. Car en aucun moment, la parfaite mixité dans les espaces publics n'a existé. De tout temps, les gens ont cherché à se démarquer les uns des autres, et ils ont pris l'espace public pour témoin de leur identité. Cela s'est souvent fait par des règlements, parfois par un aménagement contraignant, mais ces éléments ne peuvent être les seuls responsables de l'ordre qui se crée entre les usagers dans les espaces publics, puisqu'ils sont eux-mêmes variables et irréguliers. S'il y a une certaine vie dans les espaces publics de Los Angeles, la mixité ne peut suffire à la prouver.

CHAPITRE 6 : LA VIE DANS LES ESPACES PUBLICS... AUTREMENT

Plusieurs indices aujourd'hui nous permettent de penser que les espaces publics ne sont pas en voie de disparition : nominations historiques de certains parcs (Heller, 2009), intérêt pour le développement durable (Scott, 2009), revitalisations des centres-villes, comme à Bilbao, Barcelone et Berlin (Herzog, 2006 : x), boom démographique des centres-villes par le retour d'une nouvelle génération, plutôt progressiste (Carr et al., 1992; Ng, 2009). Dans les prochaines lignes, il sera question de l'espace public et des débats autour de sa vitalité. La perspective macro et la définition utopique de l'espace public véhiculées par ceux qui en annoncent la mort ne permettent pas de voir ce qui rend fertiles ces espaces publics, c'est-à-dire les micro-interactions, physiques et symboliques, dans et autour des espaces publics. Ces interactions sont révélatrices des liens ponctuels, spontanés et brefs qui rendent plus personnelles les rencontres urbaines et qui engagent les citoyens dans une cohabitation pacifique. C'est la valeur de ces interactions dans les espaces publics qui en font des espaces vivants, dynamiques, riches et nécessaires à la vie urbaine. Cette hypothèse a été soumise à l'épreuve des espaces publics étudiés à Los Angeles, et les données empiriques confirment, dans une certaine mesure, leur vitalité.

Plaza Olvera : où l'on peut socialiser dans une ambiance paisible

Figure 34 : Feindre une sieste



(Boucher, 2009f)

Sur les 26 plages d'observations faites, il y en a 15 lors desquelles les acteurs sont entrés en interactions avec des utilisateurs représentant un groupe différent.

De ce nombre, presque toutes impliquaient des gens de race différente. Ce sont surtout les Blancs et les Latinos qui interagissent ensemble. Ces résultats ne sont pas surprenants, considérant que la plupart des utilisateurs sont identifiés comme Latino-américain (Régulier ou Local) et comme Touriste (Blanc). La représentation de la Plaza en tant que site historique et culturel mexicain, accentué par le temps et les aménagements planifiés, attire un nombre important, voire majoritaire, de Latinos.

Les Latinos (et les autres) viennent pour la messe en espagnol, les commerces qui vendent des produits mexicains, l'ambiance, la musique, les fêtes. Ce sont ces retraités qui viennent y

rencontrer des amis, des employé(e)s locaux sur leur heure de lunch, des jeunes en direction de la gare de train.

Les Réguliers étant parmi les utilisateurs les plus présents, il est peu surprenant que la moitié des interactions impliquant des individus de différentes générations soient principalement le lot des gens de 60 ans et plus. Leur présence à la Plaza est rythmée par la flânerie et l'oisiveté, contrairement aux Touristes et aux Marginaux, qui sont toujours en mouvement. De plus, les Touristes se déplacent en groupe, souvent sous la tutelle d'un guide ou d'un horaire serré. Aucune chance que ces groupes trouvent l'occasion d'échanger quelques mots anodins. D'ailleurs, lorsque quelques touristes prennent le temps de s'asseoir sur un banc pour se reposer, ils ne portent en général que très peu d'attention aux endroits où ils s'installent et s'incrument souvent à même un groupe de Réguliers sans s'en rendre compte. Ici, le manque de sensibilité à l'organisation spatiale des groupes déjà présents et aux représentations locales (et l'impossibilité d'investir dans un cadre efficace) est flagrant, et les incivilités nombreuses. J'ai vu des Touristes se serrer sur un banc déjà occupé par de vieux Latinos échangeant sur les nouvelles du jour. Parfois, cela mène à des conversations avec les hommes. D'autres fois, ces derniers montrent leur inconfort par un mouvement de fermeture, soit en remontant leur journal, tournant le dos aux nouveaux venus ou en feignant une soudaine sieste. La Figure 34 (ci-dessus) illustre ce geste théâtral de la part d'un Régulier lorsqu'une Touriste s'assoit à ces côtés.

Les mêmes gestes de mise à distance sont utilisés avec les Marginaux, particulièrement de la part des Locaux. Ce sont d'ailleurs ces deux groupes qui entrent le plus souvent en interactions (dans quatre des cas observés). Deux interactions sont particulièrement révélatrices à cet égard. La première met en scène deux hommes latinos identifiés comme Locaux dans la quarantaine et quatre jeunes blancs sans-abris aux allures de punk.

15 h 03 | Les deux hommes latinos Locaux discutent; un des deux est accoté sur la poubelle [Réserve place ou utile].

15 h 05 | Un jeune blanc Marginal arrive, regarde dans la poubelle. L'homme latino se retourne, mais reste accoté. Le jeune jette son sac de plastique violemment par terre et commence à fouiller dans la poubelle [Violation par imposition]. L'homme latino s'éloigne. Silence entre les deux hommes latinos, qui ne discutent plus.

15 h 08 | Deux autres jeunes blancs Marginaux (un homme et une femme) arrivent et demandent à celui qui fouille dans la poubelle où il y aurait une mission (refuge). Il leur

explique. L'homme latino se ré-accote sur la poubelle, mais lui et son ami sont silencieux. On écoute. [Impressionnant à quel point je n'ai jamais vu de punks ici, et là j'en vois quatre qui ne se connaissent pas].

15 h 10 | Le premier jeune et une fille qui vient d'arriver partent ensemble. Le couple restant s'assoit sur le muret. L'homme latino regarde le chien du jeune punk par-dessus la poubelle, échange quelques mots avec lui puis se retourne.

15 h 12 | Les deux hommes latinos partent.

Interaction 11, Plaza Olvera, 22 novembre 2009, de 15 h 03 à 15 h 12

Il y a visiblement ici confrontation dans l'appropriation des lieux. Les hommes latinos n'ont pas cédé immédiatement l'espace nécessaire au jeune pour explorer la poubelle. L'attitude des jeunes n'était pas conforme à ce qu'on attend des Marginaux de la Plaza, qui sont plus routiniers, distants, discrets, et certainement reconnus de tous (comme le montre le deuxième exemple). L'identité même des jeunes paraissait suspecte; les deux hommes latinos étaient peut-être, comme moi, peu habitués de voir des punks à la Plaza et cette rencontre hors-norme prenait des airs de micro-lutte pour l'espace.

Le déroulement des interactions entre les Réguliers et des Marginaux qui fréquentent régulièrement la Plaza est différent. Le 9 décembre entre 11 h 33 et 11 h 42, par exemple (Interaction 25), l'itinérant asiatique dans la cinquantaine qui, tous les jours, circule à la Plaza (voir Figure 10, page 110), s'est approché d'une poubelle, près de laquelle se trouvait une femme latina dans la soixantaine identifiée comme Régulière. À l'arrivée de l'itinérant, elle a levé la tête, puis est retournée à sa lecture sans se déplacer, sans bouger. Il m'est apparu évident que la femme connaissait l'itinérant, car il est, en quelque sorte, lui aussi un régulier de la Plaza. Les tâches associées à son rôle, l'espace qu'il s'approprie et sa façon de l'utiliser sont connus des Réguliers. C'est pourquoi les Réguliers sont les Réguliers : ils détiennent ce genre de connaissances (leur cadre leur permettant d'identifier les représentations en jeu et bien développées) parce qu'ils fréquentent souvent et longtemps un lieu. Ces deux événements témoignent néanmoins du fait que le groupe des Marginaux n'est pas homogène et confirme que les Réguliers font des distinctions entre les utilisateurs grâce à leurs nombreuses expériences des lieux, expériences qui ont affiné leur cadre.

La moitié des interactions sont le fait de rapport entre des hommes et des femmes. Les jours réguliers de la semaine, on les remarque parmi les groupes de touristes (Blanches) ou avec leur amoureux (Latina). Le fait qu'elles viennent accompagnées limite les possibilités

d'interaction. Mais c'est surtout révélateur de la culture omniprésente à la Plaza, la culture latine, où la vie publique est le domaine des hommes, les femmes étant affairées ailleurs. Low avait noté dans les Plazas du Costa Rica une utilisation temporellement et spatialement différente de l'espace entre les sexes. Les personnes âgées, les prostituées, les cireurs de chaussures et les joueurs sont presque exclusivement au Parque Central. Les touristes, les jeunes femmes et les enfants, les étudiants en uniforme, les adolescents et les pensionnaires nord-américains sont presque exclusivement à la Plaza de la Cultura (Low 2000: 168). Les deux plazas sont dominées par les hommes et ses activités le matin, alors qu'elles sont occupées par les femmes en après-midi (Low, 2000: 174). Encore ici, le genre féminin ne suffit pas à dicter le rôle social et à justifier une présence ou une appropriation dans l'espace. Il faut le combiner à d'autres marqueurs identitaires tels que l'âge, la représentation et le groupe ethnique. À ce sujet, un homme de Pershing Square m'a dit que les femmes latinas dans la soixantaine vont à la Plaza le soir pour trouver l'amour. Je n'ai pas observé de telles activités, mais elles ne prennent peut-être pas place ouvertement dans la Plaza.

En résumé, la Plaza Olvera est un espace ouvert, où les possibilités d'interaction entre des gens différents sont assez élevées et où les liens faibles existent, et ce, malgré l'identification latina des lieux et une appropriation très forte par les Réguliers (Latinos) et qui semble être légèrement contestée par les Locaux (souvent Latinos) et les Marginaux (Autres).

Pourtant, lors des entretiens, trois usagers ont annoncé que certains types d'usagers les rendaient inconfortables. Un usager a affirmé être intimidé par la présence de voleurs (Interviewé 26). Cet homme disait avoir des amis qui ont été victimes de voleurs à la tire, d'où sa prudence. D'ailleurs, il affirmait organiser ses visites de façon à être moins vulnérable aux vols, soit en venant de jour, en ne restant pas longtemps, en se déplaçant le plus possible. Deux autres personnes ont affirmé être embarrassées par la présence d'itinérants et de drogués (Interviewés 12 et 13), mais n'ont pas associé leur crainte à une expérience malheureuse passée. L'insécurité exprimée est peut-être simplement une méfiance générale adoptée par les répondants lorsqu'ils sont en public. C'est clairement le cas de deux autres usagers qui ont parlé de façon générale de ce qui pouvait les rendre inconfortables, sans faire de liens précis avec la Plaza en tant que telle : une personne a simplement affirmé se tenir sur ses gardes dans les endroits publics des grandes villes (Interviewé 20), l'autre disait vaguement se méfier des regards insistants (Interviewée 15). Par ailleurs, cinq usagers ont dit n'être intimidés par rien en particulier (Interviewés 10, 14, 16, 17 et 20).

Les usagers mettent donc en scène des attitudes afin d'éviter les situations embarrassantes. Les exemples précédents illustrent comment les déplacements sont sollicités en guise de stratégie sécuritaire. De même, les interventions de certains usagers permettent d'indiquer le comportement adéquat (donc confortable et sécuritaire) et ainsi contrôler les autres dans le sens d'une utilisation acceptable des lieux.

Certaines interactions verbales jouent le rôle de régulateur des comportements et des usagers de la Plaza. À deux occasions, des tutrices sont intervenues auprès des enfants d'un groupe pour les rassembler ou pour les diriger ailleurs, et éviter « de déranger la dame » ou « d'importuner ces messieurs qui discutent ». À titre d'exemple, il y a eu cette interaction mettant en scène deux fillettes d'environ trois ans, latinas, qui jouaient ensemble près de la statue de Felipe de Neve. Assis à moins d'un mètre du monument, se trouvait un itinérant blanc, dans la soixantaine, que j'ai aperçu régulièrement dans la Plaza.

13 h 38 | Deux petites filles viennent jouer et chanter autour de la statue. Elles dansent et interpellent 3 du regard. Il sourit un peu et détourne le regard sans se déplacer [la réserve de l'homme est claire, mais les enfants ne la comprennent pas; elles la violent sans arrêt. Première fois : malaise. Fois suivantes : indifférence].

13 h 46 | La mère des filles leur demande de ne pas déranger l'homme et lui sourit. Elles se mettent alors à le fixer, à lui parler directement, à s'asseoir face à lui. L'homme se tourne un peu, croise les jambes [la mère s'excuse de la violation. Il est obligé de réduire sa réserve pour éviter les violations].

13 h 49 | Les filles contournent les sacs et vont jouer derrière le banc de l'homme [... ce qui ne fait visiblement pas son affaire]. Il marmonne quelque chose, regarde au sol. La mère leur crie de s'ôter de là.

13 h 52 | Les fillettes vont jouer devant la statue et ignorent l'homme. Celui-ci reprend ses aises: il étend ses jambes et bras, éloigne son regard [Il reprend sa réserve et son confort].

Interaction 3, Plaza Olvera, 9 septembre 2009, de 13 h 38 à 13 h 52

La surveillance des fillettes était assurée par leur mère. L'intervention de cette dernière se faisait non seulement par égard à un autre usager de la Plaza, en soi un « indésirable », mais également par égard aux normes en cours dans ce lieu. Car bien que ce soit un espace public, et que tous y soient bienvenus – même les enfants —, certains comportements – comme courir et jouer — sont considérés comme inappropriés et donc dérangeants. D'ailleurs, rares sont les

enfants qui s'amuse à la Plaza. Les jeunes viennent plus souvent en groupe scolaire et lors de la visite des monuments, et les mêmes règles qu'en classe s'appliquent : silence, écoute, retenue, etc.

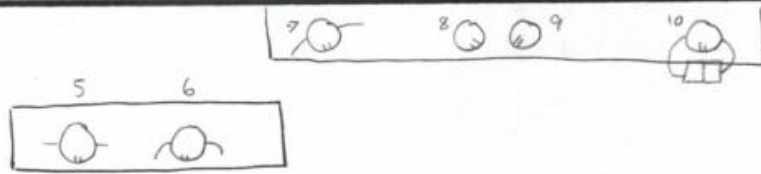
J'ai noté également plusieurs interactions non verbales dont l'objet était le contrôle d'un autre usager dans le sens de l'esprit du lieu. J'ai mentionné plus tôt cette interaction entre deux hommes latinos identifiés comme Locaux dans la quarantaine (1 et 2) et quatre jeunes blancs sans-abris aux allures de punk (3 et 4 hommes et 5 et 6 femmes) (Interaction 11, Plaza Olvera, 22 novembre 2009, de 15 h 03 à 15 h 12, page 220).

La micro-lutte pour l'appropriation de l'espace révèle la résistance envers ces jeunes, sinon envers leur comportement agressif et leur violation des réserves déjà existantes. À moins qu'ils acceptent de se plier à ces règles, comme l'ont fait d'autres Marginaux avant eux, il est à supposer que les interactions à leur égard seront toujours hostiles. Les itinérants qui se trouvent en grand nombre sur Main Street et Alameda, n'ont probablement pas été expulsés de la Plaza (par des agents de sécurité plutôt absents), mais l'inconfort ressenti vis-à-vis les normes proposées sur place les ont incités à se réfugier ailleurs. Les quelques itinérants présents à la Plaza ne se démarquent pas des autres usagers par leur comportement. Le Marginal que j'ai identifié comme un régulier (itinérant asiatique dans la cinquantaine) a adopté les règles en cours, et même si ses pratiques permettent de l'identifier comme un marginal, il est toléré à la Plaza.

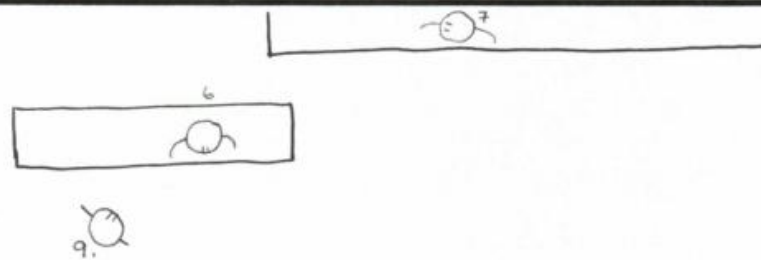
Une autre interaction observée le 9 septembre 2009 a impliqué aussi des gestes de fermeture, mais moins rigides. Les acteurs identifiés par des numéros 5 à 11 sont des hommes latinos, réguliers, dans la soixantaine. Quant au couple 12 et 13, il s'agit d'un homme et d'une femme respectivement, dans la vingtaine, également latinos. Cette interaction, qui s'est déroulée en quelques secondes, montre comment, malgré la violation de l'espace bien identifiée aux hommes réguliers (cette journée-là, mais les autres aussi — c'est leur coin à eux!), les stratégies d'excuse déployées (des expressions d'orientation dans le langage goffmanien, soit démontrer clairement ses intentions (Goffman 1973b : 132-135)) pacifient l'échange.

Figure 35 : Interaction violation fermeture

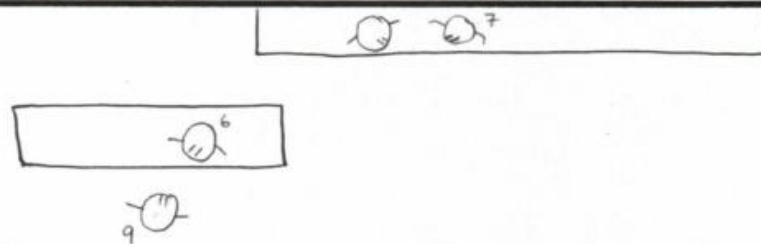
14 h 42 5 et 6 discutent. 8 et 9 discutent. 7 médite, 10 lit.



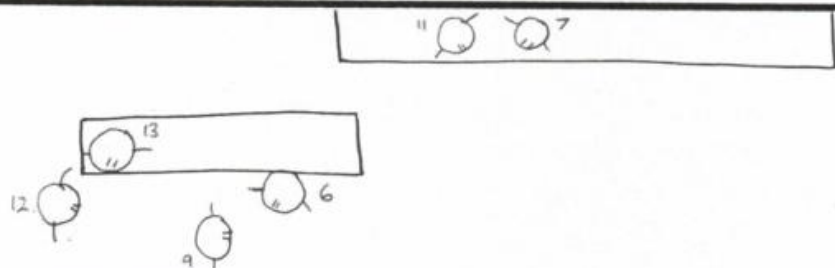
14 h 45 [...] 5 et 8 partent. 9 se lève et va rejoindre 6. Ils discutent mais 9 reste debout. 7 profite du mouvement pour se déplacer. Il regarde constamment derrière.



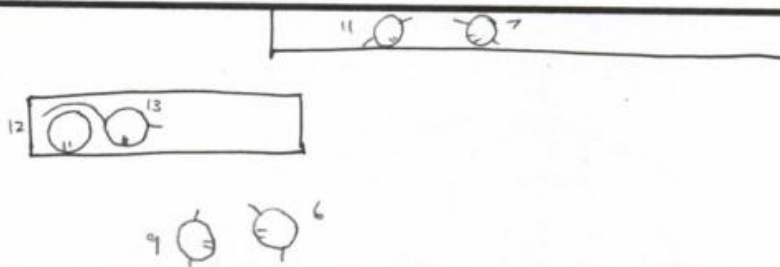
14 h 46 7 est rejoint par 11. 9 se met face à 6. 11 et 7 discutent.



14 h 47 6 se lève mais reste près du banc à discuter. Immédiatement, 12 et 13 s'approchent pour s'asseoir. C'est soudain. 13 dit quelque chose en espagnol et rit à l'adresse de 6.



14 h 49 12 et 13 s'assoient très près sur le bout du banc, se tiennent par le cou, se touchent. 6 et 9, tout en continuant de discuter, s'éloignent du banc. 11 et 7 n'ont pas bronché.



Interaction 4, Plaza Olvera, 9 septembre 2009, 14 h 36 à 14 h 49

Les violateurs sont identifiés en partie comme membres du groupe des vieux réguliers, car ils partagent au moins la langue et probablement donc le groupe ethnique. En ceci, ils représentent donc moins une menace que les jeunes punks qui n'avaient rien en commun avec les autres usagers présents, d'où, en partie, la confrontation.

Tout en laissant aux plus jeunes un peu de leur espace, les Réguliers ont maintenu leur distance et n'ont pas inclus le jeune couple en leur sein. Néanmoins, la façon dont ces derniers se sont approprié le banc (avec les excuses attendues suite à une telle violation), et le fait qu'ils paraissent être latinos ont probablement contribué au bon déroulement de cet échange. Les groupes ont confirmé leur territoire et restent distincts et distants, mais le respect des codes et les caractéristiques sociales de chacun ont permis une cohabitation.

Un langage non-verbal d'ouverture renforce positivement un comportement adéquat ou une présence acceptée, comme le démontre cette interaction.

10 h 22 | Un homme latino local dans la soixantaine s'est approché d'un banc où était assis une femme dans la cinquantaine que je suppose être locale, accompagnée de deux autres personnes que je ne vois pas. Sa démarche boiteuse et lente attirait l'attention de la dame qui l'a très brièvement regardé, puis a regardé l'espace libre à côté d'elle, puis a regardé en avant [Un peu tôt pour une violation, peut-être que le regard est une pré-autorisation au partage de la réserve (place)?]

10 h 34 | Depuis, ils sont assis. La femme et ses compagnons discutent, tous regardent autour.

Interaction 7, Plaza Olvera, 13 septembre 2009, 10 h 21 à 10 h 34

Dans l'exemple ci-dessus, la dame n'a montré aucun signe d'hostilité envers l'homme claudicant. Les signes d'ouverture, comme un regard bienveillant, permettent d'identifier qui n'est pas considéré comme indésirable, et les conditions de son acceptation. De façon générale, à Plaza Olvera, les femmes se sont montrées plus ouvertes à la proximité d'autres femmes, et les Latinos envers les Latinos.

Ces interactions verbales et non-verbales entre les usagers laissent entrevoir les normes en vigueur à la Plaza Olvera et qui sont appliquées, négociées et imposées informellement. Les activités et attitudes favorisées sont tranquilles et discrètes, comme la méditation, la lecture, prendre un morceau, somnoler, discuter en petit groupe. Les activités qui ne sont pas encouragées par les autres utilisateurs sont tout le contraire : s'étendre sur les bancs, crier,

courir, se rassembler en grand groupe (autre que les groupes scolaires et touristiques, qui sont bien encadrés).

J'ai remarqué des utilisateurs accentuer les comportements considérés comme adéquats lorsque d'autres usagers dérogent du code convenu. J'observais trois hommes latinos dans la soixantaine, des Réguliers, qui discutaient et observaient l'activité de la Plaza, animée par un groupe de jeunes. Je notais « Ils se retournent quand quelqu'un passe près, mais leur impassibilité frappe par le contraste qu'ils offrent avec l'animation des jeunes dans la plaza » (Interaction 15, Plaza Olvera, 22 octobre 2009, 11 h 49 à 11 h 58). L'expression émise par ces hommes correspond à ce que Goffman nomme l'expression d'outrance, qui consiste à ne pas réagir pour conserver le contrôle de soi et de la situation (Goffman 1973b : 132-135). Les règles de la Plaza étaient enfreintes, et les usagers réguliers s'affirmaient comme gardiens du bon ordre en indiquant les normes à adopter.

Les indésirables les plus communs (jeunes aux allures de membres de gang de rue et itinérants) sont rares, sinon discrets. À une occasion, j'ai noté la présence de jeunes qui semblaient traîner nerveusement du côté nord de la Plaza. Ils étaient en fait venus présenter quelques routines de breakdance devant un public de touristes et de Latinos plutôt âgés. La performance a été chaleureusement accueillie, et le public était plus enthousiaste que lors des prestations de l'homme à la flûte de pan. Ce musicien, parfois accompagné d'un danseur, anime la Plaza d'une ambiance sud-américaine suivant un horaire régulier, sans pour autant rassembler les auditeurs.

Somme toute, la Plaza est un endroit plutôt calme, et ce qu'on y trouve n'invite pas à la méfiance. Rares sont les infractions, les incivilités, les comportements inappropriés, les actes de violence, malgré le mince attirail de surveillance déployé. L'ambiance de la Plaza, ses usagers, leurs rythmes et mouvements donne le ton quant au comportement à adopter : c'est un endroit touristique à saveur latino, avec quelques réguliers d'un certain âge qui invite à des activités plutôt paisibles de socialisation.

Pershing Square : un site très convoité!

L'aménagement divisé de Pershing Square n'est pas sans répercussions sur le potentiel d'interactions. Sur 26 observations faites, 10 seulement ont mené à des interactions entre les utilisateurs différents. Toutes ces interactions se sont déroulées entre des personnes de générations différentes. Les gens dans la trentaine et les quarante ans et plus sont impliqués dans la plupart de ces interactions. Cela reflète surtout les caractéristiques des utilisateurs

présents; Pershing Square n'est fréquenté que très brièvement par les parents accompagnés de leur progéniture. Quant aux interactions impliquant des hommes et des femmes, j'en ai compté quatre seulement. Cela correspond à l'utilisation par genre; il y a en général moins de femmes. Sept de ces interactions ont eu lieu entre des usagers représentant des membres de groupes différents, les Marginaux étant impliqués dans presque toutes les interactions.

La plupart des interactions concernent des gens de race différente, le plus souvent entre des Latinos et des Noirs. Les Latinos sont impliqués dans toutes les interactions observées, sauf une. Cela reflète adéquatement l'achalandage de Pershing Square, combiné au rythme des fréquentations, déplacements et utilisations. Les Blancs sont particulièrement absents, et sous leurs costumes de Cols blancs ou de Touristes, ils ne traversent le Square qu'à toute vitesse.

Étant donné les nombreuses critiques faites à l'égard de l'aménagement de Pershing Square, on est en droit de se demander si le design dit horrible influencerait négativement l'achalandage, ce qui expliquerait le peu d'interactions entre les usagers. Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, Pershing Square est critiqué tant par les Angélinos que par les universitaires (Loukaitou-Sideris et Banerjee 1998: 162). Dans les blogues et les journaux, tous se plaignent ouvertement de l'aménagement inhumain du Square et du laisser-aller de la Ville à son égard (Malone, s.d., Kennedy, 2006). Fiona Akins, une citadine angéline, écrivait ceci sur un blogue:

J'affirme que le principal obstacle au succès de Pershing Square est la philosophie des gestionnaires, qui semblent littéralement effrayés par la vie publique. Le parc dégage un autoritarisme, que ce soit à cause des règlements affichés à toutes les entrées, des toilettes publiques fermées dans le garage souterrain, des misérables six tables et chaises qui sont rangées à 14 h., ou à cause de la partie nord du square qui est fermée par une clôture. On voit immédiatement que cet espace est sous surveillance et qu'au moindre geste déplacé, vous serez expulsé. Comment peut-on qualifier ce comportement de civilisé? (Ma traduction de Malone, s.d.)

Mes observations à Pershing Square ne mènent pas aux mêmes conclusions. Tous les espaces publics de Los Angeles affichent les règlements aux entrées. En plus des installations sanitaires situées dans le garage, il y a des toilettes publiques de l'autre côté de la rue, près de la sortie de métro. J'ai compté environ 20 tables et une centaine de places assises, accessibles toute la journée aux gens qui peuvent les déplacer selon leurs besoins (un avantage certain dans la fréquentation des espaces publics d'après Whyte (1980: 35). Il est vrai que le Bosquet 3 a toujours été fermé; mais ce n'est qu'une petite partie du parc, le reste est accessible en tout

temps. Quant aux formes et aux couleurs, tant décriées, elles sont, d'après moi une question de goût.

Je partage avec plusieurs l'opinion qu'il y a trop de béton et pas assez d'arbres et d'espaces ombragés à Pershing Square; toutes les journées sont ensoleillées à Los Angeles et, lors des journées les plus chaudes, la lumière du soleil reflétée sur les gratte-ciels voisins rend l'endroit étouffant, reproduisant, à son échelle, l'effet météorologique de la vallée du Grand Canyon. Avec les nouvelles considérations pour l'environnement, dont la diminution de la pollution urbaine, les attentes envers des espaces publics verts sont très élevées. Il est à parier qu'aujourd'hui, le respect du Americans with Disabilities Act n'est pas synonyme de bétonisation totale, comme c'était le cas dans les années 1980.

Je pense néanmoins que la principale explication au peu d'interactions entre les usagers est d'abord liée au fait que bien des citoyens ne veulent pas avoir de contacts avec les Marginaux. Pourtant, les interactions avec eux sont quasi inévitables, puisqu'ils sont majoritaires à Pershing Square. Le nombre élevé d'utilisateurs itinérants est un fait, et Pershing Square est leur espace assigné. Étant donné leur nombre, c'est avec les Locaux que les Marginaux interagissent le plus souvent (dans cinq cas sur dix observés). Le commentaire suivant, lu sur le site Yelp (2009), fournit une anecdote intéressante quant à ce genre de rencontre. La participante Ellyn G. comparait Pershing Square à Grand Hope Park: «Contrairement à Pershing Square (j'habite juste en face), il n'y a pas d'individus avec des problèmes de logement qui font des commentaires à propos de mon apparence, le matin, alors que je suis en train de manger. Je ne suis pas contre les sans-abris; c'est juste éreintant à la longue ». Comme l'a expliqué Ellyn G., la présence des Marginaux rend inconfortable, particulièrement pour les femmes. Leur compagnie est souvent perçue comme désagréable et semble être révélatrice de la dangerosité des lieux, particulièrement pour les gens qui ne viennent pas souvent dans le Square, ou qui sont peu familiers avec la population du centre-ville. En effet, lors de mes entretiens, j'ai noté une forte corrélation entre les Angélinos qui visitent rarement (ou depuis peu) le parc et leur perception de cet espace comme étant peu sécuritaire. Le répondant 40 par exemple (qui n'habite pas au centre-ville), déjà venu à Pershing Square quelques fois depuis la dernière année, faisait visiter l'endroit à ses amis quand je l'ai rencontré. Les « mendiants, les fous, les gens qui parlent seuls » étaient les utilisateurs qui le rendaient inconfortable et qui influençaient sa fréquentation des lieux; visiter le Square avec un groupe d'amis lors d'événements (comme lors de notre rencontre) était, selon lui, garant de sa sécurité. Paradoxalement, un jeune dans la vingtaine qui vient avec son chien tous les jours depuis plusieurs années à Pershing Square, a

bien remarqué la présence de sans-abris (pour qui, expliqua-t-il, Pershing Square est plus sécuritaire que Skid Row) parmi les utilisateurs, mais ne trouve pas le parc pour autant dangereux. La familiarité à l'espace affine le cadre et la relation représentation sociale — espace. Pershing Square est un lieu identifié aux itinérants et toxicomanes, et pour cela peu de gens le fréquenteront inconditionnellement. Voici un extrait d'un article sur les espaces publics de Los Angeles, où le journaliste, pour les besoins de sa satire peut-être, témoigne d'une courte expérience de Pershing Square et d'une association sommaire de la représentation sociale et de l'espace.

Il y a une odeur fétide à Pershing Square. En fait, il y a plusieurs odeurs fétides. La plus importante est l'odeur d'urine. Elle est portée dans toutes les directions, émane d'une douzaine de recoins sombres et cachés ici et là dans le square. Il y a l'odeur de la fontaine, une abomination moderne, géante et mauve, qui crache une fois de temps en temps un petit filet de liquide dans une piscine d'eau brune stagnante. Il y a l'odeur de la petite colonie de sans-abris, qui ont fait de cet endroit leur salle de bain. Ils occupent presque tous les bancs en vue, cuisant et transpirant sous un soleil de plomb. Vers midi, dans l'espace public le plus grand du centre-ville dans la deuxième plus grande ville du pays, ces hommes et ces femmes sont les seuls occupants. (Ma traduction de Fleischer, 2008)

Cette perception est le fait d'une première impression que l'on a des lieux et de ses utilisateurs et elle est effectivement partagée par plusieurs personnes qui ne sont pas familières avec le Square. Cependant, avec le temps et au fil de son utilisation, l'espace ne porte plus que les qualités de ses occupants, qui apparaissent, pour l'œil avisé, assez hétérogènes et certainement pas malodorants.

Les critiques qui cachent leur envie de ne plus voir les Marginaux sous le couvert d'un besoin de niveler le design de Pershing Square aux besoins d'aujourd'hui, sont peut-être plus explicites depuis que le quartier est en voie de gentrification. Des activités comme le Farmers' Market, récemment déménagé dans le Square, filtrent temporairement les lieux, au grand plaisir des Locaux qui envahissent librement le Palm Court et la fontaine, protégés dans une forteresse de kiosques vendant légumes biologiques et tacos.

Les Marginaux, autrement prioritaires dans l'espace, se trouvent confinés au Bosquet 1 ou se dispersent pour profiter du spectacle... ou l'éviter. La carte suivante illustre comment les Marginaux et les Locaux se redistribue dans l'espace lors du *Farmers' Market*. On voit que l'Orange Court est envahie de Locaux qui viennent faire leurs emplettes et grignoter un

morceau. Une rangée de kiosques tourne le dos au Bosquet 5, et la vue sur les employés et leur cuisine portative ne rend pas cet endroit, habituellement populaire, très invitant. Je n'avais pas assez de données sur l'utilisation normale du Bosquet 4 pour comparer avec une journée de marché, mais étant donné la circulation au coin sud-est, il est à parier que peu de ses habitués s'y donnent rendez-vous.

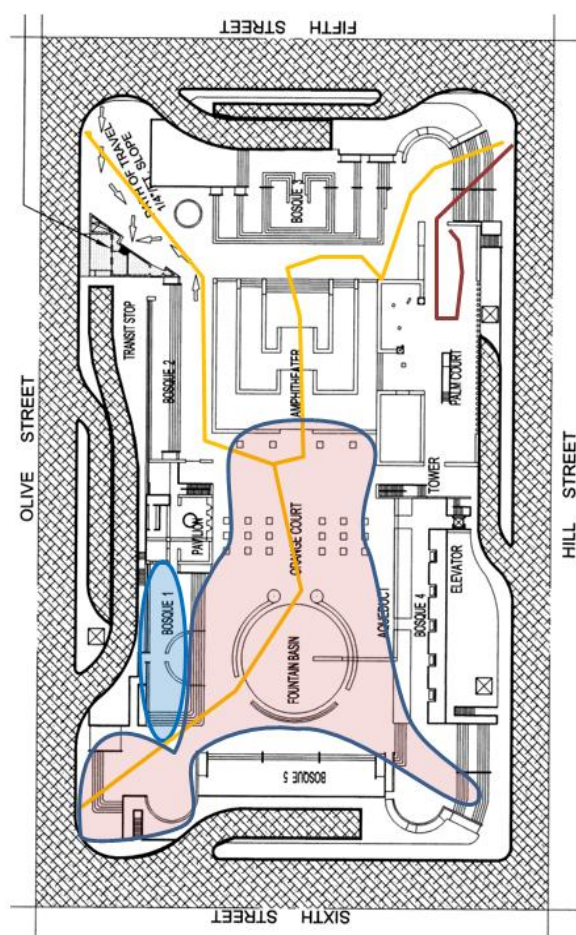
Le *Farmers' Market* fait partie d'un ensemble de tentatives d'appropriation de l'espace par les Locaux gentrificateurs. Expositions d'œuvres d'art, activités familiales, soirées cinémas, concerts, installations artistiques; les événements autorisés par l'administration de Pershing Square sont de plus en plus nombreux et tendent à satisfaire les besoins des nouveaux résidents du quartier sans pour autant négliger les utilisateurs actuels, m'a-t-on assuré.

La tenue d'un événement rassembleur à Pershing Square est difficile à cause des « sous-chambres » créées par les séparations physiques comme les escaliers, les murets, les bancs. Cela a été mentionné précédemment : l'espace sous-divisé de Pershing Square explique en partie (c'est la deuxième explication) pourquoi il y a si peu d'interactions entre les usagers et ce qui peut décourager les visiteurs. C'est d'ailleurs ce qui effrayait la répondante 42, qui disait ne pas ressentir d'inconfort à cause de l'événement qui se déroulait lors de l'entretien (la patinoire saisonnière, le Ice Rink), mais qu'en d'autres circonstances, elle ne se sentirait pas en

Figure 36 : Représentations sociales et répartition géographique lors du Farmers' Market, Pershing Square

Légende des couleurs :

Poètes Touristes Locaux Marginaux



(Mes modifications sur une carte de City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks, s.d.-b)

sécurité à cause des endroits vides et cachés « où il y a risque de viol ». Dans l'imaginaire collectif, vouloir s'extraire du regard d'autrui c'est pour y faire quelques activités illégales, illicites, donc dangereuses.

Paradoxalement, certains y voient en cela une qualité très appréciable. S'isoler dans un coin du Square signifie s'extraire d'éventuelles rencontres non-souhaitées, renvoie à la pratique d'activités qui se font à l'ombre des regards, ou souligne le besoin de s'afficher avec un groupe qui occupe un espace particulier du Square. Observer le groupe des Marginaux est très révélateur à cet égard. Premièrement, comme à la Plaza Olvera, ce groupe est hétérogène. Il y a des sous-groupes, des gens seuls, des vagabonds. Les Bosquets 1, 2, 4 et 5 ne sont effectivement pas occupés par les mêmes Marginaux, ce qui est imperceptible pour les gens dont le cadre des occupants de Pershing Square n'est pas affiné. Et aux yeux mêmes des Marginaux, tous ne sont pas fréquentables ni de compagnie agréable. En effet, à l'intérieur même de ce groupe, les incivilités sont aussi à craindre et génèrent, lorsqu'elles arrivent, leur part d'inconfort. Une telle altercation s'est déroulée le 19 octobre, de 17 h 39 à 17 h 55 (Observation 18). Un Noir dans la trentaine, identifié comme itinérant, était assis sur le rempart de l'Orange Court, son vélo coloré et ses paquets à ses côtés. Une dame latina dans la quarantaine, également itinérante, est brusquement arrivée à lui en criant, gesticulant et pointant son vélo. Visiblement, il ne la connaissait pas. Il a ignoré la dame en regardant dans la direction opposée, son regard nerveux. C'est ce que Goffman appelle la réponse par outrage, soit de ne pas réagir pour conserver le contrôle de soi et de la situation (Goffman, 1973b : 132-135). Après trois minutes de ce qui semblait être un réquisitoire absurde, l'homme a commencé à répondre à ses commentaires, d'une voix calme, plutôt en s'excusant, pendant que la dame continuait ses vociférations. Puis, à 17 h 43, elle est partie, laissant l'homme désarmé et visiblement bouleversé. Cet exemple démontre que ceux qui sont considérés comme indésirables, pour certains, sont aussi à la recherche d'un endroit confortable où les incivilités sont rares.

Bien que les Marginaux représentent un groupe hétérogène, ils forment surtout un ensemble uniforme d'indésirables pour les nouveaux résidents du quartier et les visiteurs occasionnels. Les tentatives d'appropriations de l'espace par ceux-ci soulignent qu'une lutte pour l'espace est en cours – lutte que les gentrificateurs risquent de gagner, grâce à leur pouvoir de représentation et de contestation.

La forte présence physique et sociale des agents de sécurité (remarquée par tous les répondants, sauf un) contraste avec le manque de surveillance tant décrié et les activités

illégalles qui s'y déroulent. On pourrait en déduire que les agents ne font pas assez preuve de coercition et que cela confirme le laisser-aller des gestionnaires et de la Ville à l'égard du Square. Je pense néanmoins que cette attitude souple est le fruit d'une longue négociation dynamique implicite entre les usagers et les agents de sécurité. Les interventions effectuées par les agents consistent à imposer les normes issues de cette dynamique, et non pas à appliquer à la lettre les règlements officiels. Le fait que les usagers majoritaires soient des Marginaux, et que la plupart de leurs pratiques frôlent l'illégalité, donne une direction particulière aux normes informelles en cours dans Pershing Square. La légitimisation des pratiques informelles (même illégales) qui sont le fait du quotidien d'une majorité a été observée ailleurs (Pedrazzini et Sanchez, 1994). Car il existe bel et bien des normes en jeu dans l'espace, même si, pour plusieurs Angélinos, il semble n'y avoir aucun respect des règles communes. D'après ce que j'ai vu, et entendu, les contrevenants se sont vus expliquer la bonne direction, tout simplement. Le fait que ceux-ci ne soient pas des réguliers de Pershing Square, d'après ma compréhension des représentations sociales mises en scène, m'incite à confirmer l'existence d'ententes implicites entre les usagers et les représentants de l'ordre et que ce sont ces normes qui prévalent.

D'abord, d'après mes observations, le respect de l'espace approprié par chacun des groupes semble essentiel. Par comparaison, les espaces appropriés et constamment transgressés à la Plaza Olvera rendent les frontières plus souples et les actes de minimisation plus nombreux. À Pershing Square, l'espace occupé par les Marginaux est clairement identifié, et il y a peu d'occasions d'infraction du fait que les espaces sont reclus et les autres groupes moins nombreux. Être présent dans un secteur du parc commande l'adhésion au groupe identifié à cet espace, à l'adoption du comportement adéquat, et parfois à l'abandon des comportements associés aux autres groupes de représentations sociales. Je pense ici à la section du parc où les hommes font des rencontres avec d'autres hommes. Cette activité a lieu dans le Bosquet 4, et nulle part ailleurs dans le Square, d'après ce que j'ai pu observer. Pratiquer ce genre de rencontre ailleurs que dans cette allée bien éloignée des regards pourrait générer une réaction qui rendrait inconfortable les fautifs.

Car, comme j'ai pu moi-même en faire l'expérience, on signifie une violation par un comportement qui pourrait être considéré comme incivil. Le 19 octobre, je me suis assise dans le s 5 pour faire mes observations, m'immiscant dans un univers de Marginaux. Après plusieurs minutes d'observation, j'ai décidé d'aller continuer ma prise de note dans une autre section. Un homme, identifié comme Marginal, qui m'avait souri plus tôt, se lève et me suit, en sifflant

derrière moi. Je marche plus vite et me dirige vers l'Orange Court. À la dernière seconde, je prends une chaise, la retourne face à lui et m'assois en regardant au loin. Il passe à mes côtés, et disparaît. En soit inoffensif, ce comportement (dont je n'étais peut-être même pas la cible!) a généré chez moi un malaise que j'associerais à la fréquentation de ce coin de Pershing Square où je n'aurais pas été tentée de retourner. J'ai cité plus tôt cette femme qui disait être incommodée par les commentaires que les sans-abris faisaient à propos de son apparence alors qu'elle dinait dans le parc. Compris dans une logique de lutte pour l'espace, ce genre d'incivilités indique à l'offenseur les limites des territoires de chaque groupe occupant le parc.

D'autres réactions aux violations de réserve sont moins excessives, mais elles n'en signifient pas moins que le territoire a été transgressé. Le 10 octobre 2009, voici ce que je notais.

15h45 | Je suis allée m'asseoir dans le Bosquet 4. J'avais remarqué cette allée pour la première fois au Farmers' Market parce que des kiosques sont installés près. Je ne l'avais jamais vu! C'est une très belle allée avec des arbres de chaque côté. Pourtant, il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir que les gens qui y sont sont la crème de la marginalité: des toxicomanes surtout. On sent bien qu'il s'y passe quelque chose de suspect. Mais bon aujourd'hui, j'ai pris la décision d'y aller. J'ai foncé droit vers un banc, en marchant d'une façon déterminée. J'ai brièvement pensé qu'il y avait beaucoup d'homosexuels, et le couple que j'ai décidé d'observer était assez clairement intoxiqué. Pendant mon observation, un homme (Local Latino 35 ans) m'approche directement en me demandant ce que je fais. Il me dit du même souffle que c'est l'endroit où les hommes font des rencontres et que je suis la première belle fille qu'il y voit en des années, que les autres sont des droguées! Nous avons discuté environ 20 minutes. (Notes de terrain, Pershing Square, 10 octobre 2009)

L'homme s'est empressé de venir à ma rencontre, et m'a explicitement annoncé la violation que je venais de faire.

De façon générale, Pershing Square impose un comportement et des activités plutôt tranquilles, discrètes et plus stables dans le temps. Contrairement à la Plaza Olvera, où les gens sont plus actifs, il est possible, à Pershing Square, de rester assis et de méditer toute la journée, sans lire ni discuter avec personne. Cette ambiance posée va de pair avec la règle non-dite selon laquelle tout acte illégal doit se faire en retrait, hors de la vue. Cette façon de faire est bien connue des « incivilisés » de tout temps puisque les planificateurs urbains s'acharnent contre les endroits mal éclairés, sombres ou cachés, dans la ville ou dans les espaces publics. L'aménagement actuel de Pershing Square devait justement présenter un minimum d'endroits

cachés pour décourager les activités illégales; c'est notamment pourquoi les buissons sont totalement absents (Malone, s.d.). Pourtant, de tels endroits existent à Pershing Square, et ils sont fréquentés pour les avantages qu'ils présentent quant à la pratique d'activités illégales ou inciviles.

Sur un *continuum* des normes de comportement et activités tolérées dans un espace public, Pershing Square se situerait dans la section du spectre où les incivilités sont plutôt prégnantes. Considérant justement les usagers, on pourrait s'attendre à ce que davantage de contrôle et de coercition soient déployés. Au contraire, les autorités, censées veiller à l'application des normes sociales en vigueur ailleurs, ajustent l'exercice de leur pouvoir en fonction des attentes, capacités et besoins de ces usagers, puisqu'ils sont majoritaires. Informellement, le groupe majoritaire, les Marginaux, exerce un contrôle assez fort sur les lieux, au point où le sentiment de sécurité de certains usagers est menacé, et où certains d'entre eux développent des stratégies d'évitement ou de renforcement du confort.

Des stratégies de sécurité plus sévères pourraient être mises en place afin de répondre aux besoins d'un nouveau groupe d'utilisateurs, ou dans le but d'attirer d'autres catégories d'usagers. Ainsi, l'attractivité du site et l'arrivée d'utilisateurs variés sont des stratégies de contrôle des incivilités non seulement par la sécurité formelle qui l'accompagne, mais aussi à cause de la surveillance informelle entre usagers, les attentes et les réactions qui sont liées à chaque groupe. Attirer de nouveaux groupes dans un parc est un outil aussi efficace contre les incivilités (et les indésirables) que le zonage suggéré par certains urbanistes (Ellickson, 1996), une réglementation sévère ou la mise en place de mesures de surveillance « paranoïaques », pour citer Davis (Loukaitou-Sideris et Banerjee, 1998: 162-163). Des utilisateurs ont d'ailleurs fait part du sentiment de sécurité qui les envahissait lorsqu'ils étaient en groupe ou que le Square était bondé à cause des activités organisées.

Ici, favoriser la mixité des représentations sociales pourrait renforcer le contrôle social, mais elle inciterait les Marginaux à réduire leur fréquentation des lieux.

Watercourt : un espace public monopolisé

Pendant la vingtaine d'heures d'observation au Watercourt, j'ai suivi 31 usagers, dont seulement 13 sont entrés en interaction.

De ces interactions, la moitié implique des utilisateurs de « races » différentes. Dans toutes ces interactions, les Blancs étaient partie. C'était le plus souvent pour interagir avec des Asiatiques. Ce n'est pas parce que les Noirs ou les Latinos sont exclus du site. J'ai observé la présence de

Noirs et Latinos, et n'ai noté aucun geste déplacé, parole incivile ou comportement antipathique à leur égard. Ce n'est pas non plus parce que les signes ou les marqueurs leur envoient un message hostile. L'environnement bâti du Watercourt est plutôt aseptisé, et certainement a-historique et a-politique. L'espace n'a pas besoin d'être marqué par un groupe particulier, car d'emblée il est homogène et n'est menacé d'aucune part; la position de la California Plaza, au creux d'édifices imposants, surélevée de la rue, surplombant le reste du centre-ville en fait une forteresse pratiquement impénétrable. Cet aspect est d'ailleurs apprécié, car la Plaza passe pour être une oasis (Yelp, 2009a), un endroit secret (Répondant 23).

Non, les Noirs et les Latinos ne sont pas exclus de la Plaza, mais cet espace se démarque par l'omniprésence des Cols blancs, qui travaillent dans les tours adjacentes, et qui sont principalement Blancs et Asiatiques, ce qui limite l'offre de possibles interlocuteurs. La California Plaza est conçue pour être leur cafétéria, leur cour intérieure, leur salle de réunion et elle est utilisée comme telle. Whyte confirmait que les plazas ne sont pas des lieux pour faire connaissance, même dans les plus occupées. Quand des étrangers se trouvent en proximité, il y a au mieux ce que Goffman appelle de l'inattention civile (Whyte, 1980: 19).

Du fait de la présence majoritaire des cols blancs, le comportement « corporatif » est la norme ; être occupé à quelque chose, rester peu longtemps, ne pas traîner. Le Watercourt porte les caractéristiques de ces utilisateurs; cet espace public n'invite pas à l'oisiveté, à la flânerie. Toute personne qui arrive sur les lieux devrait pouvoir décoder le code de comportement et l'adopter. À défaut de quoi, l'inconfort ressenti est tel qu'il serait absurde de maintenir l'attitude fautive. Les non-Cols Blancs (Touristes, Locaux, Marginaux) qui fréquentent le Watercourt l'ont bien compris; ils y *font* quelque chose. Ils lisent, font des achats, écrivent, mangent un morceau. À moins de vouloir adhérer à cette ambiance, il ne faut pas aller au Watercourt.

Car pour tous ces groupes, la règle informelle à respecter est d'adopter le comportement du groupe majoritaire, de faire comme le reste de la foule. Et cette attitude consiste à être occupé, sinon en avoir l'air, dans ce que j'appellerai une attitude corporative. La Plaza n'est pas un endroit propice à la méditation, à l'errance, à la déambulation, comme peut l'être Pershing Square, ou dans une moindre mesure la Plaza Olvera. Les usagers font constamment quelque chose : lire, marcher, manger, discuter au téléphone ou entre groupes. L'important, est de s'activer, et ce, sans déranger les autres usagers, eux aussi occupés à quelque chose. D'ailleurs, deux répondants (23 et 29) ont justement expliqué qu'il n'y avait pas besoin de sécurité supplémentaire parce que « tout le monde s'occupe de ses propres affaires ». Les représentants de groupes différents (Marginaux et autres) sont les bienvenus, à condition de se

plier à cette règle, qui est, d'après moi, plus importante que tous les autres règlements affichés à l'entrée du site : ne pas rien faire et ne pas déranger les autres. C'est ce que l'homme noir marginal faisait (il écrivait sans cesse dans un petit calepin) ce qui lui assurait sa place (exactement la même, presque tous les jours) au sein des usagers de la Plaza. Au contraire, une femme qui se dirigeait vers le Watercourt en criant, seule, sans raison apparente a été expulsée *manu militari*. Cette attitude n'est pas formellement interdite, mais elle est un affront aux règles non-dites de la Plaza. D'autres usagers qui ont fait preuve d'originalité dans leur comportement et apparence, n'ont pas violé le code en vigueur de façon outrageante. Leur présence a donc été tolérée.

L'omniprésence des Cols blancs est telle qu'on pourrait parler d'un *omnipouvoir* sur les attitudes des autres usagers. La communication non-verbale permet aux aventureux de saisir les normes et les règles non-dites, et la façon d'y adhérer s'ils le souhaitent. Dans le cas de la Plaza, où la sécurité est en apparence absente mais que le comportement des usagers est plutôt uniforme, il semble évident que les échanges non-verbaux sont autant, sinon davantage puissants que les règlements, les caméras et les agents de sécurité privés, dont la plupart des gens ignorent l'existence de toute façon.

Les Cols blancs se retrouvent dans pratiquement toutes les interactions qui impliquent des représentants de groupes différents. Le plus souvent, c'est pour entrer en interaction avec des Locaux, des utilisateurs fréquents.

Des interactions entre des générations différentes caractérisent quelques cas observés. La plupart mettent en scène des gens que j'ai identifiés comme étant dans la trentaine. Cela correspond avec l'âge moyen des Cols blancs qui fréquentent le Watercourt.

En dehors de l'âge, les Cols blancs ne forment pas un groupe homogène. Il y a les employés et les employeurs, les Cols blancs en visite d'ailleurs, les fumeurs et les non-fumeurs (comme me le faisait remarquer l'interviewée 23), les gens originaires de Californie, les autres. Mais il reste assez homogène pour qu'un jeune Col blanc (Répondant 24) à qui je demandais si la Plaza était un endroit propice pour faire de nouvelles rencontres me réponde : « Non! Ce sont tous mes collègues! ».

Plusieurs interactions ont eu lieu entre des hommes et des femmes. Cela s'explique tout d'abord par le nombre élevé de femmes qui utilisent le Watercourt. Par ailleurs, le taux élevé d'interactions entre les sexes peut être lié aux Cols blancs dont les relations de travail font généralement fi de la question de genre.

Au Watercourt, puisque les gens sont toujours occupés (ou feignent de l'être, puisque c'est la norme), les interactions que j'ai notées comme telles sont souvent le fait d'un regard jeté au bruit d'un pas, comme lorsqu'on est concentré et que quelque chose attire notre attention, inconsciemment. Les échanges sont surtout visuels et servent, dans un langage goffmanien, à vérifier les possibles atteintes à sa réserve, à son territoire. L'exemple suivant, noté le 4 novembre, est un exemple type d'une interaction entre une femme, blanche dans la quarantaine, locale, un homme local asiatique dans la quarantaine, un homme blanc, col blanc, aussi dans la quarantaine.

11 h 22 | La femme est assise, regarde son téléphone cellulaire. Elle semble attendre quelqu'un parce qu'on dirait qu'elle s'occupe (elle a lu les inscriptions sur son paquet de gomme!) [Mal à l'aise, impatience, attend quelqu'un?].

11 h 24 | Un homme asiatique est arrivé, en parlant au téléphone cellulaire. Il cherchait visiblement un endroit où il pourrait se concentrer. Il parle, les genoux écartés. 1 l'ignore [Violation par renfermement?].

11 h 26 | Il part, la femme se déplace, pour être au soleil (a regardé vers le soleil, puis sur le banc).

11 h 27 | Un autre homme blanc arrive brusquement et s'assoit sur la platebande les pieds sur le banc. La femme compose (ou écrit) sur le téléphone. Et se déplace encore un peu vers la gauche après avoir regardé l'espace libre un peu exaspérée [Violation par imposition. Pas vraiment d'excuse ici et elle agit avec circonspection pour montrer son énervement]

11 h 28 | Au téléphone. Elle est sur la pointe du banc, les jambes croisées [Confirme sa réserve utile et place].

11 h 30 | Elle est partie vers 11h30, une minute après avoir terminé son appel et s'être prise une autre gomme.

Interaction 4, Watercourt, 4 novembre 2009, de 11 h 22 à 11 h 28

Cette interaction montre le genre d'utilisateurs et leurs activités, mais elle exemplifie surtout le type d'échange possible entre des acteurs qui projettent une attitude « occupée ». Si cela est considéré comme une interaction, puisqu'il y a eu une prise de conscience de l'Autre — l'étape infime qui mène à la familiarité, à l'appropriation de l'Autre — on comprend que l'issue de l'interaction n'est pas toujours positive et que le contexte (ici, la femme attend quelqu'un au

Watercourt qui ne vient pas) influence l'expérience que font les citoyens des espaces publics et des autres utilisateurs.

Le peu d'interactions s'explique par le fait que les utilisateurs forment un groupe plutôt uniforme, qui monopolise l'espace et règle les activités pratiquées. Cette situation est peu contestée par les autres groupes qui adoptent le comportement suggéré. La fonction de la Plaza est dictée par ses occupants, et elle semble vide de sens en leur absence.

Grand Hope Park : une utilisation bien réglée

À Grand Hope Park, il y a eu 11 interactions entre des individus aux appartenances différentes sur les 20 personnes suivies. La plupart mettent en scène des jeunes que j'ai identifiés comme Locaux. Il s'agissait probablement d'étudiants du F.I.D.M., mais qui portaient au moment précis de l'observation, les habits représentatifs de gens du quartier profitant du parc. Les résidences adjacentes et les activités entreprises sont des indices qui permettent, pour quelqu'un dont le cadre est précis, de distinguer les Locaux des étudiants. Ils sont pour la plupart entrés en interaction avec d'autres étudiants. Une entrevue a permis d'expliquer ce genre d'association qui pourrait sembler être difficile à étiqueter : le répondant 34, qui n'était pas étudiant, accompagnait sa copine inscrite au F.I.D.M. et profitait du parc, assis sur un banc, méditant en attendant la fin de ses cours.

Les interactions interraciales sont assez variées, quoique peu nombreuses. Elles mettent surtout en scène les Blancs, mais aussi les Latinos, et également les Noirs et les Asiatiques. Cela reflète à la fois l'achalandage du parc, qui s'explique par la fréquentation d'étudiants (Blancs en majorité) et du quartier (surtout Latino). Le parc est ouvert à tous et l'espace est coloré, mais pas connoté (ou signé). Les nombreuses œuvres artistiques du parc lui donnent un caractère particulier (contrairement au Watercourt qui en est privée), sans qu'elles portent une connotation raciale soulignant des marqueurs territoriaux dans le sens d'un groupe ou d'un autre.

L'âge des acteurs a été différent dans plusieurs des interactions observées. À deux reprises, des enfants ont été des participants actifs, voire des initiateurs d'échange (voir l'exemple de l'interaction 11, page 133). Pour le reste des observations, des gens de tout âge, soit de 20 à 60 ans, ont interagi ensemble, mais les plus jeunes sont impliqués dans un plus grand nombre d'interactions intergénérationnelles : les jeunes dans la vingtaine quatre fois et les trentenaires trois fois. Je pense que cette diversité souligne à la fois les caractéristiques des utilisateurs (étudiants, employés, retraités), mais également le potentiel d'interaction dans un espace,

comme Grand Hope Park, qui répond à des besoins qui outrepassent les divisions générationnelles. Grand Hope Park offre de quoi plaire aux enfants (et à leurs tuteurs) et aux plus âgés, grâce à la présence du parc pour enfants et de bancs à l'ombre des pergolas. De plus, cet espace public est accessible, de par sa proximité, à un grand éventail d'utilisateurs : une école donc des étudiants, des résidences donc des personnes âgées notamment, des entreprises donc des travailleurs. Ce parc doit sa fréquentation par des gens d'âge différent autant à son design réussi qu'à sa situation privilégiée.

Les interactions entre des hommes et des femmes ont été assez nombreuses. Le F.I.D.M. et les résidences à proximité favorisent certainement la présence des femmes dans l'espace public, notamment parce qu'elles y sont sous le couvert de représentations sociales favorables à leur présence publique (étudiante, travaillante). Une plus grande interaction entre les membres des deux sexes est donc à prévoir. Une utilisatrice (Interviewée 32) faisait remarquer avec raison que les rencontres sont davantage possibles lorsqu'elle est seule dans le parc. En ceci, Grand Hope Park présente l'avantage, du point de vue de la mixité, d'avoir des aires où les groupes sont prédominants et d'autres où les solos sont plus nombreux. Je notais d'ailleurs le 10 novembre qu'un banc sous la pergola, au nord du parc, face à l'ouest (donc à la tour) était poussiéreux, mais juste au centre. Cela révélait que tout le monde s'assoit sur les extrémités, jamais au milieu et qu'il n'y avait pas eu plus de deux personnes (ensemble) en même temps, sur ce banc du moins. La stratégie ici serait donc d'utiliser l'espace en fonction du nombre de personnes avec qui l'on est et non pas en fonction des représentations en jeu à craindre (ou non).

Des liens faibles sont possibles et ils peuvent renforcer la cohésion sociale du quartier puisque la plupart des utilisateurs vivent, travaillent ou étudient à proximité du parc. Beaucoup de participants aux blogues sur Grand Hope Park semblaient reconnaître le fait que le quartier est déterminant dans le type d'utilisateurs, renforçant par déduction les différences entre ce parc et Pershing Square (Kennedy, 2006). Aucune contestation majeure n'est à noter, et les Marginaux – qui se tiennent à l'écart – comme les autres apprécient le parc pour son ambiance, son aménagement et la présence d'étudiants.

Encore ici, ce sont des comportements et des pratiques particulières qui sont l'objet de contraintes, pas les usagers selon leurs caractéristiques (race, classe sociale, représentations ou sexe). Il semble néanmoins qu'il y a une différence dans le type d'intervention : les Marginaux se font signaler leur infraction par des gestes autoritaires, à une certaine distance, alors que les autres se voient expliquer verbalement leur faute, comme une conversation

usuelle. J'ai noté la présence de quelques itinérants et autres Marginaux. Ils s'installent en retrait ou ne se démarquent pas des autres usagers dans leur utilisation des lieux; ils ne sont donc pas la cible des agents de sécurité.

Si je n'ai jamais eu de rapports informels agréables avec les agents malgré ma présence répétée, comme à Pershing Square, je les ai vu échanger amicalement avec d'autres usagers. Par exemple, deux femmes Employées locales dans la cinquantaine ont échangé quelques mots et sourires avec l'agent présent (Interaction 7, Grand Hope Park, 21 septembre 2009, 15 h 34 à 15 h 48). Quelques jours plus tard, une jeune femme blanche se prélassait au soleil en écoutant la musique que jouait son compagnon noir sur une guitare. Tous deux étaient dans la vingtaine et semblaient être des touristes. Le gardien, qui les observait depuis peu, leur a lancé un ballon, avec lequel ils se sont amusés quelques minutes (Interaction 10, Grand Hope Park, 23 septembre 2009, 14 h 53 à 15 h 03).

La présence active d'agents de sécurité est un élément très apprécié du parc, comme le confirme un participant à un blogue sur le parc :

Il y a des gardes de sécurité qui surveillent le site. Il y a plusieurs règlements, qui informent les gens de ce qui n'est pas permis. D'après mon expérience, ces règlements sont appliqués. En venant ici, on sait que l'on ne va pas voir de comportements antisociaux ou d'activités criminelles. (Ma traduction de Kennedy, 2006)

Cela est corroboré par les courtes entrevues que j'ai effectuées. En effet, tous les usagers avec qui j'ai discuté ont observé la présence d'agents (sauf le répondant 31) et ont dit être satisfaits de la sécurité déployée dans le parc. Cela est cohérent avec le fait que la plupart des 10 usagers interviewés n'éprouvent aucun inconfort dans le parc. Deux personnes ont expliqué que la présence de gardiens est la cause de ce sentiment de sûreté (Répondants 32 et 36).

Étrangement, les étudiants sont au cœur des inconforts exprimés. L'interviewé 37 a expliqué que personne en particulier ne l'intimidait, mais il pouvait imaginer que pour les étudiants, les sans-abris représentaient une menace. Pourtant, il a dit que ces derniers devaient se retrouver dans le parc la nuit ou la fin de semaine... alors que les étudiants n'y sont pas. Cette personne exprimait néanmoins une inquiétude pour les étudiants qu'il considère peut-être comme vulnérables. Paradoxalement, une étudiante que j'ai interviewée (je traduis ici les propos de la répondante 36) et qui se disait satisfaite de la sécurité, expliquait « je n'ai jamais eu besoin d'aide. Je suis à l'école [...], alors c'est différent ». Loin de se présenter comme une utilisatrice fragile, cette étudiante exprimait l'idée que son statut d'écolière lui assurait une protection

particulière, probablement parce que sa pratique du parc est soumise à sa fréquentation du F.I.D.M., en termes d'horaire et des secteurs utilisés.

Un répondant (Interviewé 9) a annoncé que les jeunes qui traînent dans Grand Hope Park le rendaient inconfortable. Il a ajouté « je suppose qu'ils devraient être à l'école ». Cette remarque est surprenante considérant que le parc sert un peu de cour pour l'école de design, et qu'il y a de fortes chances que si les étudiants s'y trouvent en si grand nombre, c'est justement parce qu'ils fréquentent le F.I.D.M.

Cette préoccupation pour les étudiants, ou à leur sujet, indique que ce groupe majoritaire ne laisse pas indifférent les autres utilisateurs. Et malgré cela, et probablement à cause de la présence visible de sécurité, Grand Hope Park inspire sûreté et tranquillité.

Le fait que les chiens ne soient pas (encore) autorisés est un irritant pour plusieurs. Il ne s'agit pas d'une règle clairement annoncée [à confirmer], mais c'est aux agents de veiller à son respect, ce qu'ils font activement, d'après les blogues (Kennedy, 2006; Richardson, 2008b). Comme nulle part ailleurs, il est autorisé de faire un petit somme, couché sur l'herbe au centre ou à l'ombre de la clôture du côté ouest. La présence d'enfants est acceptée pleinement, même en dehors du parc pour enfants. Outre l'interaction déjà citée (Interaction 11, Grand Hope Park, 27 septembre 2009, de 9 h 50 à 9 h 54, page 133) plus haut, j'ai noté cette rencontre provoquée par un enfant.

14 h 22 | Une femme blanche dans la vingtaine et un homme latino aussi dans la vingtaine à la mode s'assoient dans l'herbe, près de moi pour manger un sandwich. Une petite fille latina d'environ deux ans s'approche en courant, suivie d'une dame latina d'environ 60 ans, et vient toucher le visage de femme! Les deux jeunes lui disent quelques mots et échangent quelques regards avec la dame, mais sans plus. La poussette est loin. C'est vraiment un parc qui inspire la sécurité. (Notes de terrain, Grand Hope Park, 17 juillet 2009)

Avec leurs jeux joyeux et leur imprévisibilité inoffensive, ils contribuent à l'ambiance sécuritaire et confortable des lieux, probablement plus que la présence de femmes. Il est vrai cependant que les enfants ne sont pas très nombreux, que le parc est spacieux et peu dense. Les usagers peuvent jouir d'un isolement relatif, tout en étant en public.

Cela renvoie aux normes non-dites de Grand Hope Park qu'il revient aux usagers de (faire) respecter. Elles visent principalement le respect des différents territoires – invisibles – dans le parc. Il y a d'abord les réserves utiles de groupes, par exemple les espaces de socialisation, les

espaces en retrait pour les besoins de solitude ou de tranquillité, le parc pour enfants. Le parvis est le domaine des étudiants. La contestation de cet espace se fait en douceur, lorsque les étudiants le délaissent après les heures de classe. De même, les réserves personnelles, particulièrement grandes⁵³, sont farouchement défendues. Il n'y a aucune raison pour que, dans un si grand parc, les frontières des réserves soient transgressées; à chacun son espace. Lorsqu'il y a confrontation, on signale l'agression de toutes sortes de façon verbale et par les mouvements du corps. J'ai observé un homme noir dans la cinquantaine identifié comme Col blanc se gratter la gorge à l'approche d'une femme noire Locale dans la trentaine avec son fils (Interaction 16); une étudiante blanche parlant au téléphone étirer ses jambes alors qu'un jeune homme local blanc dans la vingtaine cherchait une place où lire son journal, puis plus tard, devenir complètement immobile lorsque deux jeunes étudiants noirs se sont approchés pour prendre place à ses côtés (Interaction 18). Les messages ont été compris et tous ont passé leur chemin.

Les mêmes règles du respect de l'espace personnel sont appliquées pendant les déplacements. À cet égard, une portion du sentier qui traverse le parc du sud au nord est source de tensions. À cet endroit, le sentier fait une courbe (favorable à la déambulation, mais peu pratique pour ceux qui veulent traverser le parc) et un banc, souvent occupé, se trouve à son angle minimum. Les gens allant dans des directions opposées se croisent souvent à cet endroit. Le défi est double : respecter la réserve de la personne que l'on croise et celle des gens assis sur le banc. J'ai souvent observé des regards provocateurs, des hésitations, des chassés-croisés, y compris avec des agents de sécurité (Interaction 20). L'homme de l'interaction 16 citée plus haut était justement assis à cet endroit.

En résumé, Grand Hope Park présente une sécurité spectaculaire, surtout orientée autour du et par le F.I.D.M., mais qui semble être appréciée des utilisateurs qui y voient le gage d'un espace public agréable et sans indésirables. Le groupe des étudiants est fortement protégé, car il est perçu – par certains usagers comme par l'institution du F.I.D.M. — comme vulnérable. De plus, il y a des négociations constantes pour le respect des réserves de groupes et individuelles, assurant ainsi le maintien et la reproduction des pratiques et territoires dans le parc. Malgré toute cette activité de surveillance et de contrôle, ou peut-être à cause d'elle, Grand Hope Park est considéré comme un endroit des plus sécuritaires.

⁵³ La plupart des réserves ont été évaluées à environ deux mètres, ce qui correspond à la distance sociale (mode éloigné ou proche) dans le tableau de proxémique et distances sensorielles (en annexes 1 et 2).

Vista Hermosa Natural Park : une succession d'usagers dans un site naturel

J'ai suivi 17 utilisateurs lors de mes observations et dans dix cas, ils sont entrés en interaction avec un usager d'un groupe différent.

Assez rarement les interactions mixtes ont impliqué des individus de races différentes, et lorsque c'est le cas, il s'agit de Blancs interagissant avec d'autres. Ces interactions sont particulièrement intéressantes pour ce qu'elles ne révèlent pas d'emblée, c'est-à-dire que toutes les interactions non-mixtes se sont déroulées entre des acteurs identifiés comme Latinos. Certes, ce sont les utilisateurs les plus nombreux du parc. Et le fait qu'ils viennent en groupe, en famille ou en couple ne semble pas affecter le potentiel d'interactions. De ces trois interactions mixtes, une seule a donné lieu à un échange verbal, un « salut » poli.

Des représentations sociales différentes caractérisent quelques-unes des interactions mixtes, la plupart étant le fait d'adolescents échangeant, un regard surtout, avec des enfants (accompagnés par leur famille). L'interaction suivante illustre bien le genre de contact qui résulte d'un croisement des deux groupes dans l'espace. Il met en scène un couple, une fille et un garçon, latino d'environ 15 ans.

15 h 21 | Ils sont assis dans le *Grotto*, regardent des photos sur leur caméra [Distance proche intime. Même s'ils parlent fort et prennent des photos, leurs regards renforcent l'impression d'une très petite réserve, celle d'un couple amoureux. Ils parlent fort : car ils sont seuls – les seuls adolescents. Surtout des familles autour].

15 h 23 | Des enfants courent vers le bassin. Le garçon se lève, la fille la suit. Ils prennent des photos des arbres. Je les entends rire et parler [Distance personnelle éloignée]. Ils s'arrêtent partout, marchent lentement, elle parle surtout. Il regarde par terre, attentif. Comme des amoureux qui prennent une marche un dimanche après-midi [Distance sociale proche].

Interaction 7, Vista Hermosa Natural Park, 11 octobre 2009, de 15 h 21 à 15 h 25

Cette interaction indique comment les enfants peuvent être impliqués dans de nombreuses rencontres. C'est ce que les données sur l'âge des échanges mixtes révèlent. Assez souvent, des gens de différentes générations ont interagi, surtout des usagers dans la vingtaine et dans la trentaine. Ces chiffres cachent néanmoins le fait que toutes les interactions ont été entreprises par des enfants (qui brisent les réserves, s'approchent inconsciemment, etc.) et que les échanges ont eu lieu entre des individus plus vieux qui les accompagnent et les autres. Quant aux adolescents, on peut s'interroger sur le fait qu'ils se font plus discrets dans ce genre

d'interactions. Ceux-ci interagissent surtout entre eux, lancent des défis et des boutades d'un bout à l'autre du parc. Autant que faire se peut, ils évitent les interactions avec les autres, comme le démontre l'exemple ci-dessus. Pour les adolescents, les plus jeunes et les plus vieux sont indésirables. Il est également probable que l'inverse soit vrai, c'est-à-dire que les autres usagers évitent leur contact, car la présence d'adolescents rend inconfortable. Comme l'expliquait Davis et Flusty (section sur la représentation dans le chapitre 3), « l'adolescent » une représentation sociale fortement connotée. Cet extrait de mes notes du 30 juillet démontre à quel point mon propre cadre, construit sur des intuitions et des expériences, m'incite à la méfiance avec les adolescents.

Ce sont des amis, des bandes d'amis. Actuellement, ils traînent dans le parc. Même moi j'ai l'air bizarre actuellement. Ils interagissent avec moi beaucoup — je crois que 1. Je me démarque (30 ans blanche, papier, cellulaire); 2. Il n'y a pas beaucoup de monde; 3. Je ne suis pas à l'aise dans mon rôle aujourd'hui. Une bande de cinq me regardait souvent. Un est venu me demander l'heure, a fait des signes à ces amis et est parti. Les deux autres l'ont suivi, mais un en passant par moi. Il s'est approché, j'ai pris mon sac, fait semblant de regarder dedans, mais je le tenais pour ne pas me le faire voler! Il s'approchait, j'ai fait signe du menton, il m'a dit quelque chose que je n'ai pas compris "I thought... ", s'est excusé et ai parti rejoindre l'autre. Actuellement, je ne me sens pas confortable, mais plus depuis que les cinq sont partis (ils me regardaient beaucoup, sans sourire) et que l'autre groupe s'est réduit à quatre. Peut-être que c'est moi qui les intimide? J'étais une menace, plus que le père et ses enfants (partis deux minutes après mon arrivée)? (Notes de terrain, Vista Hermosa Natural Park, 30 juillet 2009)

L'exemple suivant démontre comment les plus jeunes réagissent à la présence de plus vieux.

15 h 22 | Un latino et une blanche, tous deux adolescents, arrivent de l'ouest passent devant les toilettes et coupent par le gazon [1) raccourci habituel 2) 1 en vélo donc se met hors du chemin].

15 h 23 | Ils passent par la bande de gazon vers l'aire de jeux. Ils discutent, sont très concentrés, regardent par terre, savent où ils vont. Ils croisent deux jeunes d'environ 12 ans, Latinos, qui s'amusaient bruyamment dans l'aire de jeux à environ deux mètres. Les plus jeunes diminuent considérablement la voix et regardent du coin de l'œil les plus vieux [qui passent leur chemin].

Interaction 14, Vista Hermosa Natural Park, 20 novembre 2009, de 15 h 22 à 15 h 26

Ici, les plus vieux sont ceux qui empiètent dans l'espace identifié aux jeunes. Ils le font par renfermement (qui tient les autres à distance) (Goffman, 1973b: 43-71). Loin d'offrir une excuse à cet acte d'incivilité, ils font des plus jeunes les coupables en réagissant par outrance, c'est-à-dire en maintenant leur attitude pour conserver le contrôle de la situation. Les enfants, quant à eux, adhèrent à cette direction de l'interaction en démontrant clairement que leur intention n'est pas de transgresser la réserve des plus vieux (Goffman, 1973b : 132-135). Ceux-ci, à l'heure notée, sont encore majoritaires dans le parc, et sous leur règne, leur réserve comprend aussi l'aire de jeux des plus jeunes.

Les adolescents ne forment pas un groupe homogène dont il faut se méfier indifféremment. Les usagers réguliers du parc l'ont d'ailleurs démontré lors des entretiens. Ils ont critiqué ouvertement les comportements incivils (graffitis (Interviewée 53) et l'échange par balle meurtrier à quelques pas du parc (Interviewée 58), sans pour autant les associer aux adolescents, ni dire cela affecte leur fréquentation des lieux. À moins que ces comportements inadéquats deviennent courants.

Informellement, une partie de la sécurité est également assurée par la présence d'adultes. Dans de nombreuses interactions, j'ai pu observer que le statut de parent, d'accompagnateur ou simplement de « plus vieux » fait figure d'autorité. J'ai déjà discuté l'interaction 14 plus tôt (page 245), où des jeunes d'environ 12 ans ont cédé une part de leur réserve aux deux adolescents qui passaient dans l'aire de jeux. À d'autres occasions (Interactions 4, 6, 13, 16, 17), les plus grands (parents, frères ou sœurs) ont assuré la surveillance des plus jeunes. Si je n'ai pas observé d'échanges directement liés au contrôle des autres usagers, il est évident que leur seule présence suffit pour voir à la sécurité des plus jeunes, tempérer les écarts, superviser l'harmonie des jeux.

La notion de sécurité prend une autre dimension dans ce parc. De par sa nature (ce n'est pas un square par exemple), de par sa localisation et de par le type d'activités qu'il offre, Vista Hermosa Natural Park appelle les usagers à renvoyer à un schème particulier pour orienter leur utilisation du parc; réévaluation des indésirables, type d'échanges toléré, compréhension des autres usagers et de leur comportement, reconsidération des recours en cas de danger. Fréquenter ce parc met de l'avant d'autres compétences, d'autres notions de confort et de sécurité. Cependant, les usagers viennent souvent en groupe, ce qui ailleurs est mentionné comme une stratégie sécuritaire. Ici, cela peut effectuer jouer du confort ressenti, mais également limiter les interactions (Interviewée 58).

La moitié des interactions impliquent des gens de sexe différent. C'est très peu, et ce n'est pas parce que les femmes, et les fillettes, sont moins nombreuses dans l'espace. D'après moi, le peu d'interactions entre les deux sexes s'explique d'abord par le fait que les femmes viennent souvent à deux ou en groupe, et ensuite parce qu'elles prennent moins souvent la parole et se montrent plus discrètes que les hommes. Plusieurs interactions entre adolescents mettent en scène des gestes ou des paroles échangés entre les garçons, alors que les filles prennent moins les devants (tout en étant souvent l'objet des discussions!) (Interaction 15). Cette attitude réservée est peut-être le fait de la culture latina.

Des liens faibles sont possibles, mais ce parc est surtout porteur d'une familiarisation à l'Autre par la succession temporelle des différents groupes dans l'espace, succession qui ne semble pas être contestée pour l'instant (tant que les incivilités resteront le fait d'une minorité).

Ce que les interactions révèlent

L'étude des interactions dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles avait pour objectif de déterminer la vitalité des lieux. L'emphase sur les interactions verbales et non-verbales entre des individus a permis d'identifier les utilisateurs (selon une combinaison variable de caractéristiques sociales telles que représentation sociale, race, âge et sexe) et leurs usages des sites, les liens faibles entre eux et les enjeux pour l'espace. Ces éléments avaient été identifiés dans la littérature comme étant des indicateurs de la vitalité des espaces publics.

Tableau 7 : Interactions mixtes dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles

	Plaza Olvera	PS	Watercourt	GHP	VHNP
Représentation sociale	Locaux et Marginaux	Locaux et Marginaux	Cols blancs et Locaux	Locaux et Étudiants	Ados et enfants
Race	Latino et Blanc	Latino et Noir	Blanc et Asiatique	Latino et Blanc	Blanc et Latino
Âge	20-40, 40-50, 50-60	30-40, 30-50, 30-60	30-40	Surtout 20	Surtout 20
Sexe	8 interactions 53 %	4 interactions 40 %	10 interactions 83 %	10 interactions 91 %	5 interactions 50 %
Total	15 / 26	10 / 26	12/31	11/20	10/17
	58 %	39 %	39 %	55 %	59 %

Le tableau ci-bas résume les différents critères d'observation de la mixité dans les cinq espaces publics retenus et les résultats obtenus. En mettant en pourcentage le ratio nombre d'interaction mixte/nombre d'usagers observés, on constate que généralement, les taux sont d'environ 50 %. Un plus long terrain, ou des outils comme la caméra vidéo auraient permis de faire davantage d'observation et ainsi avoir un nombre peut-être différent. Je pense cependant que les résultats obtenus sont révélateurs d'une certaine réalité dans l'utilisation, la fréquentation et les interactions dans les espaces publics du centre-ville de Los Angeles.

Une sociabilité complexe, une sécurité informelle efficace, une représentativité parfois contestée

D'après les critères que j'ai retenus (sexe, race, âge, représentation sociale), les usagers des espaces publics du centre-ville ont des interactions avec des gens différents sur une fréquence assez notable. Une bonne partie des gens que j'ai observés ont manifestement envoyé et reçu des messages des autres utilisateurs co-présents dans le même espace, et cela, à l'intérieur des dix minutes seulement où je les ai observés. De nombreux échanges ont certainement eu lieu au-delà de cette période avec d'autres usagers.

Les espaces publics observés sont des sites où des liens de sociabilité naissent et meurent, aussi éphémères et éclatés que des feux d'artifice. Le fait que les Locaux soient impliqués dans la plupart des interactions avec des gens différents indique que leur présence répétée les familiarise aux lieux, aux autres gens, aux routines et codes en place, mais également que les usagers sont familiers avec leur présence; ce sont des relations routinières, que Lofland (1998 :53) définissaient comme les interactions entre gens aux catégories sociales familières. Ainsi ils sont les plus susceptibles d'interagir avec les autres visiteurs. Certes, les Locaux sont les utilisateurs les plus fréquents. Néanmoins, le temps qu'ils passent dans ces espaces et leurs intérêts envers ceux-ci favorisent un sentiment d'appartenance fort et une maîtrise sur les lieux qui encouragent et justifient des contacts avec des gens différents. De même, les connaissances qu'ils ont des autres usagers, acquises au fil des expériences, leur donnent la confiance nécessaire pour interagir avec eux. Ces échanges qui pigmentent la vie quotidienne dans les espaces publics viennent à leurs tours s'ajouter à leur bagage et renforcent leur familiarité au lieu et à ses usagers. De plus, les gens identifiés comme Locaux portent des caractéristiques sociales différentes selon les espaces observés et cela peut favoriser les interactions avec des usagers différents.

Les interactions dont il est ici question comprennent tous les échanges, qu'ils démontrent une ouverture ou une fermeture à l'autre. Un jour, un homme latino échange quelques mots avec

une touriste, ailleurs, un autre tourne le dos à un groupe d'enfants et se plonge dans un journal, coupant court à toute tentative de contact plus engagé. Dans tous les cas, une étincelle de familiarisation à l'autre naît, un lien intime qui, à force de se reproduire, engage les acteurs dans un respect social mutuel autour duquel s'organise la fréquentation du parc et du square.

Ce principe est également celui derrière la confiance publique, liée à la sécurité informelle. La confiance publique naît de la certitude de savoir comment les autres personnes présentes dans un espace public agiront, se comporteront. Cette connaissance intuitive n'est pas le fruit du hasard; lorsqu'un citadin entre dans un espace public, un simple coup d'œil sur les usagers présents et le contexte général lui permet d'évaluer les règles informelles. Les données des espaces publics à Los Angeles révèlent que les normes de comportements auxquelles les usagers doivent s'adapter sont le fruit d'un ajustement entre tous les groupes présents, le cadre bâti, l'environnement immédiat et les gestionnaires du site. Il en résulte une certaine atmosphère au sein de laquelle se déroulent les interactions qui, à leur tour, maintiennent cette ambiance. Tous les utilisateurs, par leur simple présence, s'engagent à respecter les règles informelles en vigueur et agissent comme des agents régulateurs. C'est à cette condition seulement qu'une saine utilisation des lieux est possible.

Un groupe qui occupe majoritairement un espace peut facilement imposer son code de conduite. C'est le cas du Watercourt, où tous les Autres sont familiers, ont le même comportement; la confiance publique est à son maximum (Voir le Tableau 6, page 210). Les quelques itinérants présents sont des réguliers, et leur présence minime est connue, reconnue, donc peu menaçante.

Lorsqu'il y a davantage de groupes différents, les menaces à l'ordre social informel sont plus susceptibles de se produire, et cela rend les endroits risqués. C'est le cas de la Plaza Olvera, de Grand Hope Park, de Vista Hermosa Natural Park, où les gens ressentent un certain inconfort. Lorsque plusieurs groupes sont confinés dans le même espace, des normes différentes en matière de sécurité se confrontent. Un dialogue dynamique permet à tous les acteurs d'aligner leur comportement vers une issue (normalement) positive des contacts, et donc vers une cohabitation pacifique. Anderson (1990 : 219) expliquait comment les jeunes associés (à tort) aux gangs de rue font souvent preuve d'un comportement plus agréable et plus prévenant que les autres, puisqu'ils sont soumis à davantage de surveillance et de critique. Ce dialogue se fait de pair avec les dispositifs formels de sécurité, que sont les agents, les caméras et les règlements. La confiance publique est le résultat d'un consensus, une sorte d'entente implicite entre les différents usagers et leurs attentes, les agents et l'application des

règlements officiels. Cette entente est acquise à force d'interactions (« si les graffitis dans Vista Hermosa Natural Park se reproduisent, je ne viens plus »). En font foi les règles implicites différentes pour chaque espace étudié et qui se résument au contrôle de la nature des activités pratiquées, qui permettent plus (Pershing Square) ou moins (Watercourt) d'oisiveté. Par conséquent, dans la négociation constamment renouvelée qui mène au consensus, les contrevenants ne sont pas ceux qu'on pense, soit les itinérants et les jeunes; ils sont nous tous, un peu, à chaque fois.

Tableau 8 : Règlements informels des espaces publics du centre-ville

Plaza Olvera	Pershing Square	Watercourt	Grand Hope Park	Vista Hermosa Natural Park
Activités et comportements tranquilles et discrets, rythmes rapides possibles si encadrés.	Activités et comportements tranquilles et discrets, surtout s'ils sont illégaux. Oisiveté grandement tolérée.	Activités et comportements actifs, rythmes rapides, peu d'inertie possible.	Activités et comportements variés, à pratiquer dans le respect des zones symboliques.	Activités et comportements actifs, rythmes rapides, mais amicaux et familiaux.

Le fait que la confiance publique semble être perdue à Pershing Square est lié au fait que le square est considéré par les usagers comme un endroit dangereux à cause de la présence d'itinérants et non pas parce qu'il est réellement propice aux vols et agressions ou parce que la sécurité n'est pas efficace. À Vista Hermosa Natural Park, les utilisateurs jugent que le parc est encore sécuritaire, malgré les graves événements qui se sont déroulés dans le parc et malgré l'absence de surveillance policière car rien ne démontre que les usagers « civilisés » soient disparus pour n'être remplacés que par des individus considérés dangereux. La recherche de Zurawski (2010) confirme que la sécurité d'un lieu est davantage fonction de la perception des relations sociales en jeu plutôt que des caméras de surveillance.

En lien avec les usagers présents, les espaces publics du centre-ville ont des rôles représentatifs dynamiques. La Plaza Olvera représente ce vieux Los Angeles, cette plaza latina style Vieux Mexique, un peu festif, un peu *farniente*. Les usagers réguliers, surtout des hommes latinos qui discutent à l'ombre des grands arbres, font partie des éléments qui donnent cette couleur particulière au site. Les rythmes et les échanges non-verbaux contribuent au *statu quo* de cette ambiance. Bien que créé de toutes pièces, le rôle représentatif de la Plaza pour les

Angelinos et les touristes est efficace, apprécié, et quotidiennement renforcé. Les contestations sont ponctuelles, rares et rapidement maîtrisées par les Réguliers.

Le rôle de Pershing Square au sein des espaces représentatifs de la ville n'est pas moindre, mais il est plus équivoque du fait de son caractère négativement connoté; Pershing Square est l'espace public où les sans-abris et les indigents ancrent leur présence dans la ville, se font visibles, clament leur existence. Ainsi, le square accueille des indésirables et il est indésirable, selon le processus qui fait que les caractéristiques sociales qu'on attribue généralement à ce groupe sont transposées à l'espace; Pershing Square est sale, malodorant, non-hygiénique, malsain. Ce site est un point de repère à la fois historique et social du quartier, qui rappelle quotidiennement aux Angélinos le glorieux passé des années 1920, le déclin subséquent du quartier, mais surtout le fait que la deuxième plus grande ville des États-Unis n'a pas de centre-ville vibrant et rassembleur. Ce site est sans doute le plus convoité, et l'actuelle emprise d'un groupe (les Marginaux) fait émerger chez son vis-à-vis (les nouveaux résidents du quartier) un ensemble de stratégies pour une revendication de l'espace : organisation d'événements ponctuels et réguliers, présence dans les médias et demandes formelles auprès des gestionnaires. Ces gestes n'ont rien à voir avec la contestation subtile qui provient des interactions entre groupes intéressés, car pour l'instant, ils ne sont pas encore très nombreux à venir à Pershing Square. Les rares contestataires qui osent s'aventurer physiquement dans cet espace assigné à d'autres viennent blindés derrière une armure d'événements et de règlements minimisant tous contacts avec les gens présents sur le site. Ici, je ne crois pas que l'exclusion des Marginaux soit la cause première de contestation; c'est plutôt la convoitise du lieu par un nouveau joueur dans le centre-ville qui est à l'origine de ce mouvement.

Le rôle représentatif du Watercourt est d'une tout autre portée; les interactions révèlent que le site n'a de valeur que pour les cols blancs et les résidents qui vaquent à leur occupation dans les tours adjacentes. C'est un espace de commodités, pratique, où les gens vont pour dîner, mais sans plus. Les usagers eux-mêmes ne perçoivent pas cet espace comme un espace public où il est possible de socialiser, et ils ne le fréquentent pas avec cet objectif en tête. Il n'est pas stérile, mais sa fonction est clairement définie et les usagers qui y trouvent leur compte sont assez peu nombreux. Certes, la vue agréable, l'entretien efficace et les jeux d'eau rafraîchissants attirent d'autres types d'usagers, mais le Watercourt ne représente rien qui encourage une utilisation répétée et engagée émotionnellement. L'espace n'est pas particulièrement convoité, et l'appropriation n'est pas contestée.

Grand Hope Park joue un rôle représentatif beaucoup plus sensible, surtout pour les résidents voisins et les étudiants du F.I.D.M. C'est un parc de proximité, chaleureux et reposant, qui invite à la détente et à la contemplation. La relation d'intimité au parc est plus accentuée ici, car celui-ci fait office de cour arrière du F.I.D.M. pour les étudiants, mais aussi pour les gens du quartier. Ces deux groupes font une utilisation spatiale et temporelle plutôt bien réglée du parc, et il y a très peu de place pour un autre joueur. Le site permet plusieurs types d'activités en parallèle et les zones interstitielles, de même que les périodes charnières, génèrent de nombreux contacts qui permettent l'expression de micro-contestations, nécessaires à la saine cohabitation des usagers. Le quartier n'est pas encore bien défini dans l'imaginaire des Angélinos, mais le parc, en offrant un espace de représentation locale axée sur la proximité dans un quartier résidentiel, représentation que le complexe L.A. Live, nouveau centre d'amusements dont la réputation dépasse les limites de Los Angeles, vient contrebalancer.

Le Vista Hermosa Natural Park a également un rôle représentationnel important au sein du quartier. Les interactions entre les adolescents, les familles latinas et les Blancs démontrent que le tissu social environnant et ses dynamiques se reflètent dans le parc. Cette appropriation locale est surprenante, considérant que la mission de parc nature dans le réseau des parcs californiens incite à une plus grande portée. Mais le parc ne projette pas une image de parc plein air et de nature, comme le fait le Griffith Park par exemple. Grâce aux utilisateurs et aux activités qu'ils pratiquent, le parc a réussi jusqu'ici à résister à la pression exercée par la représentation du quartier, réputé dangereux. La tension est néanmoins forte, et il suffirait de peu pour faire éclater cette image. En attendant, le parc est un point de repère positif pour les habitants du secteur. Il n'y a aucune contestation particulière et les différents groupes organisent leur fréquentation des lieux sans accrochages majeurs.

Une mise à distance non négligeable

Il ne faut pas négliger ici de souligner le fait suivant : si une bonne partie des utilisateurs entrent en interaction avec des individus qui leur sont différents, l'autre moitié évite, consciemment ou inconsciemment, ce genre d'interactions. Parmi ces derniers, certains cherchent tout simplement à être seuls en public, une pratique que Lofland appelle une source de « plaisir interactionnel » (1998 : 88). Il est en effet possible de rechercher la solitude dans la foule pour le confort des conversations étrangères, la présence d'autrui, la fenêtre ouverte sur la faune urbaine. Ces activités, que Laurier et Philo (2005 : 204) notent aussi comme étant les raisons de fréquentation des cafés, encouragent la présence dans les espaces publics mais ne

gènèrent pas d'interactions directes entre les usagers. Il faut savoir alors utiliser le bon langage non-verbal pour faire comprendre aux autres ce besoin.

Dans les espaces publics, se retrouver avec des gens dont l'identité est familière génère une sécurité émotionnelle beaucoup plus puissante que les caméras et les agents (Lofland (1990 : 241). Le fait d'être entre gens connus rassure sur les attentes et les comportements – et dans la vie stimulante de la ville, c'est une préoccupation en moins qui n'est pas négligeable.

Dans sa réflexion sur les débats entre homogénéité et hétérogénéité résidentielle, Gans (1961) se fait l'avocat d'une homogénéité modérée. Ses observations confirment que, même en banlieue, les gens socialisent là où ils sont homogènes alors qu'il y a peu d'échanges dans les espaces hétérogènes (Gans, 1991 :60). En définissant l'hétérogénéité comme « Un mélange de tous les âges et de toutes les classes sociales produira au mieux une ambiance polie mais froide, sans le consensus et l'intensité des relations nécessaires à l'enrichissement mutuel » (ma traduction de Gans, 1961: 177), Gans exprime l'idée selon laquelle il faut un minimum de traits communs pour qu'une interaction et une relation se développent. Ainsi, l'homogénéité est un facteur plus important que la proximité pour la sociabilité, soit la création de liens faibles et forts. Certains diront que ce constat est le fait du caractère des gens qui choisissent d'habiter en banlieue. Mais d'autres recherches, réalisées en milieu urbain, prouvent aussi que trop de mixité n'est pas favorable au développement d'interactions et que les gens recherchent la similarité dans les contacts. Dans une vaste étude sur la cohabitation dans les quartiers multiethniques de Montréal, Germain (1999) a noté deux modes de sociabilité particuliers dans les espaces publics de ces quartiers : la cohabitation pacifique mais distante et la segmentation ethnique des relations sociales, généralement superposée à une segmentation par genre et génération. Ces deux modes caractérisent les interactions fortuites mais également celles entre les habitués. « Les êtres humains ont besoin d'avoir une certaine distance sur le regard proche des autres afin de se sentir sociable. Augmentez le contact intime et vous réduisez la sociabilité » (ma traduction de Sennett, 1976 [1974]: 15).

C'est également le danger de la marchandisation des espaces publics. Nous l'avons vu, il n'est pas nécessaire de consommer les biens proposés pour être admis dans les espaces publics observés. Les gestionnaires, les administrateurs, les employés et les gardiens ne prennent pas le temps de trier les usagers selon leur consommation. Ce serait beaucoup de travail, ce n'est pas vraiment utile. Par contre, le danger de la consommation est bien présent, mais l'équation est moins directe. Il réside dans l'offre de certains produits consommables qui vise une certaine clientèle. Nécessairement, ce sont ces gens qui seront attirés et fréquenteront, probablement

en plus grand nombre, les lieux. C'est cette forte présence, en termes de représentation sociale, qui affecte les autres usagers. Ils arrivent avec un code de comportement, qui exige une certaine adaptation avec les usagers déjà présents. Cette tension, la négociation qu'elle engendre et le résultat final, s'il est tempéré, engagent tous les occupants vers un changement de leur comportement et de leur attitude. Par contre, si le nouveau groupe impose son code (à cause de son surnombre ou par la valeur de sa représentation), les autres se voient dans l'obligation de s'adapter ou de quitter les lieux.

Le café Starbucks, par exemple, est un produit qui attire les jeunes gens d'affaires, la classe créative et moyenne des bureaux des grandes villes. Ce n'est pas le fait qu'on permet à un café d'ouvrir dans un parc qui est un problème en soit. Les itinérants s'offrent eux aussi, de temps en temps, un café. Les histoires d'un homme un peu étrange ou d'une femme âgée, adoptés par les cafés de quartier, sont d'ailleurs assez courantes. Mais avec l'installation d'un Starbucks dans un parc, on y attire une clientèle de jeunes gens branchés. Leur horaire est soumis à celle des bureaux et leur comportement de type corporatif exige, on l'a vu à la Plaza, d'avoir toujours l'air occupé à quelque chose. Leur présence, si elle est importante, peut troubler les rythmes déjà en place. Parmi les membres des autres groupes, il y en a qui choisiront de rester et de s'adapter. D'autres iront ailleurs.

À une autre échelle, ce processus s'appelle du déplacement indirect suite à la gentrification. Au niveau des espaces publics, où ce ne sont pas les services qui sont en compétition mais bien les individus, il faut penser que tout ce processus est, en grande partie, silencieux et non-verbal. Il est en cours à Pershing Square, avec les nouvelles activités (dont le Farmers' Market, les œuvres artistiques) souvent gratuites qui s'adressent aux nouveaux bobos du quartier, il s'est réalisé dans les années 1930 à Plaza Olvera. Au Watercourt, aucun changement n'a été imposé; la consommation et le type de clientèle se sont imposés d'emblée et le *statu quo* est farouchement défendu par les propriétaires.

Les gens d'un même groupe partagent une même vision de la « normalité », de ce qui est sécuritaire. Certes, tous les groupes, même les indésirables, aspirent à un environnement sécuritaire, mais la sécurité est une notion relative et chaque groupe social a, pour telle ou telle incivilité, une tolérance variable. Les deux exemples d'échange entre des Latinos réguliers de la Plaza Olvera et des jeunes punks et les amoureux latinos, le premier plutôt tendu, le deuxième amicalement résolu, est illustratif du rapport plus aisé entre gens aux représentations sociales familières. Pour les interactionnistes, cela s'explique parce que le soi est vulnérable, et est en constante recherche de confirmation, validation et support. Les contre-réalités (inhérente à la

nouveauté, aux changements, à l'hétérogénéité) sont menaçantes pour le soi. Par conséquent, comme l'expliquait Anderson (1990: 213), les gens évitent, de façon générale, les responsabilités et les obligations sociales qui émergent des formes poussées d'engagement interpersonnel.

Les contre-réalités ne découlent pas seulement de l'identité raciale de l'Autre, comme le présente Anderson. Dans la vie publique urbaine, l'entre-soi se compose d'éléments divers, combinés de façon variable selon le contexte. À Los Angeles, les Blancs sont les plus impliqués dans les interactions mixtes des espaces publics observés, les Latinos en second rang. Considérant la population angéline, la démographie du centre-ville, et plus spécifiquement l'achalandage des sites observés, ce constat est peu surprenant. Je pense néanmoins que ces données sont peu révélatrices des réels enjeux sociaux dans les espaces publics, car dans les espaces publics, la race est souvent sous-jacente aux représentations mises en scène et au contexte. Dans les espaces publics urbains retenus, la capacité à jouer un rôle cohérent et à communiquer en fonction de celui-ci est l'élément clé des interactions publiques, aussi futiles et subtiles soient-elles. Un homme noir en veston et cravate à la Plaza Olvera sera probablement identifié comme un Col blanc à la Plaza Olvera, une identification qui sera faite avec certitude au Watercourt.

L'exemple des interactions entre les hommes et les femmes, qui ont des taux très variés selon les espaces publics observés, est intéressant à cet égard. Certes, l'achalandage varie. Il y a peu de femmes quotidiennement à la Plaza Olvera et à Pershing Square, presque autant de femmes que d'hommes au Watercourt et à Vista Hermosa Natural Park, et exceptionnellement plus de femmes que d'hommes à Grand Hope Park. Mais la présence de femmes ne garantit pas qu'elles seront souvent en interaction avec des gens du sexe opposé. Il est intéressant de comprendre les taux d'interactions mixtes des femmes à la lumière d'autres données. Le fait qu'elles soient impliquées dans si peu d'interactions s'expliquent notamment par les interlocuteurs éventuels et donc la représentation des lieux. À Pershing Square, les Marginaux présentent une menace, sinon un inconfort, et le cadre des utilisatrices, basé sur les intuitions, les expériences passées, les récits entendus et les faits connus, les incite à la méfiance envers ce type de personne et le site.

Tous les utilisateurs d'espaces publics (pas seulement les femmes) se considèrent davantage en sécurité, plus confortable, lorsqu'ils sont parmi les leurs, c'est-à-dire près de ceux qui ont

une représentation sociale semblable⁵⁴. Ces valeurs sont portées à l'espace et de fait, le site devient lui aussi fréquentable, du moins plus susceptible d'être intéressant. Les interactions, couplées avec les entrevues et les informations tirées des journaux et des blogues, confirment que plusieurs citoyens synchronisent leur visite avec les événements, les activités ponctuelles, les services temporaires qui s'installent çà et là. D'ailleurs, l'inverse est aussi vrai. Organiser des événements, installer des œuvres, demander des règlements particuliers (permettant les chiens par exemple) sont des façons pour les citoyens de s'approprier un espace, de le réclamer au nom d'un groupe et d'y assurer une certaine présence homogène. Au-delà du cadre bâti, au-delà des messages d'exclusion ou de l'inconfort associé à l'identification d'indésirables à un lieu, les activités peuvent rassembler temporairement un groupe de citoyens, dont la valeur sera ensuite communiquée à l'espace.

Différents commentaires émis par les utilisatrices (ainsi que moi-même, et même certains hommes), dont certains sont reproduits dans ces pages, décrivent les stratégies déployées pour éviter les contacts avec les « indésirables » : venir accompagner, ne pas aller dans les sections isolées, choisir les passages ou les bancs où il y a d'autres femmes, etc. Il est courant de considérer que les femmes, dans les espaces publics, sont plus discriminatoires, plus sensibles au danger, plus sélectives (Whyte, 1980 : 17-18). Ces stratégies ne sont pas nécessaires au Watercourt et à Grand Hope Park, d'abord parce que les indésirables sont moindres, les usagers principaux forment un groupe connu et non menaçant, et parce que les femmes font elles-mêmes souvent parties de ce groupe auquel l'espace est identifié. En effet, le rôle qu'elles mettent en scène souligne leur appartenance sociale, justifie leur droit à l'espace et encourage un certain type d'interlocuteurs tout en les parant contre d'éventuels échanges imprévus. Le cas de Vista Hermosa Natural Park permet d'imaginer que les femmes, latinas et autres, utilisent les espaces publics pour d'autres raisons que les hommes, soit pour profiter du soleil, être à l'extérieur, discuter avec une amie, mais pas nécessairement pour rencontrer quelqu'un ou discuter avec des inconnus. Elles sont d'ailleurs plus souvent en couple ou en groupe.

Cette stratégie inconsciente d'entre-soi réfère aussi à ce que Lofland appelle de la tolérance négative, c'est-à-dire l'attitude de « faire avec », qui est générée quand, forcés de se côtoyer dans un espace commun, les gens se ségrégationnent symboliquement afin de rester « entre eux » (Lofland, 1998: 239).

⁵⁴ Ou du groupe au pouvoir; pendant la période coloniale, le statut d'infériorité était octroyé à celui dont la naissance le distinguait des êtres de raison. Mais il rejoignait ce groupe privilégié s'il adoptait le comportement, la résidence et le nom des gens civilisés (Estrada, 2008: 39; Mason, 1975).

Cette ségrégation est l'une des stratégies informelles utilisées par les usagers pour assurer une utilisation sécuritaire des lieux, qui sera parfois encouragée par les gestionnaires. À défaut de favoriser une réelle mixité dans les espaces publics, des groupes d'utilisateurs différents se relayent dans l'espace – ou dans le temps — en utilisant les sites ou les sections qui leur sont adressés ou les plages horaires qui les concernent. L'exemple du marché à Pershing Square est révélateur à cet égard. Les périodes charnières et le respect des besoins de tous les utilisateurs en termes d'activités s'avèrent alors critiques pour la mixité.

Être entre soi passe le plus souvent par une mise à distance de l'Autre. Ce repoussement permet de créer une zone de confort, de minimiser les « contre-réalités » (dans le langage de Lofland) et de susciter une identification au territoire. L'existence de cette zone symbolique renforce le sentiment de sécurité, car il est possible de s'y retirer en cas de rencontre ou d'échange insécurisant (Lofland, 1998: 238).

Il s'agit là d'un paradoxe intéressant : la sécurité ne peut être ressentie que parce que son contraire existe. Ainsi, California Plaza est certes un espace très sécuritaire, mais il prêche par excès : l'homogénéité des lieux confirme qu'aucune menace n'existe, mais *il n'y a aucun espace de retraite*. On pourrait ici s'inspirer de Lofland (1998: 243) qui affirme qu'un espace public doit générer un minimum de peur (« mild fear ») pour favoriser les interactions mixtes. On peut supposer que la légère tension inconsciente générée par la présence d'inconnus correspond à cette peur dont parle Lofland. Outre la sécurité déployée, l'omniprésence des Cols blancs et l'offre de services limitée aux besoins de ces derniers (un monopole semblable mais plus ouvert à Plaza Olvera, mais qui ne trouve pas son équivalent à Pershing Square malgré la présence d'un groupe majoritaire) sont d'excellentes stratégies d'aseptisation de l'espace, qui rendent néanmoins les lieux ennuyants et non-divertissants.

Ici, distance est synonyme de mobilité. Qu'il s'agisse de tourner le dos à quelqu'un qui vient s'asseoir à ses côtés, de changer de banc, de bifurquer pour s'éloigner, de venir accompagné, de choisir son moment, ou de faire un grand détour pour éviter l'indésirable. Et la personne que l'on fuit pour assurer sa sécurité ou son confort peut être l'agent de la paix (pour les jeunes de Grand Hope Park et les Marginaux de Pershing Square par exemple) ou un adulte en autorité (pour les adolescents de Vista Hermosa Natural Park). La façon de le faire nécessite un certain tact afin de faire clairement passer son message. Les gens qui se croisent sur le petit sentier de Grand Hope Park réussissent à s'éviter dans les règles de la civilité. Et encore ici, la façon dont on se déplace est fonction du rôle mis en scène. Les hommes ont tendance à prendre les premières rangées de sièges, et s'approprient la clôture s'il y a lieu, alors que les femmes

préfèrent les endroits reclus (Whyte 1980: 18). À plus grande échelle, il est aussi question d'aller dans un autre parc, ou de ne pas fréquenter les espaces publics du tout par crainte de ne pas s'y sentir en sécurité; beaucoup de gens ne fréquentent pas Pershing Square parce que ce parc leur semble trop dangereux. Tout comme il n'est pas possible de ne pas communiquer, ne pas aller quelque part signifie aussi quelque chose. Se déplacer est donc une stratégie communicationnelle, qui, lorsqu'elle est utilisée à des fins de sûreté, engage les parties dans un échange visant le bien-être de chacun.

Ces mises à distances physiques et/ou symboliques se jouent constamment dans l'espace public, et ce, à tous les niveaux. De l'interaction interpersonnelle à la relation d'un groupe avec un espace public, la distance est un élément sous-jacent au bien-être et à la perception de sécurité. Le tableau ci-dessous illustre comment les citoyens négocient leur sécurité, celle qui menace leur intégrité physique et leur intégrité représentationnelle.

Tableau 9 : Niveaux des stratégies interactionnelles en matière de sécurité

Niveau d'interaction	Stratégies utilisées par les citoyens
Interaction entre des représentants de groupes au moyen de l'identification spatiale à des <u>réserves individuelles</u>.	Lorsque les usagers d'un espace sentent une menace, ils mettent en scène un ensemble de signaux permettant de faire comprendre les limites à ne pas dépasser. Lors des violations de l'espace, les acteurs soulignent que la distance nécessaire au bien-être n'est pas respectée. Par exemple, une jeune femme assise dans un parc discute au téléphone. Si un étranger s'approche, elle émettra des signaux non-verbaux afin de faire comprendre quelle distance l'homme doit respecter.
Interaction entre les groupes au moyen de l'identification spatiale à <u>l'intérieur d'un espace public</u>.	Un espace identifié (ou assigné) à un groupe possède ses limites qui mettent à distance les membres d'autres groupes. Différents espaces dans Pershing Square sont appropriés par différents groupes : les itinérants ici, les « rencontres masculines » là, les Cols blancs ici. S'y retrouver signifie adopter le comportement en vigueur. Sinon, on peut se distancer de ces espaces et protéger son soi représentationnel.
Interaction entre les groupes au moyen de l'identification spatiale à <u>un espace public</u>.	Dans la variété d'espaces publics offerts par une ville, les citoyens doivent pouvoir avoir le choix d'un espace public où ils peuvent se retirer et se retrouver parmi les leurs. Cela explique la lutte à venir entre les Marginaux de Pershing Square, actuellement « propriétaires » des lieux, et les nouveaux gentrificateurs qui « n'ont d'autre place où aller ».
Interaction entre les groupes au moyen de l'identification spatiale à <u>certains espaces urbains</u>.	À l'échelle de la ville, c'est là tout l'argument des communautés fermées : l'hétérogénéité urbaine est tolérée parce qu'il y a possibilité de se retrouver, le soir, entre-soi.

Un endroit agréable n'est pas nécessairement vide, même si on ne souhaite pas faire des rencontres diverses. Whyte l'a constaté dans sa recherche sur les espaces publics de New York (1988: 10); ce qui attire les gens, ce sont les autres gens, même si les utilisateurs affirment vouloir rechercher la paix, les oasis, des sites pour s'échapper. Le Watercourt, par exemple, présente donc peu d'intérêts en dehors des heures de bureau et d'ouverture des commerces qui ont pignon sur place.

Par ailleurs, les lieux ouverts ne sont peut-être pas perçus par les Américains comme des endroits où socialiser. Oldenburg écrivait à ce sujet :

La fréquence des visites dans les pubs anglais ou dans les cafés en France est très élevée et correspond à un penchant évident pour les conversations sociales. Les touristes américains, comme le notait l'économiste Tibor Scitovsky, « sont frappés et parfois choqués moralement par tout ces loisirs et cette attitude frivole envers la vie qu'ont presque tous les étrangers, et qui se manifestent par la grande quantité de conversations futiles qu'ils engagent en promenade, sur les bancs de parc, dans les cafés, les restaurants, les halls d'entrée, les embrasures de porte, partout où les gens se rassemblent ». Et dans les pubs et les cafés, continue Scitovsky, « socialiser, plutôt que boire, est sans aucun doute l'occupation principale des gens ». (Ma traduction d'Oldenburg 1989: 26-27, cité par Lofland 1998: 93)

Ne pas chercher à interagir avec son voisin dans un parc ou un square serait donc une tendance plus lourde aux États-Unis? C'est possible. Et même si mes données confirment que plusieurs Angélinos ne socialisent pas dans les espaces publics, ils sont néanmoins tout autant nombreux à le faire.

Conclusion

Une partie de la littérature sur les espaces publics n'admet pas d'emblée leur mort du simple fait que la mixité sociale n'est pas encouragée. D'autres indicateurs permettent de constater le rôle actif des espaces publics dans la ville. Des étrangers y développent des liens sociaux, des liens qui ne nécessitent pas d'engagement émotif ou d'implication personnelle, mais qui néanmoins renforcent la familiarité à l'Autre et donc l'utilisation pacifique des lieux communs. Cette utilisation pacifique est basée entre autres sur la confiance qu'ont les usagers entre eux, qui partagent momentanément les mêmes règles de comportements et donc les mêmes attentes les uns envers les autres. Les usagers présents, leur représentation sociale, les activités pratiquées, le cadre bâti du site et l'environnement immédiat se conjuguent pour

construire le rôle représentationnel de l'espace public. Cette représentation trouve écho chez les citoyens, ceux qui fréquentent les lieux et les autres, et contribue au sentiment d'attachement et d'appartenance de tous et à la construction de l'image de la ville. Cette représentation peut être contestée, de façon physique et/ou symbolique. Tous ces éléments, au cœur de la vie sociale urbaine, prennent place dans les espaces publics, et en font donc des sites riches de vie sociale.

Une exploration des interactions dans cinq espaces publics de Los Angeles a mis au jour une vie sociale complexe et dynamique. L'objectif ici était d'observer les interactions dans chaque lieu et d'en tirer les indices de liens faibles, de sécurité informelle, de représentativité et de contestation. Il apparaît que l'établissement de contacts brefs, mais porteurs est chose courante dans les sites étudiés. Ces contacts génèrent un ensemble de règles informelles de comportements et d'agissements, dont le respect repose sur la confiance des uns envers les autres. Comme écrivait Whyte, le normal est différent à chaque endroit (Whyte 1988: 53). Ce contrôle informel est souvent appuyé par les agents de sécurité, qui naviguent entre une application coercitive des règlements en vigueur et les jeux de pouvoir entre les usagers. Puisque la combinaison des éléments constitutifs, mais fluctuants des lieux (des acteurs, de leurs interactions et du contexte) varie entre chaque espace public, la représentation sociale de chaque site est unique et occupe une place particulière dans le tissu social angeleño. Le contexte actuel du centre-ville fait pression sur certains sites, dont l'utilisation et la représentation sont davantage contestées symboliquement.

Observer non seulement la mixité des usagers, mais également la qualité des interactions entre eux dévoile la façon dont les espaces publics sont des espaces libres pour la confrontation, la négociation, la prise de position, l'indifférence, la confirmation des représentations, des identités, des égalités et des inégalités. En ceci, les espaces publics angeleños sont des sites vivants, qui reflètent les dynamiques et les pratiques locales.

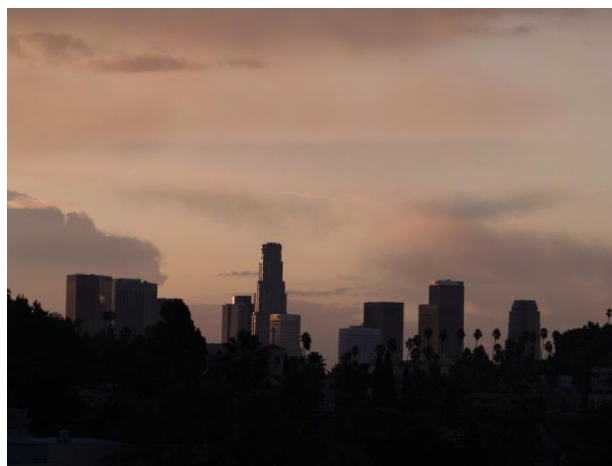
LE MOT DE LA FIN : LA VIE CONTINUE DES ESPACES PUBLICS

Le 16 juillet 2009, j'ai rencontré David (un pseudonyme, bien sûr). En réalité, une amie venue me visiter à Los Angeles m'avait raconté son échange avec David, avant même que je ne le rencontre moi-même. Alors qu'elle se promenait dans les rues du centre-ville, elle s'est perdue et s'est retrouvée dans ce parc où un homme, visiblement sans-abri, s'est présenté et a entamé la conversation. Elle m'a raconté l'événement sans pouvoir me dire exactement où était ce parc. Quelques semaines plus tard, j'explorai le Watercourt

de la California Plaza et ses environs en essayant de saisir le sens du lieu. J'ai emprunté les escaliers du côté est de la Plaza, sous le funiculaire Angels Flight alors inopérant. À mi-chemin entre la Plaza et South Hill Street, j'ai aperçu ce petit parc, verdoyant et ombragé, du côté sud des escaliers. La moitié d'un lot avait été nivelé à la hauteur d'Olive Street, aménagée avec de l'herbe et des arbres et équipée de bancs. Une clôture séparait le parc du reste du lot, laissé en pente plongeant vers Fourth Street et Hill Street où broutaient des chèvres. Ce parc discret que l'on peut voir dans le film (500) Days of Summer (Webb, 2009) est connu de quelques personnes sous le nom d'Angels Knoll.

L'homme, j'ai compris plus tard que c'était celui que mon amie avait rencontré, était là, en grande conversation avec une femme dans la trentaine probablement une employée des tours adjacentes. David parlait de la vie, des arbres, des édifices autour, de voyages. Il n'y avait que quelques personnes dans le parc : un garde de sécurité, les deux propriétaires des chèvres, et parfois, un passant. Lorsque la femme est partie, David est venu vers moi et m'a demandé l'heure. Il a reconnu mon accent, ce qui l'a inspiré pour un long monologue de 40 minutes, abordant sensiblement les mêmes sujets qu'avec la dame, agrémentant le tout de quelques questions. Il ne tarissait pas d'éloges sur ce petit parc, un joyau unique du centre-ville qu'il connaissait bien. Il m'a raconté les édifices, leurs propriétaires, leur histoire, les gens qu'ils voyaient. J'ai compris qu'il passait ses nuits dans le tunnel sous Olive Street, tout près d'Angels Knoll. Quand je lui ai demandé ce qu'il pensait de Pershing Square, à quatre minutes de

Figure 37 : Le (petit) centre-ville de Los Angeles



(Boucher, 2009c)

marche au sud, il m'a répondu qu'il détestait cet endroit. Trop de béton, peu d'arbres; Pershing Square le rendait inconfortable. « À cause de la lumière du soleil qui se reflète sur les fenêtres des édifices entourant le Square, vous vous retrouvez avec trois ombres. Il y a de quoi rendre fou! » m'expliqua-t-il. C'était quelque chose d'insupportable à ses yeux, et Pershing Square n'était pas un endroit où on risquait de le trouver. D'une certaine façon, à Angels Knoll, David avait trouvé son bonheur.

Mon terrain continua. Je choisis le Watercourt comme site d'observation de la Plaza California. Au fil de mes périodes de participation à la vie du Watercourt, deux ou trois fois par semaine, je voyais souvent David apparaître, remontant d'Angels Knoll pour s'acheter quelque chose dans les commerces chics de la Plaza. Il me saluait souvent, en français. Parfois, je le voyais s'asseoir dans l'amphithéâtre, les yeux fermés, écoutant le rythme des fontaines qu'il connaissait par cœur.

Le 4 novembre 2009, alors que je marchais autour de Pershing Square pour noter les usagers et leurs activités, j'entends ce « bonjour! » si familier venant du coin sud-ouest du square. J'ai été surprise de voir David, sachant à quel point il détestait Pershing Square. Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait dans ce parc « aux trois ombres », il m'a répondu que le garde de sécurité d'Angels Knoll l'avait soudainement pris en grippe, l'accusant, faussement, d'être l'auteur des graffitis apparu vers le 11 septembre sur le panneau des règlements. Sous la pression continue de ce garde qui « lavait sa voiture au lieu de surveiller le parc et prétendait qu'il y avait des caméras de surveillance », David avait décidé de quitter le parc.

David était visiblement très affecté de la situation. Il disait avoir quelques amis et connaissances à Pershing Square, et je l'ai vu traîner avec les autres sans-abris du parc, mais il n'y était visiblement pas à l'aise dans ce qu'il appelait ce « trou à rats ». Au fil du temps, je pouvais observer les conséquences de cette situation sur David. Chaque fois que je le voyais, il était de plus en plus distant de son groupe d'amis, jusqu'au point d'en être complètement isolé, même s'il se tenait dans la même section du parc; il disait détester leur compagnie. Son apparence physique déclinait, ce que j'interprétais comme un déclin de sa santé mentale : ses ongles noircissaient, ses vêtements étaient plus sales, son visage semblait plus vieux. Même son discours était plus désordonné, et il était plus ardu de suivre le fil de son monologue. Il me reconnaissait pourtant toujours, et je lui parlais aussi souvent et longtemps que je le pouvais.

Lors d'une de nos conversations, je lui ai demandé s'il considérerait aller à Grand Hope Park. Je voyais dans ce parc, un des plus verts du centre-ville, une place de choix. Il connaissait l'endroit bien sûr, mais le trouvait trop loin (1,1 km/13 minutes de marche) et ne pouvait pas

envisager de s'y rendre avec tous ses sacs et ses jambes douloureuses. De plus, le parc était encore plus loin de l'endroit où il passait la nuit (1,5 km/18 minutes de marche).

Lors de ma dernière visite à Pershing Square, avant mon retour à Montréal, je lui ai apporté le dépliant du Skid Row Photography Club, que j'avais pris lors d'une exposition. Situé dans Skid Row, le Club prêtait des caméras à des sans-abris, développait pour eux les photos et organisait des événements autour de ces images pour sensibiliser les gens à la vie quotidienne des sans-abris. J'ai immédiatement pensé à David et à son œil observateur. Il a d'abord été désappointé par la qualité du matériel prêté (il avait une expérience de la photographie et aurait préféré des appareils manuels). Mais en réfléchissant au potentiel de Pershing Square et de ce qu'il y voyait, il s'est montré de plus en plus intéressé. De plus, un saut à Skid Row était envisageable. Je l'ai laissé sur cette note heureuse; nous nous sommes souhaité bonne chance, lui au soleil, moi dans la neige.

La thèse

Dans ce travail, j'ai tout d'abord situé le contexte angéline dans la littérature sur la fragmentation urbaine. D'un côté, les observateurs de Los Angeles constatent que sous le coup des transformations rapides engendrées par la mondialisation et la restructuration économique, leur ville se développe d'une façon éclatée. Au lieu de suivre une croissance ordonnée et uniforme, certaines zones et certains groupes sont favorisés par la croissance économique internationale, alors que d'autres espaces et d'autres populations subissent les conséquences néfastes de cette croissance sur l'économie américaine. En matière sociale, politique et économique, la ville se défait. C'est le chaos, il n'y a pas d'unité, il n'y en aura jamais. La perspective postmoderne sera sollicitée pour expliquer cette nouvelle (dés)organisation urbaine, caractéristique de la fin du 20^e siècle. Comme le suggère cette ligne de pensée, on explique que la ville ne peut faire consensus, qu'elle est compartimentée à l'extrême. Toutes les parties revendiquent un droit de parole, chacun évolue à sa façon et aucune autorité n'a le contrôle. La plus petite unité urbaine, le citoyen, trouve dans la ville un endroit où exprimer son individualité, ses particularités, et les appariements se font selon les besoins et les goûts ponctuels, fluctuants et personnels.

D'après l'angle d'analyse retenu par l'École de Los Angeles, sous le coup des processus globaux de néolibéralisation, les espaces publics angéline sont étouffés, ils disparaissent, ils meurent. On dit de l'espace public, traditionnellement rassembleur et unificateur, qu'il serait abandonné, parfois détruit. Autre part, il serait privatisé, payant et exclusif. Dans les espaces

restants, seuls certains groupes y auraient accès, et tous les moyens seraient utilisés pour exclure les autres jugés indésirables (souvent des jeunes, les itinérants, les immigrants, les pauvres). Dans ces lieux parfaitement homogènes, la civilité entre les usagers, tous du même groupe, serait exemplaire. Pour l'École de Los Angeles, les espaces publics qui seraient commodifiés, surveillés, homogénéisés et contrôlés, comme ceux qu'ils observent à Los Angeles, n'ont rien de public. Puisque la ville du futur se libérerait de ce type d'espaces, on pourrait conclure à sa mort ici et prédire sa disparition ailleurs.

À ceci, j'ai opposé le modèle utilisé jusqu'ici dans la compréhension des faits urbains, celui de l'École de Chicago. Ce modèle explique que du côté urbain, chaque quartier ou secteur développe une expertise économique et fonctionnelle qui lui permet de participer en symbiose au tout qu'est la ville. Cette organisation n'est pas fixe et les aires urbaines sont en constant changement et réajustement : elles apparaissent, disparaissent, s'institutionnalisent ou changent de fonction. Du côté individuel, chaque citoyen développe deux nouvelles aptitudes qui lui permettent de faire face à ce nouvel ordre urbain sans perdre la raison : une attitude blasée et réservée qu'il montre en public, inspirée par le froid calcul monétaire qui caractérise dorénavant tous les échanges, et une attitude hyperpersonnalisée, qui lui permet de se distinguer de ses concitoyens dans cet univers très concurrentiel. Sous-jacents à ce nouvel ordre urbain se trouvent deux dimensions : la communication interpersonnelle et les échanges économiques. C'est ce qui permet à la ville de maintenir un état d'interdépendance des parties divisées économiquement et culturellement. Par la communication, les échanges et les interactions, la ville a ce pouvoir de réduire et d'organiser les différences, de rétablir entre les parties un équilibre perpétuel qui permet d'évoluer toujours plus rapidement.

Adhérant à la thèse de l'École de Los Angeles selon laquelle la Ville des anges est une métropole fragmentée, mais considérant, à la suite de l'École de Chicago, la possibilité que la communication puisse maintenir les fragments unis dans la ville, mon attention s'est tournée vers les espaces publics. D'un côté, les postmodernes angélinos accumulent les histoires chaotiques qui démontrent la diversité de Los Angeles et l'impossibilité de gérer et d'unir le tout rendant désuet et négligeable le rôle des espaces publics. De l'autre, les espaces publics sont appelés à jouer un rôle majeur dans les échanges qui permettent aux différentes composantes urbaines de perpétuer leur interdépendance. Qu'en est-il réellement?

Ceux qui annoncent la mort de l'espace public le comprennent comme un site urbain ouvert à tous, en tout temps, pour pratiquer toutes sortes d'activités. À la lumière de l'histoire des espaces publics, cette définition semble utopique. Les espaces publics comme l'agora grecque,

les forums romains et les cafés allemands du 18^e siècle ont toujours été des espaces d'exclusion. Particulièrement dans l'histoire américaine, l'acceptation des femmes, des gens sans propriété et des individus de couleur dans les rangs formels du « public » n'est que toute récente et encore bien incomplète (Mitchell, 2003b: 132-133). Par ailleurs, aucune étude empirique qualitative ou quantitative (Nemeth, 2010) ne vient supporter la thèse selon laquelle les espaces publics de Los Angeles sont réduits à néant. C'est une visite d'autant plus nécessaire que le mythe de Los Angeles — ville fragmentée sans espace public — est bien répandu. La littérature qui soutient ce propos s'ancre généralement dans un site concret (Bunker Hill ou tel espace public corporatif), sans entrer en conversation avec les tenants de la vitalité des espaces publics.

De plus, il y a plusieurs espaces publics bien utilisés et appréciés par les citoyens des grandes villes. Ces espaces permettent les rencontres fortuites qui à leur tour construisent une vie sociale urbaine dynamique et relativement sécuritaire. Ce sont des lieux qui font partie de l'imaginaire des citoyens, où ils se projettent et expriment leur quartier. Ces sites permettent aussi à d'autres de venir ajouter ou contester cet imaginaire.

Ainsi, il faut revoir la façon dont on pose le diagnostic de mort des espaces publics. Un espace public, pour être considéré mort ou stérile, est un espace qui ne remplit pas sa fonction de sociabilité et d'interconnaissance : c'est donc cela qu'il faut chercher. Les espaces publics urbains sont très riches en matière de communication non verbale, car les citoyens se retrouvent très près physiquement de gens avec qui ils partagent, de prime abord, très peu d'affinités. Savoir naviguer dans cet univers public exige une reconnaissance minimale de l'Autre et la confiance que les signaux verbaux et non verbaux envoyés seront bien interprétés. Le champ de l'interaction sociale, à la suite de l'École de Chicago, a développé des outils très fins pour l'observation des échanges, qui se déclinent en une panoplie de comportements, d'attitudes et de compétences. Ce sont ces outils que j'ai sollicités pour évaluer la vitalité des espaces publics.

Par une observation participante dans cinq espaces publics du centre-ville, j'ai fait le décompte des usagers et de leurs caractéristiques sociales (représentation, race, âge, sexe). Cette technique de collecte de données a permis de combiner différentes données spatiales et sociales, d'une façon qui est assez près de ce qui est vécu au quotidien. Les différents critères de catégorisation sociale (représentation sociale, race, âge, sexe) ont été combinés à d'autres éléments (tels que les événements, activités, services et environnement immédiat) qui prennent place dans un espace public au design plus ou moins ouvert. Ces critères sont sollicités par les

citadins eux-mêmes afin d'organiser leur fréquentation des espaces publics et à même chaque espace public. La surveillance des sites, aussi coercitive soit-elle sur papier, ne peut que s'adapter aux usagers et à leurs pratiques.

Il appert que les espaces publics présentent différentes combinaisons de sociabilité, de sécurité informelle, de représentations et de contestations.

Pershing Square est un espace où l'on suppose, avec raison, que les interactions mixtes sont peu nombreuses. Le contrôle informel exercé par les itinérants est favorable à l'oisiveté, à la discrétion, même dans la pratique d'activités illégales. Cette sécurisation informelle des lieux contribuent certainement à l'image que projette Pershing Square et qui tourne autour d'un espace désagréable, mais surtout dangereux. C'est cette représentation qui est contestée pas les résidents locaux, dont les nouveaux gentrificateurs, qui tentent de s'appropriier les lieux en organisant marché et activités et en demandant des modifications à la réglementation. S'il y a en effet peu d'interactions, il reste que des échanges se produisent, et ce malgré le design contraignant et la sécurisation formelle des lieux.

Plaza Olvera met en scène des interactions nombreuses entre des usagers principalement latinos et des touristes. Les premiers ont une main mise sur l'espace en faveur d'activités tranquilles et discrètes, à l'exception des activités de groupe supervisées. Une telle appropriation favorise une ambiance sud-américaine, recherchée et peu contestée. Ici, malgré le design imposé et la marchandisation du site, des gens se sont appropriés l'espace et en ont fait un des sites où il y a le plus d'interactions.

Vista Hermosa Natural Park accueille de nombreux usagers, surtout résidents autour du parc. Forts de cette familiarité, les usagers interagissent souvent entre eux, ce qui favorise un contrôle social sur l'espace visant la sécurité du site et la mise à distance des éléments dangereux du quartier, comme les graffitis et les menaces physiques. Le parc en ce sens est bien approprié par les citadins, ce qui en fait un site unique.

Grand Hope Park met en scène moins de familiarité, mais les contacts sont nombreux entre les étudiants, les résidents et les employés locaux. Pour maintenir une utilisation saine d'un espace restreint, mais très agréable, des zones et des codes ont été établis. Les échanges permettent donc le renouvellement quotidien de ce contrat implicite, engageant la représentation d'un parc de proximité. Les contestations sont récurrentes, mais mineures parce qu'internes aux usagers du parc. Bref, un parc fortement sécurisé, où les interactions ne sont pas moins nombreuses.

Le Watercourt de la California Plaza est cet espace qui présente le moins d'interactions mixtes, principalement parce que la présence d'employés de bureau est forte. Ils réussissent par ailleurs à imposer leur rythme et leurs activités aux autres usagers, qui adhèrent à cette utilisation plutôt qu'ils ne la contestent. Si le Watercourt est un espace public ouvert où des interactions prennent place, il reste néanmoins le site principal des cols blancs.

Fréquentation mixte et limitée

Mes résultats démontrent que la mixité sociale des sites étudiés est limitée : les gens aux intérêts communs se rassemblent dans les mêmes espaces publics, et fréquentent les mêmes sections, et à peu de chose près, ils y vont aux mêmes heures : les Latinos et les touristes à la Plaza Olvera, les itinérants à Pershing Square, les cols blancs au Watercourt, les étudiants et les résidents voisins au Grand Hope Park, et les familles au Vista Hermosa Natural Park. Cet ordre n'est pas immuable et hermétique, mais de façon générale, les citoyens se rassemblent par pairs. Il a été amplement démontré que cela est le fait de lois et parfois de la force brute, selon les sociétés, les époques et les coutumes. Mon travail vient démontrer que cela dépend également de la volonté des gens qui, au quotidien, s'organisent eux-mêmes au sein des espaces publics et entre ceux-ci selon des critères variés et des besoins particuliers. Surtout, cette succession des groupes dans l'espace et leur rassemblement au sein d'espaces publics se fait malgré les pratiques contemporaines de contrôle et de surveillance (variés selon les sites) et les incitatifs à la consommation (qui sont au final assez rares). Savoir naviguer entre ces places et ces parcs offrant différents avantages et où se trouvent différents publics, c'est le propre du vivre en ville.

Interactions mixtes et limitées

Mon travail démontre que les espaces publics accueillent une vie sociale relativement active. Relative parce que beaucoup d'efforts sont mis en œuvre par tous les usagers pour maintenir avec l'Autre une distance qui permet de préserver l'intégrité sociale, et les citoyens se tiennent éloignés des menaces les plus fortes. Ainsi, les observations sur l'hétérogénéité et sur les interactions mixtes concordent; les gens ne s'impliquent que partiellement avec les étrangers, préférant la plupart du temps entrer en contact avec des gens qui leur ressemblent. Néanmoins, dans les endroits fortement convoités, les frottements sont les plus fréquents et les normes constamment renégociées, et ce, encore une fois malgré la surveillance et la consommation.

Autrement dit, la mixité dans les espaces publics n'est pas garante d'échanges directs. Mais les liens faibles entre les groupes et la familiarisation à l'Autre sont des actes communicationnels

subtils, inconscients et importants dans l'acquisition et la maîtrise des aptitudes et attitudes qu'exige la vie publique et dans la cohabitation qui renforce la vie sociale urbaine. La vie publique est cet espace par excellence pour apprendre à vivre avec les autres d'une façon qui, si elle est promue dans la sphère privée, ne peut être réellement expérimentée qu'en public (Lofland, 1998 : 241).

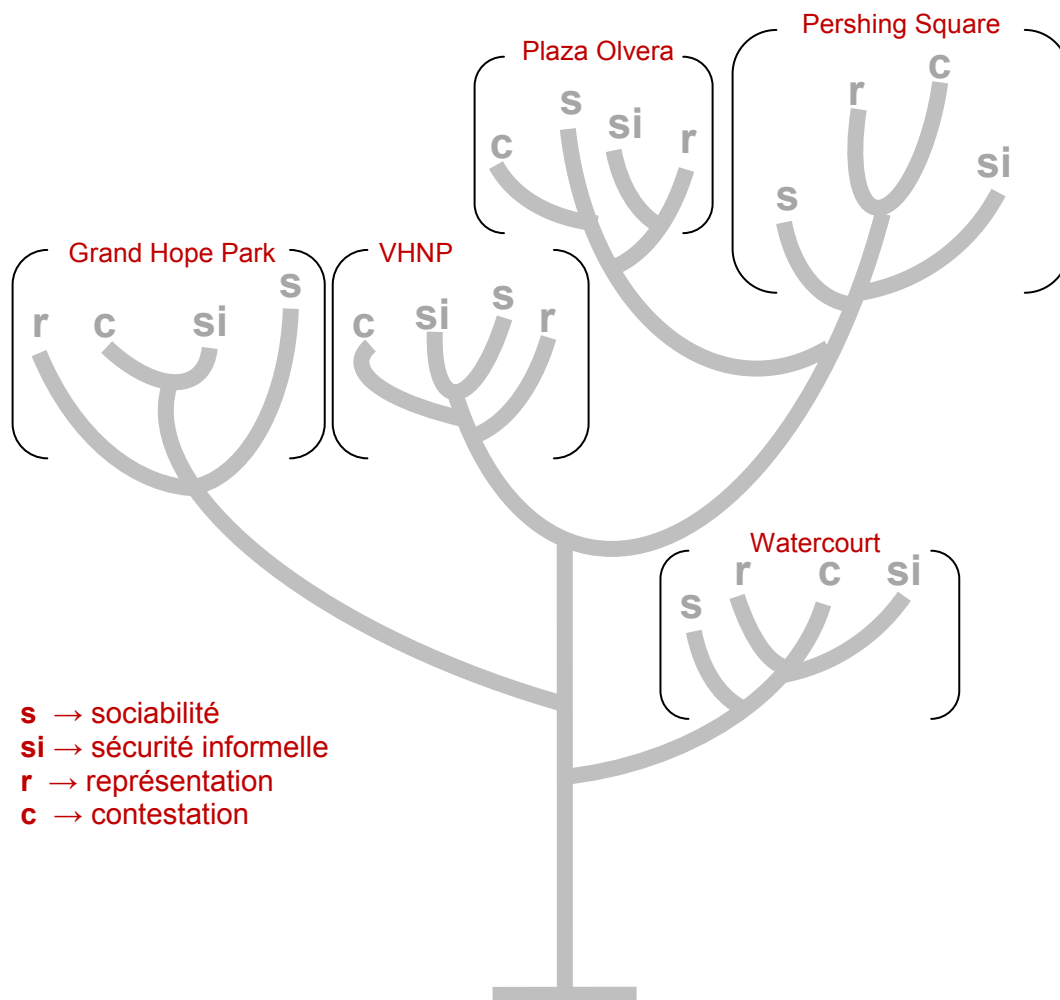
Différents espaces contextualisés

Ce que j'appellerais la métaphore de l'arbre ici est utile pour illustrer le dynamisme des combinaisons de sociabilité, de sécurité informelle, de représentation et de contestation. Chaque branche principale est un espace public, et chaque branche qui lui est rattachée est un indicateur de la vitalité. Il est possible que pour une ou plusieurs raisons, la branche de la sociabilité soit solide et bien feuillue, alors que celle de la représentation moins riche. Plusieurs éléments contextuels peuvent influencer la pousse d'une branche (comme un quartier résidentiel adjacent mixte et dense) ou sa soudaine sécheresse (un contrôle accru par les forces policières par exemple). L'ensemble de ces branches formant un même espace public croît à une vitesse variable et prend une place plus ou moins haute au sein de l'arbre.

Ici, ce n'est pas l'ordre des variables qui compte (de gauche à droite), mais plutôt leur hauteur relative. Par exemple, la contestation est un élément très fort de la vitalité de Pershing Square, tandis que la sociabilité du Watercourt est moins dominant que la représentation du site. Par conséquent, on peut situer la Plaza Olvera au sommet des espaces publics grâce à sa vitalité, de même que Pershing Square à cause de la force de certains indicateurs. Grand Hope Park et le Vista Hermosa Natural Park présentent des niveaux de vitalité semblables, alors que le Watercourt est en bas de l'arbre.

Cette métaphore de l'arbre me paraît plus appropriée que celle de l'échelle allant de l'espace public le plus vivant au moins dynamique. À une extrémité d'un tel continuum se trouverait la Plaza Olvera, très chère aux yeux des Angélinos et des touristes étrangers, et de l'autre, le Watercourt, qui joue plutôt le rôle de cafétéria pour les travailleurs de bureau. Seulement, la métaphore de l'arbre illustre encore mieux, d'après moi, comment chaque espace public peut être favorisé ou défavorisé par un contexte bien plus large que simplement la sécurité et la consommation renforcées par le néolibéralisme. Plus précisément, les espaces publics d'un arbre sont rattachés ensemble par un tronc commun qui s'ancre fermement dans le sol. Autrement dit, les espaces publics doivent être compris dans leur relation entre eux et à leur environnement; ils ne peuvent être déracinés de leur contexte.

Figure 38 : La métaphore de l'arbre



Cela démontre également le dynamisme des espaces publics, leur potentiel de vitalité dans la mesure où le contexte est favorable. Annoncer la mort des espaces publics, c'est poser un diagnostic définitif sur un site urbain complexe dont la vitalité, fluctuante, repose sur plusieurs facteurs. Un espace public dit mort peut revenir à la vie, et le contraire aussi. Ainsi, les espaces publics peuvent être hiérarchisés (plus ou moins mixte, plus ou moins invitant pour les enfants, etc.), mais cet ordre n'est pas immuable et évolue avec le temps, les aménagements et les changements urbains.

Recommandations

L'histoire de David illustre les limites sociospatiales des espaces publics. David connaissait bien ses ressources et son environnement, mais il se voyait limité dans ses déplacements par ses capacités physiques et matérielles. Certains parcs lui étaient désagréables, d'autres lui étaient

inaccessibles. Capable de solliciter certains services, comme le Skid Row Photography Club, il était dans l'incapacité de faire exercer ses droits dans d'autres domaines (vis-à-vis du garde de sécurité d'Angels Knoll).

Lorsque l'on parle d'espace public vivant, il ne peut pas seulement être question de design et d'accès gratuit. Il faut considérer la palette des goûts, des besoins et des capacités individuels. La vitalité des espaces publics se mesure donc à la multitude d'espaces ouverts, connus et faciles d'accès pour ceux à qui ces sites s'adressent. Puisque chaque parc porte un sens particulier, en plus d'offrir certains services spécifiques, un citoyen peut parcourir une longue distance pour aller au site de son choix. C'est le cas de ce blogueur qui partageait ainsi son appréciation de Grand Hope Park :

Je rappelle quand Grand Hope Park a ouvert au début des années 1990. Je vivais dans le Westside et je ne connaissais pas vraiment le centre-ville. J'ai lu un article à propos d'un nouveau parc au centre-ville. J'étais intrigué. J'ai mis les enfants dans la voiture et je me suis dirigé au centre-ville pour un pique-nique. Je me souviens très bien du regard excité des enfants de six ans en entendant la tour de l'horloge sonner l'heure. Nous n'avions jamais rien entendu de pareil (malheureusement, l'horloge ne fonctionne plus). Ç'a été le début d'une longue et heureuse histoire. (Ma traduction de Kennedy 2006)

La vitalité des espaces publics ne peut donc se réaliser sans motilité, c'est-à-dire sans potentiel de déplacement (Kaufmann, 2006). La motilité renvoie à la fois à la capacité physique, à la volonté, aux connaissances acquises, ainsi qu'au système technique de transport. Dans le cas des espaces publics, la motilité réfère à l'information offerte au public à propos des parcs existants, leur localisation et leur équipement, la façon et le moment de s'y rendre. La motilité, c'est également la capacité individuelle à faire appel à ses meilleures compétences, à son réseau social et à l'infrastructure publique afin de rendre possible le projet d'aller dans un parc. Autrement dit, la motilité met de l'avant la valeur de chaque site et leur capacité à accueillir les pratiques citoyennes.

Dans un lieu critiqué comme l'est Pershing Square, on retrouve des gens, comme David qui n'ont d'autre place où aller. Comprise sous cet angle, la forte population de Marginaux à Pershing Square n'est pas le résultat d'un problème d'aménagement, mais il s'agit d'un problème d'une plus grande ampleur. C'est d'abord un problème d'urbanisme, car l'offre d'espaces publics devrait être plus grande qu'elle ne l'est actuellement dans Skid Row et dans les quartiers défavorisés. Mais c'est également un problème social : idéalement, il ne devrait pas y avoir de sans-abris. Réalistement, leur présence ne devrait pas inspirer tant d'inconfort,

de méfiance et de répulsions; la co-présence, la familiarité et les contacts visuels et communicationnels devraient être plus courants et acceptés. Mais dans la situation actuelle, les citoyens qui considèrent certains usagers de l'espace public comme indésirables devraient pouvoir fréquenter des espaces où ils se sentent confortables et en sécurité. Cela vaut pour tous les groupes et leurs indésirables respectifs. Sur cette ligne de pensée, la marchandisation qui affecte les espaces publics est bel et bien réelle en ce sens que les citoyens consomment les espaces publics comme des produits identitaires.

Tout comme l'aménagement décentralisé et étendu de Los Angeles avait été critiqué, revu et finalement promu, la planification de ses espaces publics – fortement dénoncée – doit être revalorisée. En effet, à l'issue de mon travail, il semble que les indésirables sont les espaces publics eux-mêmes, mal considérés, mal compris, mal promus. Mon invitation s'adresse donc aux groupes communautaires, à la Ville et au milieu académique. Los Angeles possède des espaces publics dynamiques, répondants aux besoins variés et fluctuants des habitants de cette *hétéropolis*. Il est primordial de faire la promotion des espaces publics existants (non pas sans défauts), d'encourager leur utilisation (telle qu'elle se pratique déjà) au quotidien et de continuer de maintenir l'accessibilité universelle. Et bien sûr, il faut veiller à constamment en augmenter le nombre, c'est-à-dire en aménager de nouveaux aux design et équipements variés, pensés de concert avec les futurs usagers des sites.

Los Angeles ville... et espaces publics du futur

Ce travail de thèse suppose que le néolibéralisme qui favorise la fragmentation urbaine, et responsable de la supposée destruction des lieux publics, aurait plutôt contribué à une individualisation de la pratique des espaces publics, et ce de deux façons. Premièrement, on assiste à leur multiplication, à leur spécialisation, à leur adaptation aux besoins des plus petits groupes urbains. Dans le cas de Los Angeles, il est commun de penser que par sa fragmentation, son histoire non linéaire et le spectaculaire déclin de son centre, Los Angeles pose mieux qu'ailleurs la question de la centralité « [...] comme lieu de mémoire reflétant certes des luttes antérieures, mais aussi comme symbole d'une identité à construire [...], comme symbole de l'unité de la métropole et de son corollaire, la valorisation de l'espace public » (Ghorra-Gobin, 2002b: 19-20). J'ajouterais que la perte de centralité engage la dévalorisation de l'espace public *central et centralisateur*. Dans ce contexte, il n'y a pas de parc qui polarise toute la vie sociale urbaine de Los Angeles, mais chaque site aimante certains citoyens, pour certaines activités, à certains moments. La société s'individualise, donc les espaces publics se multiplient pour répondre aux besoins de tout un chacun.

Deuxièmement, les citoyens, encouragés à individualiser leur expérience de la ville, profitent d'une offre variée d'espaces publics pour spatialiser leurs besoins. Les différences, poussées dans leurs plus petits retranchements – les individus —, ont un besoin de production, de reproduction et de reconnaissance. En retour, l'ancrage des différences dans le paysage urbain (par la voie des espaces publics) sert d'appui physique pour revendiquer leur existence. J'abonde ainsi dans le sens de Forrest et Kearns (2001: 2129), selon qui la mondialisation qui a encouragé l'individualisation des modes de vie a favorisé l'émergence d'une variété d'utilisations des lieux publics, devenus source de confort et de sécurité. La société s'individualise donc les espaces publics se multiplient pour répondre aux besoins de tout un chacun. Comme les deux côtés d'une même médaille, les espaces publics multipliés et spécialisés sont utilisés par des individus aux besoins uniques.

Est-ce le résultat d'une trop grande fragmentation et spécialisation des fonctions spatiales depuis le 18^e siècle, poussée à l'extrême sous les forces du milieu privé à Los Angeles? Ou est-ce le résultat des tendances néolibérales qui poussent à une individualisation des besoins et des pratiques, invitant les gens à surspécialiser leurs pratiques des espaces publics?

Il a été prouvé déjà que Los Angeles possède moins d'espaces publics que dans la plupart des villes américaines. Mais aucune étude n'a comparé les types d'espaces urbains existants et ce que chacun d'eux offre comme activités et potentialités de rencontre. Dans la ville contemporaine, les citoyens ont des identités complexes, des appartenances variées et souples, et des liens insolites sont entretenus de façon inédite. Les espaces publics doivent répondre à ces différentes combinaisons et c'est exactement ce que font la plaza sud-américaine, le square marginal, la place corporative, le parc de quartier et le parc nature étudiés ici, en plus des autres espaces publics mentionnés au fil de ces pages. À Los Angeles, la fragmentation a peut-être accentué une variété dans les espaces publics existants, déjà uniques et différents.

Chaque espace public est construit, produit et reproduit au gré des dynamiques locales. En effet, cette diversité d'espaces publics est le résultat de pratiques urbanistiques et socio-urbaines millénaires qui sont celles des espaces publics, et qui se sont attachés des sens, des constructions et des représentations différentes à chaque époque, dans chaque culture, et pour chaque groupe. L'espace public contemporain est le résultat des forces mondiales, des enjeux locaux et des tensions entre les deux, tensions qui sont jouées tout au long de l'histoire. Les espaces publics de Los Angeles datent tous d'une époque différente, où les gens et les signes se manifestent de façons variées. La métropole porte aujourd'hui ce bagage unique. Dans la

situation actuelle, les gens (croient qu'ils) ont besoin d'espaces différents pour répondre à des besoins différents, et, justement, différents espaces répondent à différents besoins.

La variété d'espaces publics permet la mise en place d'une troisième solidarité, pour reprendre le concept proposé par Ascher et Godard (1999) dans le débat qui les opposait à Donzelot (1999). Ce dernier observait dans la fragmentation urbaine une sécession des liens sociaux alors que les premiers soulignaient plutôt, par leur concept, une recomposition des liens sociaux sous la forme de liens faibles, fragiles, changeants et diversifiés, nombreux et choisis, qui permettent des appartenances sociales multiples. Favoriser l'expression de liens multiples par une variété d'espace public est une des conclusions de ma thèse qui fait une contribution au grand débat sur la mixité sociale et la fragmentation.

Quand à la question de l'individualisation des pratiques en ce qui concerne les rencontres dans les espaces publics, il aurait été utile de comparer les interactions mixtes de Los Angeles avec celles d'autres villes américaines, par exemple. Je pense néanmoins que ce qui a été observé ici est le fait d'une grande ville, et non un phénomène unique à Los Angeles. Whyte expliquait, à la suite d'années de recherche sur Tokyo et New York, que ce qui compte, c'est la taille de la ville. Les comportements devant la mixité, au quotidien, seraient les mêmes dans les villes de tailles similaires même si ces villes sont de pays différents. Autrement dit, il y aurait plus de points communs entre ces villes qu'entre les villes de différentes tailles dans le même pays, et ce, parce que *les citoyens réagissent à des situations à forte densité* qui ne trouvent pas d'équivalent dans des petites villes (Whyte 1988 : 23, 24). D'abord, et c'est une hypothèse à vérifier, il est possible que les groupes en représentation – et leurs indésirables — soient sensiblement les mêmes de ville en ville (les Marginaux surtout). Puis, sans doute, parce que la réaction devant une vie publique dense est la froide politesse, l'attitude blasée ou le renfermement.

La fragmentation à l'échelle des espaces publics (à chaque type d'utilisateur son coin de parc et son heure de fréquentation) n'est pas nécessairement une tare, car la co-utilisation et la co-fréquentation des espaces publics favorisent une familiarisation (du moins visuelle) à d'autres groupes et à d'autres pratiques, autrement défavorisés par les stéréotypes. Germain arrive à la même interprétation à la suite de son analyse de quartiers multiethniques montréalais :

Ces formes de coprésence avec reconnaissance minimale et maintien des distances ne devraient pas être interprétées comme un déficit de sociabilité, comme une tolérance superficielle. Il ne s'agit pas non plus nécessairement d'une étape dans un éventuel processus de rapprochement interethnique. Elles permettent un partage sans heurts de

l'espace qui s'avère particulièrement névralgique dans les quartiers denses où les espaces publics sont fort fréquentés. Dans ce sens, elles font partie de la vie en ville. (Germain, 1999: 26)

C'est là tout l'intérêt d'avoir sollicité les outils des interactionnistes pour saisir la vitalité des espaces publics. D'après l'École de Chicago et les interactionnistes qu'elle a inspirés, les échanges qui en résultent, aussi courts et subtils soient-ils, sont à la base de la vie urbaine (Park, 1938, 1990 [1926]). Selon Rémy, c'est d'ailleurs là que réside toute la richesse de l'urbanité, qui est une forme de sociabilité favorisant la communication dans la distance (Rémy, 1990: 86).

La fragmentation n'est pas immuable et dépend des représentations affichées, des contextes particuliers et même du cycle de vie. Elle peut fabriquer ou remodeler des schèmes d'inégalités, comme elle peut communiquer l'égalité et engendrer la sociabilité (Lofland, 1998: 39-40). Car même s'ils reproduisent la fragmentation – en ayant un comportement raciste par exemple – ou tentent de la surmonter – en s'engageant dans des échanges intergroupes —, les citoyens angéliens communiquent, socialisent, interagissent (Joseph, 1993: 83). Les limites de la fragmentation sont souples, adaptables et variables. Elles sont constamment mises à l'épreuve lors de l'exercice d'urbanité et de ce fait soulignent la nécessité des espaces publics en tant qu'espace de confrontation représentationnelle sociale. Les distinctions confirmées par les frontières, écrivait Barth, « [...] ne dépendent pas d'une absence d'interaction et d'acceptation sociale, mais sont tout au contraire les fondations mêmes sur lesquelles sont bâtis des systèmes sociaux plus englobants » (Barth, 1995 [1967]: 204-205). Et, ajouterait Park (1938, 1990 [1926]), le tout est lié par la communication.

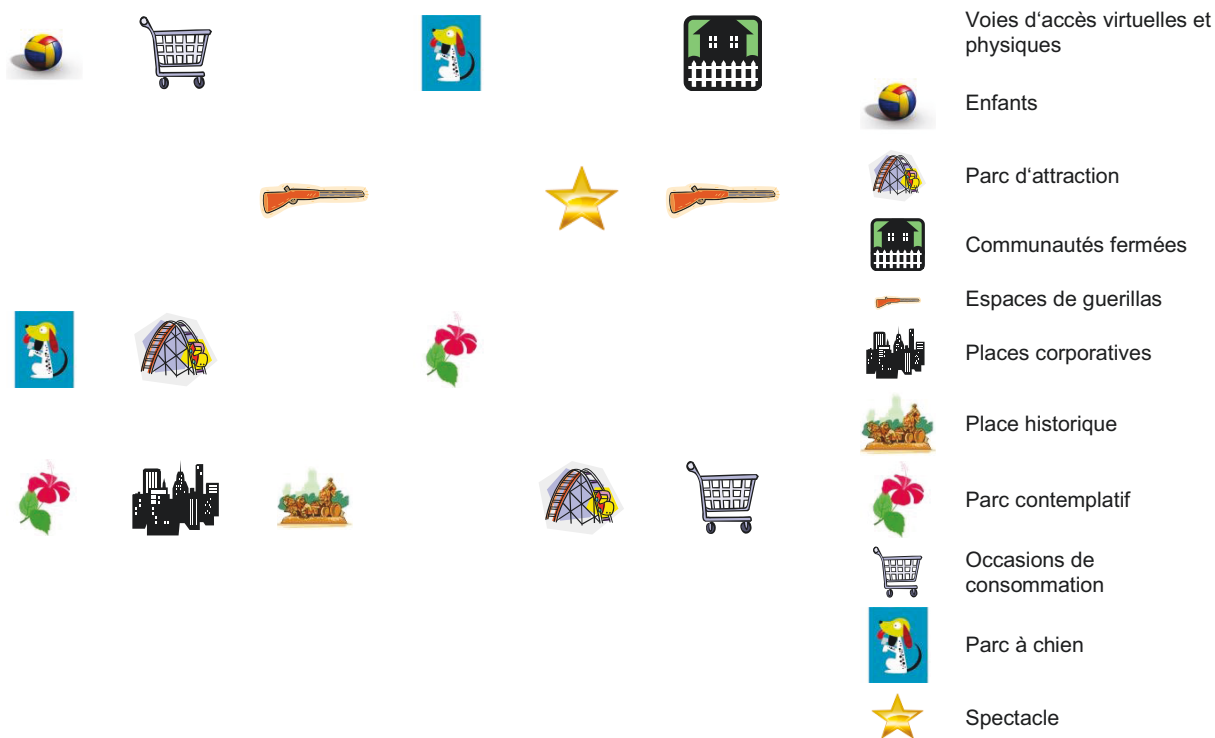
Si j'admets que la communication, même non verbale, a un rôle à jouer dans l'unité urbaine, je ne peux adhérer à la thèse évolutionniste mise de l'avant par l'École de Chicago qui prévoit la régularité de la vie et la mort des aires urbaines, bien que le travail ici proposé ne puisse qu'amorcer une réflexion en ce sens. Les théories les plus récentes en écologie semblent par ailleurs se rassembler sous l'idée que le renouvellement des aires écologiques se fait de façon moins prévisible qu'on ne le pensait. Ce qui meurt ne sera pas nécessairement remplacé par le même écosystème.

Pour toutes ces raisons, j'avance qu'une réelle universalité dans la fréquentation des espaces publics renvoie aussi à une offre variée et considérablement importante d'espaces publics accessibles qui répondent de façon ponctuelle ou permanente à des besoins différents, exprimés ou non, par la population locale. La réelle mixité ne peut être évaluée à même un parc

ou un square. C'est plutôt dans la variété de l'offre d'espaces publics répondant aux besoins de tous les individus, besoins que l'on sait souples, que la mixité des espaces publics doit être considérée et favorisée. Les espaces publics de Los Angeles sont hétérogènes en ce sens. La métropole californienne offre une variété d'espaces publics avec différentes nuances quant à l'intensité et les couleurs. Passer d'un parc à un square, au gré de ses besoins et de ses capacités, négocier ces différents univers; voilà l'essence même de la vie urbaine.

La ville de Los Angeles apparaît donc peut-être, une deuxième fois, comme cette ville du futur, mais maintenant sur le plan des espaces publics. Pour illustrer ce propos, je reprends l'illustration proposée par Dear et Flusty (2002a : 80) pour parler du Keno capitalisme, censé montrer le développement fragmentaire de la ville. J'y superpose le développement fragmentaire (dans le sens de non centralisateur) et les rôles variés des espaces publics.

Figure 39 : Les espaces publics du Keno capitalisme



Cette carte non-représentative de Los Angeles illustre l'intégration non-hiérarchique des espaces publics; il n'y a pas un espace public centralisateur, mais plusieurs sites qui évoluent à leur rythme et se définissent à leur échelle. Ensuite, la mobilité, qui permet l'appropriation, la représentation et la contestation des parcs et squares (incluant les discussions sur les blogues

et suite aux articles de journaux en ligne), est illustrée par ces voies zigzagüées qui lient et isolent les espaces publics. Cela démontre le fait qu'à Los Angeles, l'accès équitable aux parcs ne peut être seulement réservé aux riverains, mais doit reposer sur la motilité. L'urbanité repose sur ce pouvoir de se déplacer, de fréquenter les lieux de convergences, de communiquer, au sens où l'entendait l'École de Chicago. Les villes contemporaines, fragmentées et étalées, pourraient considérer l'aménagement des espaces publics aussi diversifié que ceux que j'ai observé à Los Angeles, si tant est qu'ils soient promus et accessibles, et que la motilité des citoyens soit encouragée.

Je conclurai en rappelant qu'au-delà de toutes espérances, les espaces publics de Los Angeles comprennent aussi, en leur sein, une certaine hétérogénéité comme l'illustrent mes dernières notes sur la Plaza Olvera, en décembre 2009.

Il fait soleil, mais c'est frais. Les places au soleil sont les plus occupées. J'ai vu le jeune rencontré à Pershing Square qui se dirigeait vers Union Station. Le kiosque à musique est transformé en scène de la nativité. Je trouve qu'il y a beaucoup de monde. Cette place va me manquer. Je me suis assise près de l'itinérante noire. Elle discute, parle de la ville de Chicago. Elle chante. Sa voix est douce et elle n'est pas vulgaire. Maintenant, je comprends pourquoi elle est toujours ici et qu'il y a souvent – comme ce matin – du monde autour d'elle. (Notes de terrain, Plaza Olvera, 9 décembre 2009)

Au moment de clore cette exploration des espaces publics angélinos, ailleurs dans le monde les places publiques fourmillent d'activités. De la Place Tahrir au Caire, où les manifestants se sont rassemblés pour protester contre le président Moubarak, jusqu'aux Insurgés de la Puerta de Sol de Madrid, où les Espagnols dénoncent les conditions économiques et sociales actuelles, les places publiques vibrent au diapason des citoyens. Plus que jamais, les espaces publics représentent des lieux de rencontre, de mobilisation, d'expression et de prise de pouvoir. Je ne peux souhaiter meilleure conclusion, ou plutôt prolongement, à l'expérience des espaces publics dans les villes contemporaines.

ANNEXE 1 : PROXÉMIQUE



1 / Distance intime, mode proche (0 cm)

Les corps se touchent (lutte, rapport sexuel), les odeurs corporelles sont vivement perçues, de même que la chaleur de la peau, la voix est souvent atténuée, la vision peut être brouillée.



1 / Distance intime, mode éloigné (15 à 40 cm)

Les corps ne se touchent plus, à l'exception éventuelle des mains, les odeurs sont encore perceptibles, la voix reste étouffée et la focalisation visuelle est encore difficile.



3 / Distance personnelle, mode proche (45 à 75 cm)

La vision devient parfaitement nette, les odeurs ne sont plus perçues, à l'exception de l'haleine.



4 / Distance personnelle, mode éloigné (75 à 125 cm)

Le regard embrasse tout le corps, il n'est plus question de chaleur, ni d'haleine, ni de contacts.



5 / Distance sociale, mode proche (1,20 à 2,10 m)

C'est la distance du travail (table, bureau) et des rendez-vous d'affaires; le regard est encore aigu.



6 / Distance sociale, mode éloigné (2,10 à 3,60 m)

Le regard ne peut plus capter les petits détails du visage, la voix commence à monter (audible dans une pièce contiguë).



7 / Distance publique, mode proche (3,60 à 7,50 m)

La tête de l'interlocuteur commence à apparaître plus petite; la voix doit s'élever pour être entendue.



8 / Distance publique, mode éloigné (plus de 7,50 m)

Il faut articuler très nettement pour être entendu et gesticuler pour être vu; l'interlocuteur commence à être noyé dans la masse.

(Winkin, 2000: annexe 1)

ANNEXE 3 : QUESTIONNAIRE

Relation avec le lieu étudié	<p>Venez-vous souvent?</p> <p>À quelle fréquence?</p> <p>Avec qui?</p> <p>Pour y faire quoi?</p> <p>Racontez la première fois que vous êtes allés à cet endroit.</p> <p>Au fil du temps, avez-vous changé votre utilisation de l'espace?</p> <p>Qu'aimez-vous de cet endroit?</p> <p>Qu'est-ce qui vous plaît moins?</p> <p>Avez-vous une anecdote, une histoire à propos de cet endroit?</p>
Relations avec les autres usagers	<p>Qui utilise cet endroit?</p> <p>Savez-vous qui utilise cet endroit quand vous n'y êtes pas (la nuit par exemple)?</p> <p>Est-ce que la présence des autres utilisateurs influence votre propre fréquentation (quantitativement) et utilisation (qualitativement)?</p> <p>Êtes-vous à l'aise lorsqu'on vient vous parler, ou préférez-vous rester seul?</p> <p>Y a-t-il d'autres usagers qui vous rendent inconfortables, nerveux? Qui vous font peur? Qui vous rassurent? Qui vous sécurisent?</p> <p>Avez-vous vécu des événements tristes, heureux, dangereux ou agréables avec d'autres usagers que vous ne connaissiez pas?</p> <p>Avez-vous développé des relations particulières avec certains usagers?</p> <p>Pensez-vous que l'endroit à l'étude est propice aux nouvelles rencontres?</p> <p>Avez-vous été témoin d'altercations ou d'événements heureux entre d'autres usagers?</p>
Généralisation	<p>En quoi ce qui se passe dans cet endroit entre les usagers est représentatif de ce qui se passe entre les mêmes groupes à l'échelle de la ville?</p> <p>Quels médias consultez-vous ?</p> <p>Y avez-vous lu / vu / entendu récemment des événements ou des explications en lien avec vos propres expériences dans le lieu à l'étude?</p>
Autres	<p>Âge</p> <p>D'où venez-vous?</p> <p>Comment êtes-vous venu?</p>

ANNEXE 4 : PORTRAIT DES INTERVIEWÉS

PLAZA OLVERA

Répondant	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
Âge	54	50	25	48	23	55	30	32	40	60+	54
Sexe	F	F	F	F	F	M	M	M	F	M	M
Race	L	L	B	L	L	L	B	N	L	L	L

PERSHING SQUARE

Répondant	40	41	42	43	44	45	46	47	48
Âge	19	60+	32	26	25	40	44	26	26
Sexe	F	M	F	M	M	M	M	M	F
Race	B	A	B	N	B	B	B	L	B

WATERCOURT

Répondant	10	21	22	23	24	25	27	29	28	300
Âge	31	30	20	20	45	10	30	36	32	31
Sexe	F	F	M	F	M	M	F	M	F	F
Race	B	B	A	A	B	B	B	L	B	A

GRAND HOPE PARK

Répondant	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	9
Âge	22	22	32	30	20	34	19	28	19	40	35
Sexe	M	F	F	F	M	M	F	M	F	M	M
Race	A	A	B	L	L	B	A	L	A	L	B

VISTA HERMOSA NATURAL PARK

Répondant	2	11	51	52	53	54	55	56	57	58
Âge	40	28	15	26	36	40	25	30	18	26
Sexe	M	F	M	M	F	M	F	M	M	F
Race	L	B	L	B	L	L	A	N	L	B

GLOSSAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS

Aliens : Étrangers.

Beer garden: Jardin adjacent à un restaurant où l'on pouvait apporter sa nourriture à la condition de commander de la bière.

Commons: Parc public.

Crack house: Piquerie.

Farmers' Market : Marché de produits frais.

Frost Belt : Région qui comprend les états du nord-est des États-Unis.

Gated community : Communauté fermée.

Ice Rink : Patinoire

Illegal aliens : Littéralement : des étrangers illégaux. Au figuré : les immigrants illégaux.

Nannies: Nounous.

Neighborhood Watch : Comité de citoyens chargé d'assurer la sécurité et la prévention du crime à l'échelle d'un quartier.

Spatial fix : Désigne une reconstitution de la configuration spatiale.

Sun Belt : Ensemble des états du sud et de l'ouest des États-Unis.

Taxi-dance halls : Salle de bal où les clients peuvent payer pour des partenaires de dance.

Trespassers : Littéralement : des intrus. Au figuré : les immigrants illégaux.

Undocumented : Littéralement : des sans-papiers. Au figuré : les immigrants illégaux.

GLOSSAIRE ESPAGNOL-FRANÇAIS

Bracero (au pluriel : *braceros*) : Ouvrier latino.

Champurrado: Boisson chaude d'Amérique latine à base de chocolat.

Enchilada (au pluriel : *enchiladas*): Met d'Amérique latine. Galette à base de maïs, garnie, roulée, parfois frite, recouverte d'une sauce.

Gran Marcha : Littéralement : la Grande marche.

Tamal (au pluriel : *tamales*): Met d'Amérique latine. Petites bouchées sucrées ou salées enveloppées dans des feuilles d'épi de maïs.

BIBLIOGRAPHIE

Admin32. 2006. *Loyola Law School*. s.l.: Wikipedia.

Agencies. 2010. «US crime falls despite prolonged recession». *China Daily* (Los Angeles), jeudi, 7 janvier 2010. En ligne: http://www.chinadaily.com.cn/world/2010-01/07/content_9282808.htm. Consultation le 10 septembre 2011.

Agier, M. 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville; Lieux, situations, mouvements*. Louvain: Academia Bruylant.

al-Shara, B. 2008. «Shia Meets Sunni in a Baghdad Park». *Worldpress.org*, mardi, 12 février 2008, Middle-East. En ligne: <http://www.worldpress.org/Mideast/3068.cfm>. Consultation le 10 septembre 2011.

Alexander, E. (2009). Praise Song for the Day, A Poem for Barack Obama's Presidential Inauguration. Saint Paul, Graywolf Press: Following is the complete text of "Praise Song for the Day, A Poem for Barack Obama's Presidential Inauguration" as provided by the publisher. p En ligne: <http://www.msnbc.msn.com/id/28755895/>.

Allen, J. 2006. «Ambient Power: Berlin's Potsdamer Platz and the Seductive Logic of Public Spaces». *Urban Studies*, vol. 43, no 2, p. 441-455.

Allen, J.P. 2002. «The Tortilla-Mercedes Divide in Los Angeles». *Political Geography*, vol. 21, no 5, p. 701-709. Consultation le 10 septembre 2011.

Altman, I. et S.M. Low. 1992. *Place Attachment*. New York: Plenum.

Amit-Talai, V. et H. Lustiger-Thaler (dir.). 1994. *Urban Lives: Fragmentation and Resistance*. Toronto: McClelland and Stewart.

Anderson, E. 2004. «The Cosmopolitan Canopy». *The Annals of American Academy*, vol. 595, p. 14-31.

Anderson, E. 1999. *Code of the Street; Decency, Violence and the Moral Life of the Inner City*. New York: Norton, 352 p.

Anderson, N. 1961 [1923]. *The Hobo. The Sociology of the Homeless Man*. Chicago: University of Chicago Press.

Angers, M. 1996. *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Anjou: CEC.

Anonyme. s.d.-a. *Exterior view of the façade of the Plaza Church from across the street, Los Angeles, [s.d.]*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photograph,

- Anonyme. s.d.-b. *Exterior view of the Plaza Church from across the street, Los Angeles, [s.d.]*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photograph,
- Anonyme. s.d.-c. *Men seated on benches near the Plaza Church, Los Angeles, [s.d.]*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photographie, Négatif noir et blanc 13 x 18 cm.
- Anonyme. s.d.-d. *People in a park across the street from the Plaza Church, Los Angeles, [s.d.]*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photographie noir et blanc, 13 x 18 cm.
- Anonyme. s.d.-e. *People sitting along a wall across from the Plaza Church in Los Angeles, [s.d.]*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photograph,
- Anonyme. circa 1890. *View of the Los Angeles Plaza*. Los Angeles: University of Southern California, Libraries. Photographie, Négatif noir et blanc 13 x 21 cm; imprimé noir et blanc 17 x 21 cm.
- Anonyme. 2011a. *California economy ranking in the world*. EconPost. En ligne: <http://econpost.com/californiaeconomy/california-economy-ranking-among-world-economies>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Anonyme. 2011b. *Los Angeles: Economy*. City-data.com. En ligne: <http://www.city-data.com/us-cities/The-West/Los-Angeles-Economy.html>. Consultation le 14 mai 2011.
- Anonyme. 2009a. «Best Entertainment». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 20 juillet 2009, p. 25-26.
- Anonyme. 2009b. «Officials Dispute Study Calling L.A. 'Meanest' City for Homeless». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 20 juillet 2009, Around Town, p. 4.
- Anonyme. 2009c. *The Watercourt in Upper Plaza*. Los Angeles: s.é.
- Anonyme 2008. *Los Angeles Really Really Free Market*. Los Angeles, s.n.: 1 p
- Anonyme. 2005. *Top 12 Public Squares in the U.S. and Canada*. Project for Public Spaces. En ligne: http://www.pps.org/info/newsletter/december2005/us_canada_squares. Consultation le 20 novembre 2007.
- Anonyme. 1952. *Pershing Square Displaced Persons (?) at MacArthur Park, 1952*. Los Angeles: University of Southern California. Libraries. Photographie, Négatif noir et blanc, 7 x 6 cm.
- Anonyme. 1916. «Traffic Problem is Getting Worse Daily». *Los Angeles Times* (Los Angeles), dimanche, 10 décembre 1916, p. VI2.

- Anonyme. 1901. «Everything Popped; Italian Who Listened to the Central Park Wind-Jammers Finds Himself Without a Peanut Stand». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, le 21 mars 1901, p. A5.
- Anonyme. 1888-1890. *Portrait of preacher and politician, Pete "Nigger" Johnson in Chinatown, Los Angeles, ca.1888-1890*. Los Angeles: University of Southern California. Libraries. Photographie, Photographie négatif noir et blanc, 21 x 26 cm.
- Arborio, A.-M. et P. Fournier. 2005 [1999]. *L'enquête et ses méthodes; l'observation directe*. Paris: Armand Colin, 127 p.
- Armenta, A. 2009. «Creating Community: Latina Nannies in a West Los Angeles Park». *Qualitative Sociology*, vol. 32, no 3, Sep, p. 279-292.
- Atkinson, R. 2003. «Domestication by Cappuccino or a Revenge on Urban Space? Control and Empowerment in the Management of Public Spaces». *Urban Studies*, vol. 40, no 9, August 1, 2003, p. 1829-1843. En ligne: <http://usj.sagepub.com/cgi/content/abstract/40/9/1829>.
- Atkinson, R. et J. Flint. 2004. «Fortress UK? Gated communities, the spatial revolt of the elites and time-space trajectories of segregation». *Housing Studies*, vol. 19, no 6, Nov, p. 875-892.
- Audet, L., N. Boucher, M. Marrié, J.-F. Martel Castonguay et I.S. Henao. 2010a. «Fragmentación Managüense: Vulnerabilidad Social y Gestión Urbana en Nicaragua». Dans *Séminaire-atelier Vulnérabilité sociale et gestion urbaine à Managua* (Universidad Centroamericana, Managua, Nicaragua, sous la dir. de G.i.d. Montréal).
- Audet, L., N. Boucher, M. Marrié, J.-F. Martel Castonguay et I.S. Henao. 2010b. «Perceptions de la fragmentation urbaine. Le cas de Managua, Nicaragua». 5 à 7 de *l'Institut d'urbanisme* (Université de Montréal, 6 octobre 2011).
- Austin, S.D.W. et R.T. Middleton. 2004. «The limitations of the deracialization concept in the 2001 Los Angeles mayoral election». *Political Research Quarterly*, vol. 57, no 2, p. 283-293.
- Axelrod, J.B.C. 2007. «"Keep The 'L' Out of Los Angeles": Race, Discourse, and Urban Modernity in 1920s Southern California». *Journal of Urban History*, vol. 34, no 3, p. 3-37.
- Baldassare, M. 2002. *A California State of Mind*. Berkeley: University of California Press.
- Baldassare, M. 1998a. «Citizen Preferences for Local Growth Controls». Dans *The New Political Culture*, sous la dir. de T.N. Clark et V. Hoffmann-Martinot. Boulder, Co.: Westview Press.

- Baldassare, M. 1998b. *When Government Fails: The Orange County Bankruptcy*. Berkeley: University of California Press.
- Balkin, S. et B. Mier. 2001. «Maxwell Street, Chicago, Illinois». Dans *Celebrating the Third Place*, sous la dir. de R. Oldenburg, p. 193-208. New York: Marlowe & Company.
- Banham, R. 2001 [1971]. *Los Angeles: The architecture of four ecologies*. Berkeley: University of California Press.
- Barbichon, G. 1996. «Agrégation, congrégation, ségrégation: Cheminements migratoires et automatismes de distanciation». Dans *La ville: Agrégation et ségrégation sociales*, sous la dir. de N. Haumont, p. 161-171. Paris: L'Harmattan.
- Barboza, T. 2008. «Students take steps for safety». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, 9 octobre 2008, California, p. B3. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/oct/09/local/me-walk9>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Bariscale, F.B. 2007. *No. 100 - General Douglas MacArthur Park*. Big Orange Landmarks. En ligne: <http://bigorangelandmarks.blogspot.com/2007/12/no-100-general-douglas-macarthur-park.html>. Consultation le 18 février 2009.
- Barrett, B. 2009. «Leaving the Valley». *L.A. Weekly* (Los Angeles), vendredi, 30 janvier 2009, L.A. News, p. 18. En ligne: <http://www.laweekly.com/2009-01-29/news/middle-class-flight-from-san-fernando-valley/>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Barth, F. 1995 [1967]. «Ethnic Groups and Boundaries». Dans *Théories sur l'ethnicité*, sous la dir. de P.H. Poutignat et J. Streiff-Fernard, p. 203-249. Paris: Presse universitaires de France.
- Basso, K.H. 1996. *Wisdom sits in places : landscape and language among the Western Apache*. Albuquerque: University of New Mexico Press.
- Bateson, G. 1981. «Communication». Dans *Anthropologie de la communication; De la théorie au terrain*, sous la dir. de Y. Winkin, p. 116-144. Paris: Éditions du Seuil.
- Bélangier, H. 2010. «Pour qui et à qui ce parc ? Gentrification et appropriation de l'espace public dans l'arrondissement du Sud-Ouest de Montréal (Canada)». *Lien social et politique*, vol. 63, p. 143-154.
- Bénil, C., S. Didier, É. Dorier-Apprill et P. Gervais-Lambony. 2005. «Fragmentations». Dans *Vies citadines*, sous la dir. de É. Dorier-Apprill et P. Gervais-Lambony, p. 15-38. Paris: Belin.

- Benjamin, W. 2008 [1935-1939]. «The Arcades Project». Dans *Philosophy and the City; Classic to Contemporary Writings*, sous la dir. de S.M. Meagher, p. 155-118. New York: State University of New York Press.
- Bermudez, E. 2009. «Churches try to help struggling members». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, 1er janvier 2009, California, p. B13. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/feb/01/local/me-counseling1>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Bernard, C. 1994. «Ségrégation et anthropologie, anthropologie de la ségrégation. Quelques éléments de réflexion». Dans *La ségrégation dans la ville*, sous la dir. de J. Brun et C. Rhein, p. 73-83. Paris: L'Harmattan.
- Birdwhistell, R.L. 1970. *Kinesics and Context: Essays on Body Motion Communication*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Blakely, E. et M.G. Snyder. 1997. *Fortress America: Gated Communities in the United States*. Cambridge: Brookings Institution Press / Lincoln Institute of Land Policy.
- Bloomekatz, A.B. 2009. «Brent Moore, 18». *Los Angeles Times* (Los Angeles), samedi, 19 septembre 2011, Homicide Report. En ligne: <http://projects.latimes.com/homicide/post/brent-moore/>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Bolay, J.C., Y. Pedrazzini, A. Rabinovich, A. Catenazzi et C.G. Pleyan. 2005. «Urban environment, spatial fragmentation and social segregation in Latin America: Where does innovation lie?». *Habitat International*, vol. 29, no 4, p. 627-645.
- Bond, J.M. 1936. «Negro in Los Angeles». Los Angeles, University of Southern California, School of Sociology.
- Booth, C. 1902. *Life and Labour of the People in London*. London: Macmillan.
- Booth, C. (dir.). 1889. *Labour and Life of the People*. no I. London: Williams and Norgate.
- Borsdorf, A. 2007. «A new model of urban development in Latin America: The gated communities and fenced cities in the metropolitan areas of Santiago de Chile and Valparaiso». *Cities*, vol. 24, no 5, p. 365-378.
- Boucher, N. 2010a. «In Search of Los Angeles Public Space: A Humble Quest Through Time and Space.». *Xcp: Streetnotes*, vol. Spring 2010, no Urban Feel. En ligne: www.xcp.bfn.org/boucher.html.
- Boucher, N. 2010b. «Is My Fieldwork Compromised If I Don't Have A Car In Los Angeles?». *Arizona Anthropologist*, vol. 20, p. 91-96.

- Boucher, N. 2009a. *California Plaza*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009b. *En observation à Pershing Square*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009c. *Le centre-ville vu de Cumberland avenue, Los Angeles*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009d. *Le vélo de l'anthropologue à Grand Hope Park*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009e. *Le vélo de l'anthropologue à Pershing Square*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. (2009f). Quelques représentations en jeu à Plaza Olvera: la touriste et le régulier. Los Angeles, s.é.
- Boucher, N. (2009g). Quelques représentations en jeu à Plaza Olvera: le sans-abris. Los Angeles, s.é.
- Boucher, N. 2009h. *Règlements d'Angel's Knoll, Los Angeles*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009i. *Traces de l'aménagement encore visibles aujourd'hui, Plaza Olvera*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009j. *Vista Hermosa Natural Park sur West 1st Street, direction ouest*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2009k. *Vista Hermosa Natural Park, West 1st Street et North Toluca Street, direction nord-est*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2008. *Los Angeles vu du Griffith Observatory*. Los Angeles: s.é.
- Boucher, N. 2006a. *2006-06-05 Los Angeles Parcours 1 Boyle Heights (213)*. Los Angeles: Laboratoire VesPa.
- Boucher, N. 2006b. *2006-06-05 Los Angeles Publicités*. Los Angeles: Laboratoire VesPa.
- Boucher, N. 2006c. *2006-06-16 Los Angeles Parcours 12 Arrêts 2, 302, 305 (39)*. Los Angeles: Laboratoire VesPa.
- Boucher, N. 2006d. *2006-06-18 Los Angeles Parcours 6 South Central (143)*. Los Angeles: Laboratoire VesPa.
- Boucher, N. 2006e. *Le Watercourt, 18 juillet 2009*. Los Angeles: s.é.

- Boudreau, J.-A., N. Boucher et M. Liguori. 2009. «Taking the bus daily and demonstrating on Sunday: Reflections on the formation of political subjectivity in an urban world». *City*, vol. 13, no 2, p. 336-346.
- Bourdin, A. 2005. «La face obscure; Risque et insécurité». Dans *La métropole des individus*, sous la dir. de A. Bourdin, p. 121-152. Paris: Éditions de l'Aube.
- Bourgois, P. 2003. *In search of Respect; Selling Crack in El Barrio*. 2. New York: Cambridge University Press, 407 p.
- Bozon, M. 1982. «La Mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province». *L'Homme*, vol. 22, no 4, p. 63-76.
- Brandes Gratz, R. et N. Mintz. 1989. *Cities Back From the Edge; New Life for Downtown*. Washington, D.C.: Preservation Press.
- Brenner, N. 2004. *New State Spaces: Urban Governance and the Rescaling of Statehood*. Oxford: Oxford University Press.
- Brooks, J.L. 2004. *Spanglish*. États-Unis: Columbian Pictures. DVD, 131 minutes.
- Broverman, N. 2010. *Brightly Colored Chairs, Food Carts Coming to the New Civic Park*. Curbed LA. En ligne: http://la.curbed.com/archives/2010/07/hawthorne_placated_maybe_excited_by_new_civic_park.php. Consultation le 13 juillet 2010.
- Brueckner, J.K., J.-F. Thisse et Y. Zenou. 1999. «Why is central Paris rich and downtown Detroit poor?: An amenity-based theory». *European Economic Review*, vol. 43, no 1, p. 91-107.
- Bulmer, M. 1983. «The Methodology of The Taxi-Dance Hall; An Early Account of Chicago Ethnography from the 1920s». *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 12, p. 95-101.
- Burgess, E.W. 1990 [1925]. «La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 127-143. Paris: Champs Flammarion.
- Byrne, J.A. 2007. «The Role of Race in Configuring Park Use: A Political Ecology Perspective». Doctor of Philosophy, Los Angeles, University of Southern California, Geography, 242 p.
- Caillebotte, G. (1877). *Rue de Paris sous la pluie*. Paris, [gustavecaillebotte.org](http://www.gustavecaillebotte.org) En ligne: <http://www.artic.edu/aic/collections/artwork/20684>.
- Caldeira, T.P.d.R. 2000. *City of walls: crime, segregation, and citizenship in Sao Paulo*. Berkely: University of California Press.

- Caroselli, D. 2009. *Downtown LA Is Necessary, But What About Bunker Hill...* Curbed Los Angeles. En ligne: http://la.curbed.com/archives/2009/02/the_underlying_hidden_question_has.php. Consultation le 16 février 2009.
- Carr, S., M. Francis, L.G. Rivlin et A.M. Stone. 1992. *Public Space*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cart, J. 2009. «Depression-era stimulus put millions to work in national park system». *Los Angeles Times* (Yosemite National Park), dimanche, le 1er février 2009, California, p. B1, B4. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/feb/01/local/me-yosemite-ccc-stimulus1>.
- Carter, H.W. 2010. «Scab Ministers, Striking Saints: Christianity and Class Conflict in 1894 Chicago». *American Nineteenth Century History*, vol. 11, no 3, 2010, p. 321-349.
- Castells, M. 1998. «L'espace des flux». Dans *La société en réseaux, l'ère de l'information*, sous la dir. de M. Castells, p. 425-480. Paris: Fayard.
- Castells, M. 1989. *The Informational City. Information Technology, Economic Restructuring, and the Urban Regional Process*. Oxford: Bais Blackwell.
- Castells, M. 1983. *The City and the Grassroots*. London: Edward Arnold.
- Castells, M. 1977 [1972]. *The Urban Question; a Marxist Approach*. Cambridge: The MIT Press.
- Castells, M., E. Soja et C. Estolano. 2009. «Does L.A. Need a Downtown?». Dans *CalArts panel discussion* (Los Angeles, 11 février 2009), sous la dir. de REDCAT: s.é.
- Cenzatti, M. 1993. *Los Angeles and the L.A. school; Postmodernism and urban studies*. Los Angeles: Los Angeles Forum for Architecture and Design.
- Chapoulie, J.-M. 2002. «La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races». *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, no 3, p. 9-24.
- Chapoulie, J.-M. 2000. «Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie». *Sociétés contemporaines*, vol. 40, p. 5-27.
- Chevrier, J. 2004. «La spécification de la problématique». Dans *Recherche sociale; De la problématique à la collecte des données*, 2e éd., sous la dir. de B. Gauthier, p. 51-84. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Christopher, A.J. 2004. «Linguistic segregation in urban South Africa, 1996». *Geoforum*, vol. 35, no 2, Mar, p. 145-156.

- Christopher, S. et M. Storper. 1986. «The city as studio; the world as back lot: The impact of vertical disintegration on the location of the motion picture industry». *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 4, no 3, p. 305-320.
- City of Los Angeles et Community Redevelopment Agency. s.d. *Site Furniture Layout Diagram, Grand Hope Park*. Los Angeles: City of Los Angeles, Community Redevelopment Agency.
- City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks (s.d.-a). *Be a Good Neighbor*. C.o.L. Angeles. Los Angeles, City of Los Angeles
- City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks. s.d.-b. *Pershing Square Restroom Facility*. Los Angeles: City of Los Angeles, Department of Recreation and Parks.
- City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks. 2011. *El Pueblo de Los Angeles Historical Monument*. City of Los Angeles
- Department of Recreation and Parks. En ligne: www.elpueblo.lacity.org/. Consultation le 8 juin 2011.
- City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks. 2010a. *Elysian Park*. City of Los Angeles, Department of Recreation and Parks. En ligne: <http://www.laparks.org/dos/parks/facility/elysianPk.htm>. Consultation le 7 octobre 2010.
- City of Los Angeles et Department of Recreation and Parks. 2010b. *Who We Are*. City of Los Angeles. En ligne: <http://www.laparks.org/dos/dept/who.htm>. Consultation le 20 mai 2011.
- Clark, A.L. et J.P. Gibbs. 1965. «Social Control: A Reformulation». *Social Problems*, vol. 12, no 4, p. 398-415.
- Clark, T.N. (2006). *The New Chicago School - Not New York or LA, and Why It Matters for Urban Social Science*. FAUI: 34 p En ligne: <http://fau.uchicago.edu/archive.html>.
- Conzen, M.P. et R.P. Greene. 2008. «Introduction - All the world is not Los Angeles, nor Chicago: Paradigms, Schools, Archetypes and the Urban Process». *Urban Geography*, vol. 29, no 2, p. 97-100.
- Coolican, J.P. 2010. «L.A. City Council Considers Plan to Partially Privatize Parking Garages; No One Likes Idea». *L.A. Weekly* (Los Angeles), lundi, 11 août 2010, City News. En ligne: http://blogs.laweekly.com/informer/2010/08/la_city_council_considers_plan.php.
- Cosulich-Schwartz, P. (2009). *Spatial Injustice in Los Angeles: An Evaluation of Downtown L.A.'s Privately Owned Public Open Space*. Los Angeles, Urban & Environmental Policy Institute, Occidental College: 66 p

- Cour suprême du Canada (1998). *Aubry c. Éditions Vice-Versa Inc.* 1 R.C.S. 591. C.s.d. Canada. Canada, CanLii. 1 R.C.S. 591 En ligne: <http://www.canlii.org/fr/ca/csc/doc/1998/1998canlii817/1998canlii817.html>. Consultation le 8 juin 2011.
- Cressey, P.G. 1983 [circa 1927]. «A Comparison of the Roles of the "Sociological Stranger" and the "Anonymous Stranger" in Field Research». *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 12, p. 102-120.
- Cressey, P.G. 1969 [1932]. *The Taxi-Dance Hall*. Montclair, New Jersey: Patterson Smith.
- Creswell, J.W. 2002. *Research Design; Qualitative, Quantitative, and Mixed Methods Approaches*. Thousand Oaks: Sage Publications, 245 p.
- Creswell, T. 2003. *Place: A short introduction*. Oxford: Blackwell.
- Crocker, J. 2007. *IBM Building and Marina City, Chicago, IL, USA*. Chicago: Wikimedia Commons.
- Cruz, M. 2001. «L'espace public entre commodité et identité: l'exemple de deux rues à Los Angeles». Dans *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, sous la dir. de C. Ghorra-Gobin, p. 103-112. Paris: L'Harmattan.
- Cuozzo, S. 2010. «Cops' WTC 'fortress'». *New York Post* (New York), 22 novembre 2010, Story. En ligne: http://www.nypost.com/p/news/opinion/opedcolumnists/cops_wtc_fortress_swPboGsLJtGiX3hzVhdEzH. Consultation le 2011/07/26.
- Cupers, K. 2005. «Towards a nomadic geography: Rethinking space and identity for the potentials of progressive politics in the contemporary city». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 29, no 4, p. 729.
- Cybriwsky, R. 1999. «Changing patterns of urban public space: Observations and assessments from the Tokyo and New York metropolitan areas». *Cities*, vol. 16, no 4, p. 223-231. En ligne: <http://www.sciencedirect.com/science/article/B6V9W-3WSMJSK-2/2/7d82e05f491c6c9f4549dbfc4ba9e0e7>.
- Dakota. 2009. *Latest Civic Park Designs, Everyone Weighs In*. Curbed LA. En ligne: http://la.curbed.com/archives/2009/03/latest_civic_park_designs.php. Consultation le 12 mars 2009.
- Dakota. 2008. *Vista Hermosa Park Opens This Weekend To Public And Criticism*. Curbed LA. En ligne: http://la.curbed.com/archives/2008/07/vista_hermosa_park_open_this_weekend_to_public_and_criticism.php. Consultation le 10 septembre 2011.

- Dansereau, F., C. Éveillard et A. Germain. 1994. «Le rôle des espaces extérieurs résidentiels dans la dynamique du lien social». Dans *Conférence internationale de recherche sur l'habitat* (Beijing, 21 au 24 septembre 1997): INRS-UCS.
- Davenport, M.A. et D.H. Anderson. 2005. «Getting from sense of place to place-based management: An interpretive investigation of place meanings and perceptions of landscape change». *Society & Natural Resources*, vol. 18, no 7, p. 625-641.
- Davidson, R.A. et J.N. Entrikin. 2005. «The Los Angeles coast as a public place». *Geographical Review*, vol. 95, no 4, p. 578-593.
- Davis, D. 2009a. «Downtown On Ice... at Pershing Square». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 30 novembre 2009, Editorials, p. 4.
- Davis, D. 2009b. *Fire & Ice*. Los Angeles: Downtown News.
- Davis, M. 2001 [2000]. *Magical urbanism; Latinos Reinvent the US City*. London: Verso, 172 p.
- Davis, M. 1999. *Ecology of Fear; Los Angeles and the Imagination of Disaster*. New York: Vintage Books.
- Davis, M. 1996. «How Eden Lost Its Garden: A Political History of the Los Angeles Landscape». Dans *The City; Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, sous la dir. de E. Soja et A.J. Scott, p. 160-185. Berkeley: University of California Press.
- Davis, M. 1992 [1990]. *City of Quartz; Excavating the Future in Los Angeles*. New York: Vintage Books.
- Davis, M. 1990. *City of Quartz; Los Angeles, capitale du futur*. par M. Darteville et M. Saint-Upéry. Paris: La Découverte-Poche.
- de Certeau, M., L. Giard et P. Mayol. 1994. *L'invention du quotidien*. no 2. habiter, cuisiner. Paris: Folio.
- de Gaulejac, C. (2007). La réserve. Montréal, dare-dare En ligne: http://archives.dare-dare.org/2007/cdegaulejac_ra.html. Consultation le 10 septembre 2011.
- Dear, M., A. Burrige, P. Marolt, J. Peters et M. Seymour. 2008. «Critical responses to the Los Angeles school of urbanism». *Urban Geography*, vol. 29, no 2, p. 101-112.
- Dear, M. et N. Dahmann. 2008. «Urban Politics and the Los Angeles School of Urbanism». *Urban Affairs Review OnlineFirst*, vol. 20, no 10, p. 1-14.

- Dear, M.J. et S. Flusty. 2002a. «Los Angeles and the "L.A. School"; Los Angeles as Postmodern Urbanism». Dans *From Chicago to L.A.: Making Sense of Urban Theory*, sous la dir. de M.J. Dear et D.J. Dishman, p. 55-84. Thousand Oaks: Sage.
- Dear, M.J. et S. Flusty. 2002b. «Los Angeles and the "L.A. School"; The Resistible Rise of the L.A. School». Dans *From Chicago to L.A.: Making Sense of Urban Theory*, sous la dir. de M.J. Dear et D.J. Dishman, p. 3-16. Thousand Oaks: Sage.
- Debouzy, M. 2003. «Les marches de protestation aux États-Unis (XIXe - XXe siècles)». *Le Mouvement Social*, vol. 1, no 202, p. 15-41.
- Dennis, R. 2008. «Public spaces - practised places». Dans *Cities in Modernity; REpresentations and PROductions of Metropolitan Space, 1840-1930*, sous la dir. de R. Dennis, p. 144-179. Cambridge: Cambridge University Press.
- Depardon, R. 2008. *Le tour du monde en 14 jours, 7 escales, 1 visa*. Paris: Éditions Points.
- Department of Homeland Security (2002). Securing the Cities. Homeland Security Act of 2002, Public Law 107-296; as amended by the SAFE Port Act, Title V, Section 501(a), Public Law 109-347. D.o.H. Security. Washington, D.C., Department of Homeland Security En ligne: http://www.fedprogramsearch.com/cfda/securing_the_cities.htm. Consultation le 15 mai 2011.
- Devine-Wright, P. et S. Clayton. 2010. «Introduction to the special issue: Place, identity and environmental behaviour». *Journal of Environmental Psychology*, vol. 20, p. 267-270.
- Dick Whittington Studio. circa 1936-1957. *The Biltmore Hotel as seen from Pershing Square, with men sitting on the park benches, some of which are "reserved for women and children only"*. Los Angeles: University of Southern California. Libraries. Photographie, photographie noir et blanc.
- Dick Whittington Studio. 1939. *A fountain in Pershing Square in downtown Los Angeles with a sign prohibiting public speaking, debating, and blocking walks*. Los Angeles: University of Southern California. Libraries. Photographie, noir et blanc.
- Didier, S. 2001. «Parcs de loisirs et nouveaux espaces publics: le "Disneyland Resort" D'Anaheim». Dans *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, sous la dir. de C. Ghorra-Gobin, p. 149-158. Paris: L'Harmattan.
- Dikeç, M. et J.-P. Garnier. 2008. «Éditorial». *Espaces et Sociétés*, vol. 134.
- DiMassa, C.M. 2010. «Stretch of Grand Avenue may be transformed into a park». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mercredi, 6 janvier 2010, Home. En ligne: <http://articles.latimes.com/2010/jan/06/local/la-me-downtown-street6-2010jan06>. Consultation le 10 septembre 2011.

- Doderer, Y.P. 2011. «LGBTQs in the City, Queering Urban Space». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 35, no 2, 2011, p. 431-436.
- Donzelot, J. 1999. «La nouvelle question urbaine». *Esprit*, vol. 258, p. 87-114.
- Douglass, I.D. 1921. «A Study of the Causes of Truancy Among Girls in Los Angeles». Los Angeles, University of Southern California, School of Sociology.
- Dumont, L. 1966. *Homo Hierarchicus. Essai sur le système de castes*. Paris: Gallimard.
- Duneier, M. et H. Molotch. 1999. «Talking city trouble: Interactional vandalism, social inequality, and the "urban interaction problem"». *American Journal of Sociology*, vol. 104, no 5, p. 1263-1295.
- Duranti, A. 1992. «Language and Bodies in Social Space: Samoan Ceremonial Greetings». *American Anthropologist*, vol. 94 New Series, no 3, p. 657-691.
- Ehrenfeucht, R. 2006. «Constructing the public in urban space: Streets, sidewalks and municipal regulation in Los Angeles, 1880--1940». Thèse de doctorat, Los Angeles, University of California, Los Angeles, 279 p. En ligne: <http://proquest.umi.com.erable.inrs.ca:2048/pgdweb?index=3&did=1196419031&SrchMode=1&sid=1&Fmt=2&VInst=PROD&VType=PQD&RQT=309&VName=PQD&TS=1248192412&clientId=47328>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Eliasoph, N. et P. Lichterman. 2003. «Culture in interaction». *American Journal of Sociology*, vol. 108, no 4, Jan, p. 735-794.
- Ellickson, R.C. 1996. «Controlling Chronic Misconduct in City Spaces: Of Panhandlers, Skid Rows, and Public-Space Zoning». *The Yale Law Journal*, vol. 105, no 5, p. 1165-1245.
- Elrick, T. et FoLAR. 2007. *Los Angeles River*. Charleston: Arcadia Publishing.
- Encyclopaedia Britannica. 2008a. *Berlin*. Encyclopaedia Britannica. En ligne: <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/62055/Berlin>. Consultation le 2 décembre 2008.
- Encyclopaedia Britannica. 2008b. *Los Angeles*. Encyclopaedia Britannica. En ligne: <http://www.britannica.com/EBchecked/topic-art/348286/94633/Los-Angeles-and-vicinity-1900-from-the-10th-edition-of#default>. Consultation le 23 octobre 2008.
- Estrada, W.D. 2008. *The Los Angeles Plaza; Sacred and Contested Space*. Austin: University of Texas Press, 357 p.

- Ethington, P.J. (2000). Los Angeles and the Problem of Urban Historical Knowledge. A Multimedia Essay to Accompany the Devember Issue of The American Historical Review. historycooperative.org. Illinois, University of Illinois Press. Décembre 2000 En ligne: <http://www.usc.edu/dept/LAS/history/historylab/LAPUHK/>.
- Ethington, P.J. et M. Meeker. 2002. «Saber y Conocer; The Metropolis of Urban Inquiry». Dans *From Chicago to L.A.: Making Sense of Urban Theory*, sous la dir. de M.J. Dear et D.J. Dishman, p. 405-420. Thousand Oaks: Sage.
- Faden, W. et T. Jefferys. 1773. *General Plan of the City, Castle and suburbs of Edinburgh*. London: Royal Scottish Geographical Society. En ligne: <http://www.rsgs.org/ifa/gems/maped1773.html>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Fader, S. (1993 [1986]). Pershing Square Landmarks: A walking tour sponsored by the Los Angeles Conservancy. Los Angeles Conservancy. L.A. Conservancy. Los Angeles, Los Angeles Conservancy. En ligne: http://www.publicartinla.com/Downtown/figueroa/Pershing_Square_History/pershing_history.html.
- Field, M. 2006. *Los Angeles Downtown Sunset Cityscape*. Los Angeles: Wikipedia.org.
- Fishman, R. 1996. «Re-Imagining Los Angeles». Dans *Rethinking Los Angeles*, sous la dir. de M.J. Dear, H.E. Schockman et G. Hise, p. 251-261. Thousand Oaks: Sage.
- Fishman, R. 1993 [1992]. «Foreword». Dans *The Fragmented Metropolis: Los Angeles 1850-1930*, sous la dir. de R.M. Fogelson, p. xv-xxvii. Los Angeles: University of California Press.
- Fleischer, M. 2008. *Parks and Wreck: In Search of the Emerald City*. L.A. Weekly. En ligne: <http://www.laweekly.com/2008-07-17/news/parks-and-wreck/>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Flusty, S. 1994. *Building Paranoia: The proliferation of interdictory space and the erosion of spatial justice*. West Hollywood: Los Angeles Forum for Architecture and Urban Design.
- Fogelson, R.M. 2001. *Downtown; Its Rise and Fall, 1880-1950*. New Haven: Yale University Press.
- Fogelson, R.M. 1993 [1967]. *The Fragmented Metropolis: Los Angeles 1850-1930*. Los Angeles: University of California Press.
- Forrest, R. et A. Kearns. 2001. «Social Cohesion, Social Capital and the Neighbourhood». *Urban Studies*, vol. 38, no 12, p. 2125-2143.

- Freeman, J. 2007. *The Long Embrace; Raymond Chandler and The Woman He Loved*. New York: Pantheon Books.
- Frieden, B.J. et L.B. Sagalyn. 1989. *Downtown, Inc. How America Rebuilds Cities*. Massachusetts: Massachusetts Institute of Technology.
- Friends of the High Line. 2011. *High Line*. Friends of the High Line. En ligne: www.thehighline.org. Consultation le 8 juin 2011.
- Gans, H. 1991 [1968]. «Urbanism and Suburbanism as Ways of Life: a Reevaluation of Definitions». Dans *People, Plans, and Policies. Essays on Poverty, Racism, and Other National Urban Problems*, sous la dir. de H. Gans, p. 51-69. New York: Columbia University Press
- Sage.
- Gans, H. 1961. «The Balanced Community. Homogeneity or Heterogeneity in Residential Areas?». *Journal of American Institute of Planners*, p. 176-184.
- Gans, H.J. 1967. *The Levittowners. Ways of Life and Politics in a New Suburban Community*. London: Allen Lane/The Penguin Press.
- Garrard Lowe, D. 2008. *Architecture: The First Chicago School*. Encyclopedia of Chicago. En ligne: <http://www.encyclopedia.chicagohistory.org/pages/62.html>. Consultation le 2008/12/08.
- Garreau, J. 1991. *Edge City*. New York: Doubleday.
- Gautier, A. (2008). Les influences situationnistes. Europa. Paris, Journal Europa En ligne: http://www.journaleuropa.info/FR_article/n369t5j0d0-france-theories-influences-situationniste-lettriste-urbanisme-unitaire-depassement-de-l-art-detournement.html.
- Germain, A. 2005. «Variations sur les vertus de la ville proche: la métropole montréalaise à l'épreuve de la diversité». *Cahiers de Géographie de Québec*, vol. 49, no 138, p. 289-300.
- Germain, A. 1999. «La redécouverte de l'espace public: regards d'architectes et de sociologues». Dans *Colloque Espaces publics, Architecture et urbanité. Une nouvelle culture de l'aménagement des villes* (Chambéry), sous la dir. de E.J. Cartier, p.9.
- Germain, A., L. Liégeois et H. Hoernig. 2008. «Les espaces publics en contexte multiethnique; religion, visibilité et pasteurisation». Dans *Les nouveaux territoires de l'ethnicité*, sous la dir. de X. Leloup et M. Radice, p. s.p. Québec: PUL.

- Ghorra-Gobin, C. 2002a. «Dévalorisation de l'espace public et spatialisation du fait ethnique». Dans *Los Angeles: le mythe américain inachevé*, sous la dir. de C. Ghorra-Gobin, p. 145-181. Paris: CNRS.
- Ghorra-Gobin, C. 2002b. *Los Angeles: le mythe américain inachevé*. Paris: CNRS.
- Goffman, E. 1993. «La communication en défaut». *Actes De La Recherche En Sciences Sociales*, vol. 100, p. 66-72.
- Goffman, E. 1973b. *La mise en scène de la vie quotidienne; les relations en public*. par A. Kihm, 2 t. Coll. «Le sens commun», no 2. Les relations en public. France: Les éditions de minuit, 369 p.
- Goffman, E. 1973a. *La mise en scène de la vie quotidienne; la présentation de soi*. par A. Accardo, 2 t. Coll. «Le sens commun», no 1. La présentation de soi. France: Les éditions de minuit, 251 p.
- Goffman, E. 1972. *Relations in Public: Microstudies of the Public Order*. Harmondsworth: Penguin.
- Goffman, E. 1966 [1963]. *Behavior in Public Places. Notes on the Social Organization of Gatherings*. New York: Free Press.
- Goodwin, C. et A. Duranti. 1992. «Rethinking Context; An Introduction». Dans *Rethinking context*, sous la dir. de C. Goodwin et A. Duranti, p. 1-43. Cambridge: Cambridge University Press.
- Google et Sanborn. 2012a. *California Plaza*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012b. *Centre-ville de Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012c. *Vue relief du centre-ville, Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012d. *Vue satellite de Grand Hope Park, Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012e. *Vue satellite de la Plaza Olvera, Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012f. *Vue satellite de Pershing Sqare, Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.
- Google et Sanborn. 2012g. *Vue satellite de Vista Hermosa Natural Park, Los Angeles*. Los Angeles: Google Map.

- Google et Sanborn. 2009. *California Plaza*. Los Angeles: Google Map.
- Gordon, P. et H. Richardson. 1996. «Beyond polycentricity: The dispersed metropolis, Los Angeles, 1970-1990». *Journal of the American Planning Association*, vol. 62, p. 289-295.
- Grafmeyer, Y. 1999. «La coexistence en milieu urbain: échanges, conflits, transaction». *Recherches sociologiques*, vol. XXX, no 1, p. 157-175.
- Grafmeyer, Y. 1996. «La ségrégation spatiale». Dans *L'exclusion; l'état des savoirs*, sous la dir. de S. Paugam, p. 209-217. Paris: La Découverte.
- Grafmeyer, Y. 1990 [1979]. «Avant-propos». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. I-VIII. Paris: Champs Flammarion.
- Grafmeyer, Y. et I. Joseph. 1990 [1979]. *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*. 2e édition. Paris: Champs Flammarion, 370 p.
- Grand Performances (2009). Grand Performances 2009 Summer Series at California Plaza. G. Performances. Los Angeles, Grand Performances
- Griewe, A.W. 1926. «A Study of the Habitués of the Downtown Parks of Los Angeles, with a View to Ascertaining Their Constituency, Their Social Process, and Their Relation to the Larger Community Life». Mémoire de maîtrise, Los Angeles, University of Southern California, Sociology.
- Gu, C., F. Wang et G. Liu. 2005. «The structure of social space in Beijing in 1998: A socialist city in transition». *Urban Geography*, vol. 26, no 2, p. 167-192.
- Gustafson, C.V. 1940. «An Ecological analysis of the Hollenbeck Area of Los Angeles». Los Angeles, University of Southern California, School of Sociology.
- Guzmán, R. 2009a. «Art Walk or Party Walk». *Downtown News* (Los Angeles), jeudi, 7 septembre 2009, p. 1. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/09/04/news/doc4aa18e4caed79272720414.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Guzmán, R. 2009b. «Ask Me!». *Downtown News* (Los Angeles), jeudi, 10 août 2009, Downtown Challenge, p. 6, 7.
- Guzmán, R. 2009c. «El Pueblo to Get New Monument». *Downtown News* (Los Angeles), 2 novembre 2009, p. 6. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/10/30/news/doc4aeb7c029ba22954598639.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.

- Guzmán, R. 2009d. «Get Out And Shape Up». *Downtown News* (Los Angeles), mercredi 3 août 2009, Health, p. 8. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/08/28/health/doc4a736bf49669b436276607.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Guzmán, R. 2009e. «The New Square Deal». *Downtown News* (Los Angeles), 13 juillet 2009, Calendar, p. 15.
- Guzmán, R. 2009f. «Off to the Races». *Downtown News* (Los Angeles), dimanche, 5 octobre 2009, Downtown Challenge, p. 26, 27. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/10/02/news/doc4ac67e2ab307b563172087.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Ha, J. 1999. «Street Vending District Opens on MacArthur Park Sidewalks». *Los Angeles Times* (Los Angeles), lundi, 21 juin 1999, Small Business. En ligne: <http://articles.latimes.com/1999/jun/21/local/me-48718>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Habermas, J. 1997 [1993]. *L'espace public: archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. par M.B. de Launay, 2e tirage de l'édition française de 1993. Paris: Payot.
- Hall, E. 1990 [1959]. *The silent language*. New York: Anchor Books.
- Hammersley, M. et P. Atkinson. 1995 [1983]. *Ethnography; Principles in Action*. 2e édition. London: Routledge, 323 p.
- Hamnett, C. 2001. «Social Segregation and Social Polarization». Dans *Handbook of Urban Studies*, sous la dir. de R. Paddison, p. 162-176. London: Sage.
- Hannerz, U. 1980. *Exploring the City; Inquiries Toward an Urban Anthropology*. New York: Columbia University Press, 343 p.
- Hansen, R.S. 2002. «Public space in current debate: a critical reflexion about post-modern urbanism». *Eure-Revista Latinoamericana De Estudios Urbano Regionales*, vol. 27, no 84, p. 5-19.
- Harden, B. 2005. «Out West, a Paradox: Densely Packed Sprawl; L. A. Area Growing Crowded the Fastest». *The Washington Post* (Washington), jeudi, 11 août 2005, p. A01. En ligne: <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2005/08/10/AR2005081002110.html>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Harney, N.D.M. 2006. «The Politics of Urban Space: Modes of Place-making by Italians in Toronto's Neighbourhoods». *Modern Italy*, vol. 11, no 1, p. 25-42. En ligne:

- <http://search.epnet.com/login.aspx?direct=true&db=aph&an=19777977>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hartley, J. 1992. *The Politics of Pictures: The Creation of the Public in the Age of Popular Media*. London: Routledge.
- Harvey, D. 2006. «Space as a Keyword». Dans *David Harvey; A Critical Reader*, sous la dir. de N. Castree et D. Gregory, p. 270-293. Malden: Blackwell.
- Harvey, D. 1989. «Postmodernism». Dans *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, sous la dir. de D. Harvey, p. 39-65. Cambridge: Blackwell.
- Haumont, N. et M.G. Raymond. 2001 [1961]. *Les Pavillonnaires*. Paris: L'Harmattan.
- Hawthorne, C. 2010. «Civic pride shaping Civic Park». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mercredi 14 juillet 2010, Entertainment. En ligne: <http://www.latimes.com/entertainment/news/la-et-civic-park-20100714,0,5715540.story>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hawthorne, C. 2008. «It has no place». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mercredi 3 décembre 2010, Architecture Review. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/dec/03/entertainment/et-lalive3>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hayden, D. 1996. *The Power of Place; Urban Landscapes as Public History*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- Hébert, K. et F. L'Italien. 2003. «Présentation». *Aspects sociologiques*, vol. 10, no 1, p. 3-7.
- Heller, R. 2009. «City Council to Vote Jan. 27th on Park Historic Status». *Los Feliz Ledger* (Los Angeles), Février 2009, Community News, p. 3.
- Hennessy-Fiske, M. 2008. «Collecting L.A.'s life stories, one person at a time». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mardi, 25 janvier 2008, California Local, p. B2. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/jan/25/local/me-storycorps25>. Consultation le 2008/08/20.
- Henning, C. et M. Lieberg. 1996. «Strong ties or weak ties? Neighbourhood networks in a new perspective». *Scandinavian Housing and Planning Research*, vol. 13, p. 3-26.
- Herzog, L.A. 2006. *Return to the Center; Culture, Public Space and City Building in a Global Era*. Austin: University of Texas Press.
- Hicks, C. 1959. *Old Plaza Area Awakes from Prolonged Siesta*. University of Southern California Libraries. En ligne:

- <http://digarc.usc.edu/assetserver/controller/view/search/CHS-44808>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hidalgo, M.C. et B. Hernandez. 2001. «Place attachment: conceptual and empirical questions». *Journal of Environmental Psychology*, vol. 21, no 3, p. 273-281. En ligne: <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S027249440190221X>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hidding, M.C. et A.T.J. Teunissen. 2002. «Beyond fragmentation: new concepts for urban-rural development». *Landscape and Urban Planning*, vol. 58, no 2-4, Feb, p. 297-308.
- Hise, G., M.J. Dear et H.E. Schockman. 1996. «Rethinking Los Angeles». Dans *Rethinking Los Angeles*, sous la dir. de M.J. Dear, H.E. Schockman et G. Hise, p. 1-14. Thousand Oaks: Sage.
- Hise, G. et T. Gish. 2007. «City Planning». Dans *The Development of Los Angeles city Government; An Institutional History 1850-2000*, sous la dir. de H.L. Rudd, T. Sitton, L.B. de Graaf, M.E. Engh, S.P. Erie, J.A. Grenier, G.R. Lothrop et D.B.J. Nunis, p. 329-369, no 1. Los Angeles: Los Angeles City Historical Society.
- Hogen-Esch. 2001. «Urban Secession and the Politics of Growth; The Case of Los Angeles». *Urban Affairs Review*, vol. 36, no 6, p. 783-780.
- Hondagneu-Sotelo, P. 2001. *Doméstica; Immigrant Workers Cleaning and Caring in the Shadows of Affluence*. Berkeley: University of California Press.
- Hopkins, A. 2009. «Unpaid furloughs a trend for U.S. white-collar jobs». *Reuters*, mercredi, 25 février 2009. En ligne: <http://www.reuters.com/article/2009/02/25/us-usa-economy-furloughs-idUSTRE51O1ZD20090225>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Hossard, N. et M. Jarvin. 2005. «Introduction générale». Dans *C'est ma ville ! : de l'appropriation et du détournement de l'espace public*, sous la dir. de N. Hossard et M. Jarvin, p. 19-28. Paris: L'Harmattan.
- Hutton, W. (Circa 1849). Drawing by William Hutton of the Los Angeles Plaza as it appeared in 1849. Los Angeles, University of Southern California, Libraries En ligne: <http://digarc.usc.edu/search/controller/view/chs-m2362.html>.
- Ingram, G. 1998. «Patterns of metropolitan development: What have we learned?». *Urban Studies*, vol. 35, no 7, p. 1019-1035.
- Ixnayonhetimmay. 2007. *LA County Incorporated Areas*. Wikipedia: Wikipedia.
- Jackson Pownall, N. 2010. *Manifestation Rock4Equality*. Los Angeles: s.é.

- Jacobs, J. 1993 [1961]. *The Death and Life of Great American Cities*. New York: The Modern Library, 598 p.
- Jameson, F. 1989. «Marxism and postmodernism». *New Left Review*, vol. 176, no July-August.
- Jameson, F. 1984. «Postmodernism, or the cultural logic of late capitalism». *New Left Review*, vol. 146, no July-August.
- Jencks, C. 1996. «Hetero-Architecture and the L.A. School». Dans *The City; Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, sous la dir. de E. Soja et A.J. Scott, p. 47-75. Berkeley: University of California Press.
- Jencks, C. 1993. *Heteropolis: Los Angeles, the Riots and the Strange Beauty of Hetero-Architecture*. Londres: Academy Editions.
- Jimerson, J.B. et M.K. Oware. 2006. «Telling the Code of the Street; An Ethnomethodological Ethnography». *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 35, no 1, p. 24-50.
- Jorgensen, B.S. et R.C. Stedman. 2001. «Sense of place as an attitude: Lakeshore owners attitudes toward their properties». *Journal of Environmental Psychology*, vol. 21, no 3, Sep, p. 233-248.
- Joseph, I. 1993. «Du bon usage de Chicago». Dans *Ville, exclusion et citoyenneté: entretiens de la ville II*, sous la dir. de J. Roman, p. 69-96. Paris: Seuil Esprit.
- Jouve, B. 2007. «Urban societies and dominant political coalitions in the internationalization of cities». *Environment and Planning C: Government and Policy*, vol. 25, no 3, p. 374-390. En ligne: <http://www.scopus.com/inward/record.url?eid=2-s2.0-34250875094&partnerID=40&md5=b6aac4f9469550b532f72995ab39e993>.
- Kaliski, J. 1994. «Forward; Liberation and the Naming of Paranoid Space». Dans *Building Paranoia: The proliferation of interdictory space and the erosion of spatial justice*, sous la dir. de S. Flusty, p. 4-7. West Hollywood: Los Angeles Forum for Architecture and Urban Design.
- Katovich, M.A. 1996. «Cooperative bases of control: Toward an interactionist conceptualization». *The Social Science Journal*, vol. 33, no 3, p. 257-271. En ligne: <http://www.sciencedirect.com/science/article/B6W64-46384C0-C/2/365cb04c17ced15915eaa2a86f2754e2>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Katz, J. 2010. «Time for new urban ethnographies». *Ethnography*, vol. 11, no 1, Mar, p. 25-44.
- Kaufmann, V. 2006. «Motilité, latence de mobilité et modes de vie urbains». Dans *La ville aux limites de la mobilité*, sous la dir. de M. Bonnet et P. Aubertel, p. 223-229. Paris: Presses Universitaires de France.

- Keith, M. et S. Pile. 1993. *Place and the politics of identity*. London ; New York: Routledge.
- Kennedy, D. (2006). Grand Hope Park: An Appreciation. blogdowntown. Los Angeles, blogdowntown En ligne: <http://blogdowntown.com/2006/07/2283-grand-hope-park-an-appreciation>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Kirschner, O.P. 1920. «The Italian in Los Angeles». Los Angeles, University of Southern California, School of Sociology.
- Kuklick, H. 1990 [1980]. «L'École de de Chicago et la politique de planification urbaine. La théorie sociologique comme idéologie professionnelle». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 333-368. Paris: Champs Flammarion.
- Kuppinger, P. 2005. «Globalization and exterritoriality in metropolitan Cairo». *Geographical Review*, vol. 95, no 3, Jul, p. 348-372.
- Lanza, F. 2009. «Politics and the City. Student Activism and Urban Space, Beijing 1919». *Contemporanea*, vol. 12, no 1, Jan, p. 5-+.
- Laurier, E. et C. Philo. 2005. «Cold shoulders and napkins handed: gestures of responsibility». *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 31, p. 193-207.
- Le Breton, D. 2004. *L'interactionnisme symbolique*. Paris: Presses universitaires de France, 249 p.
- Le Gall, J. et D. Meintel. 1997. «Espaces observés: ethnicité et appropriation territoriale». Dans *Le quartier Côte-des-Neiges à Montréal; Les interfaces de la pluriethnicité*, sous la dir. de D. Meintel, V. Piché, D. Juteau et S. Fortin, p. 211-229. Paris: L'Harmattan.
- Le Goix, R. 2005. «Gated communities: Sprawl and social segregation in southern California». *Housing Studies*, vol. 20, no 2, Mar, p. 323-343.
- Le Goix, R. 2004. *Quartiers fermés, intérêts particuliers*. Urbanisme. En ligne: <http://urbanisme.fr/numero/337/Dos/focus.html>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Lefebvre, H. [1968]. *Espace et politique; Le droit à la ville II*. Paris: Anthropos.
- Lefebvre, H. 2004. *Rhythmanalysis : space, time, and everyday life*. New York: Continuum.
- Lefebvre, H. 2000 [1974]. *La production de l'espace*. 4e édition. Paris: Anthropos.

- Lefebvre, H. 1996. «Rhythmanalysis of Mediterranean Cities». Dans *Writings on Cities*, sous la dir. de H. Lefebvre, p. 228-235. Oxford: Blackwell.
- Lefebvre, H. 1974. *La production de l'espace*. Coll. «Société et urbanisme». Paris: Éditions Anthropos.
- Lefebvre, H. 1970. *La révolution urbaine*. Coll. «Collection Idées, 216». Paris: Gallimard.
- Lefebvre, H., E. Kofman et E. Lebas. 1996. *Writings on cities*. Cambridge, Mass: Blackwell.
- Lefebvre, H. et C. Régulier. 2003. «The Rhythmanalytical Project». Dans *Henri Lefebvre; Key Writings*, sous la dir. de S. Elden, E. Lebas et E. Kofman, p. 190-198. New York: Continuum.
- Levine, M. 1987. «Downtown Redevelopment as an Urban Growth Strategy: A Critical Appraisal of the Baltimore Renaissance». *Journal of Urban Affairs*, vol. 9, no 2, p. 103-123.
- Lin, J., C. Mele, F. Stout et R.T. LeGates. 2005. «"Urbanism and Suburbanism as Ways of Life: A Reevaluation of Definitions" from People and Plans (1968). Editors' Introduction». Dans *The Urban Sociology Reader*, sous la dir. de J. Lin, C. Mele, F. Stout et R.T. LeGates, p. 42-43. New York: Routledge.
- Lincoln, Y.S. et N.K. Denzin. 2000. «Paradigmatic Controversies, Contradictions, and Emerging Confluences». Dans *Handbook of Qualitative Research*, sous la dir. de N.K. Denzin et Y.S. Lincoln, p. 163-188. California: Sage.
- Lindenberg, T. 1993. «Politique de rue et action de classe à Berlin avant la Première Guerre mondiale ». *Genèses*, vol. 12, no 12, p. 47-68.
- Litz, S.A. 2000. «The fortified society: Social exclusion as a result of privatization and fortification of space». *Berliner Journal Fur Soziologie*, vol. 10, no 4, p. 535-+.
- Lofland, L.H. 1998. *The Public Realm. Exploring the City's Quintessential Social Territory*. New York: Aldine de Gruyter.
- Logan, J.R., R.D. Alba et W.Q. Zhang. 2002. «Immigrant enclaves and ethnic communities in New York and Los Angeles». *American Sociological Review*, vol. 67, no 2, Apr, p. 299-322.
- Loomis, R. 2008. *Flying the Coop*. Los Angeles: Los Angeles Times. Photographie, sans description.
- Lopez-Garza, M.C. et D.R. Diaz (dir.). 2001. *Asian and Latino immigrants in a restructuring economy : the metamorphosis of southern California*. Trad. Anglais. Stanford: Stanford University Press, 467 p.

- Lopez, R.J. 2010. «Gang member convicted in slaying of boy, 4, in Echo Park». *Los Angeles Times* (Los Angeles), 02/08/2010, L.A. Now. En ligne: <http://latimesblogs.latimes.com/lanow/2010/02/echo-park-slaying.html>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Los Angeles Almanac. 2010. *Transportation*. Los Angeles Almanac. En ligne: <http://www.laalmanac.com/transport/index.htm>. Consultation le 11 novembre 2011.
- Los Angeles City Planning Department. 1983. *El Pueblo Development Concept*. Los Angeles: Los Angeles City Planning Department.
- Los Angeles Times. 2009. *Mapping L.A.* Los Angeles Times. En ligne: <http://projects.latimes.com/mapping-la/neighborhoods/>. Consultation le 26 janvier 2012.
- Lotfi, S. et M.J. Koohsari. 2009. «Analyzing Accessibility Dimension of Urban Quality of Life: Where Urban Designers Face Duality Between Subjective and Objective Reading of Place». *Social Indicators Research*, vol. 94, no 3, p. 417-435.
- Loukaitou-Sideris, A. 2003. «Children's common grounds - A study of intergroup relations among children in public settings». *Journal of the American Planning Association*, vol. 69, no 2, Spr, p. 130-143.
- Loukaitou-Sideris, A. 2002. «Regeneration of urban commercial strips: Ethnicity and space in three Los Angeles neighborhoods». *Journal of Architectural and Planning Research*, vol. 19, no 4, Win, p. 334-350.
- Loukaitou-Sideris, A. et T. Banerjee. 1998. *Urban Design Downtown; Poetics and Politics of Form*. Berkeley: University of California Press.
- Low, S.M. 2000. *On the Plaza: The Politics of Public Space and Culture*. Austin: University of Texas Press, 274 p.
- Low, S.M. et N. Smith (dir.). 2006. *The Politics of Public Space*. New York: Routledge.
- Low, S.M., D. Taplin et S. Scheld. 2005. *Rethinking Urban Parks: Public Space and Cultural Diversity*. Austin: The University of Texas Press, 226 p.
- Lynch, K. 1999 [1960]. *L'image de la cité*. par M.-F. Vénard et J.-L. Vénard. Paris: Dunod, 221 p.
- Lynch, K. 1960. *The Image of the City*. Cambridge: M. I. T. Press.
- Mackillop, F. et J.-A. Boudreau. 2008. «Water and power networks and urban fragmentation in Los Angeles: Rethinking assumed mechanisms». *Geoforum*, vol. 39, p. 1833-1842.

- Madden, D.J. 2010. «Revisiting the End of Public Space: Assembling the Public in an Urban Park». *City & Community*, vol. 9, no 2, p. 187-207.
- Madoré, F. 2005. «La ségrégation sociale dans les villes françaises. Réflexion épistémologique et méthodologique». *Cahiers de Géographie de Québec*, vol. 49, no 136, p. 45-60.
- Maher, K.H. 2004. «Borders and Social Distinction in the Global Suburb». *American Quarterly*, vol. 56, no 3.
- Mailander, J. 2006. «Downtown's bipolar housing policy». *Los Angeles Times* (Los Angeles), dimanche, 30 juillet 2006, Home, p. 3. En ligne: <http://articles.latimes.com/2006/jul/30/opinion/op-mailander30/1>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Malone, K. s.d. *Hall of Shame: Pershing Square*. Project for Public Spaces. En ligne: http://www.pps.org/info/newsletter/december2005/us_canada_squares. Consultation le 28 juillet 2007.
- Manzo, L.C. 2003. «Beyond house and haven: Toward a revisioning of emotional relationships with places». *Journal of Environmental Psychology*, vol. 23, no 1, p. 47-61.
- Marcelli, E.A. 2004. «Unauthorized Mexican immigration, day labour and other lower-wage informal employment in California». *Regional Studies*, vol. 38, no 1, p. 1-13.
- Mason, W.M. 1975. «Fage's Code of Conduct Toward Indians, 1787». *Journal of California Anthropology*, vol. 2, no 1, p. 90-100.
- Matei, S., S.J. Ball-Rokeach et J.L. Qiu. 2001. «Fear and misperception of Los Angeles urban space - A spatial-statistical study of communication-shaped mental maps». *Communication Research*, vol. 28, no 4, p. 429-463.
- May, T. 2001 [1993]. *Social Research; Issues, methods and process*. 3e édition. Maidenhead: Open University Press, 258 p.
- McDonnell, P.J. et R.J. Lopez. 1994. «L.A. March Against Prop. 187 Draws 70,000: Immigration: Protesters condemn Wilson for backing initiative that they say promotes 'racism, scapegoating'». *Los Angeles Times* (Los Angeles), lundi, 17 octobre 1994, Political Campaigns. En ligne: http://articles.latimes.com/1994-10-17/news/mn-51339_1_illegal-immigrants. Consultation le 17 mai 2011.
- McLaughlin, C.M. et P. Jesilow. 1998. «Conveying a sense of community along bolsa avenue: Little Saigon as a model of ethnic commercial belts». *International Migration*, vol. 36, no 1, p. 49-65.

- McWilliams, C. 1951. *Brothers under the skin*. Boston: Little, Brown.
- Mead, M. et F. Cooke Macgregor. 1951. *Growth and Culture; a Photographic Study of Balinese Childhood*. New York: G. P. Putman's Sons.
- Merry, S.E., P. Levitt, M.S. Rosen et D.H. Yoon. 2010. «Law From Below: Women's Human Rights and Social Movements in New York City». *Law & Society Review*, vol. 44, no 1, Mar, p. 101-128.
- Mia Lehrer + Associates. 2010a. *Los Angeles Needs Assessment*. Mia Lehrer + Associates. En ligne: <http://www.mlagreen.com/>. Consultation le 06/20/2010.
- Mia Lehrer + Associates. 2010b. *Vista Hermosa*. Mia Lehrer + Associates. En ligne: <http://www.mlagreen.com/>. Consultation le 06/20/2010.
- Miller, D.W. 2008. «Los Angeles scholars use their region and their ideas to end the dominance of the 'Chicago School'». *The Chronicle of Higher Education*, vol. Research and Publishing, no 18 août 2008, p. A15.
- Minton, A. 2010. *Ville privée, vie contrôlée*. Courrier international. En ligne: <http://www.guardian.co.uk/commentisfree/2010/feb/22/doesnt-work-didnt-ask-why-cameras>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Mistiaen, P., H. Meert et C. Kesteloot. 1997. «Polarisation socio-spatiale et stratégies de survie dans deux quartiers bruxellois». p. 277-290.
- Mitchell, D. 2003a. «The End of Public Space? People's Park, the Public, and the Right to the city». Dans *The Right to the City; Social Justice and the Fight for Public Space*, sous la dir. de D. Mitchell, p. 118-160. New York: The Guilford Press.
- Mitchell, D. 2003b. *The Right to the City; Social Justice and the Fight for Public Space*. New York: The Guilford Press.
- Mitchell, J.L. 2008. «A real blended family». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mardi, 13 avril 2010, California, p. B1, B12. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/apr/13/local/me-fromex13>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Modarres, A. 2004. «Neighborhood integration: Temporality and social fracture». *Journal of Urban Affairs*, vol. 26, no 3, p. 351-377.
- Mommaas, H. 1996. «Modernity, postmodernity and the crisis of social modernization: A case study in urban fragmentation». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 20, no 2, Jun, p. 196-&.

- Montgomery, A.F. 2006. «"Living in Each Other's Pockets": The Navigation of Social Distances by Middle Class Families in Los Angeles». *City & Community*, vol. 5, no 4, p. 425-450.
- Moore, S. 2007. «Some Respite, if Little Cheer, for Skid Row Homeless». *The New York Times* (Los Angeles), mercredi, 31 octobre 2007, p. 1.
- Mumford, L. 1964. *La cité à travers l'histoire*. Paris: Les Éditions du Seuil.
- Mycoo, M. 2006. «The retreat of the upper and middle classes to gated communities in the poststructural adjustment era: the case of Trinidad». *Environment and Planning A*, vol. 38, no 1, p. 131-148.
- Myers, D., R. Calnan, A. Jacobsen et J. Wheeler. 2011. *California roller Coaster Income and Housing in Boom and Bust, 1990-201*. Los Angeles: Population Dynamics Research Group, School of Policy, Planning and Development, University of Southern California, 17 p. En ligne: http://www.usc.edu/schools/sppd/research/popdynamics/pdf/2011_Myers-et-al_California-Roller-Coaster.pdf. Consultation le 10 septembre 2011.
- National Law Center on Homelessness & Poverty et National Coalition of the Homeless. 2009. *Homes Not Handcuffs: The Criminalization of Homelessness in U.S. Cities*. Washington, DC: National Law Center on Homelessness & Poverty, National Coalition of the Homeless, , 194 p. En ligne: <http://www.nlchp.org/news.cfm?id=1>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Navez-Bouchanine, F. 2002a. «Émergence d'une notion: quelques repères historiques». Dans *La fragmentation en question; des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale?*, sous la dir. de F. Navez-Bouchanine, p. 19-44. Paris: L'Harmattan.
- Navez-Bouchanine, F. 2002. *La fragmentation en question; des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale?* Paris: L'Harmattan.
- Navez-Bouchanine, F. 2001. «De l'espace public occidental aux espaces publics non occidentaux». *Villes en parallèle*, vol. 32-33-34, p. 120-134.
- Nemeth, J. 2010. «Security in public space: an empirical assessment of three US cities». *Environment and Planning A*, vol. 42, no 10, p. 2487-2507.
- Ng, D. 2009. «Arduous journey to a new Silver Lake path». *Los Angeles Times* (Los Angeles), 01/25/2009, Calendar, p. F8. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/jan/25/entertainment/ca-reservoir25>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Nicholls, W.J. 2011. «The Los Angeles School: Difference, Politics, City». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 35, no 1, p. 189-206.

- Nicholls, W.J. 2008. «The Urban Question Revisited: The Importance of Cities for Social Movements». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 32, no 4, p. 841-859.
- Nolledo, R. 2008. «Protestors disrupt vista hermosa park ceremony». *Downtown Los Angeles* (Los Angeles), mercredi, 29 juillet 2009.
- Oldenburg, R. 2001. *Celebrating the Third Place*. New York: Marlowe & Company.
- P.-Lévy, F. et M. Segaud. 1983. *Anthropologie de l'espace*. Paris: Centre Georges Pompidou.
- Page, S. 2009. *Panelists Say Pershing Square Fixes Don't Require Starting Over*. blogdowntown. En ligne: <http://blogdowntown.com/2009/03/4129-panelists-say-pershing-square-fixes-dont>. Dernière modification le 2009/03/13. Consultation le 10 septembre 2011.
- Paquot, T. 2008. «Préface - De "l'espace public" aux "espaces publics". Considérations étymologiques et généalogiques». Dans *Les temps de l'espace public urbain: construction, transformation et utilisation*, sous la dir. de Y. Jébrak et B. Julien, p. ix - xxii. Québec: Éditions Multimondes.
- Paquot, T. 1998. *Manuel Castells*. Institut d'urbanisme de Paris, Université Paris 12. En ligne: http://urbanisme.univ-paris12.fr/1134766691177/0/fiche_article/&RH=URBA_1Paroles. Consultation le 10 septembre 2011.
- Paquot, T., T. Villani et C. Younès. 2011. «La ville des situationnistes; colloque franco-italien philosophie - urbain - architecture». Dans *La ville des situationnistes; colloque franco-italien philosophie - urbain - architecture* (Paris La Villette, sous la dir. de E.P.L. Villette: ENSA Paris La Villette. En ligne: [http://www.paris-lavillette.archi.fr/cms1.9.3/uploads/images/news/Actus/programme%20dtaill%20\(2\).pdf](http://www.paris-lavillette.archi.fr/cms1.9.3/uploads/images/news/Actus/programme%20dtaill%20(2).pdf).
- Park, R.E. 1990 [1952]. «La ville, phénomène naturel». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 185-196. Paris: Champs Flammarion.
- Park, R.E. 1990 [1929]. «La ville comme laboratoire social». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 167-184. Paris: Champs Flammarion.
- Park, R.E. 1990 [1926]. «La communauté urbaine: un modèle spatial et un ordre moral». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 197-212. Paris: Champs Flammarion.
- Park, R.E. 1938. «Reflections on Communication and Culture». *The American Journal of Sociology*, vol. 44, no 2, p. 187-205.

- Park, R.E., E.W. Burgess et E. McKenzie (dir.). 1925. *The City*. Chicago: University of Chicago Press.
- Parker, S. 2004. *Urban theory and the urban experience: encountering the city*. New York: Routledge.
- Payton, M.A., D.C. Fulton et D.H. Anderson. 2005. «Influence of place attachment and trust on civic action: A study at Sherburne National Wildlife Refuge». *Society & Natural Resources*, vol. 18, no 6, Jul, p. 511-528.
- Pedrazzini, Y. et M.R. Sanchez. 1994. «Nouvelles légitimités sociales et violence urbaine à Caracas». Dans *Jeunes en révolte et changement social: une sociologie de l'illégitimité au Mexique, au Venezuela, en France et au Portugal*, sous la dir. de Y. Pedrazzini, H. Cidade Moura, R. Le Bouteiller, J. Pavageau, M. Sanchez R. et P. Schaffhauser, p. 91-113. Paris: L'Harmattan.
- Pennec, S. 2006. «Les pratiques de la ville entre anonymat et proximité; garder une relation urbaine au monde». *Les annales de la recherche urbaine*, vol. 100, p. 51-58.
- Perkins, H.A. 2009. «Turning feral spaces into trendy places: a coffee house in every park?». *Environment and Planning A*, vol. 41, no 11, p. 2615-2632. En ligne: <http://www.envplan.com/abstract.cgi?id=a41384>.
- Pesce, A. 2009. «Jose Soto, 49». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mardi, 19 mai 2009, Homicide Report. En ligne: <http://projects.latimes.com/homicide/post/jose-soto-1/>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Pflieger, G. 2006. *De la ville aux réseaux / Dialogues avec Manuel Castells*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 320 p.
- Phillips, B.E. 2010. *City Lights; Urban-Suburban Life in the Global Society*. Troisième édition. Oxford: Oxford University Press.
- Phillips, T. et P. Smith. 2004. «Emotional and behavioural responses to everyday incivility; Challenging the fear-avoidance paradigm». *Journal of Sociology*, vol. 40, no 4, p. 378-399.
- Pierce, C.C. circa 1892. *View of Westlake Park (later MacArthur Park), ca.1892*. Los Angeles: University of Southern California. Libraries. Photography,
- Pierce, C.C. c. 1906. *Chutes Park (later Horsley Park), an amusement park in Los Angeles, ca.1906*. Los Angeles: USC Digital Library. Photographie, Négatif et positif, noir et blanc, 21 x 26 cm., 20 x 25 cm.

- Pinçon-Charlot, M. 1996. «Fragmentations sociales et fragmentations spatiales dans la grande bourgeoisie parisienne». Dans *La ville: Agrégation et ségrégation sociales*, sous la dir. de N. Haumont, p. 101-107. Paris: L'Harmattan.
- Placencia, M.E. 2004. «Rapport-building activities in corner shop interactions». *Journal of Sociolinguistics*, vol. 8, no 2, p. 215-245.
- Préteceille, E. 2003. «Les registres de l'inégalité; lieu de résidence et ségrégation sociale». *Cahiers français*, vol. 314, p. 64-70.
- Quivy, R. et V. Campenhoudt. 1995. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris: Dunod.
- Radio-Canada.ca et Reuters. 2010. «Le pantalon taille basse constitutionnel». *Radio-Canada.ca* (Montréal), 2010/07/30, International. En ligne: <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/International/2010/07/30/003-Etats-Unis-pantalon-justice.shtml>. Consultation le 2011/05/20.
- Range McDonald, P. 2008. «Dirty Laundry over Prop. 8». *L.A. Weekly* (Los Angeles), vendredi, 14 novembre 2008, Newsroom. En ligne: <http://www.laweekly.com/2008-11-13/news/the-left-39-s-dirty-laundry-over-prop-8/1>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Ray, B.K. 2002. «Fragmentation social et expériences vécues: les géographies quotidiennes des femmes immigrantes à Montréal». Dans *La fragmentation en question; des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale?*, sous la dir. de F. Navez-Bouchanine, p. 251-262. Paris: L'Harmattan.
- Recinos, L.F. (1927a). Datos sobre decoracion de cafes y restaurantes. Manuel Gamio Papers Z-R 5 (3). Berkeley, Bancroft Library, University of California
- Recinos, L.F. (1927b). Los salones de baile. Manuel Gamio Papers Z-R 5 (3). Berkeley, Bancroft Library, University of California
- Recinos, L.F. (1927c). Vendimas [sic] por las calles. Manuel Gamio Papers Z-R 5 (3). Berkeley, Bancroft Library, University of California
- Redfield, R. 1947. «The Folk Society». *American Journal of Sociology*, vol. 3, no 4, p. 293-308.
- Reese, E., G. Deverteuil et L. Thach. 2010. «'Weak-Center' Gentrification and the Contradictions of Containment: Deconcentrating Poverty in Downtown Los Angeles». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 34, no 2, p. 310-327.
- Rémy, J. 2001. «Public-privé: entre pratiques et représentations». *Villes en parallèle*, vol. 32-33-34, p. 23-29.

- Rémy, J. 1990. «La ville cosmopolite et la coexistence inter-ethnique». Dans *Immigration et nouveaux pluralismes. Une confrontation de sociétés*, sous la dir. de A. Bastenier et F. Dassetto, p. 85-105. Bruxelles: Éditions universitaires De Boeck.
- Rémy, J. 1972. «Urbanisation de la ville et production d'un régime d'échanges». *Sociologie et sociétés*, vol. IV, no 1, p. 101-120.
- Reston, M. et J. Rubin. 2009. «Los Angeles to pay \$13 million to settle May Day melee lawsuits». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, 5 février 2009, Local. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/feb/05/local/me-lapd-settlement5>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Richardson, E. 2010. «The Great Debaters of Pershing Square». *Blogdowntown*, vol. 9 février 2010. En ligne: <http://blogdowntown.com/2010/02/5088-the-great-debaters-of-pershing-square>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Richardson, E. 2008a. «First Game on New Gladys Park Court to Pit Skid Row 3 on 3 Against LAPD». *blogdowntown* (Los Angeles), 26 décembre 2008. En ligne: <http://blogdowntown.com/2008/08/3567-grand-hope-park-a-primer>. Consultation le 15 novembre 2011.
- Richardson, E. 2008b. «Grand Hope Park: A Primer». *blogdowntown* (Los Angeles), mercredi, 29 juillet 2009. En ligne: <http://blogdowntown.com/2008/08/3567-grand-hope-park-a-primer>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Richardson, M. 2003. «Being-in-the-Market Versus Being-in-the-Plaze: Material Culture and the Construction of Social Reality in Spanish America». Dans *The Anthropology of Space and Place; Locating Culture*, sous la dir. de S.M. Low et D. Lawrence-Zuniga, p. 74-91. Malden: Blackwell Publishing.
- Robertson, K.A. 1995. «Downtown Redevelopment Strategies in the United States: An End-of-the-Century Assessment ». *Journal of the American Planning Association*, vol. 61, no 4, p. 429-437.
- Robinson, W.W. 1931. *The Story of Pershing Square*. Los Angeles: Title Guarantee and Trust Company, 37 p.
- Roderick, K. 2007. «May Day in MacArthur Park». *LA Observed* (Los Angeles), mardi, 11 décembre 2007. En ligne: http://www.kcrw.com/etc/programs/lo/lo071012may_day_in_macarthur. Consultation le 10 septembre 2011.
- Roseman, C.C., R. Wallach, D. Taube, L. McCann et G. Deverteuil. 2004. *The Historic Core of Los Angeles*. Coll. «Images of America». Charleston: Arcadia Publishing.

- Rosendahl, B. 2009. «Overheard». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, 22 janvier 2009, Overheard, p. A1.
- Ross, F.C. 2004. «Sense-scapes: senses and emotion in the making of place». *Anthropology Southern Africa*, vol. 27, no 1-2, p. 35-42.
- Rotenberg, T. 2001. «Metropolitanism and the Transformation of Urban Space in Nineteenth-Century Colonial Metropolises». *American Anthropologist*, vol. 103, no 1, p. 7-15.
- Rousseau, J.-J. 1992 [1971]. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris: Flammarion.
- Rousseau, J.-J. 1992 [1762]. *Du contrat social*. Paris: Flammarion.
- Rumbaut, R.G. 2008. «The Coming of the Second Generation: Immigration and Ethnic Mobility in Southern California». *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 620, Nov, p. 196-236.
- Rumbaut, R.G., F.D. Bean, L. Chávez, J. Lee, S.K. Brown, L. DeSipio et M. Zhou. 2009. *Immigration and Intergenerational Mobility in Metropolitan Los Angeles*. Los Angeles: Russell Sage Foundation. En ligne: <http://www.russellsage.org/research/Immigration/IIMMLA>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Ruppert, E.S. 2006. «Rights to public space: Regulatory reconfigurations of liberty». *Urban Geography*, vol. 27, no 3, p. 271-292.
- Russell, B. 1945. *A History of Western Philosophy*. New York: Simon & Schuster.
- Ryan, M.L. 2006. «A durable centre of urban space: the Los Angeles Plaza». *Urban History*, vol. 33, no 3, p. 457-483.
- Rybczynski, W. 1992. «Why Cities?; How to Rebuild Los Angeles». *The New York Times* (New York), samedi, 6 juin 1992.
- Sahagun, L. 2009. «Protest targets liquor store». *Los Angeles Times* (Los Angeles), 03/27/2009, California, p. A10. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/mar/27/local/me-liquor-protest27>.
- Sahagun, L. et M.-T. Tran. 2009. «Vietnamese protest art exhibit». *Los Angeles Times* (Los Angeles), dimanche, 18 janvier 2009, California, p. B1, B7. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/jan/18/local/me-vietart18>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Salvador, A. 2006. *Pershing Square, Los Angeles*. Los Angeles: Trekearth.com.

- Santa Monica Mountains Conservancy et Mountains Recreation and Conservation Authority. 2008. *Vista Hermosa Natural Park*. Los Angeles: Santa Monica Mountains Conservancy, Mountains Recreation and Conservation Authority.
- Sapir, E. 1967. *Anthropologie*. Paris: Éditions de Minuit.
- Saulny, S. 2007. «Detroit Considers Sale of City's Small Parks». *New York Times* (New York), vendredi, 13 novembre 2009.
- Scott, A. 2009a. «Downtown Park Wins Grand Prize at Architecture Awards». *Downtown News*, vol. 29 mai 2009. En ligne: <http://ladowntownnews.com/articles/2009/06/02/news/doc4a201b3230193113136173.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Scott, A. 2009b. «Downtown to Get Second Winter Ice Rink». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 5 octobre 2009, p. 1, 8. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/10/01/news/doc4ac4e49a86957898059687.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Scott, A. 2009c. «Little Progress in Parks Program». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 5 octobre 2009, p. 1, 28. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/10/02/news/doc4ac68429a35be825542036.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Scott, A. 2008. «City Readies a Beautiful 'Vista'». *Downtown News*, vol. 11 juillet 2008. En ligne: <http://www.downtownnews.com/articles/2008/07/14/news/news01.txt>. Consultation le 28 juillet 2008.
- Scott, A.J. 1996. «High-Technology Industrial Development in the San Fernando Valley and Ventura County: Observations on Economic Growth and the Evolution of Urban Form». Dans *The City; Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, sous la dir. de E. Soja et A.J. Scott, p. 276-310. Berkeley: University of California Press.
- Scott, J.C. 1990. «The Infrapolitics of Subordinate Groups». Dans *Domination and the Arts of Resistance*, sous la dir. de J.C. Scott, p. 183-201. New-Haven: Yale University Press.
- Segaud, M. 2007. *Anthropologie de l'espace; Habiter, fonder, distribuer, transformer*. Paris: Armand Colin.
- Sénécal, G. 2007. «Métaphores et modèles en géographie urbaine: le continuum de l'école de Chicago à celle de Los Angeles». *Annales de géographie*, vol. 657, p. 66-85.
- Sennett, R. 1976 [1974]. *The Fall of Public Man*. London: Faber and Faber.

- Shapiro, M.J. 2009. «Managing Urban Security: City Walls and Urban Metis». *Security Dialogue*, vol. 40, no 4-5, p. 443-461.
- Shearmur, R. 2008. «Chicago and L.A.: A Clash of Epistemologies». *Urban Geography*, vol. 29, no 2, p. 167-176.
- Shields, R. 1999. «The Production of Space». Dans *Lefebvre, Love and Struggle; Spatial dialectics*, sous la dir. de R. Shields, p. 141-185. Londres: Routledge.
- Simay, P. 2008. «Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes». *Métropoles*, vol. 4. En ligne: <http://metropoles.revues.org/2902>. Consultation le 15 décembre 2011.
- Simmel, G. 1990 [1903]. «Métropoles et mentalités». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 61-77. Paris: Champs Flammarion.
- Simmel, G. 1949. «The Sociology of Sociability». *The American Journal of Sociology*, vol. 55, no 3, p. 254-261.
- Simon, P. 1997a. «L'agencement de la mosaïque ethnique à Belleville». *Migrants-Formation*, vol. 109, p. 68-80.
- Simon, P. 1997b. «Les usages sociaux de la rue dans un quartier cosmopolite». *Espaces et Sociétés*, vol. 90-91, p. 43-68.
- Simpson, T.A. 2000. «Streets, sidewalks, stores, and stories - Narrative and uses of urban space». *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 29, no 6, p. 682-716.
- Situationnistes international. 2006 [1965]. «The Decline and Fall of the Spectacle-Commodity Economy». Dans *Situationist International Anthology*, par K. Knabb, sous la dir. de S. International. s.l.: s.p. En ligne: <http://www.bopsecrets.org/SI/10.Watts.htm>.
- Skidrowscribe (2008). Gladys Park is Better. San Julian stays dirty. Skidrowscribe. Skidrowscribe. Los Angeles, Skidrowscribe. 2011 En ligne: <http://scribeskidrow.blogspot.com/2008/02/gladys-park-is-better-san-julian-stays.html>. Consultation le 15 novembre 2011.
- Smith, P., T.L. Phillips et R.D. King. 2010. *Incivility; The Rude Stranger in Everyday Life*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Smithsimon, G. 2010. «Inside the Empire: Ethnography of a Global Citadel in New York». *Urban Studies*, vol. 47, no 4, Apr 2010, p. 699-724.

- Smithsimon, G. 2006. «The Shared City: Using and Controlling Public Space in New York City». Thèse de doctorat, New York, Columbia University Press.
- Soja, E. 2010. *Seeking Spatial Justice*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Soja, E. 2000. *Postmetropolis*. Cornwall: Blackwell.
- Soja, E. 1997. «Taking Los Angeles Apart: Towards a Postmodern Geography». Dans *Postmodern Geographies; The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, sous la dir. de E. Soja, p. 222-249. London: Verso.
- Soja, E. 1996. *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Oxford: Blackwell.
- Soja, E., R. Morales et G. Wolff. 1983. «Urban Restructuring: An Analysis of Social and Spatial Change in Los Angeles». *Economic Geography*, vol. 59, no 2, p. 195-230.
- Soja, E. et A.J. Scott (dir.). 1996a. *The City; Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*. Berkeley: University of California Press.
- Soja, E. et A.J. Scott. 1996b. «Introduction to Los Angeles: City and Region». Dans *The City; Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, sous la dir. de E. Soja et A.J. Scott, p. 1-21. Berkeley: University of California Press.
- Sonenshein, R.J. et S.H. Pinkus. 2005. «Latino incorporation reaches the urban summit: How Antonio Villaraigosa won the 2005 Los Angeles mayor's race». *Ps-Political Science & Politics*, vol. 38, no 4, p. 713-721.
- Sonenshein, R.J. et S.H. Pinkus. 2002. «The dynamics of Latino political incorporation: The 2001 Los Angeles mayoral election as seen in Los Angeles Times exit polls». *Ps-Political Science & Politics*, vol. 35, no 1, p. 67-74.
- Sorkin, M. 1992. *Variations on a theme park: the new American city and the end of public space*. New York: Hill and Wang.
- Starr, K. 2007. «Los Angeles in the World. The World in Los Angeles». Dans *Seeing Los Angeles: A Different Look at A Different City*, sous la dir. de G. Bennett et B. Mousli, p. 13-18. Los Angeles: Otis Books / Seismicity Editions.
- Stedman, R.C. 2003. «Is it really just a social construction? The contribution of the physical environment to sense of place». *Society & Natural Resources*, vol. 16, no 8, p. 671-685.
- Stedman, R.C. 2002. «Toward a social psychology of place - Predicting behavior from place-based cognitions, attitude, and identity». *Environment and Behavior*, vol. 34, no 5, p. 561-581.

- Strait, J.B. 2006. «Poverty Concentration in the Prismatic Metropolis: The Impact of Compositional and Redistributive Forces Within Los Angeles, California, 1990 à 2000». *Journal of Urban Affairs*, vol. 28, no 1, p. 71-94. En ligne: <http://search.epnet.com/login.aspx?direct=true&db=aph&an=19537525> Consultation le 10 septembre 2011.
- Strittmatter, K. 2010. «Istanbul bétonne ses vieux quartiers». *Rresseurop.eu* (Paris), mardi, 27 juillet 2010. En ligne: <http://www.presseurop.eu/fr/content/article/302021-istanbul-betonne-ses-vieux-quartiers>. Consultation le 20 mai 2011.
- Sweet, E.L. et S.O. Escalante. 2010. «Planning Responds to Gender Violence: Evidence from Spain, Mexico and the United States». *Urban Studies*, vol. 47, no 10, p. 2129-2147.
- Szabo, M. (2008). Mayor Villaraigosa to kick off summer-long gang reduction effort at city parks. O.o.t. Mayor, City of Los Angeles: 4 p
- Tartakowsky, D. 2004. «La construction sociale de l'espace politique: Les usages politiques de la place de la Concorde des années 1880 à nos jours». *French Historical Studies*, vol. 27, no 1, p. 145-173.
- Tartakowsky, D. 1997. *Les manifestations de rue en France 1918-1968*. Paris: Publications de la Sorbone.
- Taylor, R.B. 1988. «A Perspective on Human Territorial Functioning». Dans *Human Territorial Functioning; An empirical, evolutionary perspective on individual and small group territorial cognitions, behaviors, and consequences*, sous la dir. de R.B. Taylor, p. 79-116. Cambridge: Cambridge University Press.
- Thomas, W.I. 1990 [1923]. «Définir la situation». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 79-82. Paris: Champs Flammarion.
- Thomas, W.I. 1931. *The Unadjusted Girl*. Boston: Little, Brown.
- Thomas, W.I. et F. Znaniecki. 1927 [1918-1920]. *The Polish Peasant in Europe and America*. New York: Knopf.
- Thomas, W.L. et F. Znaniecki. 1927. *Polish Peasant in Europe and America (1918-1920)*. New York: Knopf.
- Thrasher, F. 1927. *The Gang. A Study of 1 313 Gangs in Chicago*. Chicago: University of Chicago Press.
- Thrasher, F.M. 1963 [1927]. *The Gang*. Chicago: University of Chicago Press.

- Toubon et Messamah. 1990. *Centralité immigrée, le quartier de la Goutte d'Or. Dynamiques d'un espace pluriethnique: succession, compétition, cohabitation*. Paris: L'Harmattan.
- U. S. Census Bureau. 2009. *State and County Quickfacts*. U.S. Census Bureau. En ligne: <http://quickfacts.census.gov/qfd/states/06/06037.html>. Consultation le 3 mars 2009.
- Vaillancourt, R. 2010. «The Incredible Shrinking Rate». *Downtown News* (Los Angeles), vendredi, 9 juillet 2010, p. 1. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2010/07/16/news/doc4c34b6af6d869820794188.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Vaillancourt, R. 2009a. «Digging In to the Downtown Crime Drop». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 30 novembre 2009, p. 1. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/11/25/news/doc4b0db3584a3e7239791951.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Vaillancourt, R. 2009b. «The Golden Age, Part II». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 9 novembre 2009, p. 1, 12. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/11/06/news/doc4af4b4c6522bd178063773.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Vaillancourt, R. 2009c. «An LAPD Numbers Game». *Downtown News* (Los Angeles), vendredi, 9 janvier 2009. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/01/12/news/01-12-09-news07.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Vaillancourt, R. 2009d. «Report Says Homelessness Down 38%». *Downtown News* (Los Angeles), lundi, 2 novembre 2009, p. 3. En ligne: <http://www.ladowntownnews.com/articles/2009/10/30/news/doc4ae898feda31c899338394.txt>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Vasishth, A. et D.C. Sloane. 2002. «Rethinking rain in Los Angeles». Dans *From Chicago to L.A.: Making Sense of Urban Theory*, sous la dir. de M.J. Dear et D.J. Dishman, p. 346-364. Thousand Oaks: Sage.
- Vergunst, J. 2010. «Rhythms of Walking: History and Presence in a City Street». *Space and Culture*, vol. 13, no 4, Nov, p. 376-388.
- Vidler, A. 2000 [1971]. «Introduction. Los Angeles: City of the Immediate Future». Dans *Los Angeles: The architecture of four ecologies*, sous la dir. de R. Banham. Berkeley: University of California Press.
- Wardell, F.D. 1936. «Ecological Factors in the Area Served by the All Nations Foundation and Their Relationship to Administrative Policies of the Agency». Los Angeles, University of Southern California, School of Social Work.

- Watanabe, T. 2008. *Vista Hermosa Park Opens; it's downtown L.A.'s first new public park since 1895*. Los Angeles Times. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/jul/20/local/me-park20>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Webb, M. (2009). (500) Days of Summer. États-Unis, Fox Searchlight Pictures: 98 minutes p
- Wellman, B. et B. Leighton. 1981. «Réseau, quartier et communauté». *Espaces et Sociétés*, vol. 38-39, p. 111-133.
- Wessling, C. 2010. «Swiss Movement». *American Way* (Forth Worth), dimanche, 15 août 2010, 26, p. 26-32. En ligne: http://www.americanwaymag.com/switzerland-lake-lucerne?utm_campaign=aap&utm_source=aw&utm_medium=image&utm_content=1. Consultation le 10 septembre 2011.
- Whyte, W.H. 1988. *City: Rediscovering the Center*. Garden City: Doubleday.
- Whyte, W.H. 1980. *The Social Life of Small Urban Spaces*. Washington D.C.: Conservation Foundation.
- Whyte, W.H. 1979. «A Guide to Peoplewatching». Dans *Urban Open Spaces*, sous la dir. de L. Taylor. New York: Cooper-Hewitt Museum.
- Wild, M. 2005. *Street Meeting. Multiethnic Neighborhoods in Early Twentieth-Century Los Angeles*. Berkely: University of California Press.
- Willon, P. 2008. «Villaraigosa says racial tensions due to poverty». *Los Angeles Times* (Los Angeles), mardi, 7 octobre 2008, California, p. B4. En ligne: <http://articles.latimes.com/2008/oct/07/local/me-blacklatino7>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Willon, P. et M. Groves. 2009. «Venice battle rages over people living in vehicles». *Los Angeles Times* (Los Angeles), jeudi, 22 janvier 2009, California, p. B1, B6. En ligne: <http://articles.latimes.com/2009/jan/22/local/me-rvzones22>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Winders, J. 2005. «Changing politics of race and region: Latino migration to the US South». *Progress in Human Geography*, vol. 29, no 6, Dec, p. 683-699. En ligne: <Go to ISI>://000233922600001
- Winkin, Y. 2001. *Anthropologie de la communication; De la théorie au terrain*. Paris: Éditions du Seuil, 332 p.
- Winkin, Y.d. 2000. *La Nouvelle Communication*. Paris: Éditions du Seuil, 343 p.
- Wirth, L. 1998 [1928]. *The Ghetto*. New Brunswick: Transaction Publishers.

- Wirth, L. 1990 [1938]. «Le phénomène urbain comme mode de vie». Dans *L'école de Chicago; naissance de l'écologie urbaine*, 2e édition, sous la dir. de Y. Grafmeyer et I. Joseph, p. 255-281. Paris: Champs Flammarion.
- Wolch, J.R., D. Warshawsky, G. Blasi, M. Dear, D. Flaming et P. Tepper. 2008. *L.A.'s homeless: A progress report*. Los Angeles: USC Center for Sustainable Cities, 21 p. En ligne: http://dornsife.usc.edu/geography/ESPE/documents/homeless_report_card_v7.pdf. Consultation le 28 juillet 2011.
- Wu, F. et Z. Li. 2005. «Sociospatial differentiation: Processes and spaces in subdistricts of Shanghai». *Urban Geography*, vol. 26, no 2, p. 137-166.
- Yelp. 2009a. *California Plaza*. Yelp. En ligne: <http://www.yelp.com/biz/california-plaza-los-angeles>. Consultation le 29 juillet 2009.
- Yelp. 2009b. *Grand Hope Park*. Yelp. En ligne: <http://www.yelp.com/biz/grand-hope-park-los-angeles>. Consultation le 29 juillet 2009.
- Yi, M. 2009. «State's budget gap deepens \$2 billion overnight». *San Francisco Chronicle* (San Francisco), SFGate. En ligne: <http://www.sfgate.com/cgi-bin/article.cgi?f=/c/a/2009/07/01/MNV118HCO8.DTL>. Consultation le 10 septembre 2011.
- Yin, R.K. 1994. *Case Study Research; Design and Methods*. Coll. «Applied Social Research Methods Series», no 5. Thousand Oaks: Sage, 170 p.
- Young, T. 2007. *"it's not as complicated as people think" : essay and case studies*. Los Angeles Forum for Architecture and Urban Design. En ligne: http://www.laforum.org/forum_issue_5_parks/its_not_as_complicated_as_people_think_essay_and_case_studies_terence_young. Consultation le 10 septembre 2011.
- Zukin, S. 1998. «Urban Lifestyles: Diversity and Standardization in Spaces of Consumption». *Urban Studies*, vol. 35, no 5-6, p. 825-839.
- Zukin, S. 1995. *The culture of cities*. Oxford: Blackwell.
- Zurawski, N. 2010. «'It is all about perceptions': Closed-circuit television, feelings of safety and perceptions of space - What the people say». *Security Journal*, vol. 23, no 4, p. 259-275.